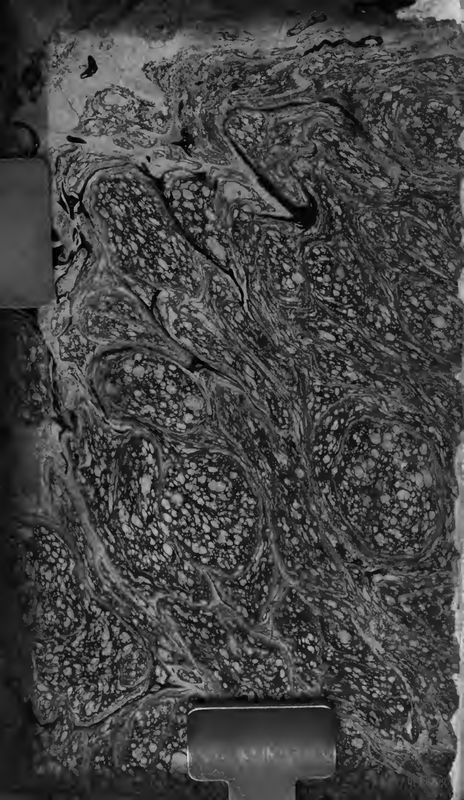
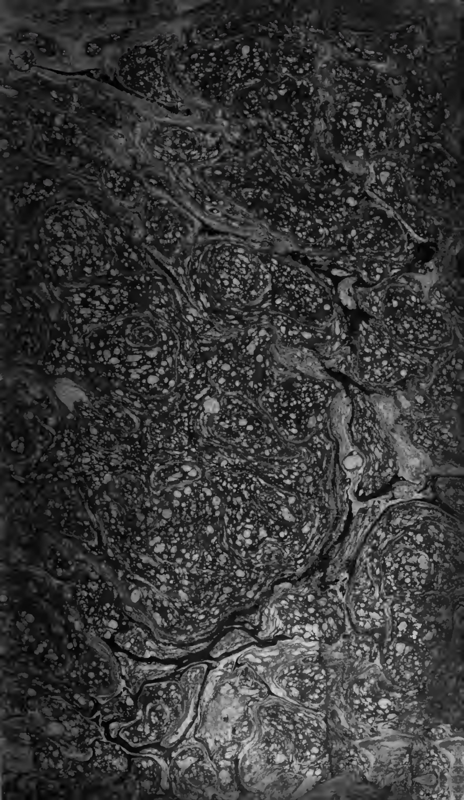






verdolle von
neutaner

COLLECTION

DES CHRONIQUES

NATIONALES FRANÇAISES.

V.



IMPRIMERIE D'HIPPOLLYTE TILLIARD,

RUE DE LA HARPE, N° 78.

CHRONIQUE

DE

RAMON MUNTANER,

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS DU CATALAN,

AVEC NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS,

PAR J. A. BUCHON.

TOME I.





PARIS.

VERDIÈRE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.
J. CAREZ, RUE DE SEINE, N° 21.

M DCCC XXVII.



PROLOGUE

Où sont racontées les grâces que Dieu fit à l'auteur, et qu'il fait à tous ceux qui l'aiment du fond de leur cœur.

Au nom de Notre-Seigneur, vrai Dieu, Jésus-Christ, et de sa benoîte mère, madame sainte Marie et de tous ses benoits saints et saintes. *Amen.*

Il est du devoir de chacun de rendre grâces et merci à Dieu, et à sa benoite mère, des biens qu'il a conférés. Bienloin de tenir cette reconnoissance secrète, on doit même la manifester aux hommes, afin que tous y prennent bon exemple, et s'efforcent de bien faire et de bien dire; car on peut tenir pour vérité certaine, que qui fait bien, pense bien, agit bien, en reçoit une bonne récompense de Dieu; et qui fait le contraire et ne s'amende, le contraire lui adviendra. Que chacun fasse donc, autant qu'il est en lui, tourner le mal en bien; car rien n'est caché à Dieu. J'aime beaucoup une parole dite dans le royaume de Sicile, quand un homme est en discussion avec un autre : *Laisse aller, et sache que Dieu te voit.* Ainsi chacun serait sage de se persuader que Dieu le voit, et que rien ne lui est caché.

Or, entre tous les hommes du monde, moi, Ramon Muntaner, natif du bourg de Péralade, et citoyen de Valence, je suis tenu de rendre bien des grâces à Notre-Seigneur, vrai Dieu, et à sa benoite mère, madame sainte Marie, et à la cour céleste, des faveurs et des biens qu'ils m'ont départis, et des nombreux périls auxquels ils m'ont arraché; entre autres de trente-deux combats sur terre ou sur mer où je me suis trouvé; des emprisonnements et fatigues supportées par mon corps, pendant les guerres que j'ai faites, et de bien d'autres malheurs que j'ai éprouvés et dans mes biens et de toute manière, ainsi que vous pourrez le voir en lisant les faits qui se sont passés de mon temps. Je me dispenserais volontiers, sans doute, de raconter toutes ces choses; mais il est de mon devoir de les raconter, et principalement pour que chacun apprenne qu'il ne peut échapper à tant de périls, sans l'aide et la grâce de Dieu et de sa benoite mère, madame sainte Marie. Je veux donc que vous sachiez comment je sortis de Péralade, avant d'avoir encore onze ans accomplis, et comment j'entrepris ce livre à l'âge de soixante ans, avec la grâce de Dieu, le quinzième jour du mois de mai de l'année treize cent vingt-cinq, de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CHRONIQUE

DU TRÈS MAGNIFIQUE SEIGNEUR

RAMON MUNTANER.



CHAPITRE PREMIER.

Comment, étant en son lit, En [1] Ramon Muntaner eut une vision qui lui fit entreprendre cet ouvrage.

Je me trouvais un jour en un mien château, nommé Xiluella, dans les environs de Valence; là, étant en mon lit et dormant, m'apparut un vieillard, vêtu de blanc, qui me dit : « Muntaner, » lève-toi et songe à faire un livre des grandes mer» veilles dont tu as été le témoin, et que Dieu a » faites dans les guerres où tu as été; car il plaît » au Seigneur que ces choses soient manifestées

1. EN est un signe particulier aux langues catalane et romane. Il répond au Don des Espagnols. C'est une expression de respect qui se met devant les noms d'hommes. (*V. Marca Hispanica*, l. 3, c. 9.)

» par toi. Sache que quatre raisons principales l'ont
» surtout engagé à prolonger ta vie, à te conserver
» en bonne santé et à te mener à une fin heureuse :
» La première est, qu'ayant possédé sur terre comme
» sur mer, bien des commandements où tu aurais
» pu faire le mal, tu ne l'as pas fait. La seconde,
» parce que tu n'as jamais voulu rendre le mal pour
» le mal à ceux qui sont tombés en ton pouvoir ;
» au contraire, bien des hommes éminents sont
» tombés entre tes mains après t'avoir fait
» beaucoup de mal, et ils se sont crus morts
» pour être tombés en tes mains ; et toi, ren-
» dant d'abord grâces à Dieu de la faveur qu'il te
» faisait, au moment où ils se tenaient pour morts
» et pour perdus, tu as eu souvenir du vrai Dieu,
» Notre-Seigneur ; tu les as délivrés de ta prison et
» tu les as rendus à leur pays, sains et saufs, vêtus et
» appareillés selon leur état. La troisième raison
» est qu'il plaît à Dieu que tu racontes ces merveil-
» leuses aventures, car il n'est aucun homme vivant
» qui serve Dieu avec autant de vérité. La qua-
» trième enfin, pour que tout roi d'Arragon, quel
» qu'il soit, s'efforce à l'avenir de bien faire et de
» bien dire, en apprenant dans tes récits toutes les
» grâces conférées par Dieu à eux et à leur nation ;
» pour qu'ils soient bien convaincus que leurs affaires
» iront toujours prospérant, tant qu'ils suivront la
» voie de la justice et de la vérité ; et qu'ils voient et
» connaissent que Notre-Seigneur a toujours favo-
» risé la justice ; car celui qui a pour but la jus-

» tice, soit dans la paix, soit dans la guerre, Dieu » l'exauce, lui donne la victoire et le fait triompher, » avec un petit nombre de troupes, des troupes nom» breuses qui s'énorgueillissant en leur méchan» ceté, se confient plus en leur propre pouvoir » qu'en celui de Dieu. Ainsi donc, lève-toi, com» mence ton livre, avec les moyens que Dieu t'a don» nés. » A ces paroles, je m'éveille, pensant trouver le prud'homme qui me parlait ainsi, et je ne vis personne. Aussitôt, je fis le signe de la croix, et restai quelques jours sans vouloir entreprendre cet ouvrage. Mais un autre jour, dans le même lieu, je revis en songe le même prud'homme, qui me dit : « O mon fils, que fais-tu? pourquoi dédaignes-tu » mon commandement?. Lève-toi, et fais ce que » je t'ordonne. Sache que si tu obéis, toi, tes en» fants, tes parents, tes amis obtiendront grâce » devant Dieu, en faveur des peines et des soins » que tu te seras donnés, et tu mériteras bien de » tous les seigneurs qui sont issus et sortiront de » la maison d'Arragon. »

Je me résignai aussitôt, et songeai à attirer les bénédictions de Dieu sur moi, ma femme et mes enfants, et je commençai à écrire mon livre ; et je prie chacun d'ajouter foi à ce que je vais raconter, car tout est ici vérité, et que personne n'en doute. Toutes les fois qu'on entendra parler de grandes batailles et de hauts faits d'armes, qu'on se mette bien dans l'esprit que la victoire ne dépend que de la volonté de Dieu et non

de celle des hommes. Pour moi, j'ai toujours pensé que la compagnie des Catalans n'a existé si long-temps en Romanie, que par deux vertus qu'ils ont eues de tout temps et qu'ils ont encore. La première, c'est que quelque victoire qu'ils aient remportée, ils ne l'ont jamais attribuée à leur valeur, mais à la volonté et à la bonté de Dieu. La seconde, c'est qu'ils ont toujours maintenu la justice entre eux : et ces deux vertus ont toujours été dans leur cœur, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand.

Or, vous autres seigneurs qui lirez cet ouvrage, je vous engage à avoir toujours en votre cœur ces deux vertus. Mettez-les en pratique chaque fois que l'occasion s'en présentera, et Dieu vous protègera dans vos entreprises; car qui mesure le pouvoir de Dieu et le pouvoir des hommes, doit penser qu'il n'est rien sans Dieu. Ce livre est donc fait principalement en l'honneur de Dieu, de sa benoite mère et de la maison d'Arragon.

CHAPITRE II.

Dans lequel l'auteur réclame l'attention de ses lecteurs sur la matière dont il doit parler, c'est-à-dire sur les faits et les prouesses de la maison d'Arragon.

Je commencerai par la grâce que Dieu fit au très haut seigneur roi En Jacques, par la grâce de Dieu, roi d'Arragon, Il était fils du très haut seigneur En Pierre, roi d'Arragon [1], et de la très haute dame madame Marie de Montpellier, qui fut une très sainte personne et aussi chère à Dieu qu'aux hommes. Elle était elle-même du plus haut lignage du monde, sortant de la maison de l'empereur de Rome, Persi [2], par elle et par ses ayeux.

---

1. Alphonse II possédait, au moment de sa mort, en 1196, la souveraineté de l'Arragon et de la Catalogne, et celle du comté de Provence, du Béarn, du Roussillon, de la Gascogne, du Bigorre, de Comminge, de Carcassone, de Béziers et de Montpellier. Pierre II, son fils aîné, hérita d'une grande partie de ses domaines, et épousa, en 1206, Marie, fille de Guillaume, seigneur de Montpellier, et de cette même Eudoxie, fille de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, que son père avait dû épouser. A la mort d'Alexis, tué par Andronic, Mathilde avait pris le titre d'impératrice de Constantinople. (*V. Chron. grecque anonyme*, t. 4, p. 164 Note.)

2. On voit qu'elle descendait des Comnènes. Quant à

Je commence ma chronique avec le roi En Jacques, parceque je l'ai vu moi-même. J'étais encore fort jeune lorsque ledit seigneur roi vint au bourg de Péralade, lieu de ma naissance, et logea à l'hôtel de mon père, En Jean Muntaner, qui était un des plus grands hôtels de l'endroit, et situé au haut de la place. Je raconte ces choses, afin que chacun sache que j'ai vu ce roi, et que je puis dire ce que j'ai vu de lui et ce qui est arrivé depuis; car je ne me veux mêler que de ce qui s'est passé de mon temps. Je parlerai d'abord de lui et des faits du très haut seigneur En Pierre, son fils aîné, par la grâce de Dieu, roi d'Arragon, et du très haut seigneur En Jacques, roi de Majorque, également fils dudit seigneur roi; ensuite je parlerai du très haut seigneur En Alphonse, fils du très haut seigneur roi En Pierre; ensuite du très haut seigneur roi En Jacques, fils du roi En Pierre; puis du très haut seigneur roi En Frédéric, fils dudit seigneur roi En Pierre; puis enfin, du très haut seigneur infant En Pierre, leur frère; et après du très haut seigneur infant En Alphonse, premier né dudit seigneur roi En Jacques; et du seigneur infant En Raimond Béranger, fils dudit seigneur roi En Jacques; et aussi du seigneur infant En Jacques, premier né du

---

Persi, je ne sais ce qu'entend Muntaner par ce nom défiguré. On verra plus tard qu'il est trop bon chevalier pour être bien fort sur l'histoire ancienne.

seigneur roi de Majorque; du seigneur infant En Sanche, fils dudit seigneur roi de Majorque; du seigneur infant En Fernand, fils dudit seigneur roi de Majorque; du seigneur infant En Philippe, fils dudit seigneur roi de Majorque, et ensuite du seigneur infant En Jacques, fils du seigneur infant En Fernand de Majorque.

Et quand j'aurai parlé de tous ces seigneurs, et raconté les honneurs que Dieu leur a accordés à eux et à leurs sujets, on pourra voir combien Dieu les a comblés de grâces, eux et leurs peuples. Puisse-t-il lui plaire de départir les mêmes faveurs à tous leurs descendants, et aux descendants de leurs sujets. Que ceux-ci à leur tour se complaisent toujours à se rappeler la puissance de Dieu; qu'ils ne se confient point trop en leur mérite, en leur valeur, ou en leur bonté, mais qu'ils reconnaissent que tout est dans la main de Dieu.

CHAPITRE III.

Comment les prud'hommes et les consuls de Montpellier furent toujours attentifs à prévenir les maux qui pouvaient arriver à leur ville, et comment la naissance du seigneur roi. En Jacques fut l'effet d'un miracle et l'œuvre de Dieu.

D'APRÈS la naissance du seigneur roi En Jacques, qui fut un miracle dû à la volonté de Dieu, et à ses œuvres, il est manifeste que la grâce divine est

et doit être répandue sur tous ceux qui descendent dudit seigneur roi En Jacques d'Arragon, fils du seigneur roi En Pierre d'Arragon, et de très haute dame madame Marie de Montpellier. Je vais raconter ce miracle, pour l'instruction de tous ceux qui liront ce livre.

La vérité est que ledit seigneur roi En Pierre prit pour femme et reine ladite dame madame Marie de Montpellier, à cause de sa haute noblesse et de sa haute vertu. Sa puissance s'accrut de la ville de Montpellier, et de sa baronnie, qui était un franc-aleu. Le roi En Pierre, qui était jeune, faisait la cour à d'autres belles dames nobles et délaissait son épouse; il venait même souvent à Montpellier sans s'approcher d'elle, ce qui faisait beaucoup de peine à ses sujets, et surtout aux prud'hommes de la ville. Etant venu une fois à Montpellier, il s'enamoura d'une noble dame de la ville, pour laquelle il faisait des courses, des joûtes, des tournois et des fêtes, et il fit tant qu'il rendit sa passion publique. Les consuls et les prud'hommes de Montpellier, qui en étaient instruits, mandèrent près d'eux un chevalier qui était un des intimes confidents du roi dans de telles affaires, et lui dirent que s'il voulait faire ce qu'ils lui diraient, ils le rendraient à jamais riche et fortuné. Il répondit : «Faites moi connaître vos désirs et je vous » promets qu'il n'est chose au monde que je ne fasse » en votre honneur, sauf de renier ma foi. » On se promit mutuellement le secret : «Voici, dirent-ils, » ce qui en est : Vous savez que madame la reine

» est une des dames les plus honnêtes, les plus ver-
» tueuses et les plus saintes du monde. Vous savez
» aussi que le seigneur roi ne s'approche point
» d'elle, ce qui est un grand malheur pour tout le
» royaume. Madame la reine supporte cet abandon
» avec beaucoup de bonté et ne laisse pas apercevoir
» la peine que cela lui cause ; mais une telle sépa-
» ration nous est très funeste ; car si le seigneur roi
» venait à mourir sans enfants, ce serait une source
» de grand déshonneur et une grande calamité pour
» tout le pays, et principalement pour la reine et
» pour Montpellier; car la baronnie de Montpellier
» tomberait en d'autres mains; et nous ne voudrions
» à aucun prix que Montpellier fût détaché du
» royaume d'Arragon. Vous pouvez, si vous le vou-
» lez nous aider en cela. » — « Je vous dis de nouveau,
» repliqua le chevalier, qu'il n'est rien de ce qui
» pourra être honorable et profitable à votre ville,
» à monseigneur le roi et à madame la reine Marie,
» et à leurs peuples, que je ne fasse volontiers, si cela
» est en mon pouvoir. » — « Puisque vous parlez ainsi,
» nous savons que vous êtes dans l'intimité du sei-
» gneur roi, que vous connaissez l'amour qu'il a
» pour telle dame, et que vous avez même travaillé
» à la lui faire obtenir; nous vous prions donc de lui
» dire que vous avez réussi, qu'il l'aura enfin, et
» qu'elle viendra le trouver secrètement dans sa
» chambre; mais qu'elle ne veut absolument point
» de lumière, pour n'être vue de qui que ce soit.
» Cette nouvelle lui fera grand plaisir; et lorsqu'il

» sera retiré en son appartement, et que chacun aura
» quitté la cour, vous vous rendrez ici auprès de
» nous, au consulat; nous nous y trouverons, les douze
» consuls, avec douze autres chevaliers et citoyens
» des plus notables de Montpellier et de la baronnie;
» et madame Marie sera avec nous, accompagnée de
» douze dames des plus honorables de la ville, et de
» douze demoiselles. Nous irons tous vers le roi,
» avec deux notaires des plus notables, l'official de
» l'évêque, deux chanoines, et quatre bons reli-
» gieux. Les hommes, les femmes et les filles por-
» teront chacun un cierge à la main et l'allumeront
» lorsque madame la reine Marie entrera dans la
» chambre du roi. Tout le monde veillera là à la
» porte jusqu'à l'aube du jour. Alors vous ouvrirez
» la chambre, et nous entrerons tous, le cierge à la
» main. Il sera étonné; mais nous lui dirons ce que
» nous avons fait, et nous lui montrerons que c'est la
» reine Marie d'Arragon qui repose auprès de lui,
» et que nous espérons en Dieu et en la sainte
» Vierge Marie, qu'ils auront, lui et la reine, en-
» gendré un enfant qui donnera joie à Dieu et à
» tout le monde ; et son règne en sera glorifié, si
» Dieu veut bien lui faire cette grâce. »

CHAPITRE IV.

De la réponse que fit le chevalier aux consuls de Montpellier, ainsi que les prières et oraisons qui furent faites; et de l'accord entre eux et la reine au sujet de leur projet.

Le chevalier ayant ouï leur projet, qui était juste et bon, dit qu'il était prêt à faire ce qu'on lui proposait, et qu'il ne se laisserait arrêter, ni par la crainte de perdre l'affection du seigneur roi, ni même de se perdre lui-même, et qu'il se confiait au vrai Dieu, que ce qui avait été résolu viendrait à une bonne fin, et qu'on pouvait compter sur lui. « Seigneurs, ajouta-t-il, puisque vous avez » eu une si heureuse idée, je vous prie que pour » l'amour de moi, vous fassiez quelque chose. » — « Nous sommes prêts, dirent-ils avec bienveil- » lance, à faire ce que vous nous demanderez.» — « Eh bien! seigneurs, c'est aujourd'hui samedi que » nous avons entamé cette affaire au nom de » Dieu et de madame sainte Marie de Valvert ; je » vous prie et conseille que lundi, tout individu, » quel qu'il soit, dans Montpellier, se mette en priè- » res; qu'on chante des messes en l'honneur de ma- » dame sainte Marie, et quelles durent sept jours, en » l'honneur des sept joies qu'elle a eues de son cher » fils, et pour qu'elle nous fasse obtenir de Dieu que

» nous ayons joie et contentement de cette action,
» et qu'il en naisse un fruit, pour que le royaume
» d'Arragon, le comté de Barcelonne et d'Urgel,
» la baronnie de Montpellier, et tous autres lieux
» soient pourvus d'un bon seigneur. » Il ajouta qu'il était d'avis qu'on arrangeât les choses de telle sorte, que ce qu'on avait décidé fût exécuté dans la soirée du dimanche suivant, et qu'en attendant, on fît chanter des messes à sainte Marie des Tables, et à sainte Marie de Valvert. Tous s'y accordèrent.

Il fut aussi décidé que le dimanche où la chose aurait lieu, tous les gens de Montpellier se rendraient aux églises; qu'ils veilleraient et prieraient tout le temps que la reine serait auprès du roi; et que tout le samedi, veille de l'exécution, ils jeûneraient au pain et à l'eau : ainsi fust-il ordonné et préparé. Comme ils étaient réunis, ils allèrent trouver madame Marie de Montpellier, reine d'Arragon, et lui firent part de tout ce qu'ils avaient résolu et disposé. Elle leur répondit : Qu'ils étaient ses sujets bien-aimés, et qu'on savait qu'il n'y avait pas au monde de conseil plus sage que celui de Montpellier ; et que tout le monde assurait qu'elle devait s'en tenir à leurs avis ; qu'elle regardait leur arrivée chez elle comme l'apparition de l'ange Gabriel à madame sainte Marie ; et que comme par cette salutation, le genre humain avait été sauvé, de même elle désirait que, par leurs résolutions, ils pussent plaire à

Dieu, à madame sainte Marie, et à toute la cour céleste; et que ce fût pour la gloire et le salut de l'ame et du corps du roi, d'elle-même, et de tous leurs sujets. « Puisse tout » cela, dit-elle, s'accomplir ! *Amen.* » Ils se retirèrent joyeux et satisfaits. Vous pensez bien que durant toute la semaine, ils furent tous, et principalement la reine, dans le jeûne et la prière.

CHAPITRE V.

Comment le roi ne devina point quel était le but des prières et des jeûnes dont il était témoin; et comment la chose vint à une heureuse fin quand le roi eut reconnu auprès de qui il avait été en déduit.

Il nous faut dire maintenant comment il se put faire que le roi ne se douta de rien, quoique chacun fut occupé à prier et à jeûner pendant toute la semaine. Je réponds à cela, qu'il avait été ordonné par tout le pays, de faire chaque jour des prières pour obtenir de Dieu que la paix et l'affection se maintinssent, entre le roi et la reine, et que Dieu leur accordât un fruit pour le bien du royaume. Cela avait été spécialement observé tout le temps que le roi fut à Montpellier; et quand on le disait au seigneur roi, il répondait: « Ils font bien; » il en arrivera ce qui plaira à Dieu. »

Ces bonnes paroles du roi, de la reine et du

peuple furent agréables à Dieu, et il les exauça, ainsi qu'il lui fut agréable. Vous saurez ci-après pourquoi le roi, ni personne, excepté ceux qui avaient assisté au conseil, ne connaissaient la véritable cause des prières et messes qui eurent lieu pendant les sept jours de cette semaine.

Cependant le chevalier s'occupa du projet convenu, et fit ce qui avait été décidé, comme vous l'avez ouï. Le dimanche, pendant la nuit, quand tout le monde fut couché dans le palais, lesdits vingt-quatre prud'hommes, abbés, prieurs, l'official de l'évêque, et les religieux, ainsi que les douze dames et douze demoiselles, tous un cierge à la main, se rendirent au palais avec les deux notaires, et parvinrent jusqu'à la porte de la chambre du roi. La reine entra; mais tous les autres restèrent en dehors, agenouillés, et en oraison pendant toute la nuit. Le roi et la reine étaient pendant ce temps en déduit; car le roi croyait avoir auprès de lui la dame dont il était amoureux. Cette nuit-là toutes les églises de Montpellier restèrent ouvertes, et tout le peuple s'y trouvait réuni, faisant des prières, selon ce qui avait été ordonné. A la pointe du jour, les notables, les prélats, les religieux, et toutes les dames, chacun un cierge à la main, entrèrent dans la chambre. Le roi, qui était au lit auprès de la reine, fut très étonné, sauta sur son lit, prit son épée à la main; mais tous s'agenouillèrent, et lui dirent les larmes aux yeux : « Par grâce, sei-

» gneur, daignez regarder auprès de qui vous êtes « couché. » La reine se montra, le roi la reconnut, et on lui raconta tout ce qui avait été fait. Et le roi dit : « Puisque c'est ainsi, Dieu veuille » accomplir vos vœux ! »

CHAPITRE VI.

Comment le seigneur roi partit de Montpellier, et comment madame la reine accoucha d'un fils, qui fut nommé En Jacques, et couronné roi d'Arragon; comment il épousa la fille de don Ferdinand, roi de Castille, et ensuite la fille du roi de Hongrie, de laquelle il eut trois fils.

Ce même jour, le roi monta à cheval et partit de Montpellier. Les prud'hommes retinrent auprès d'eux six des chevaliers que le roi affectionnait le plus, et en même-temps ils ordonnèrent que tous ceux qui avaient été présents à la cérémonie, ne s'éloignassent plus du palais, ni de la reine, non plus que les dames et demoiselles qui y avaient assisté, jusqu'à ce que les neuf mois fussent accomplis. Les deux notaires firent de même : ceux-ci avaient dressé, en présence du roi, un acte public de tout ce qui s'était passé pendant la nuit. Le chevalier qui avait secondé les vues des magistrats, demeura aussi auprès de la reine. Ils passèrent tout ce temps en grand contentement avec elle; mais la joie fut au comble,

quand ils s'aperçurent que Dieu avait permis que leur plan vînt à bonne fin, car la reine était enceinte; et au bout de neuf mois, selon les lois de la nature, elle mit au monde un beau garçon très gracieux, qui naquit pour le bonheur des chrétiens, et surtout de ses peuples[1]. Jamais Dieu ne départit à aucun seigneur des grâces plus grandes et plus signalées. Il fut baptisé à l'église de Notre-Dame-Sainte-Marie-des-Tables de Montpellier, au milieu de la joie et du contentement universel. Il reçut, par la grâce de Dieu, le nom de En Jacques; il régna long-temps, obtint de brillantes victoires, et ajouta beaucoup à la prospérité de la foi catholique, et de ses vassaux et sujets.

L'infant En Jacques crut et embellit plus, dans l'espace d'un an, qu'aucun autre ne le fait en deux. Il ne s'écoula pas bien long-temps, que le bon roi, son père, mourut[2]; et il fut couronné roi d'Aragon [3], comte de Barcelonne et d'Urgel, et seigneur de Montpellier. Il épousa la fille du roi Ferdinand de Castille, de laquelle il eut un fils,

1. En février 1208, nouveau style, ou 1209, ancien style.

2. Pierre II mourut le 17 septembre 1213, à la bataille de Moret. Il cultiva avec succès la poésie provençale.

3. Son père, Pierre II, couronné roi, le 11 novembre 1204, par le pape Innocent III, à Rome, fut le premier souverain d'Arragon qui ait été couronné. Ses prédécesseurs, lorsqu'ils avaient atteint l'âge de vingt-cinq ans, se mariaient, étaient faits chevaliers, et prenaient le titre de roi.

nommé Alphonse, qui promettait d'être un seigneur de grand cœur et de grande puissance, s'il eût vécu; mais il mourut avant son père, ce qui fait que je n'en parlerai plus.

La reine, mère dudit infant Alphonse, était morte depuis long-temps, n'ayant été que peu de temps avec le roi [1]. Le roi prit ensuite pour femme la fille du roi de Hongrie [2], dont il eut trois fils et trois filles, l'aîné fut nommé l'infant En Pierre [3], le second, l'infant En Jacques [4], et le troisième, l'infant En Sanche, qui fut archevêque de Tolède. Des trois filles, l'une fut reine de Castille [5], l'autre, reine de France [6], et l'autre épousa l'infant Emmanuel, frère du roi de Castille. Chacune de ces deux reines eut, du vivant du roi Jacques, une nom-

1. Marie mourut au mois d'avril 1213, à Rome, où elle s'était retirée.

2. Yolande, fille d'André, roi de Hongrie, qu'il épousa le 8 septembre 1235.

3. Il succéda à son père En Jacques dans les royaumes d'Arragon et de Valence.

4. Il obtint, avec le titre de roi, l'île de Majorque, le Roussillon et Montpellier.

5. Elle épousa Alphonse X, roi de Castille.

6. Isabelle, fille de Jacques Ier, épousa Philippe-le-Hardi, fils de saint Louis, le 28 mai 1262, à Clermont en Auvergne. Elle mourut d'une chute de cheval, à Cosenza en Calabre, au retour d'Afrique, le 28 janvier 1271, à l'âge de vingt-quatre ans. Philippe-le-Bel naquit de ce mariage.

breuse génératiou de filles et de garçons. Il en fut de même de l'infant En Pierre et de l'infant En Jacques; et le roi En Jacques eut le bonheur de voir sa postérité. Mais revenons à l'histoire dudit seigneur roi En Jacques, lequel fut, je le dis avec vérité, un roi plein de vaillance, de grâces et de vertus. Vous avez déjà vu comment sa naissance avait été l'ouvrage de Dieu; car s'il fut jamais un miracle éclatant et manifeste, ce fut bien celui-là. De tous les rois qui ont régné sur l'Arragon, Majorque et la Sicile, et de ceux de ses descendants qui y règneront, il n'a été et ne sera aucun roi aussi accompli en valeur, en grâces et en vertus. Ainsi, Dieu les a créés et les a élevés et élèvera à jamais au-dessus de tous leurs ennemis. Le Saint-Père, mettant de côté tous les autres rois de la terre, rendrait donc un éminent service à la chrétienté s'il se liguait et s'unissait étroitement avec ceux-ci, qui, au moyen des dons d'argent et des trésors de l'église qui leur seraient fournis, conquerraient au Saint-Père la terre d'outre-mer, et mettraient au néant tous les infidèles; car ce que Dieu a fait en faveur du roi En Jacques d'Arragon, il ne l'a point fait en vain, mais bien pour sa gloire et son service; et ils l'ont bien prouvé jusqu'à ce jour, et le prouveront encore par la suite, s'il plaît à Dieu. Or, celui qui veut s'opposer à ce que fait Dieu, se travaille vainement; aussi les hommes les plus puissants qui lutteront contre les descendants de nos rois, échoueront-ils totalement; car celui qui s'op-

pose à ce que Dieu veut et fait, ne peut que se détruire.

Ainsi donc, princes d'Arragon, de Majorque et de Sicile, qui descendez de ce saint roi En Jacques, que Dieu fit naître par la vertu de sa médiation miraculeuse, soyez toujours fermes et unis, et vous commanderez à tous les souverains du monde, et abaisserez vos ennemis. Que les langues des méchants ne parviennent point à vous désunir; car cette désunion diviserait ce que Dieu a uni. Soyez satisfaits de ce que Dieu vous a donné et vous donnera encore. Gardez en votre cœur ce que vous avez entendu, pour que vous puissiez bien comprendre que vous êtes l'œuvre de Dieu, et que Dieu est plein envers vous de vérité, de miséricorde et de justice.

PRISE DE MAJORQUE.

CHAPITRE VII.

Où on raconte sommairement les grandes prouesses du roi En Jacques ; et comment, n'ayant pas encore vingt ans, il s'empara de Majorque par la force de ses armes.

Afin que chacun sache quelles furent les grandes faveurs de Dieu envers le roi En Jacques d'Arragon, pendant sa vie, je vais vous en dire sommairement une partie. Je ne veux pas vous en faire un détail circonstancié par ordre, attendu qu'on a déjà beaucoup écrit sur sa vie, ses conquêtes, son courage, ses efforts et ses prouesses ; ainsi, je vous le dirai en abrégé, parce que cela importe à l'objet dont j'ai à vous entretenir.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, jamais il ne fut roi auquel, pendant sa vie, Dieu ait accordé autant de faveurs qu'au roi En Jacques. Je vous en raconterai une partie; d'abord, sa naissance fut l'effet d'un grand miracle, ainsi que vous l'avez vu; ensuite, il fut le prince le plus beau, le plus sage, le plus généreux et le plus juste; aussi fut-il, plus qu'aucun autre roi, aimé de tout le monde, de ses sujets

comme des étrangers, et de tous ceux qui vivaient auprès de lui ; et tant que durera le monde, on dira toujours : «*Le bon roy En Jacques d'Arragon.*» En outre, il aima et craignit Dieu sur toutes choses ; et celui qui aime Dieu, aime aussi son prochain, et est juste, vrai et miséricordieux ; il fut amplement pourvu de tous ces dons, et fut en même temps un des meilleurs guerriers qui furent jamais. Je fus témoin de toutes ses vertus, et je puis les affirmer, aussi bien que tous ceux qui furent dans le cas de le voir et d'entendre parler de lui. Dieu lui fit de plus la haute faveur de lui accorder d'excellents enfants et petits-enfants, soit filles, soit garçons, et de les voir de son vivant, ainsi que je vous l'ai raconté. Dieu lui accorda encore la satisfaction de faire, avant l'âge de vingt ans, la conquête du royaume de Majorque, et de l'enlever aux Sarrazins, après bien des peines et des travaux qu'il souffrit lui et les siens, soit dans les combats, soit par la disette, les maladies et autres contretemps, ainsi que vous pouvez le voir dans le livre qu'il composa sur la prise de Majorque [1]. J'ajoute à cela que cette conquête se fit de la manière la plus courageuse et la plus hardie qui fut jamais employée pour s'emparer d'une ville comme Majorque, qui

1. Le roi Jacme ou Jacques a écrit lui-même, en Catalan, une chronique de son temps, imprimée à Valence en 1557, in-fol. La conquête de Majorque forme le second livre.

est une des fortes villes du monde, et la mieux défendue par ses murailles. Comme le siége dura long-temps au milieu du froid, de la chaleur, de la disette, il fit faire, par le bon comte d'Ampurias, une excavation par laquelle la ville fut minée; une grande portion de la muraille s'écroula le jour de Saint-Sylvestre et de Sainte-Colombe, en l'an douze cent vingt-huit; et par cette brèche, le roi, l'épée à la main, à la tête de ses troupes, pénétra dans la ville, et la bataille fut terrible dans la rue nommée aujourd'hui Saint-Michel. Le seigneur roi reconnut le roi Sarrazin, se fit jour jusqu'à lui, avec son épée, et le saisit par la barbe; car il avait juré de ne point quitter ces lieux qu'il ne tînt par la barbe le roi des Sarrazins: ainsi exécuta-t-il son serment.

CHAPITRE VIII.

Où il est dit pourquoi le seigneur roi En Jacques étant devant Majorque, fit le serment de ne point quitter ces lieux qu'il n'eût pris par la barbe le roi des Sarrazins; et comment, après avoir pris Majorque, Minorque et Yviça, il en reçut des tributs, et quels furent les chrétiens qui les premiers peuplèrent l'île de Majorque.

Le roi fit ce serment, parce que ledit roi Sarrazin avoit lancé des captifs chrétiens sur l'armée, avec ses trébuchets, et il plut à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il vengeât leur mort. Lorsqu'il se fut emparé de la ville, tout le royaume se soumit à

lui, à l'exception de l'île de Minorque; mais le Moxérif de Minorque, qui est à peu près à trente milles de Majorque, se reconnut son homme et son vassal, et convint avec lui de lui payer un certain tribut chaque année. Il en fut de même de l'île d'Yviça, qui est à soixante milles de Majorque. Chacune de ces îles est bonne et puissante; elles ont l'une et l'autre cent milles, et elles sont bien peuplées de bonnes gens maures.

Le roi en agit ainsi parce qu'il ne pouvait y séjourner plus long-temps, attendu que les Sarrazins du royaume de Valence faisaient beaucoup d'incursions dans ses terres, et que ses sujets en souffraient tant de dommages, qu'il était obligé d'aller à leur secours; voilà pourquoi il quitta alors ces deux îles, et n'en chassa pas les Sarrazins dans cette saison. Il les y laissa aussi, parce que son monde lui était nécessaire pour peupler la cité et l'île de Majorque. La population d'une île aurait ainsi souffert de celle des autres; ce parti lui parut d'ailleurs le meilleur, et il laissa ces deux îles peuplées de Sarrazins, bien sûr de les conquérir quand il voudrait. Après avoir pris ladite cité et l'île, il leur accorda de plus grandes franchises et libertés qu'à aucune autre ville du monde; aussi est-ce aujourd'hui une des plus nobles cités de l'univers, pleine des plus grandes richesses, et peuplée de Catalans, tous de bon lieu. Les successeurs de ces citoyens forment, de nos jours, la population la plus honorable et la plus policée qui soit au monde.

DE LA CONQUÊTE
DU ROYAUME DE VALENCE.

CHAPITRE IX.

Comment le seigneur roi En Jacques, après la prise de Majorque, s'en retourna en Catalogne, et résolut de faire la guerre au roi de Valence; comment il prit Valence et ce royaume; et dans quel espace de temps il fit la prise et la conquête de Murcie.

Ayant terminé cette conquête, il retourna en Catalogne et puis en Arragon; et dans chacune de ces provinces il tint les cortès, et donna à ses barons et à ses sujets de riches présents, et de grandes franchises et libertés, ainsi qu'il avait fait à Majorque. Ne pensez pas qu'il séjourna ni qu'il perdit son temps en ces différents lieux; au contraire, il alla promptement à Tortose, sur la frontière, et commença à déclarer la guerre au roi Sarrazin de Valence, et à tous les Sarrazins du monde, et sur terre et sur mer. Il supportait le vent, la pluie, les orages, la faim, la soif, le froid et le chaud, et s'en alla, conquérant sur les Sarrazins villes, châteaux et bourgs, dans les montagnes et dans les plaines. Cela dura si long-temps,

que du jour où il partit de Majorque, jusqu'au moment où il assiégea et prit la cité de Valence, il s'écoula plus de dix ans. De la conquête de la cité de Majorque à celle de Valence, il y a justement dix ans, ni plus ni moins.

Ayant pris la cité de Valence, ce qui arriva le soir du jour de Saint-Michel, l'an mil deux cent trente-huit, il la peupla de ses propres sujets. Il poussa ses conquêtes, et prit tout le royaume de Valence; et, se dirigeant sur le royaume de Murcie, il prit ensuite Algésiras, qui est une des plus fortes, des meilleures et plus belles villes, puis le château de Xativa, ainsi que la ville : ce château est un des plus beaux que possède aucun roi; la ville est grande, bonne, riche et entourée de fortes murailles. Il s'empara ensuite du château de Cosentayna; de la ville d'Alcoy, d'Albayda, de Penaguila et de bien d'autres endroits qu'il serait trop long d'énumérer.

Il fit, en même temps, des trèves avec beaucoup de barons Sarrazins qui étaient en ce royaume, afin de pouvoir peupler les divers lieux dont il s'était emparé. Toutefois, ceux avec lesquels il traitait lui rendaient compte au bout de l'année. Il prit aussi le château et la ville de Cullera, qui est sur le rivage de la mer. Il se rendit maître du château de Corbera, de la ville d'Alfandech et des trois châteaux qu'il y avait. Il s'empara également de Bayren, qui est un bon château; il prit Palma, Villallonga, Rebollet, Gallinera, le val de

Logar, le val de Xalo, le val de Xébéa, Alcala, Denia, Locayba, Polop, Carbona, Guyaix, Berdia, Calp, Godalest, Confrides, Castel-Hortgeta, Finestrat et bien d'autres châteaux et villes qui se trouvent là; après quoi il prit Saria, Elocau, Castel-Nou, la cité et le château de Ségorbe, la ville de Xérica, et autres lieux de ces contrées. Il s'empara de Quart, Manizes, Paterna, Ribarroja, Vilamarjant, Gest, Benaguazir, Llyria, Xiva, Bunyol, Macastre, Madorna, Xullell, Viladejora, où sont sept châteaux et une vallée. Il occupa Navarres, Lombay, Anguera, Castalla, Tibi, Ibi, Saxona, Torres-Torres, Albes, où sont plus de dix châteaux, et bien d'autres lieux que je ne vous détaillerai pas, parce qu'ainsi que je vous l'ai dit ci-dessus, vous les trouverez dans le livre de la conquête [1]. Toutefois, avant d'avoir pris Valence, il s'était emparé de beaucoup d'autres lieux, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant je vous nommerai quelques-uns de ces lieux qui sont très importants, et qui pourraient chacun se comparer à une cité. D'abord, en sortant de Tortose, vers la mer, Amposta, qui alors était un lieu royal; le château de Dulldecona, Péniscola, Orpesa, Castello, Borriana, Almesora, Xilches, Almenara, Vall de Ségon, Morvedre, et le Puig;

1. L'histoire de la conquête de Valence forme le troisième livre de la Chronique catalane du roi Jacques.

d'autres vers la terre ferme, comme Vall de Roures, Morella, Saint-Mathieu, Cervera, Vall Traygueza, la Jana, la Salçadella, les Caves et Cabanes, Elbalech, Vilafames, le château de Montornes, Burriol, Nulles, le château d'Uxo, Le Val d'Altura et le Riu de Millas, où sont trente châteaux forts; et le château et la ville d'Onda, où il y a autant de tours que de jours dans l'année. Il avait déjà conquis tout ce dont je vous avais déjà parlé, ainsi que bien d'autres châteaux qui sont nommés dans le livre de la conquête.

Lorsqu'il eut fait toutes ces conquêtes et mis et établi le bon ordre partout, il voulut aller visiter les royaumes d'Arragon et de Catalogne, les comtés de Roses, de Cerdagne, et le Confluent, que son cousin germain, le comte Nugno Sanches, qui était passé à Majorque avec lui, lui avait laissé. Il alla aussi visiter Montpellier; visite qu'il avait grand plaisir à faire.

Dans tous les lieux où il se rendait, il faisait de grandes processions et rendait grâces au Seigneur, qui l'avait garanti de tous les dangers. Partout on lui offrait des jeux, des bals, des fêtes; car chacun s'empressait de l'honorer et de lui plaire. De son côté, il accordait des faveurs et faisait des présents; si bien que les bénédictions qu'on lui donnait, retentirent encore long-temps après lui, aux lieux où il avait passé.

CHAPITRE X.

Comment les Maures du royaume de Valence, secondés par les rois de Murcie et de Grenade, se soulevèrent; et comment le seigneur roi En Jacques, étant en Catalogne, envoya son fils, l'infant En Pierre, avec une troupe de cavaliers; et comment Montesa fut prise et le royaume pacifié.

Le roi étant ainsi occupé, les Sarrazins du royaume de Valence, malgré les trèves et la paix qui existaient entre eux et lui, voyant que ledit roi était éloigné, et qu'avant qu'il n'arrivât ils pouvaient recouvrer bien des lieux et des châteaux, pensèrent à se soulever, d'après le conseil et l'assistance des rois de Murcie et de Grenade. Ils se renforcèrent au moyen des châteaux dont ils purent s'emparer, et ils en prirent un bon nombre, avant que les chrétiens s'en fussent aperçus. Ils coururent le pays, emmenèrent bien des chrétiens captifs, et firent beaucoup de mal. Bientôt le lieutenant du royaume, les riches-hommes, les maires des villes, des cités et autres lieux, envoyèrent des messages au roi, et lui donnèrent connaissance de tout ce qui se passait. Il fut très mécontent, et voulut que l'infant En Pierre, son fils aîné, allât au royaume de Valence, et emmenât avec lui des compagnies de cavaliers de Catalogne et d'Arragon. Il lui donna en même temps tout

pouvoir sur toutes choses, comme si c'était lui-même.

Ledit seigneur infant En Pierre, un des chevaliers du plus haut et du meilleur cœur qui furent jamais au monde, et, comme je le crois, de ceux qui naîtront jamais, reçut ce pouvoir avec grande satisfaction, et prit congé du roy son père, qui le bénit et lui souhaita tout le bonheur possible.

Il se rendit à Valence avec des gentilshommes, des cavaliers et des hommes de pied de Catalogne et d'Arragon. Arrivé à Valence, il organisa ses nobles, ses cavaliers, citoyens, Almogavares [1], sergents des compagnies et marins, et les disposa là où il lui parut nécessaire. Il alla à Xativa: il trouva les Maures très nombreux au canal d'Alcoll; il les battit et les extermina entièrement. De là il marcha ailleurs et en fit autant. Quand on le croyait en un lieu il était dans un autre, et là où il ne pouvait arriver à cheval, il allait à pied avec les Almogavares; enfin il faisait une

---

1. C'était le nom que portait aux treizième et quatorzième siècles l'infanterie arragonnaise. Les savants ne sont pas d'accord sur le sens de ce mot; les uns le font venir de l'arabe, où le radical *Garaf*, composé en *Almugavarin*, signifie guerrier. Cette étymologie est la plus vraisemblable. D'autres assurent que les Almogavares étaient une tribu qui avait accompagné les Goths ou les Huns lors de leur établissement dans l'empire romain. (V. *Les Espagnols du quatorzième siècle*, p. 184, t. 2, de l'*Espagne en* 1808, de Rehfuess).

guerre si active, que les Sarrazins ne savaient que devenir; car aux lieux où ils se croyaient le plus en sûreté, on les prenait, on les tuait, ou on les emmenait prisonniers comme on voulait. Il les avait tellement effrayés qu'ils ne savaient à quoi se résoudre. Ils pensèrent toutefois qu'en se jetant en nombre dans le fort château de Montesa, à une lieu de Xativa, ils pourraient de là faire beaucoup de mal au pays.

Le seigneur infant, instruit de leur projet, au moyen de ses espions, les laissa s'y réunir en grand nombre; et un matin, avant que le jour parût, il environna le château et la colline avec beaucoup de gens à pied; ensuite, il fit dire à tous ses gentilshommes et cavaliers de se rendre à Montesa. Il fut fait ainsi qu'il l'avait ordonné : les troupes de la cité de Valence et de toutes les villes s'y rendirent. Il assiégea Montesa, jusqu'à ce que le château lui fût livré; et après que ledit château se fût rendu, tous les autres lieux qui s'étaient soulevés se soumirent. Ainsi on peut dire que le seigneur infant En Pierre conquit une seconde fois une partie du royaume de Valence; et son père recevait tous les jours des nouvelles des exploits qu'il faisait, tant à pied qu'à cheval, contre les Maures.

CHAPITRE XI.

Comment le seigneur roi En Jacques maria son fils, l'infant En Pierre, à la reine Constance, fille du roi Mainfroi de Sicile; l'infant En Jacques avec Scalrmonda, fille du comte de Foix; et comment l'infant En Sanche fut fait archevêque de Tolède.

Le seigneur roi, extrêmement satisfait, se rendit le plus tôt qu'il put dans le royaume de Valence. Il avait été instruit par un message, que le roi don Alphonse de Castille, son gendre, désirait le voir, et qu'il emmenait à Valence la reine sa fille, et ses enfants, pour rendre hommage audit roi Jacques, qu'il considérait comme son père. Il se rendit donc au royaume de Valence, où il trouva que le seigneur infant En Pierre avait soumis et exterminé tous les Maures rebelles; et il fut très content de lui et de ses actions. Il songea alors à lui donner une épouse; car il lui venait de tous côtés d'honorables propositions, pour des filles d'empereur ou de roi. Enfin, il se décida à lui donner la fille de Mainfroi, roi de Sicile et de la principauté, de toute la Calabre, du pays de Tarente, de Dortrente (Otrante), de Pouille, de Bruti [1], et de toute la contrée autour de la cité de

1. Partie méridionale de la Calabre ultérieure, le long du détroit de Sicile, terre des anciens Brutiens.

Scales, dans la marche d'Ancône; ses possessions maritimes s'étendaient depuis la plage romaine, jusqu'à Saint-Fabian, qui est le port des villes de Scales et de Fermo. Il était fils de l'empereur Frédéric, le plus puissant souverain du monde, et du plus noble sang.

Ledit roi Mainfroi vivait de la manière la plus magnifique. Il était grand dans ses actions et dans ses dépenses : aussi ce mariage plut beaucoup au roi d'Arragon et à l'infant En Pierre son fils, et fut accepté de préférence à tout autre. Il envoya des messagers distingués, pour conclure le traité avec les messagers du roi Mainfroi. Quand ils furent à Naples, ils firent les conventions avec le roi Mainfroi; et ils amenèrent sur deux galères armées, la demoiselle âgée de quatorze ans. C'était bien la personne la plus belle, la plus sage et la plus honnête qu'on pût trouver. Ils la conduisirent audit seigneur infant, en Catalogne, accompagnée de gentilshommes, de chevaliers, de citoyens, de prélats, de dames et demoiselles. Il l'épousa légitimement [1], comme l'ordonne l'église. Le bon roi, son père, ses frères, et tous les barons de Catalogne et d'Arragon assistèrent à ses noces, et vous pouvez deviner si l'on y fit de grandes fêtes ! Mais ceux qui voudront les connoître peuvent avoir recours au livre qui fut fait depuis que

1. Le mariage de Pierre III avec Constance, fille de Mainfroi et de Béatrice de Savoie, eut lieu le 13 juin 1262.



ledit infant fut devenu roi. Ils y verront les grands dons et les grandes largesses qui eurent lieu, et bien d'autres choses que je passe sous silence, puisque cela a été déjà décrit. De cette demoiselle, nommée Constance, l'infant En Pierre eut bon nombre d'enfants, dont quatre garçons et deux filles, survécurent à leur père [1] et mère [2], savoir : les infants En Alfonse [3], En Jacques [4], En Frédéric et En Pierre. Chacun d'eux fut un des plus sages princes du monde; ils furent bons à la guerre et en toutes leurs actions, comme vous le verrez par la suite, à mesure que nous aurons à parler d'eux, ainsi que des filles, dont l'une, ainsi que je l'ai dit, fut reine de Portugal [5], l'autre, fut femme de Robert [6], roi de Jérusalem. Le roi En Jacques fit épouser à l'infant En Jacques, la fille du comte de Foix, le plus éminent et plus riche baron du Languedoc [7]; elle se nommait Esclarmonde, et fut une dame des plus savantes, de la meilleure vie, et des plus honnêtes du monde. De grandes et honorables fêtes furent

---

1. Pierre mourut le 10 novembre 1285.

2. Constance mourut à Barcelone l'an 1300.

3. Alphonse devint roi d'Arragon.

4. Jacques fut d'abord roi de Sicile, et succéda à son frère Alphonse à la couronne d'Arragon en 1291.

5. Élisabeth, mariée à Denis, roi de Portugal.

6. Yolande épousa Robert, fils de Charles II, roi de Naples et de Jérusalem.

7. L'infant Jacques épousa Esclarmonde de Foix, sœur de Roger-Bernard II, le 4 octobre 1275 à Perpignan.

données à l'occasion de ces noces, par les barons de Catalogne, d'Arragon, de France, de Gascogne, et de tout le Languedoc. L'infant En Jacques eut de cette dame, plusieurs fils et filles : quatre garçons et deux filles survécurent à leur père et mère, de même qu'avec l'infant En Pierre. Le premier fils fut nommé En Jacques, le second En Sanche, le troisième En Ferdinand, et le quatrième En Philippe. Je vous raconterai en temps et lieu ce que chacun d'eux fit pendant sa vie. L'une des filles fut mariée à don Juan, fils d'Emmanuel de Castille. L'autre épousa le roi Robert, dont il a été ci-dessus fait mention, qui la prit pour femme, après la mort d'Yolande, fille du seigneur roi En Pierre. Je vous raconterai la vie de tous ces infants.

Après avoir marié ses deux fils, il fit le troisième, l'infant En Sanche, archevêque de Tolède. Ce dernier fut bon et pieux, et réputé dans son temps comme un des plus dignes, des plus saints et des plus honnêtes prélats du monde. Il aida beaucoup à vivifier la sainte foi catholique, en Espagne, causa beaucoup de mal et d'abaissement aux Sarrazins, et finit par périr en les combattant : aussi peut-on le mettre au rang des martyrs, puisqu'il mourut en voulant maintenir et élever la foi catholique.

Le roi En Jacques d'Arragon voyant toutes ces choses honorer son règne, en fut grandement satisfait.

CHAPITRE XII.

Comment le roi Don Alphonse de Castille vint pour la première fois dans le royaume de Valence, avec la reine sa femme et ses fils, pour voir le roi d'Arragon, et le bon accueil que celui-ci lui fit; des traités qu'ils conclurent relativement à la conquête du royaume de Murcie; et comment le roi En Jacques se chargea de s'en emparer.

Je vais vous dire comment le roi de Castille vint à Valence, avec la reine sa femme et ses fils. Le roi En Jacques d'Arragon alla au-devant de lui, jusqu'aux frontières du royaume. Il avait donné des ordres partout, pour que tous ceux qui venaient avec le roi de Castille n'eussent rien à acheter, mais qu'on leur fournît dans sa cour tous les vivres dont ils auraient besoin. On leur donna en effet en abondance tout ce qu'ils demandaient ou ce dont ils avaient besoin. Les coureurs qui se présentaient de leur part dans les différentes places, recevaient aussitôt des moutons entiers, des chevreaux, des quartiers de veau et de vache; du pain, du vin, des chapons, des poules, des lapins, des perdrix et autres volatiles; de sorte que les gens des lieux où ils se trouvaient vivaient presque pour rien, tellement tout se vendait à bon compte. Toutes ces dépenses se continuèrent pendant plus de deux mois que le roi de Castille resta à Valence; pendant lequel temps il ne dépensa pas un denier de son argent, non

plus que ceux qui étaient avec lui. Vous pensez bien qu'en ce temps là, les rois, les reines, les infants, comtes, vicomtes, barons, prélats, chevaliers, venus en grand nombre de tous les royaumes, les citoyens et hommes de mer, vécurent en grands déduits et grandes réjouissances.

Un jour le roi d'Arragon et le roi de Castille étant ensemble, le roi d'Arragon dit : « Mon » père, il vous souvient que quand vous me » donnâtes votre fille pour femme, vous me » promîtes de m'aider à faire la conquête du » royaume de Murcie. Il est certain que vous » avez bonne part en ce royaume; car vous » avez conquis Alacant, Elxe, le Val d'Elda et » de Novella, Asp, Petrer, Crivilent, Favanela, » Callosa, Oriola, Guardamar, jusqu'aux champs » de Montagut, dans l'intérieur des terres; et » sur la mer, Carthagène, Alama, Lorcha, Mula, » Caravacha, Senagy, Bulles, Nogat, Libreny, » Villena, Almansa, et bien d'autres châteaux » de ce royaume, qui depuis sont à vous et non » à nous. Puis donc que Dieu vous a fait la » grâce de vous laisser conquérir le royaume » de Valence, je vous prie, aussi vivement qu'un » fils peut prier son père, de m'aider à achever la » conquête dudit royaume. Et quand tout sera » conquis, vous aurez les lieux de votre propre » conquête, et nous les nôtres : car ce royaume » cause un grand préjudice à tous nos domaines. » Le roi d'Arragon lui répondit qu'il était satisfait de

ce qu'il venait de lui dire; que tout cela était vrai; qu'il allât donc dans son pays, et avisât au soin de ses autres frontières; attendu qu'il se chargeait de la conquête de Murcie, et jurait devant lui qu'il ne se passerait pas long-temps avant qu'il eût pris la cité et une grande partie du royaume.

Le roi de Castille se leva, le baisa à la bouche, et lui dit : « Mon père et mon seigneur, je vous rends » grâces de ce que vous m'avez dit; et, puisqu'il » en est ainsi, je retournerai dans la Castille, et » je mettrai en bon état toutes les frontières qui » sont du côté du royaume de Grenade, principalement Cordoue, Ubeda, Jaen, Baessa, et la » frontière de Séville. Quand je serai bien assuré » qu'aucun mal ne peut venir du royaume de » Murcie, je me défendrai bien contre les rois » de Grenade et de Maroc, et tous leurs serviteurs. Le seul grand péril auquel mon pays » pût être exposé, était du côté du royaume » de Murcie; mais, par la suite, avec l'aide de » Dieu, vous m'en garantirez. » D'après ces conventions, le roi de Castille retourna dans ses terres, et le roi d'Arragon l'accompagna au-delà de ses frontières, et fournit à tous ses besoins et à ceux de ses gens, ainsi que nous l'avons déjà dit.

CHAPITRE XIII.

Comment, après le départ du roi de Castille, le roi En Jacques réunit ses barons et sa noblesse, et leur fit part de ce qu'il avait promis au roi de Castille; comment il envoya l'infant En Pierre courir le royaume de Murcie; et les grands avantages qu'il retira de ce royaume.

Je laisserai à présent le roi de Castille, qui est retourné en son pays et en ses royaumes, et je vous parlerai du roi d'Arragon qui se disposait à entrer dans le royaume de Murcie. Il tint enfin conseil avec ses fils et ses barons; et tous furent d'avis que d'après la promesse qu'il avait faite au roi de Castille, et qu'il leur exposa, il fallait entrer en Murcie. Chacun d'eux promit de le suivre à ses frais et risques, et de ne pas lui faillir tant qu'il leur resterait un soufle de vie, et jusqu'à ce qu'il eût terminé cette conquête. Le roi en fut très joyeux et les remercia beaucoup. Il ordonna sans délai à l'infant En Pierre de faire une course en Murcie, pour reconnaître tout le royaume. L'infant En Pierre eut donc une belle armée composée de nobles et de chevaliers de Catalogne, d'Arragon, de Valence, d'habitants des villes, de marins et d'almogavares. Ils allèrent par terre et par mer ravageant à leur volonté et dévastant tout le pays, demeurant dans chaque lieu jusqu'à ce qu'ils l'eussent épuisé. Ils firent ainsi dans tous les en-

virons d'Alacant, Nompot, Aquast, de même qu'à Elx, au Val d'Elda, de Novelda, Villena, Asp, Petrer, Crivillent, Catral, Favanella, Callosa, Guardamar, et Oriola. Ils poussèrent jusqu'au château de Montagut, qui est dans le royaume de Murcie. Là ils ravagèrent et dévastèrent tout. Le roi sarrazin de Murcie marcha contre eux avec toutes ses forces, tant infanterie que cavalerie. Le seigneur infant se tint pendant deux jours en bataille rangée sans que le roi de Murcie osât se mesurer avec lui; et assurément le seigneur infant l'aurait attaqué lui-même sans le terrain sablonneux qui séparait les deux armées; mais les sables et les eaux étaient si considérables, que la chose ne fut pas possible. Néanmoins il y eut de beaux faits d'armes, principalement en une course que fit le seigneur infant et où il leur tua dix cavaliers genêts [1]. Et quand il était reconnu, ne pensez pas qu'aucun ennemi osât l'attaquer corps à corps. Que vous dirai-je? Il demeura un mois entier dans ce royaume, brûlant et détruisant; et tous ceux qui étaient avec lui s'enrichirent par les grandes prises qu'ils firent en esclaves de tout sexe, aussi-bien qu'en effets et bestiaux, qu'ils emmenèrent. De sorte que le seigneur infant envoya bien au roi son père,

1. C'est-à-dire montés sur genêts ou petits chevaux du pays.

mille têtes de gros bestiaux, vingt mille de menu bétail, et mille esclaves sarrazins et autant de sarrazines. De ces captifs, le roi en donna un grand nombre au pape et aux cardinaux, ainsi qu'à l'empereur Frédéric, au roi de France, aux comtes et barons, et à ses amis. Et il offrit les femmes à la reine de France sa fille [1], aux comtesses et autres dames de distinction. Enfin il les donna tous et n'en garda pas un seul. Le Saint-Père, les cardinaux et autres seigneurs du monde chrétien en furent extrêmement charmés, et firent de grandes processions en l'honneur de Dieu qui avait accordé au seigneur infant une si belle victoire.

CHAPITRE XIV.

Comment le seigneur infant En Pierre revint du royaume de Murcie; des fêtes que lui donna le roi En Jacques; et comment le roi décida d'aller en Arragon, et de laisser pour son lieutenant et pour chef suprême de tout le royaume de Valence, le seigneur infant En Pierre.

Ensuite le seigneur infant, suivi de son armée, vint dans la cité de Valence, où il trouva son père, qui lui fit bon accueil et de grandes fêtes. Après les fêtes, le roi prit en particulier

---

1. Isabelle, mariée à Philippe-le-Hardi.

l'infant, et lui dit de lui raconter tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il l'avait quitté. L'infant obéit. Le roi s'aperçut qu'il ne lui parlait jamais de ce qu'il avait fait lui-même dans cette guerre. Il avait même défendu à chacun d'en faire mention.

Le roi fut très satisfait de ce qui lui était raconté. Il fut charmé surtout du bon sens et du jugement de son fils. Il lui demanda ce qu'il croyait qu'on dût faire de cette conquête. « Mon » père, dit l'infant, ce n'est point à moi de vous » donner des avis, à vous qui êtes plein de sa- » gesse. Toutes fois je vous dirai ce que j'en » pense; après quoi vous ferez ce que vous pres- » crira votre propre jugement, et Dieu saura bien » vous éclairer. Je pense que vous feriez bien d'al- » ler visiter l'Arragon, la Catalogne, et Montpel- » lier, ainsi que vos autres domaines. Pour moi, » je resterai sur les frontières, et je ferai à nos » ennemis une telle guerre, qu'ils n'auront pas » le loisir de semer, et que s'ils le font, ils ne re- » cueilleront pas. Au bout d'un an vous pourrez » revenir à Valence avec toutes vos forces, au » mois d'avril, époque où l'on recueille en ce » pays les premiers grains et où se fait la mois- » son des orges, et marcher ensuite sur Murcie, » dont vous formerez le siége. Tandis que vous » serez là, je parcourrai le pays et garderai les » passages, afin que le roi de Grenade ne puisse » pas venir au secours de Murcie. Et vous ren-

» verserez la cité et le royaume.» — «Je tiens votre » avis pour bon, dit le roi, et je veux que la » chose soit faite ainsi que vous avez décidé. »

Aussitôt il envoya ses ordres par écrit dans tout le royaume de Valence, aux nobles, aux prélats, aux chevaliers, aux bourgeois, pour que chacun fût rendu à jour nommé dans Valence. Ses ordres furent exécutés. Au jour désigné, tous étant réunis dans l'église cathédrale de madame sainte Marie de Valence, le seigneur roi fit un beau discours où il dit de fort bonnes choses relatives aux circonstances. Et il ordonna à tous de reconnaître pour chef et commandant le seigneur infant En Pierre. Il leur enjoignit de lui obéir comme à lui-même. Enfin il le laissa pour son vicaire et fondé de pouvoir dans tout le royaume de Valence. Tous le reçurent et le reconnurent avec plaisir comme chargé de tous les pouvoirs de son père.

De son côté, l'infant fut très satisfait d'être revêtu de ces pouvoirs, sachant surtout qu'il restait en un lieu où il pourrait se distinguer par de beaux faits d'armes. Mais il n'en faisait rien paraître, pour que son père ignorât le grand désir qu'il avait d'éprouver son courage. Car si le roi eût pu prévoir la dixième partie des périls auxquels il devait s'exposer dans ces deux royaumes, il ne l'aurait point laissé aller, dans la crainte de le perdre. Il tenait donc ses faits d'armes si bien cachés, que son père les ignorait entièrement. Il

pensait, au contraire, que son fils conduisait la guerre avec prudence et maturité de jugement : telle était son idée. Mais au moment du combat, l'infant ne gardait plus de mesure ; car là où il savait qu'on ferait le plus de faits d'armes, là il ne manquait pas de se trouver ; aussi tout réussissait au mieux : car, quand on a sous les yeux son chef naturel, on ne songe qu'à défendre sa vie et son honneur : c'est alors qu'on oublie femme, fils, fille, et tout au monde, et qu'on ne songe plus qu'à aider son seigneur à sortir du combat victorieux et honoré, en protégeant sa vie. Les Catalans et Arragonnais, et tous les sujets des rois d'Arragon, ont ces principes gravés dans le cœur plus qu'aucun des autres hommes ; car ils sont pleins d'amour et de zèle pour leurs seigneurs.

CHAPITRE XV.

Comment le roi En Jacques entra en Arragon, et alla à Montpellier; et comment Montpellier, qui était de la couronne d'Arragon, s'unit à la France ; et comment l'infant En Pierre fit la guerre au roi sarrazin de Murcie.

La cour se sépara en parfait accord et très satisfaite. Le roi alla en Arragon, ensuite en Catalogne, à Roses et à Montpellier ; il est naturel à tout homme et à toute créature d'aimer la patrie et les lieux qui l'ont vu naître ; aussi le sei-

gneur roi, qui était né à Montpellier, aima toujours cette ville; et tous ses descendants doivent l'aimer aussi, à cause du miracle de la naissance dudit roi. Je vous dirai, en outre, que le roi d'Arragon n'a pas eu et n'aura jamais des gens qui chérissent plus les descendants du roi En Jacques, que les bons habitants de Montpellier. Mais, depuis ce temps, il y est venu des gens de Cahors, de Figeac, de Saint-Antoine, qui trouvaient le pays excellent, ainsi que des gens d'autres contrées; et ces hommes-là ne sont point originaires de Montpellier. C'est ce qui a fait que la maison de France y a établi son autorité [1]. Mais soyez bien assurés que cela n'a jamais plu et ne plaira jamais aux véritables naturels du pays. Ainsi, tous les sujets des descendants dudit seigneur roi doivent aimer de cœur et d'âme les habitants de cette ville, qui ne doivent pas être privés de cette bienveillance, pour

1. Le 18 août 1283, Jacques reconnut par un acte, que la ville de Montpellier, le château de Lates, appelé autrefois le Palu, et tous les autres châteaux et villages de la baronie de Montpellier et des environs, tels qu'ils avaient été possédés par Guillaume de Montpellier, étaient du royaume de France. Il reconnut aussi que la ville de Montpellier, le château de Lates et leurs dépendances étaient de la mouvance de l'église de Maguelone, et qu'il les tenait en arrière-fief de la couronne, et que le tout était du ressort du roi; promettant de ne jamais contrevenir à cette déclaration. Philippe-le-Hardi, à son tour, étant retourné à Toulouse, y déclara, le lundi avant la saint Barthélemy, que

trente ou quarante maisons des susdits individus qui sont venus s'y établir. Je prie et conjure, au contraire, tous les seigneurs, nobles, chevaliers, citoyens, marchands, maîtres de navires, mariniers, almogavares, militaires, qui habitent les terres du roi d'Arragon, de Majorque, de Sicile, d'aimer et d'honorer de tout leur pouvoir, les personnes de Montpellier qu'ils pourront rencontrer. Et s'ils agissent ainsi, ils en éprouveront les grâces de Dieu, de sainte Marie de Valence, de Notre-Dame-des-Tables, de Montpellier et du roi Jacques qui y naquit; ils les éprouveront tant en ce monde que dans l'autre. Ils seront agréables au roi lui-même, et ils conserveront la bonne amitié qui doit exister à jamais entre eux et nous, s'il plaît à Dieu.

Le roi ayant quitté le royaume de Valence, ledit infant le gouverna avec sagesse; et il n'y avait ni Sarrasin ni qui que ce fût qui ne fût puni,

---

par l'affection singulière qu'il avait envers Jacques, roi de Majorque, seigneur de Montpellier, il lui accorde, par une grâce spéciale, ainsi qu'aux seigneurs de Montpellier, ses successeurs, que toutes les causes d'appel qui pourront émaner, soit de la personne de ce prince, soit de celle de son lieutenant dans la baronie de Montpellier et ses dépendances, ne seront relevées ni devant le sénéchal de Beaucaire, ni devant tout autre sénéchal, mais devant le roi de France lui-même, et sa cour. (*Hist. de Languedoc*, t. 4, p, 42.) Philippe-le-Bel avait acquis la partie antique de cette ville, de l'évêque de Maguelone.

s'il se rendait coupable de quelque délit. En même temps il conduisit la guerre avec vigueur et activité contre le roi Sarrazin de Murcie, de sorte que les Sarrazins ne savaient que devenir; car au moment où ils le croyaient à deux journées de distance, ils le voyaient arriver, parcourir leur pays, prendre ou ravager tous leurs biens. Il leur avait inspiré la plus grande frayeur; et il fit ainsi pendant toute une année, tandis que le roi visitait tous ses royaumes. Quant à lui, il passait les nuits, il supportait le froid, le chaud, la faim et les fatigues, poursuivant sans cesse les Sarrazins, et ne pensant pas qu'il dût se donner un moment de repos.

Pendant nos plus grandes fêtes, quand les Sarrazins s'imaginaient qu'il faisait fête lui-même, c'était alors qu'il fondait sur eux, les battait, leur faisait des prisonniers et ravageait leurs propriétés. Soyez assurés qu'il ne naquit jamais fils de roi qui fût plus brave, plus courageux, plus beau, plus vaillant, ni plus accompli en tout. Aussi peut-on dire de lui qu'*il n'est ni diable ni agneau, mais homme parfait*, Et c'est avec raison qu'on lui applique ce vieux proverbe, puisqu'il est réellement un homme accompli en toutes choses. Pendant ce temps, le roi son père, joyeux et satisfait, allait visitant tous ses pays.

CHAPITRE XVI.

Comment le seigneur roi revint à Valence le jour indiqué, avec de grandes forces, et forma le siége de la ville de Murcie; comment il s'en rendit maître par capitulation; et en quelle année ces choses se passèrent.

Au temps prescrit, le roi se rendit dans le royaume de Valence, avec une partie de ses forces. Il entra à Valence avec plus d'éclat et de magnificence par terre et par mer, que jamais nul autre roi n'a mis dans sa visite.

Il pénétra ensuite par mer et par terre dans le royaume de Murcie, tenant la mer, afin que ses troupes fussent toujours pourvues de vivres. Il prit le château et la ville d'Alicante, et Elx, et tous les autres lieux que je vous ai ci-devant nommés, qui sont entre le royaume de Valence et de Murcie, belle, noble et forte cité, environnée d'excellentes murailles, mieux que ville au monde. Arrivé devant la cité, il ordonna le siége de manière que nul ne pût y pénétrer d'aucun côté. Que pourrais-je vous raconter? Le siége dura si long-temps, que les Sarrazins consentirent à remettre au roi d'Arragon la moitié de la cité, en retenant l'autre moitié sous sa suzeraineté. Une des plus belles rues qui soit en aucune ville du monde divise la cité en deux portions : elle est grande et vaste; elle commence à l'endroit où se tient le marché, en face des Frères Prê-

cheurs, et va jusqu'à la grande église de Sainte-Marie : dans cette rue, sont la pelleterie, les changes, la draperie et autres marchés. Lorsque le partage de la cité fut ainsi réglé, le roi la peupla de ses sujets; mais peu de temps après, les Sarrazins s'aperçurent que la bonne intelligence ne pouvait durer entre eux et les chrétiens dans la même cité; ils supplièrent donc le roi de vouloir bien prendre l'autre moitié de la cité, de la peupler comme bon lui semblerait, et de leur donner un terrain qu'ils pussent entourer de murailles, et s'y mettre en sûreté. Le roi satisfit avec plaisir à leur demande, et leur donna un terrain hors de la ville, et ils l'entourèrent de murailles. On nomma ce lieu Rexacha, et ils s'y établirent. Or, cette cité de Murcie fut prise par le roi En Jacques d'Arragon, en l'an douze cent trente-huit. [1]

CHAPITRE XVII.

Comment Murcie fut peuplée de Catalans; comment le roi En Jacques livra toute sa portion au roi de Castille, son gendre; et comment, de retour à Valence, il fit tenir une cour plénière, dans laquelle il nomma procureur et vicaire-général du royaume d'Arragon et de Valence l'infant En Pierre, et de Majorque l'infant En Jacques.

Il peupla ladite cité de Catalans; il en fit de même pour Oriola, Elx, Guardamar, Alicante, Carthagène et autres lieux. Ainsi, vous pouvez être

1. Valence fut prise en septembre 1237 et Murcie en février 1269.

assurés que tous ceux qui habitent lesdits lieux, sont de vrais Catalans, parlant la belle langue catalane, et sont tous de bons et braves gens, et on peut dire que c'est un des plus agréables royaumes du monde. Je vous dis en vérité, que ni moi ni nul autre, ne pouvons connoître deux meilleures et plus excellentes provinces que les royaumes de Valence et de Murcie.

Quand ledit seigneur roi eut peuplé Murcie et les autres lieux, il abandonna sa portion au roi de Castille, son gendre, afin qu'il pût se défendre en toute occasion, et qu'ils pussent se soutenir l'un l'autre. Il remit principalement à son gendre l'infant don Emmanuel, Elx, le val d'Elda et de Novella, Asp et Petrer. Le roi de Castille en fit de même audit infant Don Emmanuel, pour toute sa portion, afin qu'ils pussent se défendre en se réunissant contre les Maures. Le roi d'Arragon livra ces terres à don Alphonse de Castille et à son gendre, l'infant don Emmanuel, sous la condition qu'au moment où il les réclamerait, elles lui seraient rendues. Ils s'y engagèrent par des actes en bonne forme. C'est ainsi que la maison d'Arragon a recouvré lesdits domaines, ainsi que je vous le dirai quand il en sera temps.

Lorsque le roi d'Arragon eut peuplé et abandonné tous ces pays à ses gendres, il alla à Valence, où il fit réunir ses cortès. Elles furent très nombreuses. Là se trouvèrent ses fils, qui furent bien contents de se réunir au roi leur père et aux no-

bles, barons, prélats, chevaliers, citoyens et hommes de la ville. La fête fut brillante, et toute la cité fit de grandes réjouissances. Dieu avait fait tant de grâces au roi et à ses enfants, qu'il n'est point étonnant qu'ils se réjouissent en Dieu.

Dans cette cour plenière, le roi ordonna de reconnaître pour procureur et vicaire-général d'Arragon, de Valence et de toute la Catalogne, jusqu'au col de Panicar, le seigneur infant En Pierre; il fit aussi vicaire et procureur-général du royaume de Majorque, de Minorque et Yviça, du comté de Roses, du Confluent, de Cerdagne, de Montpellier, l'infant En Jacques, afin que tous vécussent comme seigneurs avec les reines leurs épouses, leurs infants et infantes, et afin que leurs pays fussent mieux régis et mieux gouvernés, et afin de pouvoir lui-même, de son vivant, considérer l'ordre, le bon sens et la bonne conduite de chacun; car il est certain qu'on ne peut bien connaître un homme, de quelque condition qu'il soit, que quand on lui a remis le pouvoir en main. C'est quand on l'a rendu maître qu'on peut savoir de quoi est capable un homme ou une femme; voilà pourquoi ledit seigneur voulait agir ainsi. En même temps, il voulait jouir du repos et aller visiter ses terres.

Après que ces choses furent ainsi ordonnées, les cortès se séparèrent; tous furent très satisfaits, et le roi alla visiter ses terres, plein de joye et de contentement. Il se rendait aux lieux où se trouvaient les reines, ses belles-filles, et ses petits-enfants, et se réjouissait beaucoup avec eux et avec elles.

CHAPITRE XVIII.

Comment le seigneur infant En Pierre fit chevaliers les nobles En Roger de Luria et En Corral Llança, et fit épouser à En Roger de Luria la sœur de Corral Llança.

Ledit seigneur infant En Pierre avait en sa maison deux fils de chevaliers qui étaient venus avec la reine Constance sa femme, l'un nommé En Roger de Luria, de très bonne famille, et issu de seigneurs bannerets. Sa mère s'appelait Bella, et avait nourri ladite reine Constance; elle était venue avec elle en Catalogne; elle était sage, bonne et honnête. Elle resta là tout le temps que vécut la reine, et fut nourrie aux frais de la cour. Son fils était fort jeune quand il vint en Catalogne: leur baronnie était en Calabre, et contenait vingt-quatre châteaux. L'enfant porta le nom de la baronnie, qui est Luria. Ledit En Roger de Luria ayant grandi, devint un très bel homme. Il était fort aimé du roi, de la reine et de toute la cour. Il vint en même temps avec la reine un autre jeune enfant, fils de comte, et parent de la reine; on le nommait En Corral Llança, il vint aussi une de ses sœurs, encore toute jeune, qui était nourrie avec ladite reine. Cet En Corral Llança était un des hommes du monde les plus beaux, les mieux parlants et les plus instruits, de sorte qu'on disait alors que le plus beau

parler Catalan était le sien, et celui de En Roger de Luria. Cela n'est pas étonnant, puisqu'étant venus tout jeune en Catalogne, ainsi que je vous l'ai dit, ils apprirent tout ce qu'il y avait de bon à savoir dans les diverses villes de Catalogne et de Valence, et surtout ils apprirent à bien parler; aussi l'un et l'autre furent-ils les Catalans les plus parfaits et les mieux parlants.

Le seigneur infant En Pierre les fit tous deux chevaliers, et donna pour épouse audit En Roger, la sœur de En Corral Llança; laquelle était sage, bonne et honnête. De cette femme il eut un fils nommé Roger de Luria, qui leur survécut, et qui eût été un homme d'un grand mérite, s'il ne fût mort à l'âge de vingt-deux ans. Nous parlerons de lui dans la suite; car il se passa de si grandes choses durant sa vie, qu'il faut bien que nous parlions de lui en temps et lieu.

Ils eurent aussi trois filles, qui furent d'excellentes personnes : l'aînée épousa le noble Don Jacques de Xirica, neveu du roi En Pierre; il fut un des plus hauts barons, et des plus distingués, par son père et par sa mère, et un excellent homme; l'autre fut mariée au noble En Not de Moncade, et la troisième, au comte de Santo Sobrino, qui est une principauté. Ladite sœur de En Corral Llança mourut après avoir eu ces enfants là; ce qui fut un grand malheur, vu son mérite, et surtout pour ses enfants, qui étaient encore tout jeunes. Ensuite ledit noble En Roger de Luria prit pour femme la fille

de En Béranger d'Entença, qui est une des maisons les plus distinguées de l'Arragon et de la Catalogne. Il en eut deux garçons et une fille qui lui survécurent. Je cesse de vous parler en ce moment du noble En Roger de Luria; nous y reviendrons par la suite, car ses actions furent telles qu'il faudra bien que je vous en parle; et on peut dire qu'il ne fut jamais un homme à qui, sans être fils de roi, Dieu accorda tant de faveurs, et qui honora tant son maître, dans toutes les choses qui lui furent ordonnées.

CHAPITRE XIX.

Comment, après avoir prié les lecteurs de prêter leur attention à ce qu'on doit leur dire, on raconte le grand combat que le noble Corral Llança livra, avec quatre galères, à dix galères du roi de Maroc.

Je viens parler encore un peu de son cousin En Corral Llança, au sujet d'une belle action qu'il fit, par la grâce de Dieu, et à la gloire du roi En Pierre d'Arragon. J'aurais pu vous raconter par la suite une chose que je vais vous dire à présent, ce qui serait revenu au même; je le fais ainsi, parce que j'ai occasion de faire mention de ces deux excellents hommes, le roi En Pierre et le noble En Corral Llança; au reste, je ne pouvais mieux faire que de parler ici de la belle action du noble En Corral Llança, car

ailleurs elle pourrait interrompre mon discours; d'ailleurs, c'est une histoire très courte. Je prie chacun de m'excuser, si je raconte en ce moment, ce qui devrait être rapporté plustard. Si l'on m'interroge là dessus, je répondrai que, d'après ce que j'ai déjà dit, je me tiens pour excusé. Au surplus, ce que je vais écrire, est une chose véritable, n'en faites aucun doute; je vous raconte donc la grâce que Dieu fit à ce noble En Corral Llança.

Le seigneur roi d'Arragon devait recevoir perpétuellement un tribut du roi de Grenade, du roi de Trémésen et du roi de Tunis; et comme ce tribut n'avait pas, depuis long-temps, été compté, le roi fit armer à Valence quatre galères, dont il donna le commandement à En Corral Llança; celui-ci alla au port de Tunis, à Bugia, et sur toute la côte, ravageant et détruisant les ports. Il vint dans la mer du roi de Trémésen, en une île nommée Alabiba, pour y prendre de l'eau. Dans le même temps, dix galères de Sarrazins du roi de Maroc, vinrent aussi prendre de l'eau. Ces dix galères de Sarrazins étaient des mieux armées, et montées par d'excellentes troupes; elles avaient déjà fait beaucoup de mal aux vaisseaux chrétiens, et emportaient un grand nombre de captifs, ce qui était un grand péché.

Les galères de En Corral Llança, voyant venir les dix galères Sarrazins, allèrent au-devant d'elles. Les Sarrazins, qui avaient déjà eu connaissance de ces galères, les ayant aperçues, crièrent, dans leur lan-

gue : « Aur! aur! » et vinrent vigoureusement sur elles. Les galères de En Corral Llança se réunirent, et délibérèrent. « Seigneurs, dit En Corral » Llança, vous savez que la faveur du seigneur » accompagne toujours le roi d'Arragon et ses sujets; vous savez les victoires qu'il a remportées » sur les Sarrazins : le roi d'Arragon est avec nous » en ces galères, puisque voilà son étendard qui le » représente; ainsi, vous avez avec vous la grâce » de Dieu, qui vous aidera et vous donnera la » victoire. Il serait bien déshonorant pour ledit » seigneur et pour la cité de Valence, d'où nous » sommes tous, que nous prissions la fuite devant » ces chiens, ce que ne firent jamais aucun des » sujets du roi d'Arragon : ainsi, je vous engage » à vous rappeler quel est le pouvoir de Dieu, de » la sainte Vierge, madame Marie; et au nom » de la sainte foi catholique, et pour l'honneur du » roi et de la cité de Valence et de tout le » royaume, je vous exhorte à attaquer leurs galères, réunis comme nous sommes; conduisons-» nous, aujourd'hui, de manière à ce qu'on parle » de nous à jamais. Assurément nous serons leurs » vainqueurs, et nous acquerrons beaucoup de » biens. Nous avons, comme vous voyez, un grand » avantage, puisque nous pouvons, à notre gré, ou » nous retirer, ou les forcer au combat. Voilà » mon avis; que chacun de vous donne le sien. »

Il ajouta : « Je vous engage, au nom du roi et » de la cité de Valence, à les attaquer. »

Alors ils s'écrièrent tous : « Attaquons! atta-» quons! ils sont à nous! » En disant cela, ils se préparent au combat; les Sarrazins en font autant. En Corral Llança fond sur eux avec impétuosité. Plusieurs des Sarrazins dirent à leur général : « Les galères viennent à vous pour vous rendre » les armes. » Un très grand nombre d'entre eux le pensaient ainsi, parce qu'ayant sur leurs vaisseaux d'excellents cavaliers, ils n'imaginaient pas que les chrétiens fussent assez fous pour les attaquer; mais le chef des Sarrazins, qui était un marin expérimenté, qui avait assisté à bien des combats, et avait éprouvé ce qu'étaient les Catalans, secoua la tête, et leur dit : « Barons, vous » avez une folle idée ; vous ne connaissez pas, » comme moi, les gens du roi d'Arragon ; soyez » certains qu'ils viennent à nous pour nous com-» battre, et prêts à mourir s'il le faut; malheur au » fils de bonne mère qui les attendra! et comme » ils sont résolus de vaincre ou de mourir, mettez-» vous bien dans la tête que si chacun de nous ne » fait pas aujourd'hui son devoir, nous sommes » tous morts ou captifs ; et plût à Dieu que je fusse » à cent milles loin d'eux! mais puisque nous » sommes ici, je me recommande à Dieu et à » Mahomet. »

Alors il fit sonner les trompettes et les nacaires; et, en poussant de grands cris, ils commencèrent une attaque vigoureuse. De leur côté, les quatre galères chrétiennes, sans pousser un cri, sans dire une parole,



s'élancèrent au milieu des galères ennemies : le choc fut terrible; la bataille dura du matin jusqu'au soir, et nul ne songea à manger ni à boire ; mais le vrai Dieu Notre-Seigneur, sa bienheureuse mère, d'où proviennent toutes les grâces, et la bonne étoile du roi d'Arragon, nous firent obtenir la victoire ; de sorte que les dix galères furent battues et prises, et tous les hommes captifs ou tués. Grâces soient rendues à l'auteur de cette œuvre ! Les vainqueurs délivrèrent les chrétiens captifs, et leur donnèrent à chacun une portion du butin égale à celui que chacun d'eux avait obtenue ; ils retournèrent comblés d'honneur et de gloire à Valence, emmenant avec eux les galères et beaucoup de Sarrazins captifs, dont un grand nombre s'étaient caché au fond du navire.

CHAPITRE XX.

Où il est raconté comment le roi donna des récompenses aux veuves des chrétiens morts dans cette bataille; comment les bons seigneurs font les bons vassaux; et combien on est heureux d'être sujet de la maison d'Arragon plutôt que de toute autre.

Le roi leur fit la faveur de leur accorder tout le butin qu'ils avaient fait, ne s'en voulant pas réserver la plus petite partie. Il voulut que les femmes et les enfants de ceux qui étaient morts en ce combat eussent leur portion comme ceux qui avaient

survécu, et tous furent fort satisfaits; cela parut si juste à chacun, qu'ils en conçurent un plus vif désir de bien faire; ils le prouvèrent bien dans les actions et batailles qui suivirent, ainsi que je vous le dirai. Cela vous prouve que les bons seigneurs contribuent beaucoup à faire les bons vassaux, et ceux d'Arragon encore plus que les autres; car on dirait, non pas que ce sont leurs maîtres, mais leurs amis. Si les sujets de nos rois savaient combien les autres rois sont durs et cruels envers leurs peuples, ils baiseraient la terre foulée par leurs seigneurs. Si l'on me demande : « Muntaner, quelles » faveurs font les rois d'Arragon à leurs sujets, plus » que les autres rois? » Je répondrai, premièrement; qu'ils font observer aux nobles, prélats, chevaliers, citoyens, bourgeois, et gens des campagnes, la justice et la bonne foi, mieux qu'aucun autre seigneur de la terre; chacun peut devenir riche sans qu'il ait à craindre qu'il lui soit rien demandé au-delà de la raison et de la justice, ce qui n'est pas ainsi chez les autres seigneurs; aussi les Catalans et les Arragonnais ont des sentiments plus élevés, parce qu'ils ne sont point contraints dans leurs actions, et nul ne peut être bon homme de guerre, s'il n'a des sentiments élevés. Leurs sujets ont de plus cet avantage, que chacun d'eux peut parler à son seigneur autant qu'il le désire, étant bien sûr d'être toujours écouté avec bienveillance et d'en recevoir des réponses satisfaisantes. D'un autre côté, si un homme riche, un

chevalier, un citoyen honnête, veut marier sa fille, et les prient d'honorer la cérémonie de leur présence, ces seigneurs se rendront, soit à l'église, soit ailleurs : ils se rendraient de même au convoi ou à l'anniversaire de tout individu, comme s'il était de leurs parents ; ce que ne font pas assurément les autres seigneurs, quels qu'ils soient. De plus, dans les grandes fêtes, ils invitent nombre de braves gens, et ne font pas difficulté de prendre leurs repas en public ; et tous les invités y mangent, ce qui n'arrive nulle part ailleurs. Ensuite, si des hommes riches, des chevaliers, prélats, citoyens, bourgeois, laboureurs ou autres, leur offrent en présent des fruits, du vin ou autres objets, ils ne feront pas difficulté d'en manger ; et dans les châteaux, villes, hameaux et métairies, ils acceptent les invitations qui leur sont faites, mangent ce qu'on leur présente, et couchent dans les chambres qu'on leur a destinées ; ils vont aussi à cheval dans les villes, lieux et cités, et se montrent à leurs peuples ; et si de pauvres gens, hommes ou femmes, les invoquent, ils s'arrêtent, ils les écoutent, et les aident dans leurs besoins. Que vous dirai-je, enfin ? ils sont si bons et si affectueux envers leurs sujets, qu'on ne saurait le raconter, tant il y aurait à faire ; aussi, leurs sujets sont pleins d'amour pour eux, et ne craignent point de mourir pour élever leur honneur et leur puissance, et rien ne peut les arrêter quand il faut supporter le froid et le chaud, et courir tous les dangers. Voilà pourquoi Dieu favorise

leurs actions et leurs peuples, qu'il leur accorde des victoires, qu'il en sera de même à l'avenir, s'ils plaît à Dieu, et qu'ils triompheront de tous leurs ennemis. Je laisse là cette matière, et je reviens à parler du roi d'Arragon et de ses excellents enfants.

CHAPITRE XXI.

Comment le roi En Jacques d'Arragon reçut un bref du pape pour se rendre au concile qui eut lieu à la cité de Lyon; et comment le roi Alphonse de Castille lui fit dire qu'il désirait se rendre au concile et passer sur ses terres.

Le roi En Jacques ayant long-temps séjourné dans ses terres, ainsi que les infants En Pierre et En Jacques, il arriva un message au roi d'Arragon, qui lui annonçait que le pape réunirait un concile général dans la cité de Lyon, et qu'il priait tous les rois de la chrétienté de s'y rendre, eux et leurs chargés de pouvoirs. Le roi se disposa à y aller; et comme il songeait à la manière la plus honorable de s'y rendre, il reçut des envoyés du roi Alphonse de Castille, qui lui faisait part de l'intention où il était de se trouver au concile, et de traverser ses terres avec la reine, et plusieurs de ses infants. Il avait deux raisons pour passer par chez lui : la première, que la reine ainsi que ses fils désiraient beaucoup de le voir, lui et les infants ; l'autre

raison était que des affaires importantes devant se traiter au concile, il souhaitait, avant de s'y rendre, recevoir ses avis comme ceux d'un père, ainsi que ceux des infants En Pierre et En Jacques, comme ceux de ses frères.

Le roi et ses infants furent bien aises d'apprendre cela; et, par les mêmes messagers du roi de Castille, ils lui envoyèrent de grandes sommes d'argent, et lui firent dire que son arrivée leur ferait grand plaisir, et qu'il pouvait disposer de leur pays comme du sien propre; qu'on le priait seulement de faire savoir par où il voulait passer, et à quelle époque il arriverait.

CHAPITRE XXII.

Comment le roi de Castille fit savoir au roi d'Arragon qu'il désirait passer par Valence, et dans quel temps.

Les envoyés du roi de Castille s'en retournèrent chargés des présents du roi et des infants, pour les bonnes nouvelles qu'ils leur avaient apportées. Ils s'en retournèrent en Castille, satisfaits et contents, avec les envoyés que le roi d'Arragon et les infants adressaient au roi de Castille; ils furent bien accueillis par le roi, la reine, les infants, et tous les autres, surtout quand on connut le résultat de leur mission, et que l'on eut ouï tout ce qu'ils racontaient.

On combla de présents les envoyés du roi d'Arragon, et ils furent chargés de rendre grâce à lui et aux infants de leurs offres.

Ils leur répétèrent qu'ils entreraient par le royaume de Valence, et en fixèrent l'époque.

Le roi d'Arragon et les infants en eurent un grand plaisir, et ils commencèrent à donner des ordres partout où ils devaient passer par leurs terres, jusqu'à Montpellier, afin qu'ils y trouvassent des vivres, et tout ce qui leur était nécessaire; et les ordres furent tels, que jamais seigneurs ne virent les gens de leur suite aussi abondamment pourvus; de sorte que dès l'instant que le roi de Castille entrerait sur leur terres, au sortir de Montpellier, il ne devait avoir, ni lui, ni personne de sa suite, rien à dépenser; et il fut pourvu aussi abondamment qu'on l'avait fait précédemment pour lui dans le royaume de Valence. Le roi de Castille et la reine, et tous ceux qui les accompagnaient, s'émerveillaient comment le pays de Catalogne pouvait suffire, à de telles dépenses; car ils ne s'imaginaient point que les terres du roi d'Arragon fussent aussi abondantes et aussi fertiles que vous le verrez ci-après.

CHAPITRE XXIII.

Comment le roi En Jacques se disposa à se rendre au concile; et des fêtes qu'il fit au roi de Castille qui passait chez lui pour s'y rendre aussi.

Laissons cet objet auquel nous reviendrons, et parlons du roi d'Arragon. Quand il eut, de concert avec les infants, ordonné toutes ces choses, il songea aux moyens de se rendre au concile d'une manière honorable; avec d'autant plus de raison, que les cardinaux et autres personnages du conseil du pape lui avoient fait dire, que le Saint-Père avait en partie désiré réunir ce concile, pour jouir du plaisir de voir le roi d'Arragon, avec ses gendres, le roi de France et le roi de Castille, et ses filles et ses petits-enfants; qu'il voulait jouir du bonheur de contempler l'effet de l'œuvre de Dieu, dans la naissance qu'il avait procurée audit roi d'Arragon; que, d'ailleurs, il avait appris qu'il était un des hommes les plus sages, les plus prudents et les plus braves du monde, et qu'il l'engageait à donner des ordres, pour que toute la chrétienté se liguât pour aller attaquer les infidèles.

Quand il eut ordonné son voyage, il songea à aller au-devant du roi de Castille, et voulut examiner le soin qu'on avait pris pour subvenir à ses besoins. Il fut instruit de tout, et fut convaincu

qu'il n'y avait pas moyen de mieux faire ; alors le roi et les infants s'approchèrent du lieu par où le roi de Castille devait entrer.

Le roi de Castille, la reine et les infants, instruits que ledit seigneur roi et ses infants se disposaient à les recevoir avec pompe et distinction, se hâtèrent d'arriver. Au moment d'entrer sur la terre du roi d'Arragon, ils trouvèrent le seigneur roi et les infants qui les reçurent avec plaisir et avec joie ; et les gens du roi d'Arragon firent de grandes fêtes et processions. Du jour de leur entrée, jusqu'à leur arrivée à Valence, il s'écoula douze jours. Dès qu'ils furent arrivés, il se fit tant de jeux, de réjouissances, de tables communes, tables de chevaliers, danses de sauvages, tournois, combats de terre et de galères, et de courses de vaisseaux que les gens de mer faisaient aller par les rues, sur des charrettes, et enfin tant combats de taureaux et mascarades ; et ces jeux étaient si nombreux dans les lieux où le roi et la reine devaient passer, qu'étant à l'église de Saint-Vincent, où ils devaient aller faire le salut, en arrivant, il fut nuit noire avant qu'ils fussent rendus de là au palais, où le roi avait ordonné de loger le roi de Castille. La reine et les infants eurent aussi des logements convenables. Que vous dirai-je ? Les fêtes de Valence durèrent quinze jours ; de telle sorte, que nul artisan ou autre, n'y fit le moindre ouvrage ; car les jeux, les fêtes et les danses se renouvelaient chaque jour.

On serait étonné d'apprendre quelle était l'a-

bondance des mets que le roi d'Arragon faisait distribuer aux gens du roi de Castille. Si je voulais vous en faire le détail, cela m'amènerait trop loin, et je n'arriverais que tard à mon but. Je vous dirai qu'ils partirent de Valence et furent à Sainte-Marie du Puig de Morvedre; ensuite à Borriana, à Castello, à Cabanyes, aux Coves et à Saint-Mathieu; ensuite à Ulldecona, et à la cité de Tortosa : là on les fêta, comme en la cité de Valence; ils y demeurèrent six jours. Ensuite, ils allèrent au col de Balaguier, et passèrent par Saint-George, car alors le village de Perallo n'existait pas. De là ils allèrent à Cambrils et à la cité de Taragone.

Il serait impossible de dire les fêtes et les honneurs que leur firent l'archevêque de Taragone, et les deux évêques de sa province, qui sont de la seigneurie d'Arragon. Les abbés, prieurs, et grand nombre d'ecclésiastiques, les reçurent avec de grandes processions, en chantant et louant Dieu. Ils se rendirent ensuite à Sarbos et puis à Villefranche, qui est une belle et excellente ville. On les y fêta et on leur fit autant d'honneur que dans une cité. De là ils allèrent à Saint-Clément et à Barcelone. Je n'ai pas besoin de vous dire comment ils y furent reçus; il serait difficile de le raconter. Comme Barcelonne est la plus belle et la plus opulente cité du seigneur roi d'Arragon, vous pouvez vous imaginer quelles furent ces fêtes. Tout se passa là comme dans les autres cités : ils y demeurèrent

dix jours; ensuite ils se rendirent à Granioles, à Hostalrich, et d'Hostalrich à la cité de Gironne. Il ne faut point parler des fêtes que leur firent les habitants de la ville, sans comprendre les chevaliers qui sont nombreux dans cette contrée; tout le monde en fut étonné. Ils y demeurèrent quatre jours; ils allèrent ensuite à Basquera et à Pontons; après quoi le roi, la reine et tout leur monde, vinrent loger à Peralade. Je sais cela, parce que j'étais alors enfant, et le roi et la reine couchèrent cette nuit dans une chambre de la maison de mon père, où je vous ai déjà dit qu'avait reposé le susdit roi d'Arragon. Comme le roi et la reine de Castille furent ensemble cette nuit; on fit sept portiques dans la maison de Bernard Rossignol, qui était attenante à celle de mon père, par où le roi passa dans la chambre de la reine. Je vous assure ces choses, parce que je les ai vues.

Ils séjournèrent pendant deux jours à Peralade, parce que En Dalmau de Rochabara, seigneur de Peralade, avait supplié le roi d'Arragon, de permettre qu'il les reçut un jour à Peralade; et le roi, qui l'aimait beaucoup, lui permit de les inviter à Peralade pendant un jour, comme il le demandoit, et lui en accorda un second par grâce spéciale; Dalmau lui en rendit grâce; il devait bien le faire, car c'est une satisfaction que le roi n'accorda ni à noble ni à prélat, qui fut en Catalogne, si ce n'est à lui seul, et pour cela Dalmau lui fut très obligé.

Après avoir passé deux jours à Péralade dans la joie et dans les fêtes, ils passèrent à la Jonquière, à Vélo, et à Mas, très joli endroit qui appartenait au Temple ; de là ils entrèrent à Perpignan. Ne nous demandez point les fêtes qu'on leur y fit; elles durèrent huit jours. Ils se rendirent à Salses, à Villefranche et à Narbonne. Don Amalric de Narbonne leur fit de grandes fêtes et des réjouissances; car lui et le seigneur infant En Jacques d'Arragon avaient épousé deux sœurs, filles du comte de Foix. Ils demeurèrent deux jours à Narbonne. Ils allèrent ensuite à Béziers, à Saint-Ibéri, à Lopia et à Montpellier. Mais les jeux et les fêtes qui eurent lieu à Montpellier surpassèrent tous les autres. Ils y restèrent quinze jours : ils écrivirent de là au pape et reçurent sa réponse ; après quoi, ayant résolu de prendre leur chemin par la France, ils partirent de Montpellier. Dorénavant je vous parlerai de ce qui fait l'objet de cet ouvrage, savoir : de l'honneur et des grâces que Dieu a faits à la maison d'Arragon ; et comme j'entends que cette matière serve à la gloire et à l'honneur de la maison d'Arragon et de ses sujets, j'en ferai mention. Ne croyez pas que cet événement soit d'un petit intérêt pour le roi et les infants : il est si important, que toute la Castille ne pourrait la payer pendant quatre ans. Vous qui lisez ce livre et qui ignorez quelle est la puissance du roi d'Arragon, sachez qu'elle est telle que le roi de France aurait bien de la peine à l'égaler ; et si ses trésors pou-

vaient y suffire, le courage lui manquerait pour l'entreprendre, et il se tiendrait pour battu. Toutefois, le roi d'Arragon en fut autant satisfait que si tout ce qu'il dépensait lui eût été donné en présent par le pape ou autre. Mais *Dieu suffit à bon cœur;* aussi Dieu l'a-t-il honoré et favorisé dans toutes ses entreprises. Or, laissons aller le roi de Castille, qui se rend au concile, et parlons du roi d'Arragon.

CHAPITRE XXIV.

Comment le seigneur roi En Jacques partit pour aller au concile; comment il y fut reçu par tous ceux qui s'y étaient rendus; et comment il reçut du pape, des cardinaux et des rois plus d'honneurs qu'aucun des rois qui s'y trouvèrent.

Quinze jours après que le roi de Castille fut parti de Montpellier, le roi d'Arragon se rendit au concile; il y arriva, et fut reçu avec éclat. Il n'y eut roi, comte, baron, cardinal, archevêque, évêque, abbé, ou prieur, qui ne sortit pour aller au-devant de lui et le recevoir. Le roi de Castille, avec ses infants, précéda tout le monde d'un jour. Quand il fut devant le pape, celui-ci sortit de son appartement, et lui dit: « Mon fils, » grand protecteur et défenseur de la sainte église, » soyez béni et bien venu. » Le roi voulut lui baiser la main, mais le pape ne le permit pas; et il

l'invita pour le lendemain, ce qu'il n'avait fait à aucun des rois qui étaient arrivés : de sorte, que ledit seigneur roi reçut de la part du Saint-Père, des cardinaux et des rois qui se trouvaient là, plus de marques d'honneur, et plus de dons et de grâces, que nul autre roi présent audit concile. Le concile commença du moment où le roi d'Arragon fut arrivé. Je ne dirai point quels objets y furent traités : ce n'est point le but de mon livre [1]. Je dirai seulement que le roi d'Arragon obtint tout ce qu'il demanda ; de sorte, qu'il fut satisfait de son séjour, et s'en retourna chez lui, content et joyeux. Mais le roi de Castille aurait tout aussi bien fait de ne pas y aller; car il espérait être empereur d'Espagne, et ne put réussir. Il retourna en son royaume; et durant son voyage, le roi d'Arragon le fit pourvoir pendant toute sa

---

1. Les Tartares Mongous, après avoir ravagé une grande partie de l'Asie, se jetèrent sur l'Europe en 1241, détruisant tous les pays d'au-delà du Danube, jusqu'aux confins de l'Autriche, de la Bohême et de la Pologne. La terreur qu'ils inspirèrent pendant trois ans se fit sentir jusqu'en France. Le principal décret du treizième concile général tenu à Lyon en 1245, avait pour objet avoué de trouver le moyen de leur résister. Dans ce concile tout guerrier, on proposa une nouvelle expédition en Palestine. Le Pape déposa l'empereur Frédéric II, et on accorda le chapeau rouge aux cardinaux, pour les avertir qu'ils devaient être toujours prêts à verser leur sang pour la défense de la foi. Baudoin, empereur de Constantinople, y assistait.

route, autant et plus abondamment qu'il l'avait été en venant. Il ne revint point par le même côté, mais il passa par Lérida et l'Arragon. Il serait trop long de vous décrire les fêtes qu'on lui fit encore. Il retourna en Castille, avec la reine et les infants, et ses sujets eurent bien du plaisir à le revoir au milieu d'eux. Je cesserai de vous parler du roi de Castille, qui est rentré chez lui, avec la reine et ses infants, et je retournerai au roi En Jacques d'Arragon.

CHAPITRE XXV.

Comment, après être revenu du concile et avoir visité ses terres, il voulut voir comment ses enfants avaient gouverné; comment il en fut très satisfait, et fit prêter serment à chacun, et reconnaître pour roi d'Arragon l'infant En Pierre, et pour roi de Majorque et Minorque l'infant En Jacques.

Le roi En Jacques accompagna le roi de Castille, jusqu'à ce qu'il fut hors de son territoire. Celui-ci, avec ses enfants et la reine, rendit mille grâces au roi d'Arragon; et lui, comme bon père, leur donna sa bénédiction. Alors il alla visiter ses royaumes et ses domaines, désirant prendre congé de ses sujets, parce qu'il voulait consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et de la sainte foi catholique. Ainsi que, dans sa jeunesse, il était allé avec courage et prudence, contre le

royaume de Valence, de même il voulut marcher contre le royaume de Grenade, afin que les noms de Dieu et de la sainte vierge Marie, y fussent célébrés et loués. En visitant toutes ses terres, il examina le gouvernement de ses enfants : il en fut satisfait, et loua Dieu de lui avoir donné de tels enfants. Il convoqua les cortès d'Arragon à Saragosse. Là se rendirent les barons, les gens de sa maison, les prélats, chevaliers, citoyens et hommes des villes. Les cortès étant assemblées, le roi tint de bons et notables discours. Il voulut que l'on reconnût pour roi d'Arragon, le seigneur infant En Pierre, et pour reine son épouse, la reine Constance, dont j'ai déjà parlé, et qu'on leur prêtât serment. Ainsi qu'il le demanda, ils le jurèrent tous avec grande satisfaction. Il n'est pas besoin de vous dire que l'on fit de grandes fêtes durant la tenue de ces cortès, vous pouvez bien l'imaginer. Après avoir prêté serment à l'infant En Pierre et à la reine, on se rendit à Valence. Les cortès se tinrent encore là, et on le reconnut lui et la reine, comme roi et reine de Valence. On alla ensuite à Barcelonne, où on lui prêta serment comme comte de Barcelonne et de toute la Catalogne, et à elle comme comtesse. Après quoi il nomma son fils, l'infant En Jacques, roi de Majorque, Minorque et Yviça, et comte de Roses, du Confluent, de la Cerdagne, et seigneur de Montpellier. Toutes ces choses étant terminées par la grâce de Dieu, il retourna à Valence,

dans l'intention dont je vous ai fait part, qui était d'employer le reste de sa vie à faire croître et multiplier la sainte foi catholique, et à abaisser et abbattre la foi de Mahomet.

CHAPITRE XXVI.

Comment le roi En Jacques fut malade à Xativa; comment les Sarrazins tuèrent Garcia Ortis, lieutenant de procureur et vicaire-général du roi En Pierre dans le royaume de Valence.

Pendant son séjour dans la cité de Valence, il se délassait par la chasse et autres amusements. Souvent en chassant, il allait visitant les châteaux et les villes du royaume.

Pendant qu'il était à Xativa, Dieu permit qu'il tombât malade. Il eut la fièvre et ne pouvait se lever. Tous les médecins en auguraient mal, surtout parce qu'il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Vous comprenez bien qu'un vieillard ne peut suivre le même régime qu'un homme jeune; toutesfois il conserva tout son bon sens et son excellente mémoire.

Les Sarrazins de Grenade, avec lesquels il était en guerre, ayant appris qu'il était malade, entrèrent avec mille cavaliers et grand nombre de gens à pied, jusques à Alçoy. Ils rencontrèrent Garcia Ortis, qui était lieutenant de procureur,

dans le royaume de Valence, ils se battirent avec lui et avec sa bonne troupe, qui était de deux cents chevaux, et cinq cents piétons. Dieu permit qu'en cette rencontre Garcia Ortis pérît avec un grand nombre de ses compagnons.

Le roi étant dans son lit, apprit cette défaite, et s'écria : « Sus, sus, préparez mon cheval; ap-» portez-moi mes armes ! Je veux marcher contre » ces traîtres de Sarrazins qui me croyent mort. » Ils ne se doutent pas que je saurais encore les ex-» terminer tous. » Et il était si résolu, que malgré son mal il voulut se lever, mais il ne le put pas.

CHAPITRE XXVII.

Comment le roi En Jacques, étant affaibli par la maladie, se fit porter sur un brancard avec sa bannière, pour aller combattre les Sarrazins; et comment, avant son arrivée, ils furent attaqués et vaincus par l'infant En Pierre.

Il leva alors les mains au ciel et dit : « Seigneur, » pourquoi permettez-vous que je sois ainsi privé » de mes forces? » puis se levant sur son séant, il dit : « Elevez ma bannière, et portez-moi sur un » brancard, jusqu'aux lieux où sont ces Maures » perfides; car dès qu'ils apercevront mon bran-» card, ils seront vaincus, et seront bientôt » pris ou tués. » Il fut aussitôt obéi; mais son fils, l'infant En Pierre, l'avait prévenu; il les attaqua,

la bataille fut terrible; il s'y trouvait quatre Sarrazins contre un chrétien. Malgré cette supériorité de nombre, l'infant En Pierre s'élança au milieu d'eux; et les mit en déroute. Deux fois il eut un cheval tué sous lui, et deux de ses cavaliers lui donnèrent des chevaux, et restèrent démontés; enfin, dans cette action, tous les Sarrazins furent pris ou tués. Au moment où l'on élevait la bannière du roi En Jacques, il parut porté sur son brancard. Le roi En Pierre fut très fâché de voir là son père, parce qu'il craignait que cette fatigue ne lui devînt funeste; il accourut, vint à lui, mit pied à terre, fit arrêter le brancard, baisa les pieds et les mains de son père, et lui dit : « Oh! mon seigneur et père, qu'avez-vous fait? ne saviez-vous » pas qu'il n'était pas nécessaire de vous présenter » ici, puisque j'y occupais votre place? — Ne dites » point cela, mon fils, répondit le roi; mais où » sont les maudits Sarrazins? — Grâces au ciel, » mon père, ils sont tous morts ou prisonniers. — » Me dites-vous la vérité, mon fils? — Oui, mon » père. » Alors il leva les mains au ciel, remercia Dieu, baisa trois fois son fils sur la bouche, et lui donna maintes et maintes fois sa bénédiction.

CHAPITRE XXVIII.

Comment le roi En Jacques, après s'être confessé et avoir reçu le corps précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendit son âme à Dieu; et de la coutume observée par les fondateurs de Majorque jusqu'à ce jour.

Le roi En Jacques ayant vu cela, rendit grâces à Dieu, et revint à Xativa; le roi En Pierre, son fils, le suivit. Arrivés à Xativa, on fit de grandes réjouissances pour la victoire qu'on avait obtenue par la faveur de Dieu; mais on était en même temps très affligé de voir le mauvais état du seigneur roi. Ainsi il fut convenu entre le roi En Pierre et les barons et prélats de Catalogne, chevaliers, citoyens et prud'hommes de Xativa et autres lieux, de célébrer les fêtes de cette victoire dans la cité de Valence. Ainsi fut-il exécuté.

Qnand ils furent à Valence, toute la cité vint au-devant du roi En Jacques; on le porta au palais, où il fut confessé plusieurs fois; il communia, reçut l'absolution, prit dévotement les sacrements, comme nous l'avons dit; après quoi, voyant la bonne fin que Dieu lui avait accordée, il fit appeler les rois ses fils, ainsi que ses petits-fils, leur donna sa bénédiction, et les endoctrina et prêcha, car il avait tout son bon sens et toute sa mémoire; il les recommanda tous à Dieu, croisa ses mains sur sa poitrine, et dit l'oraison que Notre-Seigneur vrai

Dieu prononça sur la croix. Aussitôt son ame se dégagea de son corps, et, joyeuse et satisfaite, gagna le saint paradis.

Ainsi mourut le roi En Jacques, le sixième jour de juillet 1276; il voulut que son corps fût porté au monastère de l'ordre de Poblet: ce sont des moines blancs placés au milieu de la Catalogne. Les pleurs et les cris se firent entendre fortement par toute la cité; il n'y avait homme riche, artisan, chevalier, citoyen ni dame ou demoiselle, qui ne suivissent sa bannière et son écu, accompagnés de dix chevaux, auxquels on avait coupé la queue; et tout le monde allait pleurant et criant.

Ce deuil dura quatre jours dans la cité; ensuite tous ceux qui étaient invités à assister au convoi accompagnèrent le corps. Dans tous ces mêmes lieux, châteaux et villes où il avait été accueilli au milieu des éclats de la joie et des plaisirs, il fut accueilli au milieu des cris et des pleurs.

Ce fut avec de semblables démonstrations de douleur qu'il fut transporté au monastère de Poblet. Là se trouvèrent des archevêques, évêques, abbés, prieurs, abbesses, prieuresses, religieux, comtes, barons, suivants, chevaliers, citoyens, bourgeois et gens de toutes conditions du royaume; tellement, qu'à six lieues de distance, les bourgs et les villes ne pouvaient les contenir. Les rois ses fils, les reines, et ses petits-fils s'y rendirent. Que vous dirai-je? l'affluence du monde fut si grande, qu'on n'a jamais vu une foule si considérable as-

sister aux obsèques d'aucun seigneur quel qu'il soit; enfin, il fut enseveli au milieu des cris, des pleurs et des prières. Dieu veuille, dans sa miséricorde, recevoir son ame! *Amen.* Je suis bien assuré qu'il est au nombre des saints du paradis, et chacun doit ainsi le croire.

Cette cérémonie terminée, les rois retournèrent chez eux, ainsi que les comtes, barons et autres; et nous pouvons bien dire de ce seigneur, qu'il fut heureux, même avant que de naître; que sa vie fut de même, et que sa fin fut encore meilleure.

J'approuve fort les fondateurs de Majorque, qui ont ordonné que chaque année, le jour de Saint-Silvestre et Sainte-Colombe, jour où le roi avait pris Majorque, on ferait dans la cité une procession générale, danslaquelle on porterait la bannièredudit seigneur roi; et que dans cette journée, on priât et on chantât des messes pour l'ame du roi et on conjurât le ciel de protéger et défendre ses descendants, et de les faire triompher de leurs ennemis; cela a lieu, non-seulement dans la cité, mais par toute l'île. Or, je supplierais notre roi d'Arragon, si tel était son bon plaisir, d'ordonner que les prud'hommes de la cité de Valence fissent de même tous les ans, le jour de Saint-Michel, une procession générale pour l'ame dudit seigneur roi, et pour l'accroissement et la prospérité de ses descendants : et cela parce que cette cité fut prise la veille de la Saint-Michel par le roi En Jacques. Ce jour-là, tous les prêtres et les religieux feraient des prières et chan-

teraient des messes pour l'ame du roi En Jacques. Je voudrais encore que le lendemain, par l'ordre du roi et des magistrats de la ville, il se fît de grandes charités; chacun, en effet, doit faire de son mieux, s'il veut être récompensé dans l'autre monde, et honoré dans celui-ci. Les charités qui se font à Valence et ailleurs, sont récompensées par Dieu, qui fait croître et multiplier les biens de ceux qui les font.

Je cesse de parler du roi En Jacques, pour parler de son fils aîné, Pierre, roi d'Arragon et de Valence, comte de Barcelonne, ainsi que de leurs descendants, chacun en temps et lieu.

CHAPITRE XXIX.

Comment, après la mort du roi En Jacques, ses deux infants se couronnèrent rois, c'est-à-dire l'infant En Pierre, roi d'Arragon, Valence et Catalogne; et l'infant En Jacques roi de Majorque, Minorque et Cerdagne; et comment la Catalogne vaut mieux que toute autre province.

Le roi En Jacques etant mort, les infants En Pierre et En Jacques se couronnèrent rois. L'infant En Pierre se rendit à Sarragosse, où il convoqua les cortès. On lui plaça la couronne sur la tête avec la plus grande solennité, au milieu des plaisirs et des fêtes. Il serait trop long de vous raconter les grâces et les dons qui s'y firent. Après avoir été

couronné en Arragon il vint à Valence : les cortès y furent également nombreuses. Il y vint, de toute la Castille, une grande quantité de personnes qui reçurent des faveurs et des présents considérables. Là il reçut la couronne du royaume de Valence. Il se rendit à Barcelonne, où il y eut des cortès nombreuses et beaucoup d'autres personnes; il fut fier et charmé de recevoir la guirlande par laquelle il fut créé comte de Barcelonne et seigneur de toute la Catalogne. Qu'on ne s'imagine pas que la Catalogne soit une province peu importante; sachez au contraire que le peuple de cette contrée est généralement plus riche qu'aucun autre que j'aie vu, quoique bien des gens prétendent qu'il soit pauvre. Il est vrai qu'on ne voit point, comme ailleurs, des hommes puissants, posséder de très grandes richesses en numéraire, mais la plus grande partie du peuple est dans l'aisance plus que partout ailleurs; les habitants vivent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants avec plus d'ordre et de commodités que chez les autres peuples. Vous serez en outre étonnés de ce que je vais vous dire, qui est cependant vrai; c'est qu'en Catalogne on ne parle qu'un seul langage, tandis que dans la Castille il y a de nombreuses provinces, et là chacun y parle une langue différente. Ainsi les Catalans sont séparés des Arragonais par le langage, quoiqu'ils aient tous le même seigneur. Vous trouverez pareille diversité en France, en Angleterre, en Allemagne; les différentes provinces

de la Romanie, habitées par des Grecs, tous sujets de l'empereur de Constantinople, vous offriront la même différence; ainsi que la Morée, le royaume de Larcha [1], la Blaquie [2], le royaume de Salonique, la Macédoine, la Natolie; et bien d'autres provinces, entre lesquelles vous trouverez autant de différence dans le langage qu'entre la Catalogne et l'Arragon. Il en est de même dans tous les autres pays du monde; des Tartares, par exemple, qu'on dit très nombreux, et qui ne le sont pas, mais paraissent tels et ont soumis grand nombre de nations, parce que jamais vous ne trouverez de Tartares qui s'occupent d'aucun travail des mains, et qu'ils vont sans cesse guerroyant, et marchant en corps d'armée avec leurs femmes et leurs enfants. Pensez ce que seraient les Catalans s'ils vivaient comme ces peuples : ils feraient deux fois autant qu'ils ont fait; car je vous ai parlé vrai sur les Catalans; bien des gens pourront s'en étonner et traiter de fables ce que j'en ai dit: mais qu'on en dise ce qu'on en voudra, c'est la pure vérité.

Lorsque le roi En Pierre eut été couronné roi par la grâce de Dieu, il alla visiter ses terres; on peut bien dire de lui que jamais seigneur ne fut autant craint et respecté au monde, après avoir fait punir aussi peu de personnes par la voie de la

1. Je ne vois pas quel peut être ce royaume.

2. La Blaquie est la partie de la Grèce située entre la Thessalie et l'Epire.

justice. Le royaume était si sûr et si tranquille, que les marchands et autres personnes pouvaient le parcourir avec sécurité, chargés de florins et de doublons. De son côté, l'infant En Jacques se rendit à Majorque et se fit couronner roi au milieu des plus grandes fêtes et du contentement général. Il alla ensuite à Roses et à Perpignan ; il prit la guirlande des trois comtés de Roses, de Conflens et de Cerdagne. Il réunit une brillante cour; il y vint un grand nombre de barons de Catalogne, d'Arragon, de Gascogne et du Languedoc. Là se firent de riches présents. Il alla à Montpellier et entra en possession de la seigneurie et baronnie de cette cité. Chacun d'eux régna avec justice et vérité, au gré de Dieu et de leurs peuples.

CHAPITRE XXX.

Comment le seigneur roi En Pierre déposa Mira-Boaps, roi de Tunis, qui ne voulait pas payer les tributs, et mit à sa place son frère Mira-Busach; et comment EnCorral Llança commanda deux galères pour cette expédition.

Je retourne au roi En Pierre, qui alla visiter ses royaumes et toutes ses terres. Se trouvant à Barcelonne, il pensa qu'il devait recevoir le tribut qu'était tenu de payer la maison de Tremesen. Le Mostanzar, qui, après le Mira-Molin de Maroc et après Saladin, sultan de Babylone, était le meilleur

Sarrazin du monde, étant mort, le roi pensa qu'il ne devait point négliger d'exiger ce tribut; il réunit un grand nombre de ses conseillers, et surtout le noble En Corral Llança, et leur dit: « En Corral, vous » savez qu'à la mort du Mostanzar, vous êtes allé » à Tunis demander le tribut l'année suivante; c'é- » tait un grand ami de notre père; et vous savez » que le tribut nous fut envoyé. Il ne paraît pas » qu'on soit disposé à en faire autant aujourd'hui. » Il faut les en punir, et montrer quelle est notre » puissance. Nous avons résolu de déposer celui » qui est en place, et de déclarer Mira-Busach son » frère, seigneur et roi. Nous ferons un acte de » justice qui honorera la maison d'Arragon. Il faut » que chacun puisse dire que nous avons placé un » roi à Tunis, parce que la chose était juste. — « Seigneur, répondit En Corral Llança, veuillez » nous dire pourquoi vous avez pris la résolution » d'en agir ainsi, afin que tous puissent en être » instruits complétement; et là-dessus chacun » pourra vous dire ce qu'il en pense pour votre » honneur ». Le roi lui répondit: « Vous dites bien: » Je veux donc que vous sachiez, qu'ainsi que je l'ai » déjà dit, Mostanzar fut un grand ami de notre » père; que chaque année il lui adressait son tribut » et des cadeaux précieux. Il est mort; il n'a pas » laissé d'enfant, mais bien deux frères; l'aîné, est » nommé Mira-Busach, et le plus jeune Mira-Boaps. » Il avait envoyé dans le Levant Mira-Busach, l'aîné » des frères, avec une grande troupe de chrétiens

» et de Sarrazins pour mettre le pays à composition,
» et Mira-Boaps était resté à Tunis. A la mort de
» Mostanzar, qui avait laissé son royaume à Mira-
» Busach, Mira-Boaps se trouvant à Tunis, n'atten-
» dit point son frère, et se fit roi de Tunis, contre
» tout droit et toute justice. Mais Mira-Busach ayant
» appris la mort de son père, vint sur Tunis; Mi-
» ra-Boaps sachant qu'il était en chemin, lui fit
» dire que si sa vie lui était chère, il n'approchât
» pas. Mira-Busach, sachant bien que s'il persistait
» à venir à Tunis, son frère lui ferait couper la
» tête, s'en retourna à Capis. Il est encore là, ne
» sachant ce qu'il doit faire. Or, nous ferons bien,
» de favoriser la justice et de faire exécuter les vo-
» lontés de Mostanzar. Nous voulons armer dix ga-
» lères dont vous, En Corral Llança, serez le chef et
» capitaine. Vous irez directement à Capis, vous
» porterez nos lettres à Mira-Busach, à Benmargan,
» à Benatia et à Barquet. Ce sont les trois barons
» les plus grands et les plus puissants qui soient à
» Miquia, et ils ont, eux et leurs pères, de grandes
» obligations à notre père, qui leur fit faire de
» grands présents par Mostanzar, roi de Tunis,
» qui est mort; vous leur parlerez, et ils feront
» tout ce que vous leur demanderez de notre part.
» Dites-leur d'aller avec toutes leurs forces sur les
» terres de Mira-Busach devant Tunis : vous les y
» précèderez avec les galères; vous ravagerez en-
» tièrement le port, et vous vous emparerez de tous
» les navires, soit chrétiens, soit sarrazins; vous

» prendrez tous ceux qui y arriveront, et vous in- » vestirez la cité, de manière qu'elle ne puisse re- » cevoir ni secours, ni vivres, soit par terre soit » par mer. Vous apporterez secrètement nos lettres » à Lomafer, père du Moaps. Et quand les habi- » tants de la cité verront la disette des vivres, ils » se soulèveront contre le Moaps, surtout quand » vous leur ferez dire que je laisserai dix de mes » galères, et même plus, constamment dans le port, » tant qu'on n'aura pas reconnu pour seigneur et » pour roi Mira-Busach, à qui ce titre est dû. J'es- » père, qu'avec l'aide de Dieu, les choses iront » ainsi que je l'ai résolu.» En Corral Llança et tous ceux du conseil dirent que c'était fort bien, et la volonté du roi fut exécutée.

CHAPITRE XXXI.

Comment le roi En Pierre fit armer dix galères, et chargea En Corral Llança des conventions et traités qu'il devait faire avec Mira-Busach; et comment les ordres du roi furent exécutés.

Le roi fit armer cinq galères à Barcelonne, et cinq à Valence. On peut dire qu'elles furent si bien armées, qu'elles pouvaient faire autant que vingt galères d'une autre puissance. Quand elles furent prêtes, En Corral Llança, avant de s'embarquer, alla prendre congé du roi, qui était à Lérida.

Le roi lui remit ses lettres, et lui fit part de tout ce qu'il avait à exécuter. Entre autres choses, ses ordres étaient, que dès qu'il aurait vu Mira-Busach, Benmarga, Bénatia, Barquet et les Moaps qui étaient à Capis, il ordonnât d'entrer à Tunis; qu'il reçût de Mira-Busach le serment, confirmé par les autres, avec foi et hommage, d'acquitter dès qu'il serait roi de Tunis le tribut dû jusqu'à ce jour; d'obliger par la suite et à jamais les rois de Tunis à payer ce tribut à tout roi d'Arragon et comte de Barcelonne; de faire faire à tous les Moaps le même serment; de consentir que par la suite l'Alcayt-major, qui commanderait aux chrétiens de Tunis, fût un noble ou chevalier du roi d'Arragon; nommé par le roi d'Arragon sans pouvoir être renvoyé ou changé par l'ordre du roi de Tunis; de porter, en quelque lieu qu'ils fissent la guerre, la bannière du roi d'Arragon; d'élever, en combattant pour le roi et avec lui, cette même bannière à côté de celle du roi de Tunis; de plus, le chef de la gabelle du vin, qui est une grande charge, devait être un Catalan nommé par ledit seigneur roi d'Arragon, parce que la moitié de ce droit devait appartenir au roi d'Arragon; d'un autre côté, le roi d'Arragon pourrait nommer des consuls chargés de faire rendre justice aux marchands Catalans, aux patrons des navires, et aux mariniers qui venaient à Tunis et dans tout le royaume, et il y en aurait un autre à Bugia.

Ledit Mira-Busach promit alors par écrit au roi

d'Arragon et à ses gens, toutes les choses ci-dessus mentionnées et bien d'autres franchises, et il les confirma quand il fut à Tunis et reconnu roi.

En Corral Llança, muni de ces lettres, quitta le roi, alla prendre cinq galères à Valence, et se rendit à Barcelonne, où il trouva les cinq autres. Il s'embarqua et accomplit au point et à l'heure tout ce que le roi lui avait ordonné, et au-delà. Que vous dirai-je? Il plaça sur le trône de Tunis Mira-Busach, ainsi que le roi le lui avait prescrit. Il fit bien mieux, car, entrant dans Tunis, il ne plaça pas la bannière du roi sur la porte de la ville, mais sur la tour qui est au-dessus de la porte; et quand il eut fait confirmer les articles du traité ci-dessus mentionné, et reçu le tribut complet, et bien des joyaux riches et honorables, qui n'y étaient point compris, il s'en retourna en battant toute la côte, et s'emparant d'un grand nombre de navires, vaisseaux et barques des Sarrazins; de sorte que nul n'aurait pu mieux faire. Il s'en retourna chargé de richesses, et alla trouver le roi à Valence. Le roi lui fit très bon accueil et beaucoup d'amitiés, et lui donna une grande partie du butin qu'il avait fait; il en distribua aussi aux gens des galères; enfin, avec ce qu'ils avaient gagné dans ce voyage et avec ce que le roi leur donna, ils furent tous très riches. Tels furent les heureux commencements que Dieu accorda à notre roi depuis son couronnement. Ne parlons plus de lui en ce moment; nous saurons bien y revenir en son temps; parlons aujourd'hui de l'em-

pereur Frédéric et de ses fils ; car cela convient à l'objet de notre ouvrage.

CHAPITRE XXXII.

Comment l'empereur fut en guerre avec l'Église ; et comment la paix fut faite à condition qu'il irait outre-mer à la conquête de la Terre-Sainte ; comment le comte d'Anjou fit la conquête de la Sicile ; et quelle fut la cause de cette entreprise.

Il est certain que l'empereur Frédéric [1] fut un homme du plus illustre sang, et qu'il fut le plus sage et le plus valeureux des hommes. Il fut élu empereur d'Allemagne avec l'aveu et par la volonté du Saint-Père. Son élection eut lieu où elle devait être faite, et ensuite elle fut confirmée à Milan et puis à Rome, tant par le Saint-Père que par tous ceux à qui il appartenait de le faire. Il entra donc en possession légitime de tout ce qui tenait à l'empire d'Allemagne. Mais comme, ainsi qu'il plaît à Dieu, nul ne peut avoir toute joie et tout contentement en ce monde, le Diable fit naî-

1. Frédéric II, roi de Sicile, fut couronné empereur à Rome le 22 novembre 1220, par le pape Honorius III, successeur d'Innocent III, qui déjà l'avait fait élire roi des Romains ; Frédéric renouvela alors le serment qu'il avait fait, deux années auparavant, d'aller à la Terre-Sainte.

tre la discorde entre lui et le pape [1]. De quel côté fut le tort, je ne saurais le dire. Je ne vous raconterai donc rien, si ce n'est que la guerre crut et s'envenima entre le pape et l'empereur; et cela dura long-temps. Ensuite ils firent la paix à condition que l'empereur partirait pour la conquête de la Terre-Sainte, et serait le chef de tous les chrétiens qui s'y rendraient, et que tout l'empire serait sous son gouvernement et en sa puissance. Là-dessus il fit le voyage d'outre-mer avec de grandes forces; il eut des succès, et s'empara de plusieurs villes et autres lieux appartenant aux Sarrasins [2]. Après y avoir fait un assez long séjour, il s'en retourna. Je ne vous dirai point par la faute de qui; mais il est de fait qu'à son retour la guerre recommença entre lui et l'Église. Vous ne connaîtrez point par moi la cause de cette guerre, il ne m'est pas donné d'en parler ; je vous dirai seulement qu'elle dura tout le temps qu'il

---

1. Frédéric, conformément à son vœu, s'embarqua à Brindes pour la Terre-Sainte, le 8 septembre 1227; mais le mal de mer l'ayant empêché de continuer son voyage, Grégoire IX, furieux, l'excommunia.

2. Après avoir cédé au pape Grégoire et s'être embarqué, l'empereur entra à Jérusalem en 1229, et y prit lui-même, sur l'autel, la couronne de roi de Jérusalem. Pendant ce temps, Grégoire avait publié une croisade contre lui, et avait envahi ses états.

vécut [1]. Il mourut et laissa trois fils [2], les plus sages et les meilleurs de tous les princes, à l'exception du roi En Jacques d'Arragon, dont je vous ai parlé. Il donna à l'un d'eux, nommé Conrad, ce qu'il avait eu en Allemagne de son patrimoine. L'autre, qui avait nom Mainfroi, fut roi, et hérita de la Sicile, de la principauté, de la terre de Labour, de la Calabre, de la Pouille et de la terre de Brus (Abruzze), ainsi que je l'ai ci-devant raconté. Le troisième fut roi de Sardaigne et de Corse: on l'appelait le roi Eudes. Enfin, chacun d'eux gouverna son pays avec bonne foi et droiture; cependant le clergé prétendit qu'ils devaient être

---

1. Fredéric II mourut à Fiorenzuola, en Pouille, le 13 décembre 1250, dans la cinquante-sixième année de son âge.

2. Il avait épousé trois femmes, 1° en 1209, Constance, fille d'Alphonse II, roi d'Arragon, dont il eut *Henry*, qu'il fit élire roi des Romains en 1220, à l'âge de sept ans; 2° en 1225, Yolande, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, dont il eut *Conrad*, qu'il fit élire roi des Romains en 1337, à l'âge de neuf ans, et qui fut empereur après lui; 3° en 1235, Ysabelle, fille de Jean, roi d'Angleterre, dont il eut *Henry*, roi titulaire de Jérusalem, et *Marguerite*, femme d'Albert, margrave de Thuringe et de Misnie. Il eut aussi plusieurs enfants naturels: *Eudes*, qu'il nomma roi de Sardaigne et qui mourut en prison à Bologne, en 1272; *Mainfroi*, roi de Sicile; *Anne*, épouse de l'empereur grec *Jean Vatace*; et *Blanchefleur*, morte le 26 juin 1279, et dont le tombeau se trouve dans l'église des Dominicains de Montargis. Muntaner a confondu les enfants légitimes et les bâtards: on y faisait fort peu d'attention alors.

dépouillés de tous leurs biens, d'après la sentence rendue par le pape contre leur père. Il donna le pouvoir à tout roi chrétien de s'en emparer; mais nul ne voulut le faire, principalement parce que le saint roi Louis, qui régnait alors en France, avait été l'allié et le bon ami de l'empereur Frédéric; ainsi que le roi Edouard d'Angleterre, et le roi de Castille, et aussi le roi d'Arragon, qui avait épousé la fille dudit Mainfroi. D'ailleurs, il n'y avait pas en Allemagne un baron qui ne fût son parent, de sorte que pendant long-temps personne ne voulut s'emparer des biens de ce prince.

A cette époque, le roi Louis de France [1] avait un frère nommé Charles, et qui était comte d'Anjou [2]. Les deux frères avaient pour femmes deux filles du comte de Provence, cousin germain du roi En Pierre d'Arragon. Du vivant de ce comte de Provence, le roi Louis de France avait épousé sa fille aînée [3]. Après la mort du comte de Provence, il restait une fille à marier, et le roi de France la fit donner en mariage à son frère, avec toute la comté de Provence [4]. Après ce mariage, la reine de France

---

1. Saint Louis.

2. Charles ne devint qu'après son mariage, par un don de saint Louis, comte d'Anjou et du Maine.

3. Saint Louis épousa, en mai 1234, à Sens, Marguerite, fille de Raymond Béranger, comte de Provence.

4. Raymond Béranger I mourut le 19 août 1245, et Charles épousa Bathilde, sa troisième fille, le 19 janvier 1246.

désira voir sa sœur la comtesse; et ladite comtesse eut le même désir de voir la reine sa sœur ; en conséquence, la reine pria le comte d'amener avec lui sa femme, en France, quand il viendrait en Anjou, parce qu'elle voulait la voir. Le comte et la comtesse y consentirent. Bientôt après, le comte amena sa femme à Paris, où étaient le roi et la reine. La reine fit réunir en leur honneur une cour brillante; on appela bien des comtes et des barons avec leurs épouses. La cour étant remplie de comtes, de barons, de comtesses et de baronnes, il fut fait un siége pour la reine seule ; et à ses pieds furent placés la comtesse sa sœur et les autres comtesses. La comtesse de Provence fut si fâchée que sa sœur ne l'eût pas fait placer à côté d'elle, qu'elle faillit laisser éclater sa douleur. Après y être restée très peu d'instants, elle dit qu'elle était indisposée, et désirait rentrer en son appartement. La reine ni personne ne put la retenir ; et arrivée chez elle, elle se mit au lit, soupira et pleura amèrement [1]. Le comte apprenant que la comtesse s'était retirée sans attendre l'heure du repas, en fut affligé, car il aimait sa femme plus que ne pouvait faire aucun seigneur ou tout autre homme ; il alla la trouver, et la vit pleurant et

1. Ce même fait est raconté par Giovanni Villani, liv. V, c. 90, et par la Chronique grecque que j'ai publiée. V. t. V de cette collection, pag. 307 et suivantes.

pleine d'indignation. Pensant qu'on lui avait dit quelque chose d'offensant, il l'embrassa et lui parla ainsi : « Ma chère amie, qu'avez-vous? Vous » a-t-on dit quelque chose qui puisse vous dé- » plaire ? S'il en était ainsi, vous en seriez ven- » gée, quel que fût celui qui vous aurait offensée.»

La comtesse, sachant combien il l'aimait, ne voulut point le laisser dans cette incertitude, et lui répondit : « Seigneur, puisque vous me le deman- » dez, et que je n'ai rien de caché pour vous, » quelle femme au monde doit être plus affligée » que moi, puisque j'ai reçu aujourd'hui le plus » cruel affront qu'une femme de mon rang puisse » recevoir? Vous êtes frère du roi de France, » de père et de mère; je suis aussi de père » et de mère, la sœur de la reine de France[1]; » et aujourd'hui que toute la cour était réunie, » la reine se plaçant seule sur son siége, m'a » faitasseoir à ses pieds avec les autres comtesses. » Je suis désespérée ; car cela me déshonore. Je » vous en conjure, partons dès demain, rendons- » nous dans nos terres, car je ne puis plus demeu- » rer ici. »

Le comte lui répondit : « Comtesse, que cela ne

1. Ses autres sœurs furent aussi reines, car Eléonore, deuxième fille de Raymond Béranger IV, avait épousé, en 1236, Henri III, roi d'Angleterre, et Sancie, sa quatrième fille, épousa, en 1244 à Richard, duc de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre et qui fut depuis roi des Romains.

» vous afflige pas, puisque l'usage veut, à la cour de
» France, qu'aucune dame ne puisse siéger à côté
» de la reine, si elle n'est reine elle-même; toutefois
» tranquillisez-vous, car je vous jure, et devant la
» sainte Église, et par l'amour que j'ai pour vous,
» qu'avant qu'il soit un an vous serez couronnée
» reine, et vous pourrez vous asseoir sur un siége
» semblable à celui de votre sœur. Je vous en
» fais le serment en apposant mes lèvres sur votre
» bouche. »

La comtesse fut consolée en partie; et quatre jours après elle prit congé du roi et de la reine, et retourna en Provence. Le roi fut bien fâché d'un aussi prompt départ. Dès que le comte et la comtesse furent revenus en Provence, le comte fit armer cinq galères, et alla trouver le pape à Rome [1]. Le pape et les cardinaux n'ayant pas été prévenus, furent étonnés de le voir; toutefois on le reçut honorablement, et on lui fit de grandes fêtes. Le lendemain, il fit prier le pape de réunir son collége, parce qu'il désirait l'instruire du sujet de son arrivée. Le pape fit ce qu'il lui demandait; et quand tous les cardinaux furent arrivés, on lui fit dire de se présenter; il vint; on se leva; on lui offrit un siége honorable et digne de lui, et quand tout le monde fut assis, il s'exprima ainsi :

---

1. Charles d'Anjou passa en Italie l'an 1265, et fut investi du royaume de Naples, par Clément IV.

CHAPITRE XXXIII.

Comment le comte d'Anjou se présenta au pape et lui demanda la permission de faire la conquête de la Sicile; comment le pape la lui accorda et lui donna la couronne dudit royaume; comment dès ce jour il prit le titre de roi Charles, jour fatal, né pour le plus grand malheur du christianisme.

« Saint Père, j'ai appris que vous aviez ordonné à tout roi chrétien de s'emparer du pays » du roi Mainfroi, et tous vous ont dit non ; mais » moi, pour votre honneur et celui de la sainte » Église romaine, et de la sainte foi catholique, » j'accepte l'offre de cette conquête, telle que vous » l'avez faite à tous les rois ; voilà pourquoi je me » suis rendu ici. Je n'ai pris conseil ni de mon » frère le roi de France, ni de qui que ce soit ; » tout le monde ignore le but de mon voyage ; » ainsi je suis prêt à entreprendre sans retard cette » conquête au moyen des trésors de la sainte église; » car si vous ne pouviez, Saint-Père, me fournir » les fonds nécessaires, je ne pourrais rien entreprendre : mes forces et mes biens ne pourraient y suffire ; car vous n'ignorez pas que le » roi Mainfroi est un des plus puissants seigneurs ; » qu'il vit somptueusement et qu'il possède une » bonne et nombreuse cavalerie ; il sera donc indispensable de commencer cette entreprise avec » de grandes forces. »

Le pape se leva, et alla le baiser sur la bouche, en lui disant : « O fils de la sainte église, sois le » bien venu ! Moi, de la part de Dieu, et par le » pouvoir que je tiens de saint Pierre et de saint » Paul, je te rends grâces de l'offre que tu viens » de faire. Dès ce moment, je te mets sur la tête » la couronne de Sicile, je te fais maître et sei- » gneur, toi et tes descendants, de tout ce que pos- » sède le roi Mainfroi. Et je te déclare que, des » fonds de saint Pierre, je fournirai tout ce qui » sera nécessaire jusqu'à ce que cette conquête soit » terminée. »

Cela lui fut octroyé dès le jour même ; jour funeste pour les chrétiens ! Cette donation fut cause que toutes les terres d'outremer furent perdues pour eux, et que le royaume de Natolie tomba au pouvoir des Turcs, qui ont enlevé même bien du pays à l'empereur de Constantinople ; elle a causé et causera la mort de bien des chrétiens ; et l'on peut bien appeler ce jour un jour de pleurs et de douleurs.

Le comte sortit du consistoire la couronne sur la tête, et une autre couronne en sa main, laquelle lui avait été donnée par le pape, afin qu'en arrivant chez lui il pût la mettre sur la tête de la comtesse. C'est ce qu'il fit en arrivant à Marseille, et il prit dès ce jour le nom de Roi Charles. Le pape avait envoyé avec lui un cardinal qui, de la part du Saint-Père et dudit roi Charles devait placer la couronne de Sicile sur la tête de la comtesse.

Après avoir terminé ces choses à Rome, il prit congé du pape et des cardinaux, et s'en retourna à Marseille, où il trouva la comtesse, qui fut heureuse et satisfaite de se voir couronnée reine. Après cela, le roi Charles et la reine sa femme allèrent en France, et se rendirent à Paris. Les reines occupaient toujours un siége pareil, ce qui fit grand plaisir à l'une et à l'autre. Mais si elles furent satisfaites, le roi de France eut un grand déplaisir de ce qu'avait fait le roi Charles; et s'il eût pu l'empêcher, il l'aurait fait volontiers. Toutefois, il ne pouvait abandonner son frère, et il le secourut de tout son pouvoir. Tous les barons de France le secondèrent, les uns de leur argent, les autres de leur personne; de sorte qu'il réunit des forces considérables, marcha contre le roi Mainfroi, et entra dans son royaume.

CHAPITRE XXXIV.

Comment le roi Charles entra en Sicile, vainquit et tua le roi Mainfroi dans une bataille, parce que les troupes de Mainfroi passèrent du côté du roi Charles; et comment il s'empara de tout le pays dudit Mainfroi, roi de Sicile.

Le roi Mainfroi sachant que le roi Charles marchait contre lui, se disposa, comme un vaillant prince qu'il était, et l'attendit à l'entrée de son royaume, avec toutes ses forces. On s'attaqua de

part et d'autre fort vigoureusement [1]. Il n'est point douteux que la victoire eût été remporté par le roi Mainfroi, si ce n'eût été le comte de Caserta, le comte de la Sera, et autres barons, qui se trouvaient à l'avant-garde, et qui, au moment du combat, passèrent du côté du roi Charles, et tournèrent leurs armes contre leur maître, le roi Mainfroi. Cette action déconcerta les troupes de celui-ci, mais lui n'en fut nullement effrayé, et fondit valeureusement là où il vit flotter la bannière du roi Charles. En ce lieu, la bataille fut âpre et cruelle. Elle dura depuis le matin jusqu'au soir. Dieu permit que le roi Mainfroi y perdît la vie. A la nuit, les troupes de ce roi ne le voyant plus, se mirent en déroute et s'enfuirent, chacun en son pays. Cette bataille eut lieu le vingt-sept février douze cent soixante-six. Ainsi le roi Charles fut maître du royaume. Je ne ferai plus mention de ces choses, attendu qu'elles n'ont aucun rapport à ce que je dois raconter. Je vous dis seulement qu'après cette bataille, il se rendit maître de tous les pays que gouvernait le roi Mainfroi.

---

1. A Tagliacozzo, dans le royaume de Naples, le 29 février 1266.



CHAPITRE XXXV.

Comment le roi Conrad vint d'Allemagne avec une grande armée pour venger la mort de ses frères, et comment le roi Charles, s'étant emparé de sa personne, lui fit trancher la tête à Naples, et resta, sans opposition, maître de la Sicile.

Peu de temps après, le roi Conrad [1] vint d'Allemagne avec une grande armée, dans l'intention d'attaquer le roi Charles et de venger les rois Mainfroi et Eudes [2], qui avoient été tués dans la bataille. Un jour, le combat eut lieu entre eux, et Dieu voulut que le roi Conrad fût battu et le roi Charles vainqueur. Il s'empara du camp et de la personne de Conrad, et lui fit couper la tête à Naples, ce dont il fut blâmé par tous les rois du monde. Enfin, il le fit ainsi, et se vit sans opposition maître de tout le pays. Personne n'osa songer à venger ces princes, jusqu'à ce que le roi En Pierre d'Arragon, pour l'honneur de la reine sa mère et de ses enfants, conçut le projet de les venger. Je suspendrai ce récit pour le moment : nous y reviendrons en temps et lieu. Je vais vous parler toutefois du seigneur roi En Pierre d'Arragon.

1. Conradin fils de l'empereur Conrad.

2. Eudes, frère de Mainfroi, n'était pas à cette bataille; fait prisonnier le 26 mai 1248 par les Bolonais, il fut retenu en prison à Bologne, jusqu'à sa mort, en 1272.

CHAPITRE XXXVI.

Comment le roi En Pierre alla régler et mettre en ordre son royaume ; comment il fut satisfait de la bonne conduite de En Corral Llança ; et le bon ordre que conserva le roi d'Arragon dans l'établissement de ses galères.

Ledit roi En Pierre alla examiner son royaume, et fut très charmé de ce qu'avait fait En Corral Llança, qui avait, d'après ses ordres, mis à discrétion le roi de Tunis, comme vous l'avez vu. Il fit construire des arsenaux à Valence, Tortose, Barcelonne, de manière que les galères fussent à couvert ; et il en fit autant dans tous les lieux propres à recevoir des galères. Je désirerais beaucoup que le seigneur roi d'Arragon résolût de former quatre arsenaux pour sa marine, dans des lieux désignés ; deux seraient pour le cours ordinaire des choses, et les deux autres pour les moments de besoin ; Les deux premiers à Barcelonne et à Valence, où se trouve un plus grand nombre de marins qu'en toute autre cité ; et les autres arsenaux, l'un à Tortose, bonne et noble cité, sur la frontière de Catalogne et d'Arragon, où l'on pourrait armer vingt-cinq galères, qui ne seraient aperçues qu'après avoir quitté la rade ; l'autre à Cullera, où pourraient se rendre un grand nombre de troupes de Murcie, d'Arragon, de Castille, sans que per-

sonne s'en doutât. Ces galères, ainsi armées et équipées, pourraient mettre en mer. Je ne connais, en vérité, pas de prince ni de roi au monde, qui possède deux arsenaux aussi beaux et aussi secrets que seraient ceux de Tortose et de Cullera. Seigneur roi d'Arragon, interrogez tous vos marins, et vous verrez si tous ceux qui ont le moindre bon sens ne diront pas que j'ai raison. A l'arsenal de Tortose, se rendraient les gens de Catalogne et d'Arragon; à l'arsenal de Cullera, tous ceux de Valence, de Murcie et des frontières, et des lieux voisins de la Castille. En chacun de ces endroits, vous formeriez un arsenal avec 5,000 livres de dépenses, et chaque arsenal pourrait contenir vingt-cinq galères; Valence, dans l'arsenal de la marine, aussi vingt-cinq, et Barcelonne vingt-cinq; de sorte que vous pourriez avoir cent galères prêtes à vous servir contre vos ennemis. Ajoutez à cela que les vingt-cinq de Tortose et les vingt-cinq de Cullera peuvent être armées sans que l'ennemi les aperçoive avant qu'elles entrent en mer. Faites, seigneur, ce qu'un bon administrateur doit faire, et dans votre pays plein de Riches-Hommes (nobles) et de chevaliers, vous exécuterez, avec de petits moyens, ce que d'autres ne pourront exécuter avec des moyens plus considérables. Pourquoi vous dis-je cela? c'est pour le bien de l'administration. Or, seigneur, administrez bien, et vous viendrez à bout de tout ce que vous aurez résolu. Souvenez-vous toujours de Dieu et de son

pouvoir ; et il vous aidera à former des arsenaux à Barcelonne et à Valence. Si vous faites ainsi, croyez que vous parviendrez à soumettre les Sarrazins et même les chrétiens qui voudroient s'opposer à vos royales volontés et à celles des vôtres. S'ils le font, vous saurez les punir, car votre pouvoir est bien plus grand qu'on ne pense en tous lieux. Vous pouvez vous en convaincre en jetant les yeux sur le livre qui fait mention des conquêtes faites par votre père, sans croisade et sans secours pécuniaire de l'église; car plus de vingt mille messes se chantent de nos jours, pour tout ce que le roi a conquis sans secours et sans croisades de l'église; c'est sans lesdits secours qu'il a conquis les royaumes de Majorque, Valence et Murcie ; et cependant l'église tient de vos trois royaumes plus qu'elle ne peut retirer de cinq autres. Or, la sainte église romaine, ou ceux qui la gouvernent, devraient songer combien elle est redevable de sa grandeur à la maison d'Arragon, et avoir quelque reconnaissance pour ses descendants. Mais ce qui me console, c'est que si le pape et les cardinaux ne sont point reconnaissants, Dieu en conserve la mémoire, vous aide dans vos besoins, et vous fait prospérer de plus en plus.

CHAPITRE XXXVII.

Comment le roi En Pierre d'Arragon résolut de venger la mort du roi Mainfroi et de ses frères les rois Conrad et Eudes; comment il se rendit en France pour voir la reine sa sœur; et de son intimité avec le roi de France.

Le seigneur roi En Pierre d'Arragon ayant eu connaissance des batailles et des victoires au moyen desquelles le roi Charles avait fait sa conquête, en fut fâché et indigné : le grand amour qu'il avait pour la reine sa femme et ses enfants [1], le décida dans son ame à ne pas prendre de repos qu'il n'en eût tiré vengeance. Il détermina donc en lui-même, ainsi que doit faire un sage prince, tout ce qu'il devait faire pour cela; il songea au commencement, au milieu et à la fin de son entreprise, ainsi que tout homme doit faire. Comme un des plus sages hommes du monde, ce roi médita de plus sur trois choses : la première était de savoir qui pourrait le seconder, ou qui pourrait le contrarier; la seconde, de se procurer les fonds nécessaires; et la troisième, d'agir si secrètement, que nul ne pût connaître ses

1. Pierre avait épousé, en 1262, à Montpellier, Constance, fille de Mainfroi, détrôné par Charles d'Anjou Mainfroi avait donné la Sicile en dot à sa fille.

projets que lui-même. Il pensait que son projet était tel, que personne ne serait de son avis de faire la guerre à l'église, qui est toute la puissance des chrétiens, et à la France, qui est la plus ancienne maison des rois de la chrétienté; et cependant, malgré ces deux raisons, il avait résolu d'entreprendre la guerre. Aucune personne au monde ne le lui aurait certainement conseillé, s'il eût demandé son avis; mais il pensa qu'en se confiant en Dieu et en la justice qu'il voulait maintenir, il parviendrait, avec l'aide de Dieu, à venger le père et les oncles de sa femme, et l'aïeul et les grands oncles de ses enfants. On peut s'imaginer quelle était la douleur de la reine, depuis qu'elle avait appris la mort de son père et de ses oncles; et le roi En Pierre aimait infiniment sa femme. Que chacun se souvienne de ce qu'a dit Munteyagol : « *Celui-là a la » guerre près de lui, qui l'a chez les siens; mais » plus près encore si elle est dans son conseil.* » Quand le roi entendait soupirer la reine, il avait le cœur navré. Ayant calculé tous les risques, il pensait que c'était à lui seul de tirer vengeance de cette affaire. Il se persuada qu'il devait s'en occuper sans en faire part à qui que ce fût; il songea donc à pourvoir aux trois objets dont je vous ai déjà entretenus; savoir, premièrement, que nul ne pût venir attaquer son royaume; secondement, que son dessein ne fût connu de personne; troisièmement, de réunir l'argent nécessaire à son projet. Il tourna d'abord ses regards sur la maison de France.

Il est vrai qu'étant enfant, et du vivant de son père, il était allé en France, pour voir le roi et la reine sa sœur. Il crut qu'en y allant alors, il ne perdrait pas son temps, et que son absence ne ferait point tort à ses frontières, du côté des Sarrazins, parce qu'ils ne peuvent faire la guerre pendant l'hiver, étant mal vêtus, peu actifs, et craignant beaucoup le froid. Il alla donc en France au mois de janvier ; il fut reçu avec honneur, joie et contentement de la part du roi de France ; il y séjourna deux mois, dans les fêtes et les plaisirs ; il alla aux jeux et aux tournois, avec les chevaliers et fils de chevaliers qui étaient venus avec lui, et avec bien des comtes et des barons de France, qui le faisaient pour lui plaire. Que vous dirai-je? il se forma une telle intimité entre lui et le roi de France, qu'ils communièrent l'un et l'autre d'une même hostie consacrée, et se prêtèrent foi et hommage, et firent le serment que l'un ne s'armerait pas contre l'autre, en faveur de qui que ce fût au monde ; et qu'au contraire, ils s'aideraient et se secourraient mutuellement envers et contre tous. L'amitié fut entre eux aussi intime qu'elle puisse l'être entre deux frères ; tellement, que j'ai vu le roi de France porter d'un côté de la selle de son cheval, les armes du roi d'Arragon, et de l'autre ses propres fleurs ; et cela, en témoignage d'amitié envers ledit roi d'Arragon ; et celui-ci en faisait de même. Enfin, il s'en retourna très satisfait du roi de France et de la reine sa sœur. Je vous ai parlé de ceci, parce que nous

aurons dans la suite occasion de rappeler cette alliance, qui aura rapport à notre sujet.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment le roi En Pierre s'assura du roi de France; comment le seigneur roi de Majorque se plaignit à son frère le roi En Pierre de certains torts que le roi de France lui faisait à Montpellier; et comment, à ce sujet, les trois rois se virent à Toulouse avec le prince de Tarente; et des conventions qui eurent lieu entre eux.

Je discontinuerai de parler de cet objet, et vous entretiendrai des affaires qui survinrent au roi d'Arragon, et qui confirmeront la solidité de ses accords avec le roi de France. Il lui paraissait qu'il était bien assuré de la maison de France, et que rien ne pouvait lui advenir de ce côté, à cause de la foi du serment; et ensuite à cause de leurs obligations réciproques; car il avait des fils déjà grands, qui étaient ses neveux. Il se tint donc bien assuré de la maison de France. Au moment où il était occupé de toutes ces idées, le roi de Majorque le vit, et se plaignit des grands dommages et des changements que faisait le roi de France à Montpellier, et dans cette baronnie. Ils en écrivirent à ce sujet au roi de France [1], et le roi de France, qui désirait

1. Philippe-le-Hardi, qui avait succédé à saint Louis, son père, en 1270.

beaucoup les voir, et surtout le roi En Pierre d'Arragon, leur répondit qu'il irait à Toulouse, qu'ils n'eussent qu'à s'y rendre, et que là ils se verraient; que si toutefois ils désiraient qu'il se transportât à Perpignan ou à Barcelonne, il le ferait volontiers.

Les deux rois frères furent très satisfaits de cette réponse, et lui firent dire que l'entrevue se ferait à Toulouse. Chacun se disposa donc à s'y rendre. Le roi Charles, qui devait assister à cette réunion, envoya au roi de France son fils, qui était alors prince de Tarente [1], et qui devint roi à la mort de son père, le roi Charles, et pria le roi de France de l'amener avec lui à cette entrevue. Il fit cela, parce qu'il n'y avait personne au monde dont il se défiât comme du roi En Pierre d'Arragon. Il fit prier le roi de France, qui était son neveu, de prendre des mesures telles, dans cette réunion, qu'il n'eût rien à craindre du roi d'Arragon. Il agissait surtout ainsi, parce qu'il avait le dessein d'aller en Romanie, attaquer l'empereur Paléologue [2], qui s'était, contre toute justice, rendu maître de l'empire

---

1. Charles, prince de Tarente, fit véritablement un voyage en France en 1280; mais, suivant Nangis (Chron. de Philippe III), il était retourné au-delà des Alpes, au moment de la conférence de Toulouse.

2. Michel Paléologue s'était emparé, le 25 juillet 1261, de la ville de Constantinople, conquise en 1204, par les Francs. *Voyez* la Chronique de Morée, t. IV de cette Collection.

de Constantinople, parce que l'empire appartenait de droit aux enfants de l'empereur Baudouin, neveux du roi Charles; il craignait qu'en son absence, le roi d'Arragon ne s'emparât de son royaume. Que vous dirai-je? A cette entrevue [1] se rendirent ces trois rois et le prince; et si jamais rois se fêtèrent et se réjouirent entre eux, ce fut bien ceux-là; mais le prince ne reçut pas un bon accueil de la part du roi En Pierre d'Arragon : celui-ci le repoussait, au contraire; de sorte que le roi de France et celui de Majorque prirent un jour le roi d'Arragon à part, et lui demandèrent comment il se faisait qu'il ne parlât jamais au prince; qu'il savait bien que ce jeune homme était sou proche parent, étant fils de sa cousine, fille du comte de Provence; qu'il avait pour femme sa proche parente, fille du roi de Hongrie [2]; qu'il y avait là beaucoup à faire; mais que de cette manière on ne pourrait rien terminer.

Le prince invita les rois de France, d'Arragon et de Majorque; mais le roi En Pierre ne voulant pas accepter, il fallut y renoncer. Toutefois le roi de Majorque le traitait honorablement, et le prince lui rendait la pareille. A la fin de l'entrevue, le roi de Majorque et le prince partirent ensemble, et je les vis entrer à Perpignan. Là, on lui fit de

---

1. Elle eut lieu au mois de septembre 1280.
2. Marie, fille d'Etienne V, roi de Hongrie.

grandes fêtes, et le roi de Majorque l'y retint pendant huit jours. Je laisse le prince, et reviens aux conférences.

Après quinze jours de fêtes, on songea aux affaires. Enfin le roi de France promit et jura aux rois d'Arragon et de Majorque, que dans aucun temps, ni par échange, ni autrement, il ne songerait à échanger l'évéché de Maguelonne, et qu'il ne se mêlerait nullement des affaires de Montpellier. Il confirma de plus la bonne amitié qui régnait entre le roi de Majorque et lui, amitié formée lors du voyage en France du roi d'Arragon. Cet arrangement, et plusieurs autres bonnes conventions étant terminés, ils se séparèrent. Le roi de France s'en alla par Cahors et Figeac; le roi En Pierre retourna en Catalogne; et le roi de Majorque se rendit à Montpellier avec le prince.

CHAPITRE XXXIX.

Comment le roi de Majorque fut déçu par le roi de France, qui échangea l'évêché de Maguelonne et prit possession de Montpellier, au grand regret des prud'hommes.

D'après les promesses du roi de France, le roi de Majorque fut tranquille sur le sort de Montpellier; et cependant, malgré ces assurances, il fut trompé par le roi de France, qui fit un échange avec

l'évêché de Maguelone, contre ce que ledit évêché possédait à Montpellier. Après quoi il entra à Montpellier pour y prendre possession de ce qui appartenait audit évêché. Les prud'hommes n'y voulaient absolument pas consentir, et étaient résolus de se laisser tuer avant que de permettre que le roi de France fît un semblable tort au roi de Majorque. Le roi de France appela à Montpellier un nombre infini de tronpes, tant à pied qu'à cheval; mais les prud'hommes se préparèrent à se défendre. Le roi de Majorque, instruit de cette affaire, crut devoir laisser le roi de France entrer en possession, n'imaginant pas, d'après leur liaison, leur amitié et leurs promesses, qu'il voulût le priver de la possession de la ville. Il écrivit en conséquence aux prud'hommes, et leur ordonna de se conformer à ses instructions, sous peine de trahison, ne voulant point se brouiller avec le roi de France; il les pria de lui montrer en cela leur bonne volonté, et leur dit qu'au surplus il allait en France; et que, d'après les promesses et assurances du roi de France, il ne doutait pas d'obtenir justice de lui.

Les prud'hommes de Montpellier obéirent, quoique à regret, aux ordres du roi de Majorque, surtout à cause de la certitude qu'il prétendait avoir. Voilà comment le roi de France trompa le roi de Majorque : celui-ci alla en France, et vit cette fois là et plusieurs autres, le roi de France; mais chaque fois celui-ci mettait en avant quelque prétexte, pour ne pas le satisfaire, en l'assu-

rant toujours qu'il le ferait incessamment ; et avec de belles paroles, il le trompa sa vie durant. Tels ont été tous les rois de France jusqu'à ce jour. Il ne leur a pas suffi de prendre possession de la portion de l'évêché, mais ils se sont emparés de toute la ville. C'est la fraude la plus manifeste qui eut jamais lieu ; et vous pouvez être certains qu'elle causera de grands maux et de grandes guerres ; les rois d'Arragon et de Majorque ne l'endureront point ; et il en coûtera cher à la maison de France. Que Dieu, dans sa miséricorde, juge selon la justice et le droit qui ont été violés en ceci ! Laissons-en donc le jugement à Dieu, qui saura bien punir les coupables, selon la justice et la vérité ; et parlons du roi En Pierre d'Arragon, qui compta sur les promesses du roi de France ; mais qui fut dupé ainsi que l'avait été le roi de Majorque, et d'une manière bien plus funeste, puisque l'objet était beaucoup plus important. Toutefois, avant que la tromperie faite au roi d'Arragon eût son entier effet, Dieu le vengea bien, ainsi que vous l'allez apprendre.

CHAPITRE XL.

Comment le roi En Pierre voulut s'assurer des intentions de la maison de Castille; et comment, ayant appris la mort de son neveu En Ferdinand, roi de Castille, il s'y rendit, prit les deux fils dudit roi et les mit au château de Xativa; comment, peu après, le roi En Sanche de Castille, vint voir le roi En Pierre; et les deux frères firent entre eux certains traités.

Le roi En Pierre se croyant assuré de la maison de France, partit de Toulouse. Il voulut s'assurer aussi des intentions de celle de Castille, et vint en Arragon. Le roi En Alphonse de Castille eut de sa femme, sœur du roi En Pierre d'Arragon, deux fils; entre autres l'aîné, nous l'avons déjà dit, fut nommé En Ferdinand, et l'autre En Sanche. Il maria l'aîné à la fille du roi Louis de France, sœur du roi Philippe, lequel avait épousé la fille du roi d'Arragon. Alphonse de Castille et Philippe de France étant beaux-frères, et ayant épousé chacun une fille du roi En Jacques d'Arragon, voulurent marier le fils aîné du roi de Castille à la sœur du roi Philippe, nommée Blanche [1], sous la condition, qu'après la mort du roi Alphonse, il serait roi de Castille, puisqu'il était

1. Blanche, fille de saint Louis, mariée à Ferdinand, dit de la Cerda, fils d'Alphonse X.

l'aîné de ses fils. L'infant En Ferdinand eut de Blanche deux fils, En Alphonse et En Ferdinand. L'infant En Ferdinand mourut de maladie, ainsi qu'il plut à Dieu. Ce fut grand dommage, car il était juste et honnête.

Le roi d'Arragon fut très affligé de la mort de son neveu, qu'il aimait comme s'il eût été son fils. Il avait bien raison en cela, car l'infant En Ferdinand n'aimait personne au monde autant que son oncle, le roi d'Arragon. Peu de temps après, le roi d'Arragon entra dans la Castille avec une petite troupe; et en trois jours et quatre nuits, il se rendit là où étaient les deux fils de l'infant En Ferdinand, les emmena au royaume de Valence, et les plaça dans le château de Xativa, où il les fit élever comme il appartenait à des enfants de roi. Il fit cela par deux raisons importantes : la première, afin que nul ne pût faire aucun mal à ces enfants, dont il aimait beaucoup le père, et la seconde, afin que si son neveu l'infant En Sanche se conduisait mal à son égard, il fît d'eux des rois de Castille. Il pensa que, de cette manière, la maison de Castille irait selon ses désirs et volontés. En apprenant cela, le roi de Castille fut fort satisfait; mais il pensa bien que l'infant En Sanche ne le serait pas. A quelque temps de là, le roi de Castille fit jurer à tous les grands de son royaume, de reconnaître, après sa mort, l'infant En Sanche, pour roi. Ensuite l'infant vit son oncle, le roi d'Arragon, qui l'aimait aussi

beaucoup, et lui dit : « Mon père et seigneur, » vous n'ignorez pas que le roi de Castille, mon » père, a fait prêter serment à un grand nombre » des hommes éminents de son royaume; mais » quelques-uns l'ont refusé, par la raison qu'ils » avaient déjà juré de reconnaître pour roi l'in- » fant En Ferdinand, mon frère, après la mort » de notre père. A présent, seigneur, vous savez » que je dois être roi de préférence à tous mes » neveux. Je vois que cela dépend de vous. Ainsi » je vous supplie de me faire obtenir la couronne; » et si vous ne vouliez pas me seconder, veuillez » du moins ne me pas être contraire; car, si vous » ne vous y opposez point, je suis bien certain que » je n'aurai à craindre personne que Dieu seul. »

Le roi, qui aimait son neveu comme son fils, lui répondit : « J'ai bien compris ce que vous m'a- » vez dit, et je puis vous assurer que si vous êtes » envers nous ce que vous devez être, je ne m'y » refuserai pas. Je demande que vous m'en fas- » siez serment et hommage. — Mon père et » seigneur, répondit-il, demandez ce que vous » voulez que je fasse : je suis prêt à le faire dès » aujourd'hui et à jamais, et je vous en fais ser- » ment et hommage, comme à fils de roi. — » Eh bien, répliqua le roi, je vous dirai ce que » vous avez à faire. Premièrement, promettez-moi » que, dans tous les temps, vous me seconderez » de toutes vos forces, contre qui que ce soit au » monde; que jamais vous, ni aucun des vôtres,

» vous n'agirez contre moi, ni contre mes royau-
» mes, sous aucun prétexte. Ensuite, promettez que
» quand vos neveux seront grandis, et en âge de
» raison, vous les ferez participer à vos royaumes,
» d'une manière raisonnable. — Seigneur, vous
» me dites des choses qui sont justes et bonnes,
» et selon mon honneur ; et je vous déclare que
» je suis dans l'intention de les exécuter, comme
» vous le demandez. »

Ces choses furent ainsi convenues, sous le serment et hommage, et consignées dans des actes publics. Après quoi l'infant s'en retourna très satisfait en Castille. Il dit à son père ce qui s'était passé ; celui-ci fut aussi fort satisfait, et il confirma au roi d'Arragon tout ce que son fils lui avait promis.

Je les laisse à présent, pour parler du roi En Pierre, qui eut un très grand plaisir de ce qu'il avait fait, s'étant ainsi assuré de la maison de Castille.

CHAPITRE XLI.

Comment le roi, de retour à Valence, trouva des envoyés du roi de Grenade, qui demandait une trève, qu'il lui accorda pour cinq ans; et comment il s'occupa à recueillir de l'argent dans tous ses royaumes.

Arrivé au royaume de Valence, il trouva des envoyés du roi de Grenade, qui demandait une trève, et lui envoyait des joyaux et des présents considérables. Le roi, voyant que ses projets avaient un heureux commencement, la lui accorda pour cinq années. Certes, il n'y eût point consenti, s'il n'avait toujours eu l'idée de venger les rois Mainfroi, Conrad (Conradin) et Eudes (Entius); mais ce projet de vengeance le décida à faire ladite trève. Après cela, il vit qu'il avait accompli son premier dessein, qui était de s'assurer que personne ne pourrait causer du dommage à son pays, et qu'il était maître d'entreprendre l'expédition qu'il avait conçue. Alors il songea au second point, qui était de se procurer des fonds. Il demanda à tous ses vassaux de le seconder de leurs moyens pécuniaires, attendu qu'il avait à faire un voyage qui serait d'une grande utilité à lui et à ses peuples. Il était tellement connu d'eux, comme honnête et bon, qu'ils étaient bien assurés qu'il ne leur faisait pas de vaines promesses. Ils lui accordèrent tout

ce qu'il demandait ; il mit par tous ses royaumes des taxes et autres impôts, qui s'élevaient à des sommes considérables; tous ses sujets les payèrent exactement. Je le laisserai recueillant ses fonds dans tout son pays, et reviendrai au roi Charles.

CHAPITRE XLII.

Comment le prince de Tarente, après l'entrevue de Toulouse, se rendit auprès du roi son père, et lui raconta le mauvais accueil qu'il avait eu du roi En Pierre; et comment le roi En Pierre, se fiant en ses seules forces, ne se mit point en peine de ce que pourrait faire ledit roi En Pierre.

Quand le prince de Tarente eut quitté Toulouse, il se rendit auprès de son père, le roi Charles, qui lui demanda ce qui s'y était passé. Son fils lui dit que le roi de France et celui de Majorque l'avaient honorablement reçu ; mais que le roi d'Arragon n'avait jamais voulu s'approcher de lui, et s'était toujours montré rude et haineux à son égard. Le roi Charles en fut fâché ; il comprit bien qu'il avait le cœur ulcéré comme il s'en était déjà douté. Toutefois, ayant grande confiance en ses chevaliers et en sa puissance, il pensa qu'il n'avait rien à craindre. Il pouvait bien le penser, puisqu'il possédait quatre avantages que n'avait aucun autre roi : d'abord, il était regardé comme le plus habile et le plus courageux prince du monde, de-

puis la mort du roi En Jacques d'Arragon. La seconde chose était que, possédant tout ce qui avait appartenu au roi Mainfroi, il était le roi le plus puissant qui fût alors. Troisièmement, il était comte de Provence et d'Anjou. Et enfin, il était sénateur de Rome et vicaire-général de toute la Toscane, de la Lombardie et de la Marche, et de plus vicaire-général de tout le pays d'outre-mer, et chef suprême de tous les chrétiens qui se trouvaient outremer, et des Ordres du Temple, de l'Hôpital, et des Allemands [1]; aussi bien que des cités, châteaux, villes, et de toutes les nations chrétiennes qui y étaient, ou pourraient y venir; il avait aussi l'appui du Saint-Père et de la sainte église romaine, qui le regardaient comme leur soutien et défenseur ; il avait encore pour lui la maison de France ; car son frère, avant sa mort, avait recommandé son frère Charles au roi Philippe, qui devenait roi de France. Il comptait donc sur lui comme il eût fait sur son frère Louis, s'il eût vécu. En considérant donc sa puissance, il ne pouvait redouter le roi En Pierre; il se pénétra bien de son pouvoir, mais il ne songea pas à celui de Dieu. Or, celui qui ne se confie qu'en son pouvoir sans songer à celui de Dieu, peut être certain que Dieu le lui fera sentir, et démontrera à tout le monde qu'il ne peut rien, et qu'il n'y a

---

1. Chevaliers de l'Ordre Teutonique.

de puissance que celle de Dieu ; mais j'ai tant parlé déjà de cette puissance de Dieu, que je n'en parle plus. Or, ce roi se reposait ainsi sur ses forces.

CHAPITRE XLIII.

Où l'on raconte quelle fut la cause qui fit révolter l'île de Sicile contre le roi Charles ; comment ledit roi assiégea Messine ; et comment Boaps s'insurgea contre son frère Mira-Busach, et se fit couronner roi de Bugia.

Étant plein de ces hautes pensées, il avait placé dans toute l'île des officiers qui faisaient bien du mal, et étaient fort insolents. Ils étaient convaincus qu'il n'y avait pas au monde d'autre Dieu que le roi Charles, de sorte qu'ils ne respectaient ni Dieu ni hommes ; cela était arrivé à un tel point, qu'il est surprenant que les Siciliens n'égorgeassent pas les Français, plutôt que de souffrir tout ce qu'ils leur faisaient. Entre autres méfaits, il se trouva qu'aux fêtes de Pâques [1], dans une église de Palerme, qui est auprès du pont de l'Amiral, dans laquelle

1. Le 30 mars 1282, lendemain de Pâques, eut lieu le soulèvement de Palerme, qui fut suivi bientôt de l'insurrection générale des Siciliens contre les Français. Le massacre, presque général, qui en fut fait, est connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes.*

on célèbre les fêtes de Pâques, et où se rendent par piété toute la cité, et principalement toutes les femmes de Palerme, il se trouva un jour avec les autres, quelques dames de la noblesse, qui étaient de très belles personnes, accompagnées de quelques jeunes gens, leurs parents. Les Français, pour avoir un prétexte de faire à ces dames des attouchements indécents, prétendirent que les jeunes gens portaient des armes; et les visitèrent. Voyant qu'ils n'en avaient pas, ils les accusèrent de les avoir confiées aux dames, et comme pour s'en assurer ils placèrent leurs mains sur le sein de ces personnes et les caressaient. D'autres hommes, qui étaient avec d'autres femmes, virent les Français maltraiter ces jeunes gens à coups de cannes, et ceux-ci s'échapper en criant : « Ciel! qui pour» rait supporter tant d'insolence ! » Ces cris parvinrent à Dieu, et il voulut que ces gens fussent punis de cette action et de tant d'autres. Il enflamma le courage de ceux qui étaient présents, et ils s'écrièrent : « Qu'ils meurent! Qu'ils meurent! » La révolte fut si enflammée par ces cris, que les sergents français furent tous tués à coups de pierres; après quoi les Siciliens entrent dans Palerme, en s'écriant : « Que tous les Français, » hommes, femmes, périssent! » Tout le monde courut aux armes, et tous les Français trouvés dans Palerme furent mis à mort. Les révoltés désignèrent alors pour leur chef messire Aleynep, qui était un des hommes les plus éminents de Si-

cile ; après quoi, ayant formé un corps d'armée, ils parcoururent et visitèrent toute la Sicile ; et tant qu'on trouva des Français, il en fut tué. Enfin, toute la Sicile se souleva contre le roi Charles; on tua tous les Français qu'on put rencontrer ; il n'en échappa pas un de ceux qui étaient en Sicile [1]. Cela advint par la miséricorde de Dieu, qui souffre bien pendant un temps le pécheur, mais qui fait tomber le glaive de sa justice sur les méchants qui ne veulent point s'amender. C'est ainsi qu'il en accabla ces maudits orgueilleux qui dévoraient le peuple de Sicile, toujours bon et soumis envers Dieu et envers ses seigneurs; ce peuple est aujourd'hui ce qu'il fut et sera toujours, s'il plaît à Dieu, c'est-à-dire le peuple le plus loyal envers ses maîtres, ainsi que vous l'apprendrez.

Quand le roi Charles fut instruit de l'échec qu'il avait éprouvé, il se courrouça vivement, et réunit une grande armée ; il vint assiéger Messine, par terre et par mer [1]; il vint avec quinze mille hommes à cheval, de l'infanterie sans nombre, et cent galères, contre une cité qui n'était point murée, et qui devait être prise à l'instant, vu son peu de défense, si le pouvoir de Dieu, qui protégeait le bon droit des Siciliens, n'eût été plus fort que le sien.

---

1. Un gentilhomme français, fort estimé, nommé Porcelet, fut épargné au milieu des massacres.

2. Charles arriva le 16 juillet, 1282, devant Messine.

Je laisse le roi Charles assiégeant Messine, et vais parler de la maison de Tunis et de ce qui s'y passa.

Mira-Busach ayant été fait roi par les mains du roi En Pierre d'Arragon, son frère Boaps s'en alla à Bugia et à Constantine, et, avec l'appui de ces deux villes, il s'éleva contre son frère, et se fit couronner roi de Bugia. Chacun d'eux resta en son royaume, et avant sa mort, Boaps nomma roi de Bugia, Mira-Bosecri, son fils aîné, et seigneur de Constantine, Bugron, son second fils.

CHAPITRE XLIV.

Comment Bugron, fils de Boaps et roi de Constantine, envoya des députés au roi d'Arragon, pour lui faire dire qu'il voulait se faire chrétien et devenir son homme, et lui donner Constantine et tout son pays; et l'immense armement que fit le roi En Pierre pour passer à Alcoyll.

Après cela, ledit Mira-Bosecri voulut s'emparer de Bugron, et lui ravir son héritage. Celui-ci, apprenant ce dessein, vit bien qu'il ne pourrait se défendre, à moins qu'il n'eût recours au roi d'Arragon. Il lui fit dire qu'il désirait se faire chrétien par ses mains, et l'engagea à se rendre à Alcoyll, qui est le port du pays de Constantine; il lui disait que de là il n'aurait qu'à se rendre à Constantine, et qu'il lui livrerait cette cité, une des plus fortes qui

existe; que lui se ferait chrétien; qu'il lui remettrait toutes les terres qu'il possédait, et se déclarerait son homme, son filleul, son vassal; et il le conjurait au nom de Jésus-Christ de le lui permettre, car de quelque manière que ce fût, il voulait le faire ainsi, Dieu lui ayant mis ce dessein dans l'âme.

Le roi ayant entendu ces choses, que lui mandait le seigneur de Constantine, leva les mains au ciel, et dit : « Seigneur, mon Dieu, louanges et grâces » vous soient rendues de ce que vous faites en ma » faveur. Si cela doit arriver pour votre gloire et » pour le bien de mon royaume, que la chose » vienne à bonne fin ! »

Les envoyés étaient deux chevaliers prudents, qui feignirent d'être venus à l'occasion de quelques captifs à délivrer; et ils remplirent leur mission si secrètement, qu'il n'y eut que le roi qui fut instruit de cela. Le roi manda eut deux marchands sages et avisés; il leur dit de charger deux navires de leurs marchandises, et les fit partir pour Alcoyll. Les deux Sarrazins partirent avec dix captifs qu'ils avaient rachetés pour cacher leur propre origine. Le roi ordonna à ces marchands, quand ils seraient à Alcoyll, de monter à Constantine avec une partie de ces marchandises, de voir Bugron, et de savoir si ce que ces envoyés avaient dit était vrai. Ainsi le roi voulait découvrir la vérité; car les marchands étaient prudents, et lui étaient dévoués. Il leur commanda, sous peine de

punition de leurs corps et de leurs bien, de ne rien confier à personne. La chose fut ainsi mise à exécution.

Arrivés à Constantine, ils racontèrent le fait à Bugron, et alors le roi et Bugron furent également assuré de leurs intentions mutuelles. Le roi s'occupa dès lors à faire construire des galères, des navires et des barques pour transporter des chevaux; et sur toute la côte on fit de grands navires et d'immenses apprêts pour tout ce qui est nécessaire au passage d'un tel seigneur; de sorte que par tous les royaumes, chacun était émerveillé de ces grands préparatifs. A Collioure, les forgerons ne faisaient que des ancres, et tous les charrons qui se trouvaient à Roselle, étaient venus à Collioure pour construire des vaisseaux, navires, barques, galères; de même à Roses, Torella, Palamos, Saint-Felix, Saint-Paul-de-Marestin. Il faut bien parler de Barcelonne, où l'on fabriquait en toute hâte, ainsi qu'à Tarragone, Tortose, Paniscola, Valence; enfin sur tous les bords de la mer. Dans l'intérieur, on faisait des balistes, batteries, crochets, lances, dards, cuirasses, casques, jambards, cuissarts, écus, pavois et mangoneaux sur la plage se faisaient des trébuchets; dans les carrières et ailleurs, on préparait des pierres propres à être lancées; les travaux étaient si grands, que le bruit s'en répandit dans tout le monde.

CHAPITRE XLV.

Comment le roi de Majorque et l'infant En Sanche prièrent le roi En Pierre de leur dire quelles étaient ses intentions; et comment le roi En Pierre refusa de le dire; seulement il confia son pays à l'infant En Sanche.

Le roi de Majorque alla vers le roi d'Arragon; il le pria de lui communiquer ce qu'il avait résolu de faire, offrant de le suivre avec toutes ses forces. « Je ne désire pas, lui répondit son frère, » que vous me suiviez; mais bien que vous demeu- » riez et preniez soin de tout mon royaume. Au » reste, je vous prie de n'être point fâché si je ne » vous découvre pas mes projets; car s'il était quel- » qu'un au monde à qui je voulusse ouvrir mon » cœur, ce serait à vous; mais je ne puis vous faire » part du but de ce voyage. Je vous prie aussi de ne » pas prendre en mauvaise part si je n'accepte les » secours de personne au monde, me reposant sur » ceux de Dieu, de mes vassaux et de mes sujets. »

Là-dessus, le roi de Majorque n'insista pas davantage. Le roi de Castille et son neveu l'infant firent la même démarche. L'infant En Sanche vint en Arragon, et offrit, de la part de son père et de la sienne, de le suivre en personne, avec toutes ses forces; il lui promit trente ou quarante galères de Séville, et de ses autres ports, bien armées et appa-

reillées. Que vous dirai-je? La même réponse lui fut faite qu'à son frère le roi de Majorque, excepté qu'il lui recommandait le soin de son royaume, le regardant comme son fils. Le seigneur infant lui répondit qu'il acceptait volontiers cet ordre, et qu'il n'avait qu'à prévenir tous ceux qui étaient munis de ses procurations, que dès qu'ils auraient besoin de quelque secours que ce fût, ils le lui fissent dire; et que, toutes affaires cessantes, il s'y rendrait avec toutes ses forces. Le roi d'Arragon en fut très charmé; il l'embrassa plus de dix fois; après quoi ils prirent congé l'un de l'autre. L'infant retourna en Castille, et rendit compte au roi son père de tout ce qui s'était passé entre eux. « O Dieu! s'écria le roi, quel prince a un cœur » pareil au sien! »

Peu de temps après, le roi de Castille mourut, et l'infant En Alphonse lui succéda; mais je laisse là le roi En Sanche de Castille, et retourne au roi d'Arragon.

CHAPITRE XLVI.

Comment, après le départ de l'infant En Sanche, le roi En Pierre commença à reconnaître les côtes de la mer, à faire préparer des biscuits et autres objets, et à envoyer ses ordres écrits à tous ceux de ses sujets qui devaient le suivre.

L'INFANT En Sanche étant parti, le roi d'Arragon alla parcourir toutes ses côtes, pour inspecter les travaux. Il ordonna à Sarragosse, Tortose, Barcelonne et Valence, de faire du biscuit; il s'en fabriqua tellement, que Tortose ne pouvait le contenir, et on fut obligé de construire des barraques en bois pour l'y renfermer. En même temps, il écrivit à tous les nobles de son royaume qu'il voulait avoir avec lui dans cette expédition, de se préparer à le suivre avec tant de cavaliers, tant de gens de trait et tant de piétons; et il leur faisait parvenir, soit dans leurs terres, soit là où ils voulaient, tout l'argent dont ils avaient besoin. Il fit dire que personne ne s'occupât à se procurer des viandes, du vin, ni de l'avoine, parce qu'il aurait soin d'avoir tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Le roi faisait cela afin qu'ils n'eussent tous qu'à se préparer de leur personne, et qu'ils arrivassent bien armés.

La chose alla ainsi; car on ne vit jamais aucun passage aussi bien fourni d'hommes, de chevaux,

de gens de trait, de gens de pied, de marins, que le fut celui-ci. Les ordres furent si bien donnés, qu'il s'y trouva vingt mille almogavares, tous de la frontière, et huit mille gens de trait des montagnes. Le roi voulut avoir auprès de lui mille cavaliers, tous de haut parage, un grand nombre de gens de trait de Tortose, d'Arragon et de Catalogne, et des compagnies particulières. Que vous dirai-je? l'armement était si considérable, que tous les rois et princes du monde, soit chrétiens, soit sarrazins, qui avaient des possessions maritimes, se tenaient sur leurs gardes, et craignaient beaucoup pour leur pays; car nul homme au monde n'était instruit de ses projets.

CHAPITRE XLVII.

Comment le pape, le roi de France et autres princes chrétiens envoyèrent devers le roi d'Arragon, le priant de leur dire quelles étaient ses intentions; et comment chacun d'eux reçut la même réponse.

Le pape lui envoya demander ce qu'il voulait faire, ajoutant qu'il pourrait aller en tel lieu où il serait lui-même disposé à lui offrir et de l'argent et des indulgences. Le roi lui répondit qu'il lui était infiniment obligé de ses offres; mais qu'il le priait de ne pas s'offenser s'il ne pouvait, en ce moment, lui communiquer ses projets; que sous peu il le

pourrait, et qu'alors il réclamerait ses secours en argent et en indulgences; mais qu'il voulût bien l'excuser pour le présent. Les envoyés du pape lui rapportèrent cette réponse; sur quoi il dit : « Sur ma foi, voici un second Alexandre. »

Il vint au roi d'Arragon d'autres envoyés de la part du roi de France, son cousin, avec des questions pareilles à celles du pape, et ils s'en retournèrent avec une pareille réponse.

Il en vint aussi du roi d'Angleterre et de bien d'autres, et tous reçurent une même réponse. Il en fut du pape et des rois comme des comtes. Je ne dis rien des princes sarrazins, mais chacun d'eux était épouvanté, craignant que l'orage ne tombât sur lui. C'était la chose la plus merveilleuse du monde, que la grande quantité de signaux et de gardes qui étaient sur la terre de Barbarie. Les gens du roi de Grenade lui disaient : « Seigneur, » comment ne fortifiez-vous pas Bera, Almérie, » Servenia, Monecha, et Malicha; car le roi d'Ar- » ragon viendra vous attaquer. — Insensés, leur » disait le roi, qu'osez-vous avancer? ignorez- » vous que le roi d'Arragon a une trève de cinq » ans avec moi; et pensez-vous qu'il veuille en- » freindre sa promesse? Non, ne le croyez point; » c'est un homme si franc, si généreux, que pour » rien au monde il ne voudrait manquer à sa pa- » role. Plût à Dieu qu'il voulût me permettre d'aller » avec lui, soit qu'il marchât contre les chrétiens, » soit qu'il attaquât les Sarrazins; car je le suivrais

» à mes frais et à mes périls. Ainsi, croyez-moi, » abandonnez une telle pensée ; je ne veux pas que » dans tout mon pays il soit placé une seule garde » de plus pour cela. La maison d'Arragon est la » maison de Dieu, de la foi et de la franchise. »

Enfin, tout l'univers était à penser le vol que prendrait le prince, avec des ailes aussi étendues. Tels ou tels pouvaient en avoir peur, mais Bugron était fort satisfait. Je laisse ces raisonnements de côté, et vais parler du roi d'Arragon et de ses grands armements.

CHAPITRE XLVIII.

Comment le roi En Pierre, après avoir terminé ses visites, tint ses cortès à Barcelone, dans lesquelles il régla les affaires du royaume, et fit amiral son fils En Jacques-Pierre, qu'il chargea de surveiller les travaux qui se faisaient en Catalogne, ainsi que la construction des galères; et comment, à jour fixe, tout le monde fut rendu au port Fangos.

Ledit seigneur roi ne cessait de visiter, examiner et hâter tous ses ouvrages; et à cause de lui, on termina en huit jours autant de travail qu'on aurait pu en faire dans l'espace d'un mois. Or, voyant que tout était presque terminé, il convoqua ses cortès à Barcelonne, et là il régla les affaires de son royaume et les objets relatifs à son expédition. Il nomma amiral un fils naturel qu'il avait, et qui se nommait En Jacques-Pierre, jeune homme très aimable et fort capable en toutes

choses. En Jacques-Pierre prit le bâton d'amiral, et nomma vice-amiral un chevalier catalan, de très bonne maison, nommé En Cortada, qui était un homme rempli de sagesse et de bravoure, et possédait toutes les qualités propres à la chevalerie. Après cela, il ordonna que tous ceux qui étaient du voyage, fussent rendus au port de Fangos [1] le premier jour du mois de mai, tout armés et prêts à s'embarquer. Il voulut aussi que En Raymond Marquet et En Bérenger Mallol, fissent l'inspection des travaux de Catalogne ainsi que des galères, barques et navires. Il désigna encore de bons marins pour tenir l'œil aux préparatifs du passage qui se faisaient aux lieux de leurs résidences. Dans Valence, le seigneur En Jacques-Pierre donna l'ordre d'inspecter l'armée qui était dans le royaume de Valence, composée de cavaliers, d'almogavares et d'hommes de trait des montagnes. Enfin, en tous lieux, soit de la côte, soit de l'intérieur, le roi voulut que les troupes et les travaux fussent exactement inspectés, afin qu'au jour désigné, tout fût prêt et sur terre et sur mer, les uns à Tortose, les autres à Fangos. Que vous dirai-je encore? Tout le monde s'y rendit avec la meilleure volonté. Ceux qui devaient emmener cent ballistes en emmenèrent le double, et les gens de service qui les suivaient, sans même qu'on le voulût, refusèrent de recevoir une solde. Tous

1 Ce port est maintenant fermé par les alluvions de l'Ebre.

les chefs qui étaient en Arragon, en Catalogne et Valence, et les syndics de toutes les cités s'y rendirent. Le roi vint et campa devant le port Fangos, où toute la flotte était rendue, avec tout ce qui était nécessaire au voyage; de sorte que le roi, les comtes, barons, chevaliers, almogavares, et les gens des compagnies, n'avaient plus qu'à s'embarquer.

CHAPITRE XLIX.

Comment le roi En Pierre fit publier que qui voudrait pourrait s'embarquer au port Fangos et prendre congé; et comment le comte de Pallars, au nom de tous, pria le roi de lui dire quelles étaient ses intentions, ce qu'il ne voulut point faire; et des précautions qu'il prit pour en faire part aux patrons et mariniers.

Le roi s'étant assuré que tout était prêt, navires, galères et vaisseaux, en fut charmé; il ordonna aux gens de tous états et aux troupes de se tenir prêts pour entendre ce qu'il avait à leur dire, les prévenant qu'après avoir parlé, il voulait s'embarquer et partir. A cette annonce, tous se rendirent à l'assemblée, prélats, nobles, chevaliers et toutes autres personnes. Lorsqu'on fut réuni, le roi monta sur une balustrade en bois qu'il avait fait élever à une telle hauteur que tout le monde pût le voir et l'entendre; et vous pouvez croire qu'il fut attentivement écouté. Il commença

à parler et à dire d'excellentes choses à ceux qui devaient le suivre et à ceux qui devaient rester. Lorsqu'il eut terminé son discours, le noble En Roger, comte de Pallars, qui était du voyage, se leva et lui dit :

« Seigneur, tous ceux de vos sujets qui partent » avec vous, aussi-bien que ceux qui demeurent, » ont entendu avec beaucoup de plaisir ce que vous » leur avez dit, et tous vous supplient de leur dire » où vous voulez aller. Il n'y aura nul inconvénient » à leur faire part de vos desseins, puisqu'on » est au moment de s'embarquer ». Il ajouta que ceux qui n'étaient pas de l'expédition, comme ceux qui en étaient, seraient satisfaits, aussi-bien que certains marchands et autres braves gens qui se disposeraient à porter à l'armée des approvisionnements de viandes et autres rafraîchissements, et que les villes et cités enverraient de temps à autre des secours de toutes sortes.

Le roi répondit : « Comte, il faut que vous sa- » chiez, vous et tous ceux qui sont ici, comme » ceux qui ne s'y trouvent pas, que si j'étais » persuadé que ma main gauche sût ce que doit » faire ma droite, j'arracherais ma main gauche. » Or donc, qu'il ne soit plus question de cela ; » mais que ceux de vous qui doivent me suivre, » se disposent à s'embarquer ».

Quand le comte et les autres eurent ouï des paroles aussi fermes, ils ne répliquèrent point ; toutesfois ils dirent : « Ordonnez, seigneur, et nous

» obéirons ; veuille le Seigneur, et la Vierge » Marie et toute la cour céleste, que vos projets » s'accomplissent à honneur, ainsi qu'à votre gloire » et à l'accroissement de votre puissance et à l'hon- » neur de vos sujets! puissent-ils nous accorder le » pouvoir de vous servir de telle manière que Dieu » et vous en soyiez satisfaits! »

Là-dessus, le comte d'Ampuries, le vicomte de Rocaberti et autres gentilshommes qui n'étaient pas du voyage, se levèrent et dirent : « Seigneur, » daignez permettre que nous aussi nous nous em- » barquions avec vous, et ne nous laissez point ici; » car nous sommes prêts, aussi-bien que ceux qui » en ont déjà reçu l'ordre. »

Le roi leur répondit : « Nous sommes très re- » connaissant de votre offre et de votre bonne vo- » lonté, mais nous sommes assuré que vous nous » servirez autant en restant ici, que les autres en » nous accompagnant. »

Ayant ainsi parlé, il les bénit, les signa tous et les recommanda à Dieu; et si jamais on entendit des pleurs et des cris, ce fut au moment des adieux. Le roi, qui était bien le prince qui avait le plus de force d'ame, ne put s'empêcher de pleurer. Il se leva et alla prendre congé de la reine et des infants. Il leur fit des amitiés, les caressa et leur donna sa bénédiction. On lui avait préparé un vaisseau armé, et il s'embarqua, accompagné d'autant de bénédictions que seigneur en reçut jamais. Lorsqu'il fut embarqué, chacun en fit autant.

En deux jours tout le monde fut à bord, et, sous le bon plaisir de Notre-Seigneur vrai Dieu, de Notre-Dame sainte Marie et de tous les saints et saintes, ils firent tous voile du port Fangos pour ce voyage, l'année de l'Incarnation de Notre-Seigneur vrai Dieu Jésus-Christ, douze cent quatre-vingt-deux. Il s'y trouva plus de cent cinquante voiles d'une ou d'autre espèce. Étant parvenus à vingt milles en mer, l'amiral En Jacques-Pierre alla avec un vaisseau armé à tous les navires, vaisseaux, galères, barques, et remit à chaque chef un ordre scellé et cacheté du sceau du roi, clos et fermé par ledit cachet. Il ordonna à chaque patron de prendre la route du port Mahon dans l'île de Minorque, d'entrer dans ledit port, et de s'y rafraîchir; et lorsqu'ils seraient en mer, hors du port Mahon, à la distance de dix milles, d'ouvrir l'ordre, mais non pas plus tôt, sous peine de punition corporelle; après quoi ils suivraient la route que ledit seigneur roi leur désignait dans son ordre. On fit ce que l'amiral avait prescrit.

CHAPITRE L.

Comment la flotte du roi En Pierre entra à Mahon, port de Minorque ; et de la grande méchanceté que l'Almochérif de Minorque fit au roi, ce qui fut cause qu'on coupa la tête à Bugron.

Ils entrèrent tous au port de Mahon, et s'y rafraîchirent. L'Almochérif de Minorque vint au roi et lui dit : « Seigneur, que souhaitez-vous? ordonnez ce » que vous voulez que je fasse ; et si vous venez » pour vous emparer de l'île, je suis prêt à vous » obéir. »

Le roi lui répondit : « Ne craignez rien, nous » ne venons causer aucun mal à votre île, soyez-en » convaincu. »

L'Almochérif se leva, lui baisa les pieds et lui rendit grâces ; et aussitôt il fit livrer au roi et à la flotte une quantité prodigieuse de rafraîchissements, qui leur suffisaient bien pour vivre au-delà de huit jours ; toutesfois, il commit une bien mauvaise action ; car dans la nuit il fit partir pour Bugia et toute la côte une barque armée, montée par des Sarrazins, pour annoncer que le roi était, avec toute sa flotte, dans le port de Mahon ; qu'il pensait qu'ils iraient à Bugia, et qu'ils devaient prendre garde à eux. Bugron ayant, ainsi que les autres, appris cette nouvelle, en éprouva une joie incroyable ; et, au lieu d'être discret, se livrant à sa

satisfaction, il fit part de son espérance à quelques amis intimes, et à des parents auxquels il confiait ses secrets. Il fit cela aussi, afin de se disposer à faire ce qu'il avait promis au roi; mais l'un de ceux à qui il s'était confié répandit la chose par toute la cité, et en fit part aux cavaliers sarrazins qui étaient avec lui. Que vous dirai-je? Tous se soulevèrent avec grande rumeur, et lui coupèrent la tête, ainsi qu'à douze autres, qui étaient d'intelligence avec lui. Ils firent dire au roi de Bugia de venir s'emparer de la cité et de toute la terre; et il le fit ainsi. Cessons en ce moment de parler d'eux, et revenons au roi d'Arragon.

CHAPITRE LI.

Comment le roi En Pierre aborda au port d'Alcoyll, et comment il apprit la mort de Bugron, ce qui l'affligea beaucoup; du grand nombre de Moabites qui se réunirent, tandis que les nôtres se fortifiaient; et des hauts faits d'armes qu'ils firent an moyen des heureux secours que leur fournit la Catalogne.

Le roi ayant fait rafraîchir sa flotte, partit de Mahon, et quand on fut à dix mille en mer, chacun ouvrit l'ordre écrit, dans lequel se trouva la notification de se rendre au port d'Alcoyll. Ils prirent terre à la ville d'Alcoyll. Les habitants s'enfuirent; il n'en resta qu'un petit nombre. Alors la cavalerie débarqua, ainsi que toutes les troupes. Le roi demanda aux Sarrazins qui avaient été pris,

des nouvelles de Bugron. Ils lui dirent ce qui s'était passé, ce dont le roi fut très affligé; cependant, comme il était venu, il voulut que son voyage réussît selon la volonté de Dieu et pour la sainte foi catholique. Il ordonna de construire un mur avec des barres de bois, liées au moyen de cordes et d'anneaux, et d'en entourer la ville et l'armée. Il fit descendre des vaisseaux les ouvriers qu'il avait amenés, et ils fermèrent les barrières et les chemins par lesquels les ennemis pouvaient arriver en dehors de ces murailles. Tandis qu'on s'occupait de ces ouvrages, il se réunit aux environs plus de trente mille cavaliers sarrazins, et une si grande quantité de gens de pieds, que la plaine et les montagnes en étaient couvertes. Les maudits Moabites allaient prêchant et criant par toute la Barbarie, répandant leurs absolutions sur leur méchante race. Dans l'espace d'un mois, il s'y rendit plus de cent mille hommes à cheval et une quantité innombrable d'hommes à pied. Le comte de Pallars voyant une si grande réunion de gens, fit construire un lieu de retraite, en bois et en briques, sur une hauteur voisine de la ville d'Alcoyll; et de là avec quelques autres, il fondait tous les jours sur les ennemis; de sorte que ce lieu fut nommé le Pic de l'escarmouche. Là se faisaient chaque jour de tels faits d'armes, qu'on ne pourrait pas les compter; enfin, quiconque eût aimé à voir des coups hardis, des coups de maître, pouvait se satisfaire en allant en ces lieux.

Quand on était au fort de la mêlée, si le roi voyait que les chrétiens fussent les plus faibles, il s'élançait dans la foule et combattait au plus épais des ennemis. Ne croyez pas que jamais Alexandre, Rolland ni Olivier, aient pu faire des exploits pareils à ceux que le roi faisait chaque jour, et, à son exemple, tous les nobles, chevaliers, almogavares et hommes de mer qui s'y trouvaient. Chacun peut s'imaginer combien il était nécessaire au roi et à tout son monde que cela fût fait ainsi, puisqu'ils se trouvaient en une place sans défense, au milieu d'une plaine, sans fossés et sans murailles, si ce n'est la palissade dont j'ai parlé; et ils avaient en face d'eux, des rois, fils de rois, barons et moaps sarrazins, qui étaient la fleur de tous les Sarrazins du monde, et qui n'étaient venus que pour anéantir les chrétiens. S'ils s'étaient bornés à se tenir sur la défensive, il leur en fût mésarrivé, ce à quoi ils devaient faire gande attention; et là où étaient les plus beaux faits d'armes et le plus grand danger, là se trouvait avec le plus de plaisir le roi ainsi que les siens. Jamais armée ne fut mieux approvisionnée que celle-là, et l'abondance allait toujours croissant. Lorsqu'on sut en Catalogne que le roi était à Alcoyll, chacun, comme s'il eût dû obtenir des indulgences, chargeait sur les navires et vaisseaux des troupes, des provisions de bouche, des armes et des secours de toutes sortes. Ils faisaient si bien qu'il arrivait quelques fois, vingt et trente voiles chargées de

toutes choses, tellement que le marché y était mieux pourvu qu'en aucun lieu de la Catalogne.

Quand le roi eut pris connaissance du pays et des forces des Maures et Sarrazins, il pensa qu'il serait facile de s'emparer de la Barbarie, si le pape voulait fournir des secours en argent et en indulgences; il vit que jamais les chrétiens ne se trouvèrent en meilleure position; que jamais roi de France ni d'Angleterre, ni le roi Charles, qui passèrent en ces contrées et à Tunis, au moyen des croisades et des trésors de l'Église, n'occupèrent autant de pays en Barbarie, qu'il le faisait en ce moment; que de Tanger à Bona, il n'osait paraître un Sarrazin; et que par toute cette plage, les chrétiens apportaient du bois à l'armée; qu'ils y tenaient leurs troupeaux sans qu'aucun Sarrazin s'en approchât; que les chrétiens au contraire faisaient des incursions à cheval, à trois et quatre journées, et enlevaient des hommes et du bétail; et que les Sarrazins n'osaient s'éloigner de leur armée, craignant d'être aussitôt captifs. En effet, nos gens en enlevaient chaque jour quelques-uns; aussi pendant un mois il s'en faisait journellement des encans. Le roi et l'armée se regardaient comme en toute sûreté; c'était une chose merveilleuse. Quelquefois le roi chargeait avec cinq cents hommes à cheval, et laissait les autres aux barrières; et manœuvrant ainsi, il faisait éparpiller les Sarrazins, de manière qu'ils étaient isolés les uns des autres; et il s'en faisait alors un tel carnage, que ce serait une folie

que de vouloir le raconter. Ils en prenaient aussi une telle quantité, qu'un Sarrazin ne se vendait pas plus d'un double. Ainsi, tous les chrétiens étaient riches et satisfaits, et le roi par-dessus tous les autres.

Je cesse de vous entretenir de ces faits d'armes de tous les jours, pour vous entretenir des pensées qui occupaient le roi.

CHAPITRE LII.

Comment le seigneur En Pierre étant à Alcoyll, envoya le noble En Guillem de Castellnou, au pape, pour le prier de le seconder, au moyen de ses fonds et d'une croisade, afin de pouvoir faire la conquête de la Barbarie.

Le roi voyant que les choses allaient si bien et étaient si honorables pour la chrétienté, ordonna au noble En Guillem de Castellnou, commandant de la Catalogne, et son parent, de se rendre auprès du Saint-Père, à Rome, avec deux galères. Il mandait audit noble, de s'embarquer aussitôt, et de se rendre à Rome, sans s'arrêter nulle part jusqu'à ce qu'il fût rendu auprès du pape, de saluer lui et tous les cardinaux de sa part, de le prier de faire assembler son consistoire, désirant lui parler en présence de tous ses membres, de la part du roi En Pierre. L'assemblée étant réu-

nie, il devait saluer encore une fois de sa part et le pape et tous les cardinaux, et dire :

« Saint père, monseigneur En Pierre, roi d'Arragon, vous fait savoir qu'il est en Barbarie, » en un lieu nommé Alcoyll, et qu'il pense que de » là il peut se rendre maître de toute la Barbarie. » Si vous voulez bien, Saint-Père, le seconder, » au moyen de vos fonds et de vos indulgences, il » s'écoulera peu de temps avant qu'il ait accompli » en grande partie ce dessein. J'ose vous assurer » qu'avant trois mois il sera maître de la ville de » Bona, où saint Augustin fut évèque, et ensuite » de la ville de Tanger. Ces deux villes, situées au » bord de la mer, l'une au levant et l'autre au » couchant, non loin d'Alcoyll, étant une fois » conquises, il ne tardera pas à s'emparer de toutes celles qui se trouvent le long de la côte. » Quiconque pourrait occuper ces côtes, serait » maître de la Barbarie entière, et ces gens-là se » trouvant si pressés, se feraient chrétiens pour la » pluspart. Saint-Père, le seigneur roi vous prie » donc, au nom de Dieu, de lui rendre ce seul » service, et dans peu de temps les revenus de la » sainte Église s'élèveront plus haut qu'ils ne se sont » jamais élevés. Vous voyez à quel point le roi » son père a fait monter lesdits revenus de la » sainte Église, sans avoir besoin du secours de » personne. Voilà, Saint-Père, ce qu'il demande » et requiert, en vous priant de ne point tarder » à le secourir.

Si par hasard il vous répondait : « Pourquoi
» n'a-t-il point dit cela aux envoyés que nous lui
» avons adressés en Catalogne ?—Vous répondrez :
» C'est qu'alors, Saint-Père, il n'était pas encore
» temps de vous dévoiler son secret, ni à qui que
» ce fût, puisqu'il avait promis et juré à Bugron
» de ne le communiquer à aucun homme au
» monde. Ainsi, vous ne pouvez lui en savoir mau-
» vais gré. — Enfin, s'il se refusait à nous accorder
» aucun secours, protestez de notre part, et décla-
» rez dans cette protestation, que s'il ne nous en-
» voie le secours que nous lui demandons, ce
» sera par sa faute seule que nous reviendrons
» dans notre royaume; et qu'il doit savoir que
» nous n'avons pas en notre puissance assez de
» fonds pour pouvoir séjourner long-temps ici.
» Dieu veuille qu'il sache quelle est notre pen-
» sée, qui est que dans le cas où il nous accorde-
» rait les secours que nous lui demandons, nous
» nous emploierons tous les jours de notre vie à
» faire fructifier la sainte foi catholique, et spé-
» cialement dans le pays où nous nous trouvons.
» Toutesfois, nous vous exhortons à remplir cette
» mission le plus prudemment possible.

— « Seigneur, répondit le noble En Guillem de
» Castellnou, j'ai bien compris ce que vous m'avez
» ordonné de faire, et avec l'aide de Dieu, je m'en
» acquitterai de manière à ce que vous en soyez
» satisfait et m'accordiez votre bénédiction et vos
» grâces; je prie Dieu de vous soutenir, de vous

» garder de tout mal, et de vous accorder la vic-
» toire sur tous vos ennemis. Si toutesfois, sei-
» gneur, il était de votre bon plaisir de choisir
» parmi vos hommes les plus distingués que
» vous avez ici, pour les envoyer à ma place, je
» le verrais avec grand plaisir, et je rendrais grâce
» à Dieu et à vous; car il me fâche de vous voir
» tous les jours exposé dans des lieux où je ne suis
» jamais assez proche de vous. »

Le roi sourit et lui dit: « Je ne doute pas En
» Guillem que vous ne préférassiez rester ici plutôt
» que de partir; quant au délit dont vous nous char-
» gez, sur ce que nous nous exposons dans les com-
» bats, il est certain qu'en Catalogne et dans tous
» nos royaumes, vous êtes un de ceux à qui on peut
» dire la même chose; mais soyez assuré que lors-
» que vous reviendrez, vous trouverez encore tant
» à faire, que vous pourrez voir combler vos dé-
» sirs. Nous avons une telle confiance en vous, que
» nous sommes persuadé que dans cette ambas-
» sade, ainsi qu'en de plus grandes choses, vous
» vous tirerez d'affaire aussi bien qu'aucun de nos
» barons. Partez-donc: que Jésus-Christ vous con-
» duise, et vous ramène sain et sauf auprès de
» nous! »

Là-dessus, ledit noble inclina, et voulut lui baiser les pieds; mais le roi ne le souffrit point; il le prit par la main et le baisa à la bouche. Aussitôt deux galères étant préparées et armées, il s'embarqua et partit. Dieu le conduise à bien! Je

le laisse aller, et parlerai du roi d'Arragon et de ses grands faits d'armes, qui avaient lieu tous les jours.

CHAPITRE LIII.

Comment les Sarrazins se disposaient à livrer une grande bataille et détruire la bastide du comte Pallars ; et comment leur projet fut dévoilé par un Sarrazin du royaume de Valence.

Un jour les Sarrazins décidèrent de venir en corps de bataille attaquer la bastide du comte de Pallars et de l'emporter, ou de périr tous. Comme ils avaient pris cette résolution, un Sarrazin qui était du royaume de Valence, vint, pendant la nuit, le dire au roi. « Quel est le jour où l'on doit » faire cette attaque? demanda le roi. —Nous sommes » au Jeudi, répliqua le Sarrazin, eh bien, c'est » dimanche prochain qu'ils ont choisi pour leur » expédition, parce qu'ils savent que c'est pour » vous un jour de fête, et qu'ils pensent qu'alors » vous et vos barons vous serez tous à la messe. »

Le roi lui dit : « Vas à la bonne aventure; je » te sais bon gré de ce que tu m'as dit; et tu peux » croire qu'aux lieux où tu es né tu seras enrichi » par nous au-dessus de tes amis. Nous désirons que » tu séjournes parmi ces gens-là, et que tu nous fasses » part de tout ce qu'ils feront; samedi au soir,

» viens nous dire ce qui aura été résolu. — Sei-
» gneur, dit-il, je serai auprès de vous. »

Le roi lui fit donner vingt doubles d'or, et il partit. Il ordonna ensuite aux gardes et vedettes qui veillaient la nuit, de laisser passer cet homme lorsqu'il viendrait à eux, et leur dirait : *Alfandech!* car il était natif de la ville d'Alfandech. Là-dessus il s'éloigna.

Le roi rassembla son conseil et lui fit part de ce qu'avait dit le Sarrazin. Il ordonna à ses vassaux et à ses sujets de se tenir prêts, parce qu'il voulait attaquer les ennemis. Si jamais arme fut joyeuse, c'est celle-là; car les jours leur paraissaient une année.

CHAPITRE LIV.

Comment des envoyés de Sicile vinrent trouver le roi, pleins de douleur et de tristesse; de la réponse satisfaisante qu'il leur fit; et comment les Français sont cruels là où ils ont le pouvoir.

Tandis qu'on était occupé de ces choses, on vit venir du côté du levant deux barques armées; elles arrivèrent directement au port avec des pavillons noirs, et y abordèrent. Si vous désirez savoir quelles étaient ces barques, et par qui elles étaient montées, je vous dirai que c'étaient des Siciliens de Palerme. Il s'y trouvait quatre chevaliers et quatre citoyens envoyés par la commune de Sicile. C'étaient des

hommes sages et expérimentés. Dès qu'ils eurent pris terre, ils se présentèrent au roi, et se jeterent à ses pieds, criant tous les huit : « Seigneur, » merci ! » et ils lui baisaient les pieds. On ne pouvait les ôter de là. Tout ainsi que la Madeleine qui lavait les pieds de Jésus-Christ de ses larmes, ainsi firent-ils aux pieds du roi. Leurs cris et leurs pleurs faisaienl pitié ; ils étaient entièrement vêtus de noir. Que vous dirai-je ? Le roi, se portant en arrière, leur dit : « Que voulez-vous? qui êtes-vous? » d'où venez-vous? — Seigneur, dirent-ils, nous » sommes de la terre orpheline de Sicile, abandonnée de Dieu, de tout seigneur et de toute puis » sance terrestre ; chétifs malheureux, nous sommes » prêts, hommes, femmes et enfants, à périr tous, » si vous ne nous secourez. Nous venons, seigneur, » vers votre royale majesté, de la part de ce peuple » orphelin, vous demander grâce et merci au nom » de la passion que Notre-Seigneur a soufferte sur la » croix pour le genre humain. Ayez pitié de nous ; » daignez nous secourir et nous arracher à la » douleur et à l'esclavage auxquels nous sommes » réduits. Vous devez le faire, seigneur, par trois » raisons : premièrement, parce que vous êtes le » roi le plus saint et le plus juste qui soit au » monde ; secondement, parce que la Sicile doit » appartenir à la reine votre épouse, et après elle » à vos fils les infants, comme étant de la lignée » du saint empereur Fredéric et du saint roi Mainfroi, qui étaient nos rois légitimes ; ainsi, selon

» Dieu, madame la reine Constance, votre épouse, » doit être notre reine, et vos fils et les siens doivent » être nos seigneurs; troisièmement enfin, parce » que tout saint roi est tenu de secourir les orphelins, » les mineurs et les veuves, et la Sicile est veuve » par la perte qu'elle a faite d'un aussi bon roi que » le roi Mainfroi, et les peuples sont orphelins, » puisqu'ils n'ont ni père ni mère qui puisse les » défendre, si Dieu et vous ne venez à leur aide. » Les créatures innocentes qui sont dans l'île, et » n'attendent que la mort, sont comme des mi- » neurs en bas âge, incapables de se conduire » dans ce grand péril. Ainsi, seigneur, ayez pitié » de nous, et venez prendre possession d'un » royaume qui vous appartient; arrachez-le des » mains de Pharaon; et comme Dieu délivra le » peuple d'Israël des mains de Pharaon, ainsi vous » pouvez délivrer ce peuple de la puissance la plus » cruelle, car il n'est pas au monde de plus cruelle » puissance que celle des Français, là où ils sont » les maîtres. »

Le roi, touché de leur malheur, les fit lever et leur dit : « Barons, soyez les bien venus; il est » vrai que ce royaume revient à la reine notre » épouse, et ensuite à nos enfants. Nous sommes » bien fâchés de vos tribulations. Nous avons en- » tendu ce que vous étiez chargés de nous dire, et » tout ce que nous pourrons faire en votre faveur, » nous le ferons. »

Ils répliquèrent : « Que le seigneur vous con-

» serve et vous fasse avoir pitié de nous malheureux!
» Voici des lettres de chacune des cités de Sicile,
» ainsi que des Riches-Hommes, chevaliers, villes
» et châteaux, tous prêts à vous obéir, comme à
» leur seigneur et roi, ainsi qu'à vos successeurs.»

Le roi prit les lettres, au nombre de cent et plus; il ordonna de bien loger ces députés et de fournir à eux et à leurs compagnies tout ce dont ils pouvaient avoir besoin.

CHAPITRE LV.

Comment le Sarrazin de Valence vint, la veille du combat, dire au roi En Pierre de se tenir prêt; comment on se prépara et comment on remporta la victoire; et comment les Siciliens furent ravis d'être témoins de la bravoure des troupes du roi.

Laissons là les envoyés, et revenons aux Sarrazins, qui se disposaient à venir le dimanche attaquer la bastide du comte de Pallars. Le samedi au soir, le Sarrazin revint vers le roi, et lui dit : « Seigneur, soyez prêt, ainsi que votre
» monde, à la pointe du jour, car l'armée sera en
» campagne. — J'en suis bien aise, dit le roi. »
Et il donna aussitôt l'ordre, qu'à l'aube du jour les chevaux fussent armés, et que les hommes, soit almogavares ou gens de mer, fussent tous appareillés et réunis aux barrières; et qu'au bruit des trompettes et des nacaires du roi, quand l'étendard se déploierait, chacun s'écriât : « Saint

» George et Arragon ! » et fondît à l'instant sur l'ennemi, et qu'en attendant chacun allât se reposer ; mais on était si satisfait, qu'on eut bien de la peine à dormir cette nuit-là. Au point du jour, tout le monde fut prêt, cavaliers et gens à pied, et se trouva auprès du roi, hors des barrières.

A l'avant-garde était le comte de Pallars, le noble En Pierre-Ferdinand Dixer, et autres Riches-Hommes.

Quand il fut jour, les Sarrazins marchèrent en ordre de bataille contre la bastide du comte de Pallars, le pic de Picabaralla ; mais dès qu'ils aperçurent les chrétiens tout préparés, ils furent confondus et se tinrent pour morts. Ils auraient volontiers tourné le dos, s'ils l'eussent osé.

Le roi voyant qu'ils hésitaient et restaient immobiles, donna ordre à l'avant-garde d'attaquer. L'étendard fut déployé ; les trompettes et nacaires se firent entendre, et l'avant-garde attaqua. Les Sarrazins tinrent bon, si bien que les chrétiens ne pouvaient les enfoncer, tant ils étaient nombreux et serrés. Le roi chargea avec l'étendard, et fondit au milieu d'eux. Les Maures se débandèrent tellement, que de toute leur avant-garde il n'en échappa pas un seul. Il mourut là un grand nombre de Sarsazins. Le roi voulut alors franchir une montagne qui était devant lui; mais le comte de Pallars et les autres Riches-Hommes nobles s'écrièrent : « Pour Dieu, » seigneur, n'avancez pas, car si vous le faites, Alcoyll » et le camp sont perdus. Il ne s'y trouve que des fem-

» mes, des enfants et des malades; et si ce malheur » nous arrive, nous sommes dénués de provisions. » Enfin, seigneur, ayez soin de votre personne, » car nous l'évaluons plus que le monde entier. »

Le roi était si ardent à poursuivre les Sarrazins, que rien de tout ce qu'on lui disait ne le pouvait toucher. Cependant il sentit enfin qu'on lui disait la vérité. Il s'arrêta donc au pied de la montagne, fit sonner la trompette; chacun se rapprocha de lui; après quoi, on se retira gaîment à Alcoyll et on leva le camp. Les chrétiens gagnèrent tellement dans cette journée, qu'ils furent tous dans l'aisance pendant ce voyage. Les Sarrazins furent si épouvantés, qu'ils se retirèrent à une lieue au-delà de la place qu'ils occupaient ordinairement, quoiqu'il vînt à eux tous les jours un tel nombre de gens qu'on ne saurait le dire. Ils n'étaient pas même assez hardis pour revenir au même lieu où ils s'étaient trouvés. Le roi fit brûler les baraques des Sarrazins afin de rendre le lieu plus salubre.

Je laisse là le roi, et les chrétiens et les Sarrasins, et vais vous entretenir du noble En Guillem de Castellnou. Je veux néanmoins vous dire comment les Siciliens furent émerveillés, en voyant ce que le roi et ses troupes avaient fait et faisaient chaque jour, de sorte qu'ils disaient entre eux : « Si Dieu » permet que le roi vienne en Sicile; les Français seront tous morts ou soumis, et nous » serons hors de tout danger; car on ne vit » jamais des troupes aller comme celles-là, au

» combat avec plaisir et contentement; tandis que » les autres y marchent par force et avec crainte.» Enfin ils étaient étrangement surpris.

CHAPITRE LVI.

Comment le noble En Guillem de Castellnou revint de l'ambassade qu'il avait eue auprès du pape; et comment la réponse fut que le pape ne voulait en rien seconder le roi En Pierre.

Le noble comte En Guillem de Castellnou étant parti d'Alcoyll, fit route pour Rome et alla trouver le pape avec les deux galères. Quand il fut devant le pape et le consistoire, il fit et dit tout ce dont le roi l'avait chargé. Le pape l'ayant écouté, répondit, ainsi que le roi En Pierre l'avait prévu : « Pourquoi le roi ne nous a-t-il point communiqué, » quand il était en Catalogne, ce qu'il nous fait » dire à présent? » Ledit noble lui fit la réponse que le roi lui avait prescrite. Que vous dirai-je? Le pape lui répliqua que s'étant alors caché de lui, il n'en obtiendrait à présent ni argent, ni croisades, ni rien du tout. Alors le noble protesta de la manière que le roi lui avait dit de le faire; et, fâché, et indigné il prit congé du pape, et ajouta ces paroles, que le roi ne lui avait point prescrites : « Je m'en retourne avec une cruelle » réponse de votre part; qu'il plaise au Seigneur, » vrai Dieu, que si cette réponse attire des mal-

» heurs sur la chrétienté, cette réponse retombe » sur vous et sur tous ceux qui vous ont conseillé » et vous conseillent! » Ensuite il s'embarqua et se rendit à Alcoyll. Le roi le vit avec plaisir, et alla le recevoir, car il l'aimait beaucoup et l'estimait pour son courage et ses autres qualités. Il réunit son conseil et voulut connaître la réponse qu'il apportait. Il en rendit compte : le roi, voyant la dureté du pape, leva les mains vers les cieux, et dit : « Seigneur, vrai Dieu, maître et souverain » de toutes choses, daignez seconder mes desseins; » vous savez que mon intention était de venir ici » et de mourir à votre service. Mais je ne pour- » rais me maintenir, si vous ne m'accordiez votre » protection et vos conseils à moi et aux miens. » Ensuite il pria tous les membres du conseil de songer à cela, et de lui conseiller ensuite ce qu'ils pensaient à faire, et qu'il y réfléchirait de son côté. On se sépara, et chacun rentra dans sa demeure.

CHAPITRE LVII.

Comment de nouveaux députés de Messine et de Palerme vinrent trouver le roi En Pierre à Alcoyll, avec encore plus de pleurs et de douleur que les premiers; et comment l'armée, tout d'une voix, cria merci au roi En Pierre, pour qu'il voulût bien secourir les Siciliens.

A QUATRE jours de là, il arriva deux autres barques armées, venant de Sicile, d'une manière plus triste encore que les premières. Dans l'une d'elles,

étaient deux chevaliers et deux citoyens de Messine, qui était assiégée par le roi Charles, ainsi que vous l'avez vu; et ils étaient tous sur le point d'être pris et tués. L'autre barque, venant de Palerme, portait également deux chevaliers et deux citoyens qui venaient aussi avec des pouvoirs de toute la Sicile. Ils avaient, comme les autres, des vêtements noirs, ainsi que des voiles et des pavillons noirs. Pour une plainte qu'avaient faite les autres. ceux-ci en firent quatre, de sorte que tous les assistants en eurent une telle pitié, qu'il s'écrièrent tous à la fois : « Seigneur, » en Sicile! seigneur, en Sicile! De grâce, ne laissez » point périr ces peuples malheureux qui doivent » appartenir à vos enfants. »

Les chefs voyant quel était le désir de toute l'armée, allèrent trouver le roi, tous contrits, et lui dirent : « Seigneur, que faites-vous? Au nom de » Dieu, ayez pitié d'un peuple infortuné qui vient » vous crier merci; il n'y a pas de cœur si dur au » monde, chrétiens ou Sarrazins, qui n'en eût pitié. » Nous vous en prions instamment; vous devez » surtout les plaindre par les raisons que ces gens » vous ont déjà données, qui sont de toute vérité, » et encore plus à cause de la dure réponse que » vous avez reçue du pape. Croyez que tout ceci » vient de Dieu; car si Dieu voulait que votre des» sein de rester en ce lieu s'accomplît, il aurait » inspiré au pape l'idée de vous seconder; mais » il a voulu que votre demande vous fût refusée,

» afin que vous allassiez secourir un peuple misérable. Ce qui vous démontre encore que telle » est la volonté de Dieu, c'est que la voix du peuple est la voix de Dieu, et que tout le peuple » qui est ici présent, demande à aller en Sicile. » Qu'attendez-vous donc, seigneur? Nous vous affirmons, en notre nom et au nom de toute l'armée, que nous vous suivrons et périrons pour la » gloire de Dieu et pour votre honneur, et pour la » restauration du peuple de Sicile. Nous sommes » tous prêts à vous suivre jusqu'au dernier. »

CHAPITRE LVIII.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Arragon consentit à passer en Sicile avec toute sa suite pour secourir cette île; et comment il y arriva en trois jours.

Le roi, entendant ces choses étonnantes, et voyant la bonne volonté de son armée, leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur, c'est en votre honneur » et pour vous servir, que j'entreprends ce voyage. » Je me recommande à vous, moi et les miens. Eh » bien! ajouta-t-il, puisque Dieu le veut, et que vous » le voulez, partons sous la garde et la grâce de » Dieu, de madame sainte Marie et de toute la » cour céleste, et rendons-nous en Sicile ». Et tout le monde s'écria : « Sur-le-champ! sur-le-champ! »

Tous s'agenouillèrent et chantèrent le *Salve Regina.*

Cette même nuit, on expédia les deux barques pour la Sicile, avec cette bonne nouvelle. Le lendemain, le roi fit tout embarquer avec ordre, avec les chevaux et tout ce qui était encore à terre; lui-même s'embarqua le dernier. Quand l'embarquement fut terminé, ce qui fut l'affaire de trois jours, les deux autres barques siciliennes s'en retournèrent, pour dire qu'elles avaient vu le roi d'Arragon mettre à la voile. Que Dieu nous envoie un contentement pareil à celui que l'on éprouva en Sicile, à l'arrivée de cette nouvelle! Mais laissons le roi faisant bonne route pour la Sicile, et parlons des Sarrazins d'Alcoyll.

CHAPITRE LIX.

Comment les Sarrazins n'osèrent, de quatre jours, s'approcher d'Alcoyll; et des grandes réjouissances qu'ils firent quand ils surent que les chrétiens étaient partis.

Les Sarrazins voyant les voiles qui étaient sur la mer, crurent que c'était une autre flotte venant au secours du roi d'Arragon. Ils n'osèrent point, pendant l'espace de quatre jours, venir à Alcoyll, crainte de quelque surprise; enfin, ils s'en approchèrent peu à peu, et étant convaincus que les chrétiens s'étaient éloignés, ils firent de très grandes

fêtes, et se réjouirent beaucoup. Ils s'en allèrent toutefois chacun chez eux, en versant bien des larmes, et déplorant la perte de leurs parents et de leurs amis; et on en parlera long-temps en Barbarie, car ils redouteront plus la maison d'Arragon qu'aucune autre au monde; mais laissons-les là, et revenons au roi d'Arragon.

CHAPITRE LX.

Comment le roi En Pierre passa en Sicile et arriva au port de Trapana; des grandes fêtes qu'on lui fit; et comment il y fut reconnu pour seigneur et couronné roi.

Le roi d'Arragon fit une traversée heureuse autant qu'on puisse le désirer. En peu de jours, il prit terre à Trapana, le troisième du mois d'août, de l'an douze cent quatre-vingt-deux; vous pouvez voir, d'après cela, le temps qu'il demeura à Alcoyll, puisqu'il y fut au commencement du mois de mai, et arriva à Trapana le troisième d'août. Je ne pense pas qu'un autre roi, quel qu'il soit, eût pu, avec ses seules forces, séjourner à Alcoyll aussi long-temps. Etant rendu à Trapana, il se fit dans la Sicile une illumination générale; c'était vraiment merveilleux. Les prud'hommes de Trapana envoyèrent des courriers de tous les côtés; ce qui répandit une vive allégresse; ils avaient bien raison, puisque Dieu

leur avait envoyé le preux roi d'Arragon, pour les délivrer de leurs ennemis, et être leur guide. Ainsi que Dieu envoya Moïse au peuple d'Israël, et lui confia la verge miraculeuse, de même l'étendard du roi d'Arragon délivra le peuple de Sicile. On peut voir par là que ce fut l'œuvre de Dieu. Quand le roi et les troupes eurent débarqué à Trapana, il n'est pas besoin de vous dire la joie que chacun en ressentit. Les dames et demoiselles venaient en dansant au-devant du roi, et s'écriant: «Bon et pieux seigneur, » que Dieu veille sur tes jours et t'accorde la vic- » toire, afin de nous délivrer de la main des Fran- » çais maudits!» Et tout le monde allait ainsi chantant, et nul ne faisait œuvre de ses mains.

Dès qu'on l'apprit à Palerme, on lui envoya une grande partie des Riches-Hommes de la ville avec des sommes considérables, pour être distribuées à ses troupes. Le roi ne voulut rien accepter, disant que tant qu'il n'en aurait pas besoin il ne prendrait rien, et qu'il avait apporté assez d'argent avec lui; mais qu'ils pouvaient être assurés qu'il était venu pour les reconnaître comme ses vassaux, et les défendre contre tout le monde.

Il se rendit à Palerme : tous les habitans vinrent quatre lieues au-devant de lui, et on peut bien dire qu'il n'y eut jamais autant de joie et d'aussi belles fêtes ; on fit de grandes processions, on fit beaucoup de jeux, et les femmes et les enfants reçurent le roi et le conduisirent au palais impérial. Tous les gens qui l'accompagnaient furent dignement

logés. Le roi y arriva par terre, et la flotte s'y rendit par mer. Lorsque chacun fut placé, les prud'hommes de Palerme firent passer des avis à toutes les cités, villes et châteaux, et aux syndics de tous les lieux pour qu'on apportât les clefs et les pouvoirs de chaque endroit, attendu qu'on devait livrer les clefs au roi comme seigneur, lui prêter foi et hommage, et le couronner roi et seigneur; et cela fut fait ainsi.

CHAPITRE LXI.

Comment le roi En Pierre envoya dire au roi Charles de sortir de ses terres et de son royaume; et comment le roi Charles répondit que lui ni nul autre ne le ferait sortir.

CEPENDANT le seigneur roi envoya quatre Riches-Hommes au roi Charles, qui était devant Messine, comme vous l'avez déjà vu, et lui fit dire qu'il lui mandait et ordonnait de sortir de son royaume; qu'il n'ignorait pas que ce royaume ne lui appartenait point, mais bien à la reine d'Arragon et à ses enfants; qu'il songeât à vider le pays; et que s'il ne le voulait faire, il lui déclarait dès ce moment la guerre, et qu'il se tînt pour averti, qu'il saurait le chasser bien loin.

Les envoyés allèrent vers le roi Charles, et lui firent part de leurs ordres. Le roi Charles, entendant

cela, se dit à lui-même : « Enfin, voilà ce que
» tu avais pensé depuis long-temps est arrivé, et le
» proverbe est bien vrai, qui dit : *on meurt du mal*
» *dont on a peur*. Tu ne peux, tant que tu vivras,
» vivre en paix, car tu as affaire au plus habile et
» au plus brave chevalier du monde. Mais à pré-
» sent advienne ce qui pourra ; il faut aller. »

Après être resté long-temps à réfléchir, il dit aux envoyés qu'ils pouvaient se retirer ; que pour lui, il ne quitterait pas son royaume pour le céder au roi d'Arragon, ni à qui que ce fût au monde ; et qu'il était bien aise de lui dire qu'il avait entrepris une chose dont il le ferait repentir. Les envoyés retournèrent au seigneur roi à Palerme. Celui-ci, sur cette réponse, se disposa à aller à Messine par terre et par mer. Les Siciliens qui le virent appareiller, lui demandèrent : « Que faites-vous,
» seigneur ? — Je vais, répondit-il, attaquer le
» roi Charles. — Au nom de Dieu, répliquèrent
» les Siciliens, n'y allez pas sans nous. »

CHAPITRE LXII.

Comment le roi En Pierre ordonna que tout homme de quinze à soixante ans prît les armes, et fût rendu à Palerme pour y rester l'espace d'un mois; et comment il envoya des compagnies au secours de Messine.

Aussitôt on fit publier par toute la Sicile que tout homme âgé de quinze à soixante ans, se rendît à Palerme, sous quinze jours, avec ses armes, et son pain, pour un mois. Tel fut l'ordre du roi d'Arragon. En attendant, il envoya deux mille almogavares à Messine. Ils y entrèrent la nuit, ils marchèrent avec leurs charriots; on ne se serait pas méfié qu'ils marchassent en troupes; chacun amenait son pain en son charriot; telle est la manière des almogavares, de pourvoir à leur nourriture. Quand ils vont à cheval, ils portent un pain pour chaque jour, mais pas davantage; et avec leur pain, de l'eau et des herbes, ils savent pourvoir à leurs besoins. Ils eurent des guides du pays qui connaissaient les montagnes et les sentiers. Que vous dirai-je? Il y a six journées de Palerme à Messine, et dans trois jours ils y furent rendus; ils y entrèrent pendant la nuit par un côté nommé *la Caperma*, où les femmes de Messine avaient fait un mur qui existe encore. Ils s'introduisirent si secrètement, que l'armée ne s'en aperçut pas. Laissons-les à Messine, et retournons au roi d'Arragon.

CHAPITRE LXIII.

Comment le roi En Pierre fut couronné roi de Sicile à Palerme; et comment il sortit de Palerme pour aller au secours de Messine.

Les milices étant rendues à Palerme, ainsi que le roi l'avait ordonné, tous conjurèrent le roi de vouloir bien accepter la couronne du royaume. Il y consentit, et par la grace de Dieu, le roi En Pierre d'Arragon fut, avec grande solennité, et au milieu de la joie générale, couronné à Palerme [1], roi de Sicile. Après son couronnement, il se rendit à Messine avec toutes ses forces de terre et de mer. Je cesse un instant de parler de lui, pour vous entretenir des almogavares, qui étaient entrés à Messine.

(1) Pierre fut couronné roi de Sicile, le 2 septembre 1282, à Palerme.

CHAPITRE LXIV.

Comment les habitants de Messine furent bien fâchés quand ils virent les almogavares aussi mal accoutrés; comment les almogavares voyant cela, firent une sortie et tuèrent plus de deux mille hommes dans le camp du roi Charles; et comment les Messinois furent honteux de leur jugement.

Les almogavares entrèrent de nuit dans la ville; et Dieu sait la joie et le reconfort qui fut chez tous les habitants. Le lendemain matin, les almogavares se disposèrent au combat. Les gens de Messine les voyant si mal vêtus, les espardilles aux pieds, les antipares [1] aux jambes, des bonnets en filet sur la tête, se mirent à dire: « A quelle » vaine joie nous sommes-nous livrés? Quels sont » ces gens qui vont nus et dépouillés, sans chausses, » sans dague et sans écu? Nous n'avons pas » grand'chose à espérer, si toutes les troupes » du roi d'Arragon sont pareilles à celles-ci. »

Les almogavares, qui entendaient murmurer ces paroles, disaient: « Aujourd'hui, on verra » qui nous sommes. » Ils se firent ouvrir une porte, et fondirent sur l'armée ennemie, avec une telle impétuosité, qu'ils y firent un carnage horrible,

1. Pièce qui couvrait le devant de leurs jambes.

avant même qu'on sût quelle était cette troupe. Le roi Charles et ses gens crurent que le roi d'Arragon était là en personne. Enfin, avant de pouvoir se reconnaître, ceux de l'armée eurent perdu plus de deux mille des leurs, qui tombèrent sous les coups des almogavares. Ceux-ci prirent et emportèrent dans la ville tout ce qui tomba entre leurs mains, et rentrèrent sains et saufs.

Quand les gens de Messine eurent vu les prodiges qu'avaient faits ces gens-là, chacun emmena chez lui plusieurs des cavaliers; ils les honorèrent et les traitèrent bien; hommes et femmes furent rassurés; et cette nuit-là il se fit de si belles illuminations et de si grandes fêtes, que toute l'armée en fut ébahie, affligée et effrayée.

CHAPITRE LXV.

Comment le roi Charles, instruit que le roi d'Arragon venait à Messine avec toutes ses forces, se rendit à Régol; et comment les almogavares mirent le feu aux galères que le roi Charles faisait préparer pour passer en Romanie, ce dont le roi En Pierre fut très fâché.

Pendant la nuit, le roi Charles reçut un message par lequel on lui apprenait que le roi d'Arragon venait par terre et par mer, avec toutes ses forces et celles de la Sicile, et qu'il n'était pas à plus de quarante milles. Le roi Charles, homme de sens et de valeur, sachant cela, pensa que si le

roi d'Arragon venait, ce n'était pas sans que quelqu'un de sa propre armée en fût instruit, et que, comme ils avaient trahi le roi Mainfroi, ils pourraient bien le trahir à son tour. Il craignait que la Calabre ne se revoltât. Il s'embarqua donc pendant la nuit, et se rendit à Régol. A la naissance du jour, ceux de Messine s'aperçurent qu'ils étaient partis; mais il en restait cependant encore un bon nombre.

Les almogavares fondirent sur ceux qui restaient, et qui n'étaient point embarqués; piétons ou cavaliers, tous périrent. Les almogavares allèrent ensuite aux tentes, et trouvèrent un tel butin, que Messine en fut riche à jamais ils maniaient les florins comme des deniers. Puis ils se rendirent à l'arsenal de Saint-Salvador, où se trouvaient plus de cent-cinquante galères ou barques en charge, que le roi Charles faisait préparer, pour passer en Romanie, comme vous l'avez vu ci-devant, et ils y mirent le feu. L'incendie était si considérable, qu'on eût dit que le monde entier était embrasé. Le roi Charles, qui voyait cela, en fut très affligé. Que vous dirai-je? Des envoyés allèrent au-devant du roi d'Arragon et de Sicile, et le trouvèrent à trente mille de Messine. Ils lui racontèrent ce qui avait eu lieu; ce dont il fut très fâché, parce qu'il désirait combattre le roi Charles, et qu'il était venu dans cet espoir, lui et son armée. Toutefois, il crut que tout était pour le mieux; que Dieu l'avait voulu ainsi, et qu'il sait bien quel est le mieux.

Il vint à Messine; et si on l'avait fêté à Palerme, ce fut bien autre chose à Messine. Les fêtes durèrent plus de quinze jours; mais, au milieu des fêtes, le roi ne négligeait point les affaires. Trois jours après son arrivée à Messine, vingt-deux de ses galères armées y entrèrent. Je vais parler du roi Charles, et je laisserai là le roi d'Arragon.

CHAPITRE LXVI.

Comment le roi Charles se fit porter sur le continent à Catona, afin de mieux embarquer son monde; et comment les almogavares tuèrent tous ceux qui étaient restés en arrière; et pourquoi le roi Charles ne voulut point attendre la bataille que le roi En Pierre se disposait à lui livrer.

Le roi Charles, ayant abandonné le siége de Messine au commencement de la nuit, se rendit par terre à Catona, parce que c'était le lieu le plus voisin, puisqu'il n'y a que six milles de distance. Il se décida à cela, afin que les galères fissent un grand nombre de voyages pendant la nuit. Toutefois, elles n'en firent pas un tel nombre, qu'il ne s'y trouvât encore au jour, beaucoup de gens de pied et de cheval. Tous ceux-là tombèrent sous les coups des deux mille almogavares qui étaient à Messine. L'armée du roi Charles ne put enlever ni ses tentes, ni ses vins, viandes ou provisions. Tandis que les almogavares étaient oc-

cupés à poursuivre les troupes qui étaient restées, les Messinois enlevaient les tentes et les effets; mais les almogavares dépêchèrent tellement leur monde, qu'ils eurent le temps de prendre part au pillage du camp. Ils avaient même déjà beaucoup gagné par tout ce qu'ils avaient trouvé sur ceux qu'ils avaient tués, dont le nombre était infini; car on imagine bien que celui qui fuit ou veut s'embarquer ne laisse en arrière ni or ni argent, mais le prend avec lui. Ceux donc qu'ils tuèrent emportaient tout leur avoir; voilà pourquoi les almogavares gagnèrent un argent infini.

Songez combien l'armée du roi Charles devait être considérable, puisqu'il avait à Messine cent vingt galères, et une quantité considérable de vaisseaux armés et de barques de rivière qui passaient chacune six chevaux à la fois; toutesfois, dans une nuit, ils ne purent transporter tout le monde. C'était pourtant au mois de septembre, où les nuits sont égales aux jours; et la traversée, ainsi que nous l'avons déjà observé, n'est que de six milles. Comme quelques-uns de mes lecteurs pourraient ignorer quelle est cette distance, je dirai qu'elle est si peu considérable, que de Saint-Raynier de Messine à la forteresse de Catona, on distingue un homme à cheval, et on peut voir s'il va du côté du levant ou du ponent. Concluez de là que c'est peu distant, et combien l'armée devait être nombreuse, puisqu'une nuit ne put suffire à tant de navires pour transporter tous les individus. Aussi,

bien des gens ont blâmé le roi Charles, de n'avoir point attendu le roi d'Arragon, pour lui livrer bataille. Mais ceux qui connaissent le roi Charles disent que nul chef au monde ne fut aussi habile que lui. Par les raisons que j'en ai déjà données, il se méfiait des siens et craignait d'en être trahi; d'un autre côté, il connaissait la valeur du roi En Pierre, et savait qu'il était suivi d'une chevalerie de son pays, tellement courageuse, que le roi Arthus n'eut jamais à la fameuse table ronde d'aussi bons chevaliers; il savait encore que ce roi était accompagné de plus de quarante mille fantassins de sa terre, qui valaient chacun autant qu'un cavalier. Instruit de toutes ces choses, il fit prudemment de prendre le parti le plus sûr; il savait d'ailleurs que les forces du roi d'Arragon étaient si considérables qu'il pouvait tout envahir en peu de temps. Que vous dirai-je? Il prit le meilleur parti; car s'il eût attendu, il était vaincu et tué : Dieu veillait en effet au salut du roi d'Arragon, et de ceux qui l'avaient appelé.

CHAPITRE LXVII.

Comment le roi Charles donna ordre à toutes ses galères de retourner chez elles; comment le roi d'Arragon les fit poursuivre par les siennes, qui les attaquèrent et les battirent; et comment il prit Nicotena.

Le roi Charles se trouvant à Catona avec celles de ses troupes qui avaient pu y débarquer pendant la nuit, ordonna au comte de Lanço (d'Alençon) son neveu, frère de Philippe, roi de France, de rester à Catona avec une grande partie de la cavalerie; il se rendit lui-même à la cité de Régol et donna congé à ses galères, pour qu'elles se rendissent chez elles; ce qu'elles firent avec joie. De cent vingt galères qui étaient là, trente, qui étaient de la Pouille, allèrent à Brindes, et les autres, au nombre de quatre-vingts, prirent la route de Naples. Le seigneur roi s'apercevant de cela, appela son fils En Jacques-Pierre, et lui dit : « Amiral, mettez en votre place » sur ces vingt-deux galères le noble En Pierre » de Quaralt et votre vice-amiral En Cortada; qu'ils » poursuivent cette flotte et qu'ils l'attaquent; ce sont » des gens qui fuient, il sont déjà épouvantés, et » c'est un mélange de beaucoup de nations diver- » ses, qui s'accordent mal. Soyez assuré que ces » vaisseaux ne se battront pas unis entre eux, et » qu'ils seront vaincus. — Seigneur, lui répondit

» En Jacques-Pierre, permettez que je ne mette » personne en mon lieu dans de telles affaires; » mais que je m'y rende moi-même; comme » vous le dites, ils seront tués ou pris; laissez-moi » donc en avoir l'honneur. »

Le roi répliqua : « Nous ne voulons pas que vous y » alliez, parce que vous aurez à donner vos soins » au reste de notre flotte. »

Le noble En Jacques-Pierre resta, quoique à regret, et donna aux galères des ordres conformes à la volonté du roi; de sorte que les gens s'embarquèrent avec joie, en criant : « Allons! allons! »

Les habitants de Messine et les autres Siciliens qui s'y trouvaient, étaient bien étonnés de voir que le roi envoyât vingt-deux galères contre quatre-vingt-dix, outre plus de cinquante barques ou navires armés, et barques de rivière. Ils s'approchèrent du roi et lui dirent : « Que faites-vous, » seigneur? Vous envoyez vingt-deux galères » contre cent cinquante voiles qui se retirent. — » Barons, leur dit le roi en souriant, vous con- » naîtrez aujourd'hui la puissance de Dieu; laissez- » nous faire, car nous ne voulons pas qu'on s'oppose » à notre projet, parce que nous nous reposons » sur la puissance de Dieu et sur notre bon droit. » Fussent-ils deux fois aussi nombreux, vous les » verriez également vaincus et détruits. — Sei- » gneur, répondirent-ils, votre volonté soit faite. »

Le roi monta aussitôt à cheval, se rendit au bord de la mer et fit sonner la trompette; chacun s'em-

barqua gaîment. Alors le roi et l'amiral montèrent sur les galères; le roi les harangua et dit à chacun ce qu'il avait à faire. Le noble En Pierre de Quaralt et En Cortada répondirent : « Laissez-» nous aller, et nous ferons des choses dignes à » jamais de l'honorable maison d'Arragon; et nous » vous satisferons, vous et l'amiral, et tous ceux » qui sont en Sicile. »

Les troupes des galères s'écrièrent : « Seigneur, » signez-nous, bénissez-nous, et laissez-nous aller; » ils sont à nous ! »

Le roi leva les yeux au ciel et dit : « Nous vous ren-» dons grâce, seigneur, de nous avoir donné à gou-» verner des gens aussi valeureux! daignez les secou-» rir, les garder de mal et leur accorder la victoire! » Il les signa, les bénit et les recommanda à Dieu. Alors le roi et son fils l'amiral descendirent des galères par l'échelle; car elles étaient toutes près de la Fontaine d'Or de Messine.

Le roi étant débarqué, les galères firent force de rames; et lorsqu'elles se mirent en mouvement, le roi Charles n'avait point dépassé la Queue du Renard. Les vingt-deux galères songeaient à les atteindre; le vent était au levant, et au moyen du vent et des rames elles avancèrent sur la flotte du roi Charles; celle-ci, qui les vit venir, fit route vers Nicotena. Aussitôt qu'ils furent dans le golfe, ils se réunirent et dirent : « Voici les vingt-deux galères du roi » d'Arragon qui étaient à Messine, que ferons-nous? » Les Napolitains répondirent, qu'ils craignaient fort

que les Provençaux ne les abandonnassent, et que les Génois et les Pisans ne s'éloignassent du combat.

Si on désire savoir le nombre de galères qu'il y avait de chaque pays, je répondrai : premièrement vingt des Provençaux bien armées et équipées; quinze des Génois ou Pisans, quarante-cinq de Naples, et de la principauté. Les barques et les vaisseaux armés étaient tous de la principauté de la Calabre. Que vous dirai-je? Quand la flotte du roi Charles fut devant Nicotena, elle abattit ses mâts et se rangea en ligne de bataille. Les vingt-deux galères se trouvaient à la portée du trait; elles descendirent également les mâts, élevèrent les ponts, hissèrent le pavillon sur la galère de l'amiral, s'armèrent, lièrent ensemble toutes les galères, et fondirent en masse et en ordre de bataille sur la flotte ennemie. Les gens de la flotte ne les croyaient pas assez fous pour les attaquer; mais enfin, voyant que telle était leur intention, les dix galères des Pisans sortent des rangs, mettent à la voile, et, au moyen d'un vent frais, gagnent la haute mer et prennent la fuite. Les Pisans ayant pris ce parti, les Génois et les Provençaux en firent autant; car tous avaient des galères légères et bien armées. Les quarante-cinq galères, vaisseaux armés, et barques de la principauté, voyant leurs manœuvres, se tinrent pour anéanties, et se jetèrent sur la place de Nicotena. Les vingt-deux galères fondirent sur elles. Que vous dirai-je? Nos gens en tuèrent un nombre infini, firent six mille prisonniers, et

s'emparèrent des quarante-cinq galères, vaisseaux armés et barques. Mais cela ne leur suffit point: ils attaquèrent Nicotena, la prirent, et tuèrent plus de deux cents chevaliers français de l'armée du roi Charles qui y étaient venus. De Nicotena à Messine, il n'y a pas plus de trente milles. Enfin le soir arriva, et on se livra au repos pendant la nuit.

CHAPITRE LXVIII.

Comment les galères du roi En Pierre ramenèrent celles du roi Charles qu'elles avoient prises; et comment les gens de Messine s'imaginèrent que c'était la flotte du roi Charles.

La moitié de la nuit s'étant passée au milieu d'une tempête qui eut lieu dans le golfe, ils firent voile, et ils étaient si nombreux, que les vaisseaux cachaient la mer à la vue. N'allez pas croire qu'ils n'avaient que les quarante-cinq galères et les barques et bâtiments qui les accompagnaient; ils trouvèrent à Nicotena des barques et bateaux de charge pleins de vivres, qu'on amenait à l'armée du roi Charles, au nombre de cent trente voiles en tout, qu'ils conduisirent à Messine. Ils y chargèrent toutes les marchandises, et toutes les provisions de bouche qu'ils trouvèrent à Nicotena. Malgré la tempête ils voguèrent toute la nuit, et se trouvèrent, à la pointe du jour, dans la bouche du

phare, devant la petite tour du phare de Messine. Quand le jour fut arrivé, ils se présentèrent à la tourelle de Messine. Les gens de la ville voyant un si grand nombre de voiles, s'écrièrent : « Ah! sei- » gneur ! ah ! mon Dieu, qu'est-ce cela? Voilà » la flotte du roi Charles qui, après s'être emparée » des galères du roi d'Arragon, revient sur nous. »

Le roi était levé; car il se levait constamment à l'aube du jour, soit l'été, soit l'hiver; il entendit le bruit, et en demanda la cause. « Pourquoi ces » cris dans toute la cité? — Seigneur, c'est la flotte » du roi Charles qui revient bien plus considérable » que quand elle est partie, et qui s'est emparée » de nos galères. »

Le roi demanda un cheval et sortit du palais, suivi à peine de dix personnes. Il courut le long de la côte, où il rencontra un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants au désespoir. Il les encouragea en leur disant : « Bonnes gens, ne craignez » rien, ce sont nos galères qui amènent la flotte du » roi Charles. » Il répétait ces mots en courant sur le rivage de la mer; et tous ces gens s'écriaient : « Dieu veuille que cela soit ainsi ! » Que vous dirai-je, enfin? Tous les hommes, femmes et enfants de Messine couraient après lui, et l'armée de Messine le suivait aussi. Arrivé à la Fontaine d'Or, le roi voyant approcher une aussi grande quantité de voiles, poussées par le vent des montagnes, réfléchit un moment, et dit à part soi : « Dieu qui m'a » conduit ici ne m'abandonnera point, non plus que

» ce malheureux peuple ; grâces lui en soient ren-
» dues ! »

Tandis qu'il était dans ces pensées, un vaisseau armé, pavoisé des armes du seigneur roi d'Arragon, et monté par En Cortada, vint devers le roi, que l'on voyait au-dessus de la Fontaine d'Or, enseignes déployées, à la tête de la cavalerie. Si tous ceux qui étaient là avec le roi furent transportés de joie, en apercevant ce vaisseau avec sa bannière, c'est ce qu'il ne faut pas demander. Le vaisseau prit terre; et En Cortada débarqua et dit au roi : « Seigneur,
» voilà vos galères ; elles vous amènent celles de
» vos ennemis. Nicotena est prise, brûlée et dé-
» truite, et il a péri plus de deux cents chevaliers
» français. » A ces mots, le roi descendit de cheval et s'agenouilla. Tout le monde suivit son exemple. Ils commencèrent à entonner tous ensemble le *Salve Regina*. Ils louèrent Dieu, et lui rendirent grâce de cette victoire ; car ils ne la rapportaient point à eux, mais à Dieu seul. Enfin, le roi répondit à En Cortada : « Soyez le bien-venu. » Il lui dit ensuite de retourner sur ses pas, et de dire à tous ceux qui se trouvaient devant la douane, de s'approcher en louant Dieu ; il obéit, et les vingt-deux galères entrèrent les premières, traînant après elles chacune plus de quinze galères, barques ou bâtiments ; ainsi elles firent leur entrée à Messine, pavoisées, et avec l'étendart déployé, traînant sur la mer les enseignes ennemies. Jamais on ne fut témoin d'une telle allégresse. On eût dit

que le ciel et la terre étaient confondus; et au milieu de tous ces cris, on entendait les louanges de Dieu, de madame sainte Marie et de toute la cour céleste.

Quand on fut à la douane, devant le palais du roi, on poussa des cris de joie; et les gens de mer et les gens de terre y répondirent, mais d'une telle force, vous pouvez m'en croire, qu'on les entendait de la Calabre. Que vous dirai-je? On débarqua au milieu de ces transports d'allégresse, et tous les Siciliens élevaient leurs voix vers les cieux, en s'écriant : « Seigneur, notre Dieu, notre père, » grâces vous soient rendues de nous avoir envoyé » de tels hommes pour nous délivrer de la mort. » On voit bien, Seigneur, que ces gens sont à vous; » car ce ne sont point des hommes, mais des lions; » chacun d'eux est supérieur à tout autre homme, » comme le lion est supérieur à tout autre animal. » Nous vous remercions, ô Dieu, de nous avoir » donné un tel chef qui commande à de tels » hommes. »

Enfin, les réjouissances furent si grandes, qu'on n'en vit jamais de pareilles. En ce moment, nous laissons cela de côté pour nous entretenir du roi Charles, du comte de Lanço (Alençon) et de leurs troupes.

CHAPITRE LXIX.

Comment le roi Charles se mit à rire quand on lui dit que les galères du roi En Pierre allaient chassant ses galères; et de grand chagrin qu'il éprouva en apprenant que ses galères avaient été prises.

Le roi Charles ayant su que les vingt-deux galères du roi d'Arragon poursuivaient sa flotte, en fut enchanté et se signa, disant : « O Dieu, quels » insensés, qui vont se livrer à la mort! On a bien » raison de dire que tout le bon sens d'Espagne est » dans la tête des chevaux ; que les hommes n'en » ont point du tout, mais que les chevaux espa» gnols sont les meilleurs du monde. » Le lendemain voyant entrer tant de voiles dans la bouche du phare, lui, le comte de Lanço [1], qui était à Catona et qui les vit le premier, et le fit dire au roi Charles, crurent que la flotte revenait en ramenant les vingt-deux galères qu'elle avait sans doute prises, et qu'elle était bien aise de présenter au roi Charles. Ainsi crurent le roi et le comte : mais en voyant toutes ces voiles entrer à Messine, et

1. Pierre, comte d'Alençon, fils de saint Louis, avait accompagné, en 1283, Charles, prince de Palerme, en Pouille, avec Robert, comte d'Artois, et les comtes de Boulogne et Dammartin. Il mourut la même année dans le royaume de Naples.



apercevant ensuite la grande illumination de cette ville, ils demeurèrent stupéfaits; et lorsqu'ils furent certains de la chose, ils dirent : « Qu'est-ce » cela, grand Dieu! Quelle troupe a fondu sur » nous! Ce ne sont point des hommes, mais des » diables d'enfer. Faites, ô Dieu, que nous ne » tombions pas en leurs mains! » Je les laisse là avec leur douleur et leur effroi, et je m'en retourne à la fête de Messine.

CHAPITRE LXX.

Comment les almogavares et les compagnies d'élite prièrent instamment le roi de leur permettre d'aller à Catona, attaquer le comte de Lanço (Alençon); comment le roi accéda à leur demande; et comment ils tuèrent ledit comte.

Que vous raconterai-je? Les gens de mer qui étaient allés sur les galères gagnèrent tellement, que s'ils ont su ne pas le dissiper, ils auront été dans l'aisance, eux et leurs successeurs.

Les almogavares et ceux des compagnies particulières, ayant vu le riche butin qu'avaient fait les gens de mer, désirèrent d'en faire autant; ils allèrent donc trouver le roi et lui dirent : « Seigneur, » les gens de mer ont fait des profits immenses et » n'ont pas l'air de faire cas de l'argent; si bien » que ceux qui nous voient si mal vêtus, nous » prennent pour des gens de rien; veuillez donc,

» seigneur, nous fournir l'occasion de faire quel-
» que gain. »

Le roi leur répondit qu'il le ferait volontiers quand l'occasion s'en présenterait. « Eh bien! di-
» rent-ils, le moment est arrivé où nous pouvons
» devenir tous riches en faisant des choses qui vous
» seront si utiles et si honorables, que jamais vas-
» saux n'en firent de pareilles à leur seigneur. —
» De quoi s'agit-il, dit le roi? — Seigneur, répliquè-
» rent ces troupes, le comte de Lanço (Alen-
» çon), frère du roi de France et neveu du roi
» Charles, est à Catona avec une nombreuse cava-
» lerie; veuillez, seigneur, faire sonner les trom-
» pettes, et que les galères appareillent, ce qu'elles
» feront sur-le-champ avec plaisir, les gens de mer
» n'aimant pas à rester dans l'inaction. Dès qu'elles
» seront prêtes, nous monterons sur les galères; et
» comme nous partirons à la nuit, les galères nous
» débarqueront à Catona avant le milieu de la nuit,
» vers le ponant, afin de pouvoir faire un second
» voyage avant l'aube; alors nous fondrons sur
» l'ennemi et nous ferons, s'il plaît au Seigneur,
» de tels exploits, que Dieu, vous et ceux qui vous
» veulent du bien s'en réjouiront. Et nous, de
» plus, nous serons riches et dans l'abondance.
» Nous vous conjurons donc, seigneur, d'ordonner
» que la chevauchée soit royale, et que nous n'ayons
» à donner ni cinquième ni quoique ce soit de notre
» butin. Il doit vous être agréable de voir que nous
» avons confiance en Dieu, ce qui nous fait espé-

» rer d'accomplir demain cette résolution, et de » tirer vengeance de la mort du roi Mainfroi et » de ses frères, ce dont vous serez à jamais récom- » pensé vous et les vôtres. Vous voyez bien, sei- » gneur, que si nous tuons le comte de Lanço » (Alençon) un des bons chevaliers de France, et au- » tres semblables à lui qui se trouvent là, nous » aurons vengé ces princes en bonne partie. — » Je suis très satisfait de la résolution que vous avez » prise, leur dit aussitôt le roi : allez donc, soyez » bons et vaillants, et conduisez-vous de telle ma- » nière que nous n'ayons jamais qu'à vous louer. » Il est certain que si les galères, après vous avoir » transportés de l'autre côté, peuvent faire un se- » cond voyage, et que vous puissiez ainsi commen- » cer l'attaque au point du jour : tout ce que vous » avez conçu, peut s'exécuter. — Seigneur, s'é- » crièrent-ils, bénissez-nous, laissez-nous aller ; » que les trompettes donnent le signal ; ordonnez » à l'amiral de poster deux vaisseaux armés, de » manière à intercepter les avis que les ennemis » pourraient recevoir. — Eh bien ! dit le roi, » soyez bénis de la main de Dieu et de la mienne, » et allez à la bonne conduite et garde de Dieu, et » de sa bienheureuse mère ; puissent-ils vous ga- » rantir de tout mal et vous donner la victoire ! » Là-dessus ils lui baisèrent les pieds et se retirèrent.

Le roi manda l'amiral, lui dit de faire préparer les galères, et lui fit part du projet ; l'amiral obéit. Je vous dirai, sans plus de paroles, que ce qui avait

été décidé devant le roi fut exactement accompli ; de sorte qu'avant le jour, les galères eurent fait deux voyages et transporté les almogavares et les compagnies, et qu'elles revinrent pour un troisième voyage ; car il restait encore tant de monde à Saint-Renier de Messine, pour passer à Catona, que les troupes montaient sur les galères, comme s'il s'agissait d'aller danser, et danser à des noces, au milieu des festins et de la joie. Ne pouvant monter tous à la fois sur les galères, ils se jetaient sans nombre dans des barques, au risque de se noyer enfin, trois de ces barques furent si chargées, qu'elles furent submergées. Les deux voyages ayant eu lieu, le jour commença à paraître; nos troupes s'avancèrent en silence sur Catona, et certains capitaines désignés eurent ordre de se rendre avec leurs compagnies, directement au grand hôtel de Catona, où était logé le comte de Lanço (Alençon). Les autres devaient fondre en même temps sur la ville, dans le camp et sur les barques qui étaient à l'entour ; car la ville n'avait pu les contenir tous.

Ce qui avait été décidé fut exécuté. Ainsi, au jour naissant, chacun étant à son vaisseau, les trompettes des almogavares et des compagnies donnèrent le signal, et tous partirent ensemble. Ne me demandez point avec quelle impétuosité ils firent leur attaque; jamais troupe n'en fit de pareille. Les gens du comte se levèrent, ne sachant point ce qui était arrivé ; mais les nôtres les poussèrent

si vivement, qu'il ne put en échapper un seul. Ceux qui étaient chargés de se rendre au logement du comte de Lanço y arrivèrent, et firent une terrible irruption. Toutefois ils eurent beaucoup à faire, car ils y trouvèrent trois cents chevaliers à pied, tout armés, qui formaient la garde du comte; mais peu leur valut; ils furent, en peu d'instants, taillés en pièces. On trouva le comte au milieu de dix chevaliers, qui défendaient la porte de sa chambre; mais quoi! les almogavares montèrent audessus, et commencèrent à briser le plancher; les chevaliers s'écrièrent alors : « Non, non; » le comte de Lanço est ici, prenez-le vivant, il » vous donnera plus de quinze mille marcs d'ar- » gent. » Mais les autres crièrent : « Point de pri- » sonniers ! il faut qu'il meure, pour venger les » meurtres faits par le roi Charles. » Enfin, tous les dix chevaliers périrent à la porte, comme de braves gens, et le comte de Lanço fut massacré.

Pendant que ces combats avaient lieu, les galères firent un troisième voyage, suivies d'un grand nombre de barques. De nouvelles troupes débarquèrent, et firent une grande boucherie de tous les Français qui se trouvaient avec le frère du roi de France. Que vous dirai-je? Avant la troisième heure du jour, ils les eurent tous tués et massacrés. Un courrier se rendit à Régol. Le roi Charles apprenant cette nouvelle, crut que le roi d'Arragon y était; il fit mettre tout son monde sous les armes, et se tint dans la cité de Régol, prêt à se défendre. Comme

on ignorait ce qui se passait, nul habitant n'osait sortir de la ville. En attendant, les almogavares et autres compagnies s'embarquèrent sur toutes les nombreuses galères venues de Messine, de manière qu'en un voyage ils emportèrent une immense quantité d'or et d'argent, aussi-bien que de la vaisselle, des ceintures, des épées, des florins et autre espèce d'or et d'argent, marchandises, chevaux, mulets, palefrois, harnais, tentes, vêtements, couvertures, et une infinité de choses qu'il serait trop long de détailler. Enfin, on peut bien assurer que jamais incursion ne produisit une telle quantité d'or, d'argent ou d'effets. Qu'irai-je vous conter encore sur cette expédition? Celui qui y gagna le moins s'enrichit à jamais, et les florins paraissaient plus communs à Messine que les pitjols [1]. Les Messinois gagnèrent tant alors, qu'ils ne craignirent plus la pauvreté.

Il me faut cesser de parler de cette expédition, qui fit si grand plaisir au seigneur roi. Il dut en être satisfait par plusieurs raisons : l'une d'elles est que les Siliciens prisaient un de ses cavaliers plus que six autres; et cela leur avait inspiré un tel courage, que cinquante Siciliens, secondés par dix Catalans, n'auraient pas craint deux cents hommes de telle autre troupe que ce fût.

Mais je cesse quelques instants de vous en-

1. Monnaie extrêmement petite.

tretenir du seigneur roi, pour revenir au roi Charles.

CHAPITRE LXXI.

Comment le roi Charles, apprenant la mort du comte de Lanço, en ressentit une vive douleur; et comment il résolut de se venger du roi En Pierre.

Le roi Charles, instruit de la mort du comte de Lanço, de tous les chefs et chevaliers, et de tous ceux enfin qui se trouvaient avec lui, en ressentit un chagrin qu'on ne saurait décrire, sachant surtout que c'étaient des gens de pied qui avaient fait cette expédition. Il songea à ce qu'il pourrait faire; il fit prévenir toutes ses troupes de se tenir prêtes, et cela afin que si le roi d'Arragon passait la mer, il se vengeât de ce massacre. Il se montra fort abattu devant son monde; mais il méditait en son âme un grand dessein; car c'était un des meilleurs hommes de guerre de son temps. Il devait l'être par bien des raisons : la première, parce qu'il était du plus noble sang du monde; ensuite, parce qu'il avait toujours vécu dans les camps; qu'il s'était trouvé avec le roi Louis de France à la croisade de Damiette et à celle de Tunis, et que dans les guerres qu'il avait faites, il avait remporté bien des victoires en Toscane, en Lombardie et en d'autres lieux. Chacun sait bien qu'il ne suffit point à un prince d'avoir les qualités

d'un bon guerrier; mais qu'il doit avoir du sens, de la bonté et de la sagesse, et saisir pendant la guerre les moments favorables. Vous n'ignorez pas que l'Évangile dit que l'homme ne vit pas seulement de pain; ainsi un prince ne doit pas être réputé parfait, parce qu'il est habile à la guerre; car il a besoin de bien d'autres qualités. Or, on peut dire que le roi Charles était non-seulement très habile au métier des armes, mais aussi bon en toutes autres choses. Il en donna la preuve à tout l'univers, par la résolution qu'il prit dans cette circonstance difficile, où on le verra concevoir et exécuter un projet qui doit être regardé comme demandant plus de valeur et d'intelligence que s'il eût remporté de nouvelles victoires aussi brillantes que celles qu'il avait obtenues sur le roi Mainfroi et sur le roi Conrad. Si vous me demandez pourquoi cela, il m'est facile de vous répondre; que lorsqu'il remporta ces victoires, il était en pleine prospérité; tandis qu'en ce moment-ci, il était en péril et dans un état de dénûment et par plusieurs causes : la première, qu'il n'avait plus aucun pouvoir sur mer; la seconde, qu'il avait perdu le comte de Lanço avec la plus grande partie des barons et chevaliers dans lesquels il se confiait le plus; d'un autre côté, il avait à craindre que la Principauté, la Calabre, la Pouille et l'Abruzze, ne se soulevassent contre lui, à cause de la conduite indigne qu'y avaient tenue les gouverneurs qu'il leur avait donnés. Il réfléchit donc

à ce danger et à bien d'autres qui le menaçaient; savoir : qu'il avait affaire au prince le plus vaillant, et qui commandait aux troupes les plus braves, les plus loyales et les plus dévouées à leur seigneur, à qui elles n'auraient pas balancé à sacrifier leur vie, et qui se seraient laissé mettre en pièces mille fois avant de souffrir que l'honneur de leur roi reçut la moindre atteinte. Il était donc indispensable pour lui d'avoir en ce moment de la raison, de la force et du courage. Que vous dirai-je? Pendant la nuit, tandis que les autres dormaient, il veillait et pensait plus sagement que ne fit jamais nul autre roi, à son propre salut et au recouvrement de son royaume.

CHAPITRE LXXII.

Où il est fait mention du parti que prit le roi Charles dans ces extrémités; et comment il envoya au roi En Pierre un défi, d'où il résulta un rendez-vous pour combattre entre ces deux rois; et comme les princes et les seigneurs doivent avoir dans leurs conseils des hommes mûrs et qui connaissent les affaires.

Il pensa ainsi et se dit : « Le roi d'Arragon est le » prince le plus habile et le plus valeureux qui » ait existé depuis Alexandre; et s'il est homme » d'honneur, il doit se retirer de dessus tes terres » puisqu'il les a envahies sans te déclarer la guerre. » Tu le lui feras dire par tes envoyés; enfin, il » doit décider la chose corps à corps, ou deux

» contre deux, ou cent contre cent. Quand il en » sera convenu il ne reculera point. Tu choisiras le » combat de cent à cent; tu en soumettras le jugement au roi d'Angleterre; nous promettrons chacun de nous rendre, dans un délai bref et fixé, à » Bordeaux. Quand le jour de la bataille sera près, » les gens de Sicile le sauront ; ils s'agiteront, » disant : Pourquoi nous armerions-nous contre » le roi Charles, puisque si le roi d'Arragon est » vaincu, nous serons tous écrasés par la puis» sance du premier. Tout le pays sera donc tranquille » jusqu'à l'issue de la bataille, et personne ne » bougera. » Il forma ce projet, qui est bien le plus sage et le plus profitable que pût former un prince en pareille détresse. Il choisit deux hommes distingués et les envoya au roi d'Arragon à Messine. Il leur ordonna de dire au roi, devant toute sa cour, soit de ses gens, soit Siciliens ou autres, qu'ils ne voulaient lui parler qu'en présence de tous; et lorsqu'on serait assemblé, alors ils devaient l'insulter.

Ces envoyés se rendirent à Messine et suivirent les ordres de leur maître. Lorsque la cour fut complète, ils dirent : « Roi d'Arragon, le roi » Charles nous envoie vers vous et nous ordonne » de vous dire, que vous êtes sans honneur et sans » foi, puisque vous êtes entré dans son pays sans dé» clarer la guerre. » Le roi d'Arragon, enflammé de colère, répondit : « Dites à votre maître, que » nos envoyés seront chez lui aujourd'hui et lui

» répondront en face, ainsi que vous avez pro-
» noncé devant nous ces injures; retirez-vous. »

Lesdits envoyés se retirèrent sans prendre congé du roi, s'embarquèrent sur le vaisseau armé qui les avait amenés, retournèrent auprès du roi Charles et lui rendirent la réponse du roi d'Arragon.

Il ne s'écoula pas six heures, avant que le roi Pierre eût envoyé au roi Charles, deux chevaliers sur un vaisseau armé. Ils lui dirent sans le saluer : « Roi Charles, le roi d'Arragon, notre maître,
» vous fait demander s'il est vrai que vous ayiez
» donné ordre à vos envoyés de lui dire ces pa-
» roles injurieuses »? Le roi Charles répondit : « Oui, sans doute; et je veux que vous sachiez
» de notre propre bouche, vous, le roi d'Ar-
» ragon et le monde entier, que nous lui avons
» envoyé dire ces paroles; et nous les répétons
» ici nous-mêmes en votre présence. »

Alors les chevaliers se levèrent, et l'un d'eux dit : « Roi, nous vous répondons de la part de
» notre maître, le roi d'Arragon, que vous mentez
» par la gorge, et qu'il n'a rien fait contre l'hon-
» neur et la foi; mais il dit que vous avez manqué
» à la foi et à l'honneur, quand vous êtes venu
» attaquer le roi Mainfroi, et quand vous avez fait
» mettre à mort le roi Conrad; et si vous le niez,
» il vous en fera convenir corps à corps. Et quoi-
» que votre cavalerie soit très estimée, et com-
» posée de bon chevaliers, il vous donnera le choix

» des armes, à cause des années que vous avez » de plus que lui. Si cela ne vous convient pas, » il vous combattra de dix à dix, cinquante à cin- » quante, ou cent à cent; nous sommes prêts à » accepter ces combats. »

Le roi Charles fut bien aise d'entendre cela; il vit que la chose allait selon son désir, et il répondit : « Barons, les envoyés qui sont venus chez » vous aujourd'hui s'en retourneront avec vous, » et sauront du roi s'il a dit ce que vous nous avez » rapporté; s'il l'a fait, qu'il donne son gage de- » vant nos envoyés, et qu'il jure sur les quatre » Saints Évangiles, qu'il ne se dédira pas de ce » qu'il aura avancé; après cela, revenez avec nos » envoyés, et nous vous donnerons pareillement » notre gage, et ferons le même serment. Le » même jour je prendrai ma décision et choisirai » entre les trois partis qu'il m'offre; et quel qu'il » soit, je suis prêt à m'y conformer. Ensuite, » dans un autre jour, nous déciderous lui et moi » devant qui nous devons livrer ce combat. Après » avoir désigné le juge de la bataille, nous pren- » drons le plus bref délai pour être prêts à la li- » vrer. — Ainsi soit-il, dirent les envoyés. »

Les uns et les autres passèrent à Messine auprès du roi d'Arragon. Les messagers du roi Charles s'acquittèrent des ordres dont ils avaient été chargés. Le roi d'Arragon leur répondit : « Dites au » roi Charles, que ce que lui ont dit nos envoyés » nous le leur avions ordonné; et afin qu'il n'en

» doute point, ni vous non plus, je vous le répè-» terai. » Il leur répéta les mêmes paroles que ses envoyés avaient dites au roi Charles. « Eh bien! » dirent les messagers, donnez-nous donc votre » gage en présence de tous. » Le roi prit une paire de gants que tenait un chevalier, et les jeta en présence de tout le monde. Les envoyés du roi Charles ramassèrent le gage et dirent : « Jurez, foi » de roi, sur les Saints Evangiles, que vous ne recu-» lerez pas, et que si vous le faites, vous vous dé-» clarez faux, vaincu et parjure. » Le roi le jura, ainsi qu'on le lui demandait, sur les Saints Évangiles. Ensuite, il ajouta : « Si vous pensez qu'il » y ait encore d'autres moyens à prendre pour » confirmer ma parole, je suis prêt à le faire. » — Il nous semble, dirent les porteurs du mes-» sage, que toute assurance est donnée. » Et ils retournèrent aussitôt avec les envoyés du roi d'Arragon, vers le roi Charles, à Régol, et lui rendirent compte de tout ce qu'avoit fait et dit le roi d'Arragon.

Le roi Charles remplit les mêmes formalités que le roi d'Arragon, relativement au gage et aux serments. Les messagers du roi d'Arragon emportèrent les gants; ainsi, la chose fut arrêtée de manière à ne pouvoir reculer; ce dont le roi Charles fut très satisfait; et il devait l'être, puisqu'il calmait ainsi l'esprit de ceux qui voulaient se soulever contre lui, et accomplissait ce qu'il avait imaginé. Ainsi chacun put dire que le roi d'Arra-

gon ne fut joué dans aucune autre guerre que dans celle-ci. Cela lui advint par deux raisons, la première', qu'il avait affaire avec un roi âgé et expérimenté en toutes choses ; car je veux que vous sachiez que l'expérience est au-dessus de tout. Le roi Charles avait soutenu de longues guerres; il était âgé et pesait mûrement tous ses projets. Sans doute le roi d'Arragon était pourvu d'excellentes qualités; mais il était jeune et bouillant, et moins rassis que le roi Charles. Il ne songeait pas au moment présent, tandis que tout prince, ainsi que tout autre individu, doit songer au passé, au présent et à l'avenir; s'il fait ainsi, et qu'en même temps il prie Dieu de le seconder, il est bien assuré de réussir dans ce qu'il entreprendra.

Le roi d'Arragon ne considère, pour la plupart du temps, ni le passé ni l'avenir, et laisse aller le présent. Si le présent eût été en son cœur, il se fût bien gardé de consentir à ce combat, en considérant que, d'après les circonstances actuelles, le roi Charles devait perdre son royaume, et qu'il était dans une position telle qu'il pouvait se rendre maître de tout le pays, sans coup férir et sans éprouver la moindre perte.

Ainsi, vous, rois et seigneurs, qui lirez mon ouvrage, ayez dans vos conseils des Riches-Hommes, des chevaliers et des citoyens, et toutes autres personnes d'un âge mûr, qui aient beaucoup vu et beaucoup pratiqué les affaires. Ils sauront bien distinguer le meilleur de deux projets ou le pire. Je me tais là-dessus, car tous les princes sont d'un

sang si relevé et si bons par eux-mêmes, que s'ils n'étaient mal conseillés, ils ne feraient jamais rien qui pût déplaire à Dieu; lors même qu'ils le font ils ne le croyent pas; aussi devrait-on leur faire comprendre que ce qu'ils imaginent être bien ne l'est pas. Quant à eux, ils sont excusés devant Dieu, mais les misérables qui les trompent et qui leur donnent le change, en demeurent chargés, et en porteront la peine dans l'autre monde.

CHAPITRE LXXIII.

Où l'on raconte que le combat entre les deux rois devait avoir lieu à Bordeaux, de cent contre cent, devant Édouard, roi d'Angleterre; comment le bruit de ce combat fut répandu dans tout le monde; comment le roi Charles demanda, en attendant, la suspension des hostilités, ce que refusa le roi d'Arragon.

Quand les choses furent ainsi arrêtées, aucun des rois ne cessa pour cela ses dispositions guerrières. Le roi Charles fit dire toutefois au roi d'Arragon, qu'il avait pensé que chacun d'eux étant du sang le plus noble, ils ne devaient pas se battre avec un nombre d'hommes au-dessous de cent pour chacun, et qu'il l'avait ainsi résolu. On pourrait dire alors que dans les deux camps, se trouvaient parmi les deux cents champions, les deux plus valeureux chevaliers du monde : cela fut donc ainsi convenu. Ensuite le roi Charles fit dire

à son adversaire qu'il croyait que le roi Édouard d'Angleterre [1], était celui qui était le plus propre à remplir leurs vues, étant le plus juste des rois, et un bon chrétien; qu'il possédait la ville de Bordeaux, voisine de leurs royaumes respectifs; que le combat pouvait y avoir lieu; et que, sous peine de trahison, ils devaient être rendus au jour fixé à Bordeaux et au camp; que ce prince et cette ville étaient ce qui lui paraissait être le plus convenable; toutefois, que si le roi d'Arragon trouvait quelque chose de mieux, il n'avait qu'à parler; s'il l'approuvait, qu'il en fît le serment devant ses envoyés, et qu'il en ferait autant en présence des siens.

Les envoyés se rendirent auprès du roi d'Arragon, et exécutèrent leurs ordres. Le roi d'Arragon ayant pris connaissance de ces propositions, les approuva, trouvant que le roi Charles avait bien fait de choisir ce nombre, cet arbitre et cette ville. Il n'y contredit en rien; et il acquiesça auxdites propositions; seulement, il exigea en outre, que le roi Charles fît, ainsi que lui, le serment de n'amener que le nombre de combattants désignés, sans nulle autre force quelconque, toujours sous la même peine. Cela fut accepté par le roi Charles, et ils confirmèrent toutes choses par serment. Ainsi furent réglés le nombre des champions, le

1. Édouard Ier.

lieu, le juge, et le jour du combat de ces deux princes.

Je laisse cette affaire, pour vous entretenir de la renommée, qui en répandit le bruit par le pays, et ensuite par tout le monde, si bien que chacun en attendait l'issue, sans oser se dire de quel côté se déciderait la victoire. Le roi Charles fit dire au roi d'Arragon que, s'il le jugeait convenable, ils conviendraient d'une trève, jusqu'à l'issue du combat. Le roi d'Arragon lui fit répondre que tant qu'il respirerait, il ne voulait avoir avec lui, ni paix, ni trève; mais qu'il lui déclarait, qu'il lui ferait tout le mal qui serait en son pouvoir, et n'en attendait pas moins de lui; qu'il devait bien savoir qu'il l'atteindrait bientôt en Calabre; et que, s'il le voulait, ils n'avaient pas besoin de se rendre à Bordeaux, pour se combattre. Le roi Charles entendant cela, vit bien qu'il n'était pas prudent à lui de demeurer plus long-temps en ce pays; et cela par trois raisons: la première, qu'il avait perdu tout son pouvoir maritime, et ne pouvait recevoir des approvisionnements; l'autre, qu'il n'ignorait pas que le roi d'Arragon voulait venir l'attaquer, ainsi qu'il l'avait ouï dire; et l'autre, afin d'aller faire ses préparatifs, pour être rendu à Bordeaux au jour fixé. Il partit donc de Régol, se rendit à Naples, et de là à Rome, où il alla trouver le pape, laissant en sa place son fils Philippe. Je le laisse auprès du pape, et reviens au roi d'Arragon.

CHAPITRE LXXIV.

Comment le roi En Pierre d'Arragon mit en liberté douze mille hommes qu'il avait pris au roi Charles, leur donna des vêtements et leur dit de se rendre dans leur pays.

Quand le roi d'Arragon eut fixé le jour du combat, il appela l'amiral, et lui dit de placer sur cinquante-une des barques qu'il avait amenées de Nicotena, avec ses galères, tous les prisonniers qui avaient été faits sur le roi Charles. Il ordonna aussi au major-dome, de faire faire à chacun desdits prisonniers, une robe, une chemise, des braies, un chapeau à la catalane, une ceinture, un couteau à la catalane, et de leur donner un florin d'or pour leur voyage; et qu'aussitôt qu'ils seraient hors de la prison, ils se rendissent chacun chez eux. Sur ces ordres, l'amiral monta à cheval, et fit en bonne conscience choix des meilleures barques, y fit placer du pain, de l'eau, du fromage, des oignons et des aulx, pour l'approvisionnement de cinquante personnes pendant quinze jours. Lorsque tout fut disposé, ces hommes furent réunis dans la prairie, hors la porte Saint-Jean; et assurément ils étaient bien plus de douze mille. Le roi monta à cheval, alla à eux, les fit habiller, ainsi que nous l'avons rapporté, et leur dit: « Barons, il est certain que vous n'avez aucune part au mal qu'a fait le roi Charles, et

» vous n'êtes même pas coupables de vous être » rendus ici. Ainsi, nous vous rendons absolument » libres, au nom de Dieu; retirez-vous donc chacun » chez vous. Mais je vous ordonne et vous con- » seille de ne plus revenir combattre contre nous, » lors même qu'on vous le prescrirait. » Alors ils s'écrièrent tous : « Pieux et bon seigneur, Dieu » conserve vos jours ! Qu'il daigne nous faire la » grâce de vous voir empereur ! »

Ils s'agenouillèrent, et chantèrent ensemble le *Salve Regina*. Après quoi l'amiral les fit embarquer, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre du roi. Ils se rendirent dans leur pays. Que Dieu nous donne une joie pareille à celle qu'ils éprouvèrent, eux-mêmes, et leurs amis, lorsqu'ils les revirent. Le bruit de cette action se répandit dans le monde ; et amis ou ennemis, tous prièrent Dieu en faveur du seigneur roi d'Arragon.

CHAPITRE LXXV.

Comment le roi En Pierre passa en Calabre pour attaquer le roi Charles; comment il se rendit au port de Catona, où il apprit qu'il était parti; comment il s'empara de Régol et de bien d'autres châteaux et cités, et régla toutes choses en Sicile et en Calabre; et comment l'infant En Jacques-Pierre, son fils, fut mis au nombre de ceux qui devaient prendre part au combat des cent.

Après avoir agi ainsi, le seigneur roi fit publier que chacun se disposât à s'embarquer, soit cavaliers, soit gens de pied, avec du pain pour un mois; il leur faisait savoir que son intention était de passer le lundi suivant en Calabre, pour attaquer le roi Charles. C'était le jeudi que cette publication avait lieu. Il faisait dire aussi que s'il plaisait à Dieu que le roi Charles acceptât la bataille, leur voyage à Bordeaux deviendrait inutile, ce qui lui serait agréable.

A cette annonce, les troupes eurent une grande joie, et s'appareillèrent pour le départ; mais le roi Charles apprenant cela, vit bien que la chose devenait sérieuse; ainsi, par cette raison, et parce qu'il n'était point maître de la mer, ainsi que je l'ai observé, et ne pouvait se procurer des provisions de bouche, il se décida à partir, et à ne point attendre le roi d'Arragon. Celui-ci passa avec toutes ses forces en Calabre, prit terre à Catona, pen-

sant y trouver le roi Charles; mais il apprit qu'il était parti, ce qui lui fut fort désagréable; il dit alors : « Puisque nous voilà rendus ici, du moins que » ce ne soit pas en vain. » Il alla à Régol, dont il forma le siége; il ne se passa pas deux jours, que l'ayant vivement attaquée, elle se rendit à discrétion, et on lui livra tous les Français qui se trouvaient dans la ville. Le roi d'Arragon les renvoya, ainsi qu'il avait fait des autres prisonniers. Maître de Régol, il s'empara de Catona, La Mota, du château de Saint-Innocent, de ceux de Sainte-Agathe, du pied de Datil, et de la Madeleine et de Birats. Que puis-je vous dire? Autant ils en attaquaient autant ils en prenaient. Les cavaliers armés et les almogavares faisaient des incursions de trois et quatre journées dans l'intérieur des terres, et se trouvaient quelquefois devant des détachements de cavalerie que le roi Charles avait laissés dans les villes. Mais écoutez ce que je vais vous dire. Si cent hommes à cheval et cinq cents hommes de pied des gens du roi d'Arragon rencontraient cinq cents cavaliers et trois ou quatre mille fantassins ennemis, ceux-ci étaient tous pris ou tués; les nôtres leur avaient inspiré une telle terreur, qu'au seul cri : Arragon! ils étaient à moitié vaincus, et se tenaient pour morts. Quiconque voudrait raconter tous les hauts faits des troupes du roi d'Arragon dans la Calabre, n'en saurait venir à bout; le roi était satisfait si jamais on le fut.

Il séjourna quinze jours en Calabre, et dans cet

espace de temps, il s'empara de toute la côte de Turpia jusqu'à Quirayt, et s'en réjouissait; mais le combat qu'il avait à livrer lui revenant en mémoire, il fallut former d'autres desseins.

Après ces quinze jours de séjour dans la Calabre, il parcourut le pays, enseignes déployés; il plaça son lieutenant-général en Calabre, mit des troupes dans les châteaux et autres lieux qu'il avait pris, y laissa d'autres troupes, telles que des almogavares et quelques compagnies particulières; il y laissa également cinq cents cavaliers, tous Catalans ou Arragonnais, et revint à Messine avec le reste de sa cavalerie. Là il donna des ordres, et plaça jusqu'aux moindres endroits, à Messine et autres lieux, des commandants, des juges et des maîtres justiciers. Il nomma commandant de la vallée de Matzara, messire Aleyneps; il divisa toutes les charges, entre les personnes les plus distinguées et les chevaliers de Sicile, les Catalans et les Arragonnais, c'est-à-dire qu'en chaque place il mettait un Catalan, un Arragonnais et un Latin. Il fit ceci afin qu'ils pussent se réunir les uns avec les autres. Ayant ainsi mis ordre aux affaires de l'île et de la Calabre, il voulut régler les objets de la flotte; il fit appeler l'amiral, et lui dit : « En Jacques Pierre, mon fils, vous savez le combat qui doit » avoir lieu entre le roi Charles et nous; le temps est » court jusqu'à ce moment; nous avons toute con» fiance en vous et en votre noble cœur de chevalier; » nous désirons que vous veniez avec nous et que vous

» soyez du nombre de ceux qui entreront dans la
» carrière avec nous; renoncez donc à votre place
» d'amiral, puisqu'il ne nous paraît pas convena-
» ble que vous fassiez les fonctions de notre ami-
» ral. Un amiral communique nécessairement
» avec toute sorte de gens, et cela ne serait point
» bien. Il est donc à propos que comme notre fils
» vous n'ayiez plus rien de commun avec ces sortes
» de gens. » Le noble En Jaçques-Pierre lui répon-
dit: « Je vous rends grâce, ô mon père et seigneur,
» de l'honneur que vous voulez bien me faire, de
» me mettre au nombre de ceux qui entreront en
» lice avec vous, et je prise cette faveur bien plus
» haut que si vous m'aviez donné le meilleur comté
» de votre royaume. Disposez donc, seigneur,
» de ma place d'amiral, de ma personne et de
» ce que je puis posséder, ainsi qu'il vous plaira.
» Non, je n'éprouvai jamais de satisfaction pareille
» à celle que me fait éprouver la grâce que vous
» me faites. » En disant cela, il déposa le bâton
d'amiral entre les mains du roi.

CHAPITRE LXXVI.

Comment le seigneur roi nomma amiral le noble En Roger de Luria, et ordonna de se rendre à Bordeaux pour le combat; et comment, ayant pris congé de chacun, il revint en Catalogne avec quatre galères catalanes.

Le roi fit venir le noble En Roger de Luria qu'il avait fait élever, il le fit mettre à genoux et lui dit : « Madame Bella, votre mère, a bien servi la » reine notre épouse; quant à vous, vous avez été » jusqu'à ce jour élevé avec nous, et vous nous » avez bien servi. Ainsi, avec la grâce de Dieu, » nous vous donnons le bâton d'amiral; soyez donc » dès à présent notre amiral en Catalogne, Va- » lence et Sicile, et dans tous les pays que nous » possédons, ou dont Dieu nous accordera la con- » quête. »

Le noble En Roger de Luria, se prosterna et baisa les pieds et puis les mains du roi; il prit ensuite le bâton sous de si heureux auspices, qu'il serait à désirer que tous ceux à qui le roi confie des charges s'en acquittassent aussi bien que ledit noble; car on peut dire avec vérité que jamais vassal en aucun emploi ne servit aussi honorablement que lui. Il se conduisit de cette manière depuis le moment où le bâton lui fut remis jusqu'à celui où il expira.

A la réception dudit amiral, il se fit à Messine

des fêtes et des réjouissances incroyables, après quoi le roi fit assembler un conseil général à l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle, à Messine. Là il parla sagement et noblement; il censura, exhorta chacun, tant Catalans et Aragonnais que Latins, à s'aimer et à s'estimer mutuellement comme des frères, et à n'avoir jamais d'altercations entre eux; après quoi il ajouta : « Vous savez tous » que l'époque où nous devons aller combattre le » roi Charles, n'est point éloignée; nous ne man- » querions point au rendez-vous, pour la seigneurie » du monde entier. Nous vous engageons donc, » en attendant, à être en repos et sans nulle crainte. » Nous laissons parmi vous une grande quantité de » braves gens, qui seuls seraient en état de vous » défendre contre le roi Charles; ainsi vous pou- » vez être en sécurité sous la garde de Dieu. Nous » promettons de vous envoyer la reine notre épouse » et deux de nos fils, dès que nous serons rendus » en Catalogne, afin que vous soyiez persuadés » que ce royaume nous tient à cœur, autant que » la Catalogne et l'Arragon. Soyez assurés que » tant que le monde existera, nous ne vous fau- » drons, nous, ni les notres, vous regardant » comme des vassaux légitimes. Nous vous pro- » mettons que si nous ne périssons pas dans le com- » bat, nous nous rendrons aussitôt ici, à moins » qu'il ne nous survienne quelque affaire qui exige » impérieusement notre présence; mais dans tous » les cas, nos yeux seront sans cesse tournés vers » vous. »

Là-dessus il signa et bénit tout le monde, et prit congé d'eux. Alors vous eussiez vu des pleurs et entendu des cris lamentables: « Bon seigneur, que Dieu » vous conserve et vous rende victorieux ! Puis- » sions-nous, en tout temps, avoir de bonnes nou- » velles de vous! » Le roi descendit de la tribune du haut de laquelle il avait parlé; alors chacun s'empressa de lui baiser les pieds et les mains; tous voulurent le faire ; on le suivit jusqu'au palais, sans qu'il lui fût possible de monter à cheval. Il ne le voulait pas non plus, parce qu'il voyait accourir de tous les rues des dames et demoiselles qui baisaient la terre au-devant de son passage, ne pouvant parvenir à lui baiser les pieds et les mains. Que pourrai-je ajouter ? Il avait commencé à parler dès le matin, du haut de la tribune, et avant son arrivée au palais, il était nuit close. Enfin, ni lui ni aucun de ceux qui étaient là, n'avaient songé à boire ni à manger ; et aucun d'eux ne pouvaient se rassasier de le voir.

Quand il fut au palais, les trompettes et les nacaires commencèrent à se faire entendre, et tous ceux qui voulurent manger, purent se satisfaire ; car pendant le séjour du roi d'Arragon en Sicile, les maisons et les tables des hommes de pays furent toujours offertes à qui se présentait, et le roi et les autres seigneurs acceptaient les repas qui leur étaient offerts là où on pouvait les traiter honorablement.

Le lendemain, le roi fit venir l'amiral et lui dit : « Faites armer sur-le-champ vingt-cinq galè- » res, et placez sur chacune un chef d'équipage

» catalan, et un latin, quatre nochers catalans,
» et autant de latins, et ainsi pour les hommes de la
» proue; que les rameurs soient tous latins et les hommes de trait tous catalans. Nous voulons que par
» la suite, lorsque vous organiserez quelques flottes,
» ce soit conformément à cette disposition. Faites
» arborer aussitôt l'étendard, et payez ces vingt-cinq
» galères et deux vaisseaux, car nous entendons
» nous rendre en Catalogne avec ces galères. »

Il dit cela en présence de tous. L'amiral exécuta les ordres du roi. A la nuit, le roi le manda vers lui, et lui dit : « Gardez le secret sur ce que je vais
» vous confier. Je vous le recommande aussi fortement que vous nous êtes fortement attaché.
» Parmi toutes ces galères vous en armerez quatre
» montées de braves gens, tous Catalans, pas un
» Latin, ni d'aucune autre nation. Vous ferez semblant de les envoyer à Tunis, et les expédierez à
» Trapana, où je me trouverai d'ici à vingt-quatre
» jours; vous leur désignerez les journées qu'elles
» auront à faire. Nous les trouverons-là, nous monterons sur les quatre galères et nous nous en irons sous
» la protection de Dieu et de madame sainte Marie;
» que ceci soit secret et que rien n'en transpire. Vous
» resterez avec les autres galères pour garder l'île
» ainsi que les troupes qui sont en Calabre. — Seigneur, lui demanda l'amiral, d'où vient que
» vous voulez passer en Catalogne avec si peu de
» forces? — N'en parlons plus, dit le roi. cela
» sera ainsi. — Permettez-moi donc, seigneur,

» de vous suivre sur ces quatre galères. — Non, » dit le roi, cessez de nous en parler, nous le voulons ainsi. — Il suffit, dit l'amiral. » Il obéit.

Les choses étant ainsi préparées, le roi prit congé, sortit de Messine et visita toute la Sicile; il se rendit à Palerme où on lui fit les plus grandes fêtes; il y réunit un conseil général ainsi qu'à Messine. Il leur tint les mêmes discours. et les pleurs et les gémissements le suivirent depuis l'église principale, où s'était réuni le conseil, jusqu'au palais. Ici comme ailleurs, les dames et demoiselles allaient au-devant de lui baisant la terre, lui donnant mille bénédictions, et lui souhaitant toute sorte de biens. Après quoi le roi se rendit à Trapana. Il serait impossible de vous dire le nombre infini des personnes qui le suivirent; car au sortir de Messine, il vint des gens de tous les côtés qui marchaient à sa suite. Dans chaque endroit où il passait, on l'invitait à prendre tout ce dont il avait besoin, tant lui que les gens qui le suivaient, quels qu'ils fussent. A Trapana, il assembla un autre conseil, et il fut plus nombreux que partout ailleurs. Il dit ici ce qu'il avait dit ailleurs; et cette réunion eut le même résultat que les autres.

Le jour et le moment même où le roi était à la tribune, arrivèrent les quatre galères, avec un vaisseau armé que l'amiral avait ajouté. En Bamon Marquet et En Béranger Mallol, dans lesquels le roi avait grande confiance, commandaient les quatre galères. A leur arrivée, les prud'hommes du lieu leur firent four-

nir des rafraichissements en abondance. Ce même jour, le roi, au milieu des pleurs et des cris des gens de Trapana, s'embarqua sous d'heureux auspices. On ne laissa monter sur les galères que les personnes qui avaient été désignées. Elles étaient peu nombreuses afin que les galères en fussent plus légères. Le roi s'embarqua donc, et mit à la voile avec la grâce de Dieu; puisse-t-il le conduire à bon port! Je ne parle plus en ce moment du seigneur roi, je saurai bien revenir à lui; qu'il aille à la bonne aventure. Il laissa toute la Sicile en bon état, tant par terre que par mer, ainsi que tout ce qu'il avait dans la Calabre. Parlons du roi Charles.

CHAPITRE LXXVII.

Comment le roi Charles alla trouver le pape et lui demanda de le secourir contre le roi d'Arragon, au moyen d'un interdit, d'une croisade et des trésors de l'Église.

Le roi Charles arrivé auprès du pape, le pria de faire réunir son consistoire, parce qu'il désirait lui parler, ainsi qu'à tous les cardinaux. Cela lui fut accordé. Le roi fit ainsi, par la raison qu'il avait reçu l'ordre de la conquête en présence de tout le consistoire; et on lui avait promis unanimement appui et secours. Le pape étant à la tête de son collége, le roi parla ainsi: « Saint-Père, vous

» savez, ainsi que votre consistoire, que j'ai en-
» trepris la conquête du royaume du roi Mainfroi,
» pour l'honneur de la sainte église, comme je
» vous le déclarai dans le temps. Alors vous pro-
» mîtes, et tout votre collége fit la même promesse,
» de m'aider et de me secourir contre tous ceux
» qui voudraient me troubler dans ma conquête ;
» et vous vous engageâtes à me fournir les fonds
» et autres objets qui pourraient m'être nécessaires.
» Or, vous savez, Saint-Père, et les membres
» présents savent aussi, que j'ai accompli tout ce que
» j'avais promis. Je n'ai rien ménagé, ni moi, ni
» mes parents, ni mes amis ni mes vassaux. Or
» le roi d'Arragon est venu, en vous offensant
» gravement, nous attaquer et nous enlever la Si-
» cile et une grande partie de la Calabre; et nous
» ravira tous les jours de nouveaux pays, si Dieu
» et vous n'y pourvoyez. Vous devez le faire,
» Saint-Père, ainsi que votre conseil, par quatre
» grandes raisons; la première. parce que vous l'avez
» promis; la seconde, parce que le roi d'Arragon
» s'est rendu coupable envers vous, et cela à cause
» de la réponse ferme que vous fîtes à noble En Guil-
» lem de Castelnou. Il a agi en conséquence du refus
» que vous fîtes de le seconder; il n'a eu d'autre
» but que son propre intérêt. Sans doute il ne se
» serait pas porté à une telle action si vous
» l'aviez secondé, ainsi qu'il vous en sollicita; et
» vous savez combien sa demande était juste et
» raisonnable. Tous les rois de la chrétienté

» devaient certainement le seconder ; car jamais roi
» n'entreprit une si grande chose, et ne la soutint si
» long-temps. Les cinq plus puissants rois chrétiens
» n'auraient pu le faire. Il est donc venu en Sicile
» à votre honte, et les Siciliens l'ont demandé pour
» roi avec grandes prières. Vous savez qu'il dési-
» rait ce pays pour sa femme et ses fils : toutefois,
» si vous lui aviez accordé sa demande, il n'au-
» rait point abandonné sa première entreprise.
» C'est donc vous, Saint-Père, qui êtes cause de
» notre malheur, qui est d'autant plus grand, que
» nous avons perdu le comte de Lanço (Alençon),
» notre neveu ; et cet immense malheur est ac-
» cru encore de la perte que nous avons égale-
» ment éprouvée par la mort de parents et de vas-
» saux du roi de France, notre neveu, qu'il nous
» est impossible de venger. La troisième raison est
» que si vous ne vous opposiez de suite à lui par un
» interdit exprès, dirigé contre lui et ceux qui
» le secondent, il fera tant, que vous le verrez
» entrer dans Rome. Veuillez accorder des indul-
» gences à tous ceux qui marcheront contre lui,
» et nous seconderont ; et condamnez à tout per-
» dre ceux qui armeront en sa faveur. D'après
» votre sentence, les rois de Castille, de Major-
» que, d'Angleterre, et les autres rois de la chré-
» tienté qui sont dans l'intention de soutenir
» le roi d'Arragon, ne le feront point, et n'o-
» seront se montrer ; il en sera peut-être même
» qui voudront gagner l'indulgence ; et quand

» même ils n'auraient pas le désir de l'obtenir. » du moins ils ne se déclareront point. Enfin, la » quatrième raison est qu'avec les trésors de la » sainte Eglise de Saint-Pierre, vous pouvez suf- » fire à cette guerre et à nous; ensuite, le roi de » France est un grand soutien de l'Eglise; et lorsque » vous l'y engagerez, il n'hésitera pas à se porter » avec les nouveaux croisés contre le roi d'Arragon » sur ses terres. Ces quatre objets remplis, nous » viendrons bien à bout du roi d'Arragon. Nous lui » enlèverons son royaume; et il ne pourra même » envoyer des secours en Sicile. »

CHAPITRE LXXVIII.

Comment le Saint-Père, le pape Martin, accorda au roi Charles ce qu'il lui demandait; et comment il porta un jugement d'interdit contre le seigneur roi En Pierre et ses partisans; et comment il accorda indulgence plénière à tous ceux qui marcheraient contre ledit roi En Pierre.

Le pape lui répondit : « Fils de la sainte Eglise, » nous avons bien saisi tout ce que vous nous avez » dit; et comme nous nous sommes engagé à vous » seconder, nous allons répondre à vos quatre rai- » sons. Sur la première, nous dirons qu'il est vrai » que nous sommes convenu avec vous de vous » porter aide et secours de tout notre pouvoir contre » tous ceux qui vous attaqueraient; et nous le fe- » rons bien volontiers. Vous avez dit ensuite que

» le roi d'Arragon nous avait offensé, en allant en » Sicile ; nous en convenons. Lorsque nous lui refusâmes sa demande, nous n'ignorions point qu'il » ne nous avait jamais été attaché ; nous voyons » bien quelle est sa faute, et que nous devons vous » soutenir de toutes nos forces. Quant au troisième » objet de votre demande, c'est à dire la croisade » et l'interdit, nous vous promettons de les décré- » ter et publier avant que vous vous éloigniez » de nous. Le quatrième point, qui consiste dans » la demande de fonds, et d'appel au roi de France, » comme défenseur de la sainte Eglise, nous le fe- » rons de grand cœur, et nous sommes disposés » à vous fournir, ainsi qu'au roi de France, l'ar- » gent nécessaire. Ayez donc bon courage, et ré- » confortez-vous ; car la sainte Eglise remplira » entièrement vos désirs. »

Ensuite, chaque cardinal prit la parole pour confirmer tout ce que le pape avait promis. Le roi Charles fut plein d'espoir et de contentement ; et leur rendit grâces de leurs bonnes dispositions ; il les pria de terminer promptement, parce qu'il devait se rendre en France, auprès de son neveu [1], pour l'engager à lui fournir des secours, et de là aller à Bordeaux. Le pape fit si bien, qu'en peu de jours il avait publié sa sentence et la croisade

1. Philippe-le-Hardi, qui avait succédé en 1270, à saint Louis.

contre le roi d'Arragon et ses royaumes, et contre tous ceux qui lui fourniraient des secours; il accorda en même-temps des indulgences plénières à tous les individus qui s'armeraient contre ledit roi. Ce fut le pape Martin, français de naissance [1], qui prononça cette sentence. On dit qu'il ne sortit jamais de la cour de Rome que des jugements équitables; ainsi, nous devons tous le croire; car les prêtres nous l'assurent, eux qui sont les administrateurs de la sainte Eglise, en disant : *Sententia pastoris, justa vel injusta, temenda est.* Le jugement du pasteur, juste ou injuste, doit être exécuté; tout fidèle chrétien doit le croire de même; aussi en suis-je persuadé. Or, ce secours de l'Église fut très puissant, et plus grand qu'il eût jamais été accordé à aucun prince, et redoutable à tout chrétien. Ensuite le pape accorda au roi Charles et au roi de France tout l'argent dont ils purent avoir besoin. Le roi Charles, enfin, prit congé du pape et des cardinaux, et se rendit en France.

---

1. Simon de Brion, né à Mont-Epiloix, près de Bavon, en Champagne, élu pape sous le nom de Martin IV, le 22 février 1281, à Viterbe, mort à Padoue le 28 mars 1285.

CHAPITRE LXXIX.

Comment le roi Charles requit le roi de France et les douze pairs de le conseiller et aider dans ses affaires; comment le roi de France n'osant y accéder, à cause du serment qui le liait au roi En Pierre, fut délié dudit serment et de toutes ses promesses, par le légat du pape Martin.

A la première entrevue du roi de France et du roi Charles, ils sentirent l'un et l'autre se renouveler la douleur de la mort du comte d'Alençon: ce deuil dura deux jours, tant pour eux que pour leurs gens. Le troisième jour, le roi Charles parla avec le roi de France, son neveu, et les douze pairs. Le conseil étant assemblé, le roi Charles se leva, et fit de graves plaintes touchant la honte et le dommage que lui avait fait le roi d'Arragon; et il requit le roi et les douze pairs de l'aider de leurs avis et de leurs secours, les priant de lui accorder, dans un moment si pressant, leur aide et leur assistance, sans désemparer. Il ajouta qu'ils n'ignoraient pas qu'il était fils de roi, et du même sang qu'eux; que la France n'avait jamais délaissé aucun membre de sa maison, et qu'ils étaient tous tenus de le secourir, aussi-bien que le roi son neveu.

Quant au conseil qu'il demandait d'eux, c'était de savoir ce qu'il devait faire, relativement au combat qu'il avait provoqué dans un moment

très difficile, et qui devait avoir lieu à Bordeaux, et dont le jour était si prochain [1]; il les priait de le satisfaire sur ces deux points. Il se tut.

Le roi de France se leva et dit : « Nous voilà » suffisamment instruit sur ce qui s'est passé, sur » ce que vous avez dit et sur ce que vous nous de- » mandez. Nous vous répondrons que nous devons, » par plusieurs motifs, vous seconder, vous secou- » rir et vous donner nos avis. C'est nous qui avons » la plus grande part au déshonneur que vous » avez éprouvé, ainsi qu'à votre perte, par la mort » de notre frère le comte d'Alençon, qui a été » la plus déloyale possible. Toutefois, malgré » toutes les raisons que nous avons de vous servir, » nous sommes très embarrassé sur la conduite que » nous devons tenir avec notre beau-frère, auquel » nous sommes lié par serment mutuel de nous se- » courir l'un l'autre envers et contre qui que ce » soit au monde. Sous quelque prétexte que ce » puisse être, je ne puis donc marcher contre lui; » ainsi, dans cette circonstance, nous ne savons » que vous dire. »

Alors un cardinal, légat du pape, et chargé de tous ses pouvoirs, se leva et dit : « Seigneur roi, » que cette difficulté ne vous arrête pas; je suis » chargé des pouvoirs du Saint-Père; et vous savez » que tout ce que le pape lie sur la terre est lié dans » les cieux, et que tout ce qu'il délie sur la terre est

1. Le combat avait été fixé au mois de juin 1283.

» délié dans les cieux ; ainsi, moi, de la part de Dieu
» et du Saint-Père apostolique, je vous dégage de
» tout serment et de toute promesse que vous pou-
» vez avoir faite à votre beau-frère En Pierre d'Ar-
» ragon; et au sortir de cette assemblée, je vous
» en ferai un acte écrit, avec les sceaux pendants,
» afin que vous vous regardiez par la suite pour
» délié de tout ce que vous avez promis. Bien plus,
» je vous requiers, au nom du Saint-Père, de vous
» disposer à attaquer ledit roi d'Arragon ; et j'ac-
» corde à vous et à tous ceux qui vous suivront,
» l'absolution de tous péchés et pénitences ; et j'ex-
» communie tous ceux qui seront contre vous.
» Demain je publierai cela dans tout Paris, et en-
» suite le ferai publier dans tous les pays du monde
» chrétien [1]. Je dois ajouter aussi, de la part du

1. Martin IV, à la demande de Charles d'Anjou, excommunia Michel Paléologue, empereur de Constantinople, comme schismatique et hérétique. Il excommunia les Palermitains à cause du massacre des Vêpres siciliennes, et excommunia enfin, en 1282 et 1283, Pierre, roi d'Arragon, pour s'être emparé du royaume de Sicile. Une croisade fut prêchée contre ce roi; et les peuples fanatisés s'y portèrent avec tant d'ardeur, que plusieurs y vinrent même sans armes, n'ayant pu s'en procurer; les pierres qu'ils trouvèrent sous la main, leur en tinrent lieu, et ils répétaient, en les jetant, le même calembourg latin sur lequel s'appuie la suprématie de la chaire de saint Pierre : « Je jette cette pierre contre Pierre d'Arragon, pour gagner l'indulgence. » Ce monarque anathématisé n'en fut pas moins victorieux et du pape et des croisés.

» Saint-Père, qu'il vous aidera de ses trésors d'une » manière suffisante : ainsi, donnez vos secours et » vos avis à votre oncle le roi Charles, ici présent, » puisque vous le pouvez faire désormais, sans que » rien s'y oppose. »

CHAPITRE LXXX.

Comment le roi de France promit au roi Charles de l'aider de sa personne et de ses armées contre le roi d'Arragon, et résolut d'aller avec lui à Bordeaux ; et de la perfidie qu'il prépara contre le seigneur roi d'Arragon, laquelle fut confirmée par les douze pairs de France.

Le roi de France répondit : « Nous avons ouï » ce que vous avez dit de la part du Saint-Père ; » nous en connaissons la vérité : telle est notre » créance et telle doit être celle de tout chrétien » fidèle. Ainsi, nous nous regardons comme dégagé » de toute promesse faite à notre beau-frère le roi » d'Arragon. Après quoi, nous répondrons sans » réserve à notre oncle le roi Charles sur le secours qu'il nous demande, et sur le combat qui » doit avoir lieu entre lui et le roi d'Arragon. » Nous vous dirons d'abord, notre oncle, que » nous vous défendrons de notre personne et de » nos gens, contre le roi d'Arragon et les siens ; » et nous vous le jurons et promettons en présence » du cardinal qui représente ici la sainte Église » catholique, en l'honneur de l'Église et au nôtre ;

» car nous devons le faire pour venger la mort de » notre frère, le comte d'Alençon. Ensuite, nous » vous engageons à ne pas manquer, pour quoi » que ce soit, à vous rendre à Bordeaux au jour » du combat. Nous irons en personne, et si bien » accompagné, que nous ne pensons pas que le » roi d'Arragon ose s'y présenter ce jour-là; et » s'il le fait, il est perdu. Le roi d'Angleterre, ni » qui que ce soit au monde, ne saurait le sous- » traire à la mort. »

Le roi de France se tut, et le roi Charles prit la parole : « Mon neveu, dit-il, nous vous rendons » grâce en notre nom et celui de la sainte Église, » de vos offres et de vos conseils relativement au » combat. Mais nous craignons que le roi d'Ar- » ragon n'attaque notre bonne foi, si nous y allons » bien accompagné ; car nos conventions sont écri- » tes et enregistrées par A. B. C. »

Le roi de France répliqua : « On ne peut rien » dire contre votre bonne foi, car nous avons déjà » lu les traités que vous avez faits ; et sur le point » dont il est question, il y est dit que vous n'y » amènerez pas au-delà des cent cavaliers qui » doivent prendre part au combat avec vous; » mais nous y conduirons qui bon nous semblera, » n'étant engagé par aucun contrat. Il ne s'est » nullement douté de cela, et vous ne violerez » pas vos engagements. — Il est certain, dit le » roi Charles, que telles sont nos conventions : » faisons donc ainsi que vous le conseillez. »

Le légat se leva, rendit grâces au roi de France de la part du Saint-Père apostolique et du sacré Collége. Il le signa, le bénit et lui donna sa bénédiction; après quoi, une grande partie des douze pairs de France, là présents, se levèrent, confirmèrent ce que le roi de France avait dit, et promirent de le soutenir de tout leur avoir et de tout leur pouvoir en faveur du roi Charles, et de suivre le roi de France à leurs frais et à leurs risques et périls, pour obtenir l'indulgence.

Quand chacun eut parlé, le roi Charles se leva et dit: « Seigneur roi, nous avons peu de temps » pour nous rendre à Bordeaux; nous laisserons » ici le légat, qui ne s'éloignera pas de vous; » nous irons en Provence, où nous amènerons » soixante chevaliers de France, que nous avons » déjà choisis en notre âme, qui entreront en lice, » si le combat à lieu; nous leur en adjoindrons » quarante de la Provence. Nous serons rendus, » avec ces cent chevaliers seulement, huit jours » avant l'époque désignée, et vous, vous règlerez » votre voyage comme vous l'entendrez; car nous » ne pouvons ni ne devons rien dire sur votre manière de vous rendre en ce lieu. »

Le roi de France répondit que c'était très bien, et qu'il pouvait aller régler ses affaires; qu'il savait, quant à lui, comment il devait se conduire. Là-dessus ils s'embrassèrent et prirent mutuellement congé l'un de l'autre. Je laisse ici le roi de France et le légat, qui fait chaque jour publier

la croisade de tous côtés, et je vous entretiendrai du roi Charles.

CHAPITRE LXXXI.

Comment le roi Charles fit armer vingt-cinq galères, qui eurent pour commandant En Guillem Cornut, dans l'intention de les envoyer à Malte pour poursuivre En Roger de Luria, l'attaquer et l'amener mort ou vif.

Après avoir pris congé du roi de France, le roi Charles se rendit à Marseille avec les soixante chevaliers français qu'il avait choisis lui-même. Arrivé à Marseille, il fit appeler auprès de lui En Guillem Cornut, un des hommes les plus considérés de Marseille et d'une ancienne maison; il lui ordonna de faire mettre de suite la main à l'œuvre pour armer vingt-cinq galères; de les faire monter par de braves Marseillais, de manière qu'il n'y eût absolument que des Provençaux; et de les bien munir de pilotes, de nochers et de rameurs en double armement; car il voulait que chacun de ses gens fût un lion. Il le nomma chef et commandant de cette flotte. Il lui enjoignit de se rendre du côté de la Sicile, de visiter le château de Malte, et d'y rafraîchir son monde. « Après quoi, dit-il, » cherchez En Roger de Luria, lequel n'a pas plus » de dix-huit galères; le roi d'Arragon en a em- » mené quatre sur vingt-deux avec lui en Cata-

» logne. Si nous pouvons les enlever, la mer est à » nous; car tout ce que le roi d'Arragon a de » bons marins se trouve sur lesdites dix-huit ga- » lères. Il faut donc qu'elles ne nous échappent » point. Ne paraissez plus devant nous que quand » vous les aurez tous pris ou tués. »

En Guillem Cornut se leva, alla baiser les pieds du roi, et lui dit: « Seigneur, je vous rends grâces » de l'honneur que vous me faites. Je vous pro- » mets de ne plus paraître à Marseille, ou devant » vous, qu'après avoir mis à mort ou fait pri- » sonniers tous ceux qui composent cette flotte. » —Songez, dit le roi, à être parti avant huit jours, » sous peine de perdre notre amitié. — Vous serez » obéi, dit En Guillem Cornut. »

Alors il s'occupa de faire armer les vingt-cinq galères, et de remplir en tout les volontés du roi. Je vous parlerai de lui jusqu'à ce qu'il ait rempli le but de son bon voyage : puissent les Maures faire de tels voyages! Je cesse de parler du roi Charles, et saurai bien y revenir en temps opportun.

Ledit En Guillem Cornut arma en effet les vingt-cinq galères; et ce furent, sans nul doute, les mieux armées qui sortirent jamais de la Provence. Il y plaça soixante hommes de sa famille, bons et honorables personnages du pays. Il alla à Naples, rafraîchir ses équipages. Ensuite il se rendit à Trapana, avec vingt-deux galères. Trois furent chargées d'aller à la bouche du phare pour prendre langue. Il choisit pour cela les trois

mieux montées en rameurs. Il leur dit qu'elles le trouveraient au château de Malte; qu'elles s'y rendissent sans retard; et que les premiers arrivés y attendraient les autres.

CHAPITRE LXXXII.

Comment l'amiral En Roger de Luria, après avoir couru les côtes de Sicile, et s'être rendu maître de villes et villages, s'empara de deux galères que l'amiral marseillais avait envoyées, pour s'informer d'En Roger de Luria; et comment ledit En Roger alla lui-même à la recherche des Marseillais.

Je vais cesser un instant de vous parler d'eux pour revenir à En Roger de Luria, qui avait armé les vingt-cinq galères, ainsi que le roi d'Arragon le lui avait ordonné. Il en envoya quatre et un vaisseau à Trapana, comme vous l'avez vu. Il y eut donc alors vingt-une galères armées, et deux vaisseaux, toutes bien montées par des Catalans et des Latins. Après qu'elles furent ainsi disposées, et qu'il eut envoyé les quatre au roi, à Trapana, il parcourut avec ces vingt-une galères, et les deux vaisseaux, les côtes de la Calabre. Il vint aux châteaux forts, près du golfe de Tarente, et aborda end'autres lieux.. Il s'empara des villes et bourgs dudit lieu, et des châteaux forts, où ils eurent un grand butin, et où ils auraient pu faire bien du mal s'ils l'eussent voulu. Mais les Calabrois venaient dire à l'amiral: « Veuillez ne pas nous

» causer de dommage ; car vous pouvez être as-
» suré que si le roi d'Arragon sort vainqueur du
» combat, nous sommes entièrement à lui. Ne
» nous faites donc pas le mal que vous pourriez
» nous faire. »

L'amiral, persuadé qu'ils avaient raison de s'exprimer ainsi, leur faisait aussi peu de mal qu'il lui était possible. Dans le fait, les gens de ce pays étaient alors si peu habiles au métier des armes, que si les almogavares rencontraient mille de ces pauvres gens, ils les prenaient sans qu'ils fissent aucune résistance. Les almogavares et les gens des compagnies qui suivaient l'amiral étaient si entreprenants, que, dans l'espace d'une nuit, ils entraient dans l'intérieur du pays, à quatre-vingt ou cent milles de distance, et emmenaient vers le rivage tout ce qu'il leur plaisait d'enlever : de sorte qu'ils firent un gain immense. Si on prenait la peine de le raconter en détail, la liste en serait si considérable, qu'on ne pourrait que s'ennuyer en la lisant. Je passe donc par-dessus ; car seulement dans cette sortie que fit l'amiral avec les vingt-une galères et deux vaisseaux, vous pouvez compter qu'ils firent plus de trente courses, dans lesquelles ils rencontrèrent des corps de cavalerie et d'infanterie, qu'ils mirent tous en déroute. On en pourrait faire un gros livre. Mais il suffit que je vous dise le nombre des courses. Enfin l'amiral, après avoir couru toute la Calabre, fait de beaux faits d'armes, et ramassé un grand butin, s'en retourna à Messine.

Étant au cap de l'Hermite, à l'entrée de la bouche du phare, vers le levant, à la pointe du jour, il rencontra les trois galères de Provençaux, que En Guillem Cornut, l'amiral de Marseille, avait envoyées pour prendre langue. Les deux vaisseaux armés qui précédaient En Roger de Luria, aperçurent ces galères qui s'étaient arrêtées pendant la nuit, et attendaient pour avoir des renseignements. Les deux vaisseaux s'en revinrent à petit bruit vers l'amiral, et lui en firent part. Celui-ci ordonna ses galères, et fit entourer les trois galères, de manière qu'elles ne pussent lui échapper, et se porta de sa personne contre elles avec trois de ses galères. Mais celles-là, se fiant plus à leurs rames qu'à Dieu et à leurs armes, prirent la fuite. L'amiral fondit sur elles. Que vous dirai-je? En retournant, elles aperçurent d'autres galères ennemies qui venaient à elles; elles furent vaincues et prises; et voilà les renseignements qu'elles obtinrent; car elles pouvaient bien dire qu'elles savaient où était En Roger de Luria. Le jour qui suivit cette capture, l'amiral voulut apprendre ce qui en était, sans que rien pût lui être caché. Il s'en alla à Messine, amenant les trois galères poupe en tête, et pavillons traînants. Ce même jour, il fit mettre à terre tout ce qui se trouvait sur ses galères, ainsi que les blessés et malades qu'il pouvait avoir, et fit rafraîchir ses troupes. Le lendemain, il partit de Messine avec ses ving-une galères et deux vaisseaux, et prit la route de Malte. Enfin, il se

rendit ce même jour à Saragosse, où il chercha à s'instruire, relativement aux galères provençales. Une barque venue du détroit de Malte lui dit qu'elles étaient à Malte. L'amiral se rendit de Saragosse au cap de Cabopasser dans la journée, et s'y arrêta pendant la nuit; et, à la naissance du jour, il alla au cap de Resaltara. Il fit cela, afin que si les galères des Provençaux avaient quitté Malte, il ne les perdît pas de vue, sachant que les trois galères qu'il avait prises devaient les attendre là. Il n'aurait pas voulu pour tout au monde qu'elles pussent lui échapper.

Quand il fut arrivé à la fontaine de Xicle, il débarqua tout son monde, et le château leur fournit des rafraîchissements en abondance. Chacun se remit, se délassa, et mit ses armes en état. Les tireurs d'arc remplacèrent leurs cordes; enfin, on fit tout ce qui était nécessaire. Dans cette soirée, ils eurent des viandes, du pain, du vin et des fruits à discrétion; car ce lieu est un des plus abondants et des plus fertiles de la Sicile. Ils prirent de l'eau, qui y est très-bonne; enfin, ils furent tous disposes et prêts à aller au combat.

Quand ils eurent soupé et fait leurs provisions d'eau, l'amiral les harangua d'une manière conforme à la circonstance, et leur dit entre autres chose : « Barons, avant le jour, vous serez au port » de Malte, où vous trouverez vingt-deux galères » et deux vaisseaux de Provence armés. C'est la » fleur de la Provence et l'orgueil des Marseillais.

» Il faut donc que chacun de nous ait un courage » au-dessus de tout courage, et un cœur au-dessus » de tout autre cœur. Il faut enfin que nous abais» sions à jamais l'orgueil des Marseillais, qui de » tous temps méprisèrent les Catalans, et les cru» rent au-dessous de tous les autres peuples; il » faut que cette bataille fasse le plus grand hon» neur au roi d'Arragon et lui soit d'une grande » utilité, ainsi qu'à toute la Catalogne. Une fois » ces gens-là vaincus, la mer est à nous. Or donc, » que chacun songe à faire son devoir. » Ils répondirent à l'amiral : « Allons, allons, ils sont à » nous. Voilà le moment de les combattre, que » nous avons si long-temps désiré. » Et tous s'écrièrent ensemble : « Allons ! allons ! »

CHAPITRE LXXXIII.

Comment l'amiral En Roger de Luria vint au port de Malte, et reconnut la flotte marseillaise; et comment il se montra orgueilleux dans l'ordonnance de la première bataille qu'il livrait.

Ils s'embarquèrent et emmenèrent une barque de huit rames qu'ils trouvèrent à Xicle, et au moyen de laquelle ils pourraient secrètement examiner le port. Ils se mirent en mer pendant un orage qui avait lieu sur la terre; et avant l'heure de matines, ils furent rendus devant le port; les deux vaisseaux armés s'avancèrent sans bruit pour

épier l'intérieur du port. La barque à huit rames les précédait d'un trait d'arbalète. Les Provençaux de leur côté avaient placé aux deux extrémités de l'entrée du port, deux vaisseaux en védette. La barque passa au milieu de l'ouverture du port dans le plus grand silence, et se rendit devant le château; elle vit les galères à une certaine distance les unes des autres; elle les compta au nombre de vingt-deux, et aperçut également les deux vaisseaux aux deux extrémités de l'entrée. Elle sortit ensuite du port et trouva les deux navires qui étaient en station au milieu de l'ouverture du port. Elle se rendit auprès de l'amiral, à qui on raconta ce que l'on avait vu.

L'amiral fit disposer son monde et placer les galères en ordre de bataille. A peine fut-on préparé que le jour parut. Ils crièrent tous à l'amiral: « Attaquons, ils sont à nous! » Mais l'amiral fit alors une chose qui est vraiment un trait de folie. Il dit : « A Dieu ne plaise que je les attaque tout » endormis; mais que les trompettes et les nacaires se fassent entendre pour les avertir, et je les » attendrai jusqu'à ce qu'ils soient préparés au » combat. Je ne voudrais pas qu'on pût dire que » j'ai vaincu des hommes endormis. » Tous s'écrièrent alors : « L'amiral a bien parlé! »

L'amiral se conduisit ainsi parce que c'était le premier combat qu'il livrait depuis qu'il occupait sa place. Il voulait par là prouver son courage et la valeur des hommes qu'il commandait. Il fit son-

ner les nacaires et les trompettes, et toutes ses galères entrèrent dans le port attachées les unes aux autres, en ordre de bataille. Les Provençaux s'éveillèrent à leur male heure, et l'amiral En Roger, levant la rame, dit : « Attendez, attendez qu'ils » soient armés et prêts à combattre. » Il descendit du château environ cent hommes du pays; il entra dans les galères bien des Provençaux et des Français, si bien qu'ils furent plus nombreux, comme on le vit par la bataille.

Lorsque En Guillem Cornut, l'amiral marseillais, vit l'audace de l'amiral En Roger de Luria, qui pouvait les prendre ou les tuer tous, il s'écria de manière à être entendu de tout le monde : « Qu'est ceci, » grand Dieu! quelle race est cela! ce ne sont pas » des hommes, mais des diables, puisqu'ils nous » provoquent au combat tandis qu'ils pouvaient à » leur gré s'emparer de nous, et ne l'ont pas voulu. » Il ajouta : Voyez donc, mes amis, quel est le cou» rage des hommes contre qui vous avez à lutter. » Or, on va voir ce que vous pouvez faire. Voilà » le moment qui va décider à jamais de l'audace » des Catalans, de la gloire des Provençaux, ou » de la honte de nous tous, tant que le monde » existera. Que chacun se conduise en brave, car » voilà que nous avons trouvé ce que nous allions » chercher en partant de Marseille. Il n'a pas » même fallu chercher ces gens, puisqu'ils sont » venus vers nous. Mettons nous à l'épreuve, il » n'y a plus un moment à perdre. »

Il fit donner le signal par les trompettes et disposer et appareiller les galères qui, rangées en ordre, marchèrent contre celles de En Roger de Luria, qui fondirent également sur elles. Elles s'attaquèrent vigoureusement au milieu du port. Toutes les proues furent brisées, et la bataille fut terrible et sanglante. Que puis-je vous dire? Les traits et les dards que lançaient les Catalans avaient une telle force que rien ne pouvait y résister; car les dards perçaient l'homme, la cuirasse et toutes les autres défenses; et souvent la lame perçait le guerrier et le pont de la galère. Quant aux hommes de trait, on peut dire que c'étaient d'excellents tireurs, car ils étaient si adroits, que chacun de leurs traits tuait ou mettait hors de combat celui qui en était atteint. Dans leurs exercices, ils imitent les jeux de la guerre, ce qui fait que l'amiral de Catalogne, lorsqu'il conduit les galères, en prend un tiers ou au moins vingt sur cent pour nétoyer le pont; car ces tireurs sont si bien exercés, que rien ne peut leur résister.

Je vous dirai enfin que la bataille commença au soleil naissant et dura jusqu'au soleil couchant, et qu'elle fut la plus sanglante qu'on ait jamais vue. Quoique les Marseillais eussent une galère de plus et eussent été renforcés de cents hommes du pays, qui étaient descendus du château de Malte, ils furent à la fin obligés de céder. Lorsque le soir fut arrivé, les Provençaux avaient perdu trois mille cinq cents hommes; il n'en resta donc que bien peu sur les ponts.

Les Catalans, voyant que ceux-ci se défendaient encore, crièrent fortement : « Arragon ! Arragon ! sus ! sus ! » Ils prirent une nouvelle vigueur, montèrent sur les galères marseillaises, et tuèrent tous ceux qui s'y trouvèrent. Enfin, parmi les blessés ou autres, il n'en sortit pas plus de cinq cents vivants, et une grande partie mourut des suites de leurs blessures. L'amiral En Guillem Cornut, ses parents, ses amis qui se trouvaient auprès de lui, ainsi que les gens de haut parage et de qualité, furent tous mis en pièces.

On s'empara de vingt-deux galères et d'un vaisseau ; l'autre prit la fuite, gagna la mer ; et, comme il avait de meilleurs rameurs que ceux de En Roger Luria, il alla à Naples et de là à Marseille, où il raconta le malheureux succès de leur expédition. Le roi Charles, en apprenant ce désastre, en fut au désespoir et se tint pour perdu.

L'amiral En Roger étant maître des vingt-deux galères et du vaisseau, se rendit à la pointe du port du Ponant et fit débarquer son monde. Chaque compagnie reconnut les siens, et on trouva que la perte totale avait été de trois cents hommes, et qu'il s'y trouvait de plus deux cents blessés, dont la plupart furent guéris. L'amiral déclara que tout ce que chacun avait enlevé lui appartenait ; qu'il leur abandonnait tous les droits du roi et les siens propres ; qu'il en avait assez ; et que pour le roi et pour lui, il ne réservait que les galères et les prisonniers : tous s'empressèrent de lui en rendre

grâce. La nuit et le lendemain, ils songèrent à eux; ensuite, ils expédièrent la barque armée à Saragosse, pour faire connaître la victoire que Dieu leur avait accordée. L'amiral écrivit aux magistrats qui étaient là pour le seigneur roi, d'envoyer de suite de nombreux courriers par la Sicile et à Messine, pour répandre cette bonne nouvelle. Cela fut ainsi exécuté. Que Dieu nous donne une joie pareille à celle qu'on éprouva dans toute l'île!

L'amiral fit disposer le navire qu'il avait enlevé aux Provençaux, et l'adressa au roi et à la reine, en Catalogne. Il passa Majorque, et de là se rendit à Barcelonne, d'où on expédia un courier au seigneur roi, à madame la reine, aux infants et dans tout le pays; il est inutile de vous dire la joie qu'en ressentirent le roi et la reine. En même temps, le vaisseau provençal se rendit à Marseille, et raconta ce qui était advenu. Le deuil en fut si profond dans tout le pays, qu'il dure encore et durera au-delà de cent ans. Mais revenons à l'amiral En Roger de Luria.

CHAPITRE LXXXIV.

Comment l'amiral En Roger de Luria s'empara de Malte et de Goy (Gozo); et de la grande intimité qui, dès lors, s'établit entre les Catalans et les Siciliens.

L'amiral ayant fait reposer ses troupes pendant deux jours, s'en alla, bannières levées, à Malte, et se disposait à l'attaquer, lorsque les principaux citoyens vinrent le prier, au nom de Dieu, de ne leur causer aucun dommage; que la ville se mettrait au pouvoir et sous la protection du roi; et qu'ils se rendraient à lui et exécuteraient toutes ses volontés. L'amiral entra dans la ville avec son monde, reçut l'hommage de la cité et de toute l'île, et leur laissa deux cent Catalans pour les défendre contre la garnison du château. Il y restait peu de monde, une partie des meilleurs hommes ayant péri dans la bataille. Il vint ensuite assiéger le château; mais voyant qu'il ne pouvait rien faire sans trébuchets, il leva le siége, pensant qu'il y reviendrait de nouveau, et y tiendrait le siége jusqu'à ce qu'il s'en fût rendu maître. Les personnes riches de la ville donnèrent mille onces d'or en présent à l'amiral : ainsi il fut content d'eux et eux de lui. Ils fournirent des vivres à la flotte pour tout le temps qu'elle séjourna à Messine. De là il alla à l'île de Goy (Gozo), attaqua la ville,

s'empara des fossés; et au moment où il allait forcer la ville, elle se rendit au roi. En Roger y entra et reçut leur serment et hommage pour le roi, et laissa pour garder la ville et le château cent Catalans.

Après avoir mis ordre à tout, tant dans la ville que dans l'île de Gozo, les habitants lui donnèrent cinq cents onces de contribution, et fournirent aux galères de grands rafraîchissements. L'amiral se retira satisfait, et les gens du pays le furent de lui. Il suivit la route de Sicile et prit terre à Saragosse, où on lui fit des fêtes et on lui donna de grands approvisionnements. Il se rendit à Iat, à Tarbamina (Taormine). Partout il fut fêté, et tellement pourvu de provisions, qu'ils ne savaient plus où les placer. En chaque lieu où il arrivait, il faisait tirer les galères qu'il avait prises, la poupe en avant et les pavillons traînants. Ils entrèrent de même à Messine. Les fêtes y furent telles, que le souvenir ne s'en perdra pas de long-temps. C'est alors que les Siciliens se crurent en sûreté, ce qu'ils n'avaient point pensé jusqu'à ce moment. Ils apprécièrent la valeur de l'amiral et des Catalans, qu'ils n'avaient encore pu juger; dès lors il se forma dans Messine des unions et des mariages entre les Siciliens et les Catalans. Que Dieu maudisse ceux qui voudroient jamais les diviser, car cette réunion est heureuse. Jamais deux nations ne furent si étroitement liées que celles-ci. Je laisse là notre amiral, pour revenir au roi d'Arragon.

CHAPITRE LXXXV.

Comment le roi d'Arragon partit de Trapana pour se rendre au combat de Bordeaux, en côtoyant la barbarie ; et comment il s'aboucha avec les gens d'Alcoyll, qui lui assurèrent que lors de son expédition avec sa flotte, les Sarrazins avaient perdu plus de quarante mille soldats

Le roi d'Arragon étant parti de Trapana avec les quatre galères et le vaisseau armé, il fit dire à En Roger Marquet et à En Béranger Mallol, de prendre la route de Galeta, parce qu'il voulait côtoyer la Barbarie, et aller à la ville d'Alcoyll, pour voir si elle était habitée, et ce qu'on y faisait ou disait. Cela fut ainsi exécuté. Etant à Galeta, le roi, suivi d'un bon nombre de personnes, alla chasser dans les bois, qui sont très sauvages; il était un des meilleurs chasseurs pour ces sortes de chasses: il parcourait souvent ainsi les pays de montagne. Ils furent si heureux dans leur course, qu'ils approvisionnèrent abondamment les galères de toutes sortes de viandes bonnes et grasses; ils en tuèrent tellement, qu'ils en étaient encombrés.

Après s'être rafraîchis un jour à Galeta ils allèrent le long des côtes de Barbarie, et ils arrivèrent devant la ville d'Alcoyll. Tous les habitants, ainsi que mille hommes qu'on y avait laissés pour garder ce lieu-là, prirent les armes et vinrent sur le rivage. Les galères étaient en panne, les ensei-

gnes déployées. Le roi se plaça sur son vaisseau armé, et dit : « Allons à terre, et portez les écus en » avant; je veux parler à ces gens. — Ah! sei- » gneur, lui dirent En Roger Marquet et En Bé- » ranger Mallol, que voulez-vous faire? En- » voyez-y l'un de nous, ou un cavalier qui saura, » aussi bien que vous-même, recueillir les nouvelles » que vous désirez savoir. — Non, dit le roi, » cela n'irait pas bien si je ne les entendais moi- » même. »

Aussitôt le vaisseau fit force de rames, et lorsqu'il fut à la portée du trait, il envoya à terre un pilote qui parlait le sarrazin, pour leur dire de ne point attaquer le vaisseau, parce qu'il désirait leur parler; qu'ils ne le trahissent pas, et qu'à son tour il ne leur ferait aucun mal. « Si l'on te de- » mande, ajouta-t-il, de qui sont les galères, tu » répondras qu'elles appartiennent au roi d'Arra- » gon, qui se rend en Catalogne; si on te fait » d'autres questions, tu répondras que ce chevalier » qui va sur le vaisseau, de la part des envoyés, sa- » tisfera à leurs demandes. »

Le pilote alla à terre, et fit ce que le roi lui avait ordonné. Les Maures lui donnèrent la garantie qu'il désirait, et ils envoyèrent avec lui un des leurs, qui parlait très bien, et qui apporta le sauf-conduit. Alors le vaisseau s'approcha du rivage, et quatre cavaliers sarrazins entrèrent à cheval dans la mer, et montèrent à bord. Le seigneur roi les fit asseoir, leur fit donner à manger, et leur de-

manda des nouvelles de ce qu'avaient fait les Maures, après le départ du roi. Ils répondirent que pendant deux jours, après le départ du roi, nul n'avait osé s'approcher de la ville ; parce qu'ils avaient cru que les voiles qui paraissaient en mer étaient une flotte qui venait au secours du roi d'Arragon.« Dites-moi, leur demanda-t-il, si, après le » jour de la bataille, vous trouvâtes un grand » nombre de morts. — Oui, dirent-ils; il est cer- » tain qu'il y eut bien quarante mille hommes de » tués. — Comment cela se peut-il? nous qui étions » avec le roi d'Arragon, nous ne crûmes pas qu'il » y en eût plus de dix mille. — Assurément, di- » rent-ils, il s'en trouva plus de quarante mille; » car on était si empressé de fuir, que nos gens » s'écrasaient les uns les autres; et si, par malheur, » le roi eût franchi cette montagne, nous péris- » sions tous; il n'en eût pas réchappé un seul. — » Mais comment le roi eût-il franchi la montagne, » tandis que vous aviez disposé de la cavalerie, » pour fondre sur la ville et sur le camp, dans le » cas où il l'aurait fait? — Rien de cela, dirent-ils; » nous étions trop divisés, et nous ne fûmes jamais » assez d'accord pour espérer d'obtenir la victoire. » Nous vous répétons donc que si, pour notre » malheur, le roi eût été au-delà de la montagne, » nous étions tous perdus, et le pays conquis; car » il se fût dès lors emparé, sans résistance, de » Bona, de Constantine, d'Alger, de Bugia et d'une » grande partie des villes de la côte. »

Le roi leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur, » ne pardonnez point cette faute à celui qui s'en est » rendu coupable; tirez-en vengeance, et puissé-» je en être bientôt le témoin. »

« Ces peuples, ajouta le roi, veulent-ils beaucoup » de mal au roi d'Arragon? — Du mal, répliquè-» rent-ils? à Dieu ne plaise; c'est de tous les princes » chrétiens ou maures celui auquel ils veulent le » plus de bien; et nous osons vous assurer que s'il » fût resté ici jusqu'à ce jour, sa grande bonté était » si connue parmi nous, que plus de cinquante mille » personnes, hommes, femmes ou enfants, au-» raient reçu le baptême, et se seraient donnés à lui. » Nous vous attestons, sur notre foi et celle du roi » Mira-Bosécri, que tous marchands et mariniers du » roi d'Arragon peuvent venir en toute assurance » à Alcoyll et dans tout le pays du roi Mira-Bosécri, » nous vous l'assurons par la foi que Dieu nous a » donnée. Vous pouvez nous en croire; car nous » quatre, ici présents, nous sommes seigneurs de » ce pays et d'Alger, et proches parents du roi Mi-» ra-Bosécri, et nous vous attestons que c'est la pure » vérité. — Puisque vous êtes, dit le roi, des » hommes si distingués, comment avez-vous pu » vous confier à nous? — Nous n'avons pu croire » que des gens du roi d'Arragon fussent capables » de trahison; car cela ne s'est jamais vu; aussi » vous êtes les seuls au monde auxquels nous eus-» sions voulu nous confier, car Dieu a doué » les rois d'Arragon et leurs sujets d'une telle

» vertu, qu'ils gardent leur foi aux amis et aux ennemis. Mais à présent que nous avons satisfait à vos demandes, veuillez nous dire où est le roi d'Arragon, et ce qu'il a fait depuis qu'il s'est éloigné de ces lieux? »

Alors le roi leur raconta ce qui lui était arrivé depuis son départ d'Alcoyll; ils furent émerveillés, et dirent : « C'est assurément le plus parfait chevalier qui soit au monde, ainsi que le plus brave; et s'il vivait long-temps, il régnerait sur le monde entier. »

Ils furent satisfaits de tout ce qu'ils venaient d'apprendre, prirent congé du roi, et le prièrent d'attendre jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé des rafraîchissements, disant qu'en l'honneur du roi d'Arragon, ils leur remettraient des approvisionnements ainsi qu'aux galères présentes et à celles qui pourraient passer, et voudraient bien s'arrêter.

Le roi les remercia beaucoup et leur fit mettre des présents dans les galères où ils s'embarquèrent. Ils furent portés à terre, et bientôt après on envoya à nos galères dix bœufs, vingt moutons, tout le pain qui se trouva prêt, du miel, du beurre, et beaucoup de poisson; quant au vin, ils n'en avaient point. Le roi leur fit présent de deux tonneaux de vin, l'un blanc et l'autre rouge, qu'ils prisèrent plus que si on leur eût donné de magnifiques chevaux.

CHAPITRE LXXXVI.

Comment, après avoir demeuré un jour à Alcoyll, le roi prit le chemin de Cabrera et Yviça; comment il aborda au pas de Cullera au royaume de Valence; et comment il envoya des lettres aux cent personnes qui devaient se trouver au combat avec lui.

Le roi étant resté un jour à Alcoyll, fit rafraîchir son monde. Il se mit en mer dans la nuit, pendant un orage; il eut bon vent et prit la route de Cabrera, où il fit de l'eau. Il se rendit à Yviça, aborda au pas de Cullera et débarqua. Le plaisir et la joie se répandirent aussitôt dans Cullera et dans Sajoncosa, où se trouvaient madame la reine et les infants, et ensuite par tout le pays. A mesure qu'on recevait la nouvelle de l'arrivée du roi, on faisait partout des processions et des illuminations, et on rendait grâce à Dieu qui ramenait sain et sauf ce bon seigneur.

Arrivé à Cullera, il vint au pas, où il séjourna pendant deux jours, et se rendit ensuite à la cité de Valence. N'allez pas me demander les fêtes qu'on lui fit; car je puis vous assurer que de toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors, aucune n'avait égalé celles-là. Je vous dirai néanmoins qu'au milieu de ces réjouissances, le roi songeait aux affaires. Il ne perdait pas un jour, pas une heure. Il fit faire des lettres pour tous

ceux qui étaient destinés à se trouver au combat avec lui. Il en avait formé la liste tandis qu'il était sur la mer. Il la remit à ses secrétaires afin qu'ils fissent savoir à chacun, de sa part, qu'ils devaient être rendus tel jour à Jaca, tout prêts à entrer en lice; ce qui fut exécuté selon ses ordres. Les courriers allèrent de tous côtés. Il avait choisi cent cinquante combattant au lieu de cent dont il avait besoin, afin que lorsqu'ils seraient rendus à Jaca, s'il s'en trouvait quelqu'un de malade, il pût toujours en prendre cent, avec lesquels il irait à Bordeaux.

Chacun se prépara de son mieux, comme s'il devait se trouver au combat: car tous pensaient qu'il n'était parti que cent lettres. Le roi et deux de ses secrétaires seulement savaient ce qui en était. Il était enjoint auxdits secrétaires qui avaient écrit les lettres, de garder le secret, sous peine d'être sévèrement punis. Chacun croyait donc qu'il n'y en avait que cent. Ce fut un grand trait de sagesse de la part du roi; car si ceux qui étaient appelés en eussent été instruits, chacun aurait été en doute de savoir lesquels le roi choisirait ou n'admettrait pas au combat; et dès lors ils se fussent préparés avec moins de zèle, qu'ils ne le firent, étant tous persuadés qu'ils étaient définitivement compris dans le nombre de cent.

CHAPITRE LXXXVII.

Comment le roi En Pierre envoya le noble En Gilaberts de Cruylles au roi d'Angleterre, pour s'assurer s'il lui garantirait le champ; et comment il apprit du sénéchal de Bordeaux, que le roi de France venait avec douze mille hommes pour le mettre à mort.

Après le départ de toutes ses lettres, le roi choisit des hommes distingués, et entre autres le noble En Gilabert de Cruylles, et le chargea d'aller à Bordeaux demander au roi d'Angleterre s'il lui assurerait le champ, ne devant y avoir à Bordeaux nulles troupes étrangères. Le noble En Gilabert se rendit à Bordeaux, ayant reçu les ordres du roi en courtes et suffisantes paroles; car celui qui envoie un bon messager n'a pas besoin de longs discours, et le noble En Gilabert était le chevalier le plus intelligent de toute la Catalogne.

Il est certain que lorsque le combat des deux rois fut convenu, ils envoyèrent des messages chacun de leur côté au roi Édouard d'Angleterre, l'un des plus sages seigneurs du monde, pour le prier d'être juge du combat, et qu'il eût lieu à Bordeaux. Le roi d'Angleterre accepta et assura le champ à Bordeaux, sur leurs pressantes prières. Il le fit dire à chacun de ces rois, par le retour de leurs propres envoyés, ajoutant qu'il se trouverait en personne à Bordeaux. Sur cela le roi d'Arragon

ne doutait pas que le roi d'Angleterre ne fût en cette ville, et il lui envoyait le noble En Gilabert de Cruylles; mais celui-ci ne l'y trouva point. Il se présenta devant son sénéchal, homme noble et vrai, et lui dit ce qu'il avait été chargé de dire au roi d'Angleterre. « Il est vrai, seigneur En Gilabert, lui répondit celui-ci, que monseigneur le roi » d'Angleterre a assuré le champ de bataille et promis de s'y rendre en personne; mais, ayant » appris que le roi de France y viendrait avec » douze mille cavaliers armés, et que le roi Charles » y arriverait le même jour, le roi d'Angleterre a » bien vu qu'il ne pourrait point garantir le combat, et n'a pas voulu se rendre à Bordeaux. Il » m'a donc chargé de faire dire au roi d'Arragon, » que, pour n'exposer ni son honneur ni sa vie, il » ne devait point venir, parce qu'il savait d'une » manière certaine que le roi de France viendrait » à Bordeaux pour faire périr le roi d'Arragon et » tous ceux qui l'accompagneraient. Je devais » envoyer un message aujourd'hui au roi d'Arragon pour lui en faire part; mais, puisque vous » êtes venu, je vous le dis afin que vous en donniez connaissance au roi par un message. Je vous » engage d'ailleurs à rester ici pour vous assurer de » la vérité de ce que je vous ai dit, et pour que » vous puissiez, jour par jour, lui faire savoir ce » dont vous serez témoin. »

Le noble En Gilabert, très habile sur toute sorte de matières, sonda le sénéchal pour savoir ce qu'il

avait dans l'âme. Il le trouva toujours bien porté en faveur du roi d'Arragon, et plus il l'éprouvait, plus il le trouvait ferme dans sa façon de penser. Quand il se fut bien assuré de la loyauté du sénéchal et de son attachement pour le roi d'Arragon, il fit connaître à celui-ci, par divers couriers, expédiés par différentes routes, ce que lui avait déclaré le sénéchal.

Les couriers étaient au nombre de quatre, et ils arrivèrent tous le même jour à Jaca, où ils trouvèrent le roi d'Arragon, qui s'y était rendu promptement, ayant doublé ses journées; car ne pensez pas qu'il s'arrêtât nulle part, pour toutes les fêtes qu'on lui faisait sur son passage.

Lorsqu'il eut entendu ce que le noble En Gilabert lui faisait dire de la part du roi d'Angleterre et du sénéchal, il en fut vivement affligé. Quant aux chevaliers auxquels il avait mandé de venir près de lui à jour fixe, il n'en manqua pas un seul; ils s'y trouvèrent armés et tout appareillés, ainsi qu'il convenait à de tels personnages. Les choses s'étant ainsi passées, le roi se rendit à Saragosse pour visiter la cité, et voir la reine et les infants. Il y eut de très grandes fêtes pendant les quatre jours qu'il demeura avec eux. Enfin il prit congé d'eux, les signa, et leur donna sa bénédiction.

S'étant rendu à Jaca, il reçut le jour même quatre autres couriers que lui envoyait En Gilabert, pour lui apprendre que le roi de France et le roi Charles étaient entrés ensemble à Bordeaux,

tel jour, avec la cavalerie dont nous avons parlé ; et qu'ils avaient placé leurs tentes auprès du lieu où se devait livrer le combat des deux rois, à la distance de quatre traits d'arbalête. Le roi de France venait chaque jour au champ avec le roi Charles, pour examiner comment la lice était disposée. Tout était parfaitement préparé : au haut du champ était une chapelle où devait siéger le roi d'Angleterre, et à l'entour devaient être placés les chevaliers auxquels était confiée la garde du champ. Le roi apprenant ces nouveaux détails, fut encore plus affligé qu'auparavant ; il envoya des couriers à En Gilabert, lui disant de lui faire connaître les vrais sentiments du sénéchal à son égard. En Gilabert lui dit la vérité, et l'assura que nul ne pouvait être plus attaché à son seigneur que le sénéchal l'était au roi d'Arragon, et qu'il pouvait en être certain. Le roi apprenant cela, se regarda comme en sûreté ; mais je laisse là le roi d'Arragon, et vais vous entretenir du roi de France et du roi Charles.

CHAPITRE LXXXVIII.

Comment le roi Charles sut se faire des partisans; comment il envoya le comte Artès (d'Artois) au Saint-Père, pour lui demander de l'argent; et lui ordonna de défendre la Calabre et de causer le plus grand dommage possible aux Siciliens; et ce qu'il fit à Bordeaux le jour désigné.

Lorsque le roi Charles eut fait armer les vingt-cinq galères de En G. Cornut, et qu'elles furent parties de Marseille, il choisit les quarante chevaliers qui devaient se rendre au camp avec lui. Il se conduisit aussi sagement que le roi d'Arragon qui en avait désigné cent cinquante, puisqu'il fit expédier trois cents lettres pour les divers chevaliers qui devaient prendre part au combat, en y comprenant ceux qu'il aimait et estimait le plus. Parmi ces chevaliers il se trouvait des Romains, des hommes de chaque cité de Toscane et de Lombardie, des Napolitains, des Calabrois, des habitants de la Pouille, des Abruzzes, de la Marche, du Languedoc et de la Gascogne. Ils étaient tous persuadés qu'étant aimés de lui, et se trouvant ainsi désignés, il songeait sérieusement à livrer le combat avec eux. Il était bien dans l'idée d'y mettre un plus grand nombre de Français et de Provençaux; mais il fit ceci afin que ceux-ci et leurs enfants se persuadassent que le roi Charles les aimait beaucoup, et qu'ainsi ils lui fussent plus attachés; chacun d'eux était l'homme le plus puissant dans son propre pays. Par là, il se trouva avoir la ma-

jeure partie du pouvoir que le roi Robert possédait à Rome, en Toscane, en Lombardie et autres lieux; et chacun disait : « Mon père fut un des cent che- » liers qui devaient entrer dans la carrière avec le » roi Charles, contre le roi d'Arragon. » Ils faisaient beaucoup de cas de ce choix, et ils devaient le faire, si la chose eût été telle qu'ils le pensaient. Vous voyez comment, sans le moindre sacrifice, il se faisait pour lui et les siens de nombreux partisans. On peut juger de là, que le roi d'Arragon et le roi Charles étaient doués d'une grande sagesse; mais le roi Charles avait bien plus d'expérience, étant plus avancé en âge.

Le roi Charles donna ensuite ses ordres à ses barons, parents et amis, et principalement au comte Artès (d'Artois), fils de son neveu [1], pour qu'ils se rendissent à Naples avec une nombreuse cavalerie; le pape devait lui fournir suffisamment d'argent. Il le chargea de défendre la Calabre, et de faire armer des galères à Naples; et avec ses vingt-cinq galères de Provence, il voulait faire parcourir la Sicile, pour y causer tout le dommage qu'il pourrait, pendant qu'il serait impossible au roi d'Arragon de lui porter aucun secours. Tout fut fait selon ses ordres. Après quoi il partit de son côté pour Bordeaux, tandis que le roi de France s'y rendait du sien; de sorte qu'ils arrivèrent l'un et l'autre le même jour à Bordeaux, ainsi que vous

---

1. Robert d'Artois.

avez vu que En Gilabert de Cruylles l'avait fait savoir au seigneur roi d'Arragon. Voilà donc le roi de France et le roi Charles rendus à Bordeaux, etayant fait dresser leurs tentes, ainsi que je vous l'ai dit. Laissons-les là, et revenons au roi d'Arragon.

CHAPITRE LXXXIX.

Comment le seigneur roi d'Arragon se disposa à se rendre à Bordeaux au jour fixé pour le combat, à l'insu de tout le monde ; et du noble et merveilleux courage qu'il déploya pour remplir son serment.

Le seigneur roi d'Arragon connaissant la bienveillance du sénéchal envers lui, pensa que rien au monde ne l'empêcherait de se rendre au champ à Bordeaux, au jour désigné pour le combat ; mais il tint la chose secrète, ne voulant la confier à qui que ce fût. Il appela un honnête marchand nommé En Dominique de la Figuera, natif de Saragosse, homme loyal, prudent, sage et discret. Il faisait le commerce de chevaux dans la Gascogne et la Navarre ; il les tirait de la Castille et les conduisait à Bordeaux et à Toulouse. Il était riche, et prenait quelque fois vingt ou trente chevaux à la fois en Castille pour les amener auxdits lieux. Vous pouvez penser qu'il connaissait bien tous les chemins qui existaient dans ces provinces, routes royales ou de traverse, de plaines ou de montagnes. Il n'y avait pas de petit sentier en Arragon et en Catalogne, qu'il ne connût mieux que les

gens mêmes du pays. Il était au fait de cela par l'usage qu'il avait fait de ces routes, étant souvent obligé de se détourner pour conduire des chevaux à des Riches-Hommes, qui auraient été bien aises de s'en emparer, à cause des guerres qu'ils avaient à soutenir.

Or, cet En Dominique de Figuera étant auprès du roi, celui-ci le conduisit dans un appartement et lui dit : « En Dominique, vous savez que vous » êtes notre sujet, et que nous vous avons toujours » considéré vous et les vôtres; nous voulons en- » treprendre, par votre moyen, une chose qui, si » elle réussit, avec la grâce de Dieu, nous portera » à vous faire tant de bien, que vous et les vôtres » serez à jamais heureux. »

A ces mots, En Dominique se leva, alla baiser les pieds du roi, et lui dit : « Seigneur, ordon- » nez, je suis prêt à vous obéir entièrement. »

Le roi prit un livre contenant les saints évangiles, et lui dit : « Jurez que vous ne parlerez à » personne au monde, de ce que je vais vous dire. » Celui-ci le jura sur-le-champ, et lui présenta son hommage des mains et de la voix. Après quoi le roi lui parla ainsi : « Voici, En Dominique, ce que » vous aurez à faire. Prenez vingt-sept de nos che- » vaux que je vous désignerai ; placez-en neuf en » trois endroits différents sur la route que nous » ferons d'ici à Bordeaux, trois en chaque lieu ; » ensuite, mettez-en neuf sur le chemin que nous » pourrons prendre en revenant par la Navarre,

» et enfin neuf sur la route de la Castille. Notre » intention est de nous trouver en personne à Bordeaux au jour fixé pour le combat. Vous irez à » cheval comme le seigneur, et nous vous suivrons » comme votre écuyer, monté sur un autre » cheval, une courte lance à la main. Nous aurons » avec nous Bernard de Peratallada, monté sur un » autre cheval, avec une selle de trousse; il portera la nôtre qui sera légère, puisqu'elle ne » contiendra que notre robe et l'argent nécessaire à » la dépense. Il portera aussi une autre courte lance » à la main. Nous irons tout le jour sans nous arrêter nulle part; et à l'entrée de la nuit, nous » nous arrêterons, nous mangerons, et nous nous » reposerons. Au premier coup de matines, nous » trouverons d'autres chevaux que vous sellerez; » nous laisserons ceux de la veille; et nous ferons » de même partout. Je serai votre écuyer, je vous » tiendrai l'étrier quand vous monterez à cheval, » et je vous servirai à table. En Bernard de Peratallada pansera les chevaux. En allant, nous ferons » trois journées par jour, et bien davantage au retour. Il ne faudra pas revenir par la même route » que nous aurons prise en allant. Nous voulons que » cela soit ainsi. Voyez quel chemin sera le plus » exempt de dangers; au départ remettez chacun des » neuf chevaux à un écuyer auquel vous ayez confiance, et pris parmi vos amis; il n'aura qu'une simple couverture. Placez chacun d'eux aux relais où » nous devons les trouver pour changer. Qu'un

» écuyer ignore ce que fait l'autre; mais envoyez-
» les trois par trois au rendez-vous, et ainsi de tous;
» que chacun d'eux croie que vous n'en envoyez
» que trois. Dites leur que vous faites partir ces che-
» vaux pour les vendre, et qu'ils vous attendent en
» tel lieu. Qu'ils ne s'en éloignent sous aucun pré-
» texte; qu'ils aient grand soin d'eux et des chevaux,
» et qu'ils se trouvent tous les trois dans une même
» auberge. Pour nous, nous logerons dans une autre,
» afin qu'ils ne nous voient pas, car ils nous reconnaî-
» traient. Disposez donc toutes choses comme je
» vous ai dit, et que tout le monde l'ignore. Je don-
» nerai mes ordres pour qu'on vous livre les chevaux
» trois par trois; de sorte que ceux dont nous au-
» rons les chevaux ne connaîtront pas nos des-
» seins; nous dirons seulement que vous voulons
» vous les livrer, afin que vous les fassiez essayer
» au-dehors, pour savoir celui qui sera le meilleur
» pour nous. »

En Dominique de la Figuera, répondit: « Tout
» s'accomplira selon vos désirs; permettez, dès à
» présent, que je fasse moi-même toutes les dis-
» positions; et, puisque je connais vos intentions,
» j'espère que Dieu nous fera la grâce de réussir
» entièrement. Dieu et vous serez satisfaits. Ayez
» donc la ferme créance que je vous conduirai à
» Bordeaux par telle route, que nous n'aurons rien à
» craindre nulle part à l'aller aussi bien qu'au retour.
» Donnez-moi un homme qui me livre les chevaux.
» —C'est bien dit, répliqua le roi; préparez-vous. »

Alors il fit appeler son palfrenier, et lui dit qu'au nom du dévoûment qu'il avait pour lui, et sous peine de punition exemplaire, il se gardât de révéler à qui que ce fût, rien de ce qu'il allait lui dire, car lui et En Dominiqne de la Figuera étaient seuls dans le secret.

Le palfrenier répondit : « Seigneur, ordon- » nez, j'obéis. — Allez livrer vingt-neuf chevaux » des meilleurs que nous ayons, à En Dominique » de la Figuera ; livrez-les-lui par trois. — Sei- » gneur, laissez-nous faire, En Dominique et moi ; » car j'ai en mon pouvoir soixante-dix chevaux » parmi ceux qui vous ont été envoyés par les rois » de Majorque et de Castille, ou autres. Nous au- » rons peu à faire pour en choisir vingt-sept » bons, car ils le sont tous. — Allez, à la bonne » heure, dit le roi ! »

Ils se retirèrent, et firent chacun ce que le roi leur avait ordonné. Ensuite le roi fit disposer dix cavaliers qui devaient partir chacun séparément. Il les envoya tous à Bordeaux, un chaque jour, les adressant à En Gilabert de Cruylles. Chacun d'eux apportait un message à En Gilabert, et un au sénéchal de Bordeaux. Tous portaient la demande d'un sauf-conduit au sénéchal, disant que le roi était disposé à s'y rendre au jour du combat. Il faisait ceci par deux raisons : premièrement pour tenter la voie, et qu'on s'accoutumât à voir passer tous les jours des couriers du roi d'Arragon ; et pour voir si, en allant ou en revenant, ils n'éprouveraient au-

cune contrariété, et en avoir des nouvelles chaque jour ; l'autre raison était qu'il n'ignorait pas que le sénéchal avait ordre de faire tout ce que voudrait le roi de France, excepté néanmoins qu'il avait une instruction positive du roi d'Angleterre de ne souffrir, sous quelque prétexte que ce fût, que la personne du roi éprouvât mal ni outrage ; et comme le roi d'Angleterre savait que ce sénéchal avait toujours eu un grand attachement pour le roi d'Arragon, il l'avait nommé sénéchal à Bordeaux, dès qu'il avait appris que le combat devait y avoir lieu.

A mesure que le sénéchal recevait un message du roi d'Arragon, il allait le dire au roi de France; celui-ci le chargeait de lui répondre de venir, que le champ était disposé, et que le roi Charles était prêt. Mais le sénéchal lui écrivait, au contraire, que s'il faisait quelque cas de sa vie, il ne s'y rendît pas ; qu'il serait justifié aux yeux de Dieu et de tout le monde ; que le roi d'Angleterre, ayant prévu qu'il ne pourrait le garantir contre ses ennemis, n'avait pas voulu aller à Bordeaux ; et qu'ainsi il se gardât bien de s'y hasarder.

Par ce moyen, le roi Charles était instruit qu'il arrivait chaque jour de ces couriers ; il croyait que le sénéchal écrivait dans le sens qu'il lui prescrivait, et il était dans la persuasion que le roi d'Arragon arriverait.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au jour du combat. Le seigneur roi d'Arragon fit venir En

Bernard de Peratallada, fils du noble En Gilabert de Cruylles, le renferma dans une chambre avec lui et En Dominique de la Figuera, lui fit part de son projet, et lui ordonna de garder le secret. Celui-ci le promit aussi bien que En Dominique. Il leur ordonna de se disposer pour être prêts à partir après minuit; il fit dire au palfrenier de tenir prêts et sellés les trois chevaux pour En Dominique, et de mettre la première selle de trousse. Tout fut ainsi disposé, et nul ne fut initié dans le mystère, qu'eux trois et le palfrenier.

Le roi savait bien que personne ne consentirait à le voir courir un tel hasard; mais il avait le cœur si haut et si loyal, qu'il n'aurait pas voulu, pour rien au monde, manquer au rendez-vous, le jour du combat. Voilà pourquoi il le laissa ignorer à tout le monde, même à son fils aîné, l'infant En Alphonse, qui était auprès de lui. Que pourrais-je vous dire encore? A minuit sonnant ils se levèrent; le palfrenier avait préparé les trois meilleurs chevaux. Le seigneur roi monta sur l'un d'eux, porta la robe de En Dominique de la Figuera, et une courte lance en main, vêtu en dessous de bonnes épaulières et d'une camisole, et le tout couvert d'un surtout de toile verte; une robe en mauvais état, et vieille; et un chaperon et une visière avec un bonnet de toile blanche sur la tête. En Bernard de Peratallada fut vêtu de même, et porta la trousse, c'est-à-dire une valise qui pesait bien peu, et une courte lance en main. En

Dominique de la Figuera était monté comme le seigneur, bien harnaché, comme il avait coutume de le faire, avec ses housses. Il avait un grand chapeau pour le soleil, et des gants; enfin, il était paré dans toutes les règles. En Bernard de Peratallada portait un grand sac qui pouvait contenir six fouaces, afin de pouvoir manger pendant le jour, et boire de l'eau en tel lieu où ils ne seraient vus de personne.

Ils partirent ainsi de Jaca, sous la garde de Dieu. Ils allaient si rapidement, qu'entre la première heure de la nuit et le jour, ils faisaient trois journées; la nuit écoulée ils se reposaient toujours à la première heure; ils ne mettaient pied à terre en nul lieu habité, et descendaient seulement pour boire; car ils mangeaient leur pain à cheval, et en faisant route. Au bout de leur journée ils trouvaient trois autres chevaux; alors En Dominique allait avec son hôte à l'auberge où ils étaient. Ceux qui avaient conduit lesdits chevaux étaient contents de le voir, et lui demandaient comment il était ainsi venu pendant la nuit. « C'est, leur dit-il, pour que les chevaux ne marchent pas » durant la chaleur. »

Tandis qu'il était là avec ses gens, le roi et En Bernard de Peratallada préparaient le repas. Bientôt il venait les rejoindre. En Dominique disait aux conducteurs des chevaux de rester là, et qu'il les reverrait le lendemain. De retour au logis, il trouvait le couvert mis; le seigneur roi lui versait l'eau pour laver les mains, et En Bernard pansait les

chevaux. Quand En Dominique était servi, et que le roi lui avait servi les mets, En Bernard et le roi allaient manger à une autre table. Ils prenaient ainsi leurs repas, sans faire de grands discours, étant seulement occupés à manger, après quoi ils allaient se reposer jusqu'à l'heure de matines : alors, ils se levaient; En Dominique allait conduire les trois chevaux à l'auberge où se trouvaient les autres, faisait ôter les selles pour les mettre sur ceux qui étaient frais, et ordonnait à son monde d'en avoir grand soin; puis ils montaient à cheval. Ils continuèrent de faire la même chose chaque jour, comme le premier jour.

CHAPITRE XC.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Arragon entra au champ à Bordeaux, et le parcourut le jour désigné pour le combat; comment il fit attester par écrit qu'il avait comparu en personne; et comment, ayant parcouru toute la lice, il n'y trouva personne.

Ils allèrent si bien, qu'ils se trouvèrent à une demi-lieue de Bordeaux, à l'heure de la prière du soir; ils allèrent à la demeure d'un chevalier vieux et loyal, de la connaissance de En Dominique, qui les reçut très bien. Après souper, ils allèrent dormir, et à l'aube du jour, ils se levèrent, montèrent à cheval et se rendirent au champ. C'était précisément le jour où la bataille devait avoir lieu. Ils

envoyèrent aussitôt leur hôte à En Gilabert de Cruylles, qui était logé dans l'auberge la plus voisine de la lice. Ils le chargèrent de lui dire que En Dominique de la Figuera et un chevalier du roi d'Arragon se trouvaient chez lui, où ils avaient passé la nuit, et qu'ils le priaient de venir aussitôt leur parler.

L'hôte alla alors trouver En Gilabert, qui était déjà levé, et lui fit part de son message. En Gilabert sachant que c'était ce jour là que les rois devaient se trouver dans la lice, réfléchissait en lui-même, et se doutait de quelque chose, connaissant la noblesse des sentiments du roi d'Arragon et son courage. Il monta à cheval et partit avec l'hôte seulement. Quand il vit le roi, son fils changea de couleur; toutefois il était si prudent, qu'il ne laissa rien paraître, à cause de l'hôte. Le roi le prit en particulier, et laissa l'hôte avec En Dominique et En Bernard. Lorsqu'ils furent seuls, En Gilabert lui dit : « O seigneur, qu'avez-vous fait, et pourquoi » avez-vous couru un si grand danger? — En Gila- » bert, répondit le roi, je suis bien aise que vous » sachiez que quand j'aurais su y périr, je n'aurais » point voulu n'être pas ici pour quoi que ce soit » au monde. Mais trève à tous les discours; vous » m'avez fait dire que je pouvais me fier au séné- » chal; allez le trouver, et dites-lui qu'un chevalier » du roi d'Arragon désire lui parler; qu'il amène » avec lui un notaire et six chevaliers de ses gens, » sans plus; et cela sans retard. »

En Gilabert alla trouver le sénéchal, et lui répéta

lespropresparolesdu roi. Le sénéchal alla vers le roi de France, et lui dit : « Un chevalier arrivé ici désire » me parler de la part du roi d'Arragon; je vais » me rendre auprès de lui, si tel est votre bon » plaisir. »

Le roi de France, qui était accoutumé à recevoir chaque jour de telles demandes, répondit : « Allez donc, à la bonne heure; après quoi » vous m'instruirez de ce qu'il aura dit. — Je le » ferai, seigneur. » Alors le sénéchal prit avec lui le notaire le plus âgé et le plus instruit de la cour d'Angleterre, et six chevaliers des plus notables de sa compagnie; et lorsqu'ils furent rendus au champ, ils trouvèrent le seigneur roi, En Bernard de Peratallada et En Dominique de la Figuera. Le sénéchal entra dans la lice avec ceux qui l'avaient accompagné, ainsi que l'hôte avec le roi, et En Gilabert avec le sénéchal.

Quand le sénéchal fut entré au champ, le roi alla au-devant de lui et de ses compagnons, le salua de la part du seigneur roi, et celui-ci lui rendit son salut avec courtoisie. « Sénéchal, dit le roi, » j'ai comparu ici devant vous pour le seigneur » roi d'Arragon; car c'est aujourd'hui qu'il avait » promis sous serment, ainsi que le roi Charles, de » se rendre dans cette lice. Je vous somme de me » dire si vous pouvez garantir la sûreté du champ, » au cas où le roi d'Arragon s'y présenterait. » — Seigneur, dit le sénéchal, je vous réponds en » peu de mots, de la part du roi d'Angleterre et de

» la mienne, que je ne pourrais vous garantir la » sûreté du lieu; et au nom de Dieu et du roi » d'Angleterre, nous le regardons comme dégagé, » et nous le tenons pour bon et loyal; car nous ne » pourrions lui répondre de rien; nous sommes au » contraire bien certains que s'il se trouvait ici, » rien ne pourrait empêcher qu'il ne pérît, lui et » ceux qui l'accompagneraient; car le roi de France » et le roi Charles sont ici avec douze mille cheva- » liers armés. Vous pouvez donc imaginer com- » ment le roi d'Angleterre et moi nous pourrions » le garantir. — Je prie donc le sénéchal, dit » alors le roi, de faire écrire cette déclaration par » son notaire. »

Le sénéchal dit que cela était juste, et il le fit mettre par écrit. Le notaire écrivit dans son acte tout ce qu'avait dit le sénéchal, et lorsqu'il demanda au roi quel était son nom, celui-ci répondit : « Sénéchal, me garantissez-vous, moi et ceux » qui sont ici? — Oui, seigneur, sous la foi du roi » d'Angleterre. » Le roi jetant son chaperon en arrière, lui dit : « Sénéchal, me reconnaissez- » vous? » Celui-ci le reconnut et voulut mettre pied à terre; le roi ne le permit pas, et le fit rester à cheval; il lui donna la main; le sénéchal lá baisa et dit : « Qu'avez-vous fait, seigneur? — Je suis » venu, répondit-il, pour remplir mon serment; et » j'entends que le notaire écrive au long ce que vous » avez dit et ce que je dirai, et comment j'ai paru » en personne et parcouru le champ du combat. »

Alors il pique son cheval, fait le tour de la lice, et la parcourt dans tous les sens, en présence du sénéchal et des autres témoins. Pendant ce temps-là, le notaire écrivait tout ce qui se passait, pour la justification du roi; et le roi ne cessait d'aller par tout le champ de bataille, ainsi que sa suite, une courte lance à la main; et chacun s'écriait: « Grand Dieu! quel chevalier est celui-ci? Non, » jamais on n'en vit un qui lui fût comparable. »

Ayant ainsi visité la place plusieurs fois, tandis que le notaire dressait son acte, il alla à la chapelle, descendit de son cheval, qu'il tint par la bride, et pria Dieu avec des paroles convenables à la circonstance, le remerciant de ce qu'il l'avait mis à même de remplir, ce jour-là, son serment.

Ayant terminé sa prière, il revint trouver le sénéchal et les autres personnes. Le notaire qui avait tout écrit en fit lecture en présence du roi, du sénéchal et des autres témoins, et confirma son acte. Le roi demanda encore trois fois au sénéchal s'il voulait le garantir, attendu que dans ce cas il resterait pour remplir les conditions du combat. Trois fois le sénéchal lui répondit que non: tout cela fut aussi écrit. Enfin, s'agitant sur son cheval, sa courte lance en main, il parcourut le champ dans tous les sens, et alla prier de nouveau à la chapelle; après quoi il pria le sénéchal de dire au notaire de faire deux copies de l'acte divisé par A. B. C., dont l'une resterait entre les mains de lui, sénéchal, et l'autre serait remise à En Gilabert de Cruylles.

« Je l'ordonne ainsi au notaire, répliqua le séné-
» chal; et il le fera. »

Le roi prit le sénéchal par la main, et ils se rendirent à la maison où ils avaient couché. Quand ils furent là, le roi dit au sénéchal : « Ce seigneur
» nous a fait beaucoup d'honneur et de plaisir chez
» lui; nous vous prions donc, et le roi d'Angleterre
» et vous-même, de lui faire tel don qui l'enri-
» chisse lui et les siens. — Seigneur, vous serez
» satisfait, répondit le sénéchal. » Le chevalier accourut pour baiser la main au roi; ensuite le roi dit au sénéchal : « Attendez un moment, je vais
» prendre congé de la dame qui nous a, cette nuit,
» si bien reçus. — Faites à votre plaisir, seigneur;
» c'est l'effet de votre courtoisie. » Le roi alla prendre congé de cette dame, mais celle-ci apprenant que c'était le roi d'Arragon, lui baisa les pieds, et lui rendit grâces de l'honneur qu'il leur avait fait.

Le roi partit, et durant une heure il marcha et parla avec le sénéchal, le remerciant de la bonne volonté qu'il avait montrée à son égard. Le sénéchal dit à En Dominique de la Figuera : « Vous
» connaissez les chemins; ne retournez ni par
» où vous êtes venus, ni par la Navarre; car je sais
» que le roi de France a écrit de tous les côtés d'ar-
» rêter dès aujourd'hui tous ceux qui appartien-
» draient au roi d'Arragon, soit qu'il s'en aillent
» ou qu'ils viennent de ce côté-ci. — C'est très bien,
» répondit En Dominique, et s'il plaît à Dieu,
» nous y mettrons ordre. »

Là-dessus ils prirent congé les uns des autres ; et le roi, sous la protection de Dieu, prit la route de la Castille ; mais laissons-le pour le moment, et parlons du sénéchal, du roi de France et du roi Charles.

CHAPITRE XCI.

Comment le sénéchal de Bordeaux alla dire au roi de France et au roi Charles, que le roi d'Arragon s'était rendu au lieu du combat à Bordeaux ; de la grande peur qu'ils en eurent ; et comment ils furent épouvantés.

Le sénéchal ayant quitté le roi d'Arragon, alla, ainsi que les personnes qui se trouvaient avec lui, accompagner En Gilabert de Cruylles à sa demeure. Ensuite il se rendit avec les témoins auprès du roi de France et du roi Charles, et leur raconta tout ce qui s'était passé : comme quoi le roi d'Arragon était entré au champ ; comme quoi il l'avait parcouru de tous côtés, tandis que le notaire écrivait ; comme quoi il était descendu de cheval pour prier à la chapelle ; enfin tout ce qu'il avait fait et dit. Les rois entendant ces choses se signèrent plus de cent fois, et le roi de France dit : « Il faut songer à nous » garder pendant la nuit et à nous mettre en sûreté ; » vous verrez que cette nuit il nous viendra atta- » quer ; vous ne le connaissez pas comme moi ; » c'est le plus hardi et le meilleur chevalier qui

» soit au monde. Jugez-en par l'action extraordi-
» naire qu'il vient de faire. Ainsi, sénéchal, faites
» observer une garde rigoureuse à vos gens; nous
» allons en faire autant pour nos troupes. — Cela
» suffit, répondit celui-ci. »

Le roi de France dit au roi Charles : « Allons
» au champ, examinons les traces des pieds de
» son cheval; voyons si ce que dit le sénéchal est
» bien vrai. — Je le veux bien, répondit le roi
» Charles; je vous dis que c'est la chose la plus
» étonnante et la plus hardie que chevalier ait
» jamais osé entreprendre, soit seul, soit accom-
» pagné, de pénétrer ainsi dans le champ du com-
» bat; ainsi l'on peut bien en douter. — Sei-
» gneur, dit le sénéchal, n'en doutez nullement;
» voici celui qui a écrit l'acte, et les six chevaliers
» qui ont été les témoins de la chose, lesquels
» connaissaient depuis long-temps le roi d'Arragon.
» Je vous présente encore le chevalier chez lequel il
» a logé cette nuit. Jamais valeur, jamais courtoisie
» de chevalier ne furent pareilles à la sienne, car il
» a voulu avant de partir prendre congé de la
» dame de la maison, épouse de ce chevalier; et il
» est monté aux appartements, comme s'il eût
» été dans le lieu le plus sûr. Tous ces chevaliers
» ont été les témoins de tous ces faits. — Voilà,
» reprit le roi de France, une haute valeur, un
» noble courage et une grande courtoisie. »

Ils se rendirent à cheval dans le champ où ils
aperçurent les clous des fers du cheval, et se con-

vainquirent de tout ce que le sénéchal leur avait dit. La chose se répandit dans l'armée et par tout le pays; et pendant la nuit qui suivit, chacun était sous les armes, et les chevaux étaient préparés; dans l'armée, nul ne dormit, et des feux furent allumés de tous les côtés. Le lendemain, les deux rois partirent ensemble et allèrent jusqu'à Toulouse, où ils trouvèrent le cardinal Panbert, légat du pape, monseigneur Philippe, fils aîné du roi de France, et monseigneur Charles, son frère. Ils fêtèrent beaucoup leur père et le roi Charles. Les rois racontèrent au cardinal ce qu'avait fait le roi d'Arragon : il en fut bien étonné et se signa plus de cent fois. « Quelle grande faute, dit-il, nous avons faite, et » le Saint-Père et nous-mêmes, de refuser des se» cours à un tel seigneur! c'est un autre Alexan» dre qui paraît en ce monde. »

Cessons de parler du roi de France et du roi Charles et du cardinal, et revenons au roi d'Arragon.

CHAPITRE XCII.

Comment le roi d'Arragon revint au milieu de ses sujets, en passant par la Castille; et de la joie qu'ils en ressentirent, de même que la reine et les infants.

Le roi d'Arragon ayant pris congé du sénéchal et des personnes qui étaient avec lui, se mit en route, guidé par En Dominique de la Figuera, par le chemin de la Navarre, c'est-à-dire en passant toujours sur les terres du roi de Castille. En Dominique le conduisait par les lieux où ils devaient trouver les chevaux. Ils firent en se retirant comme ils avaient fait en venant. Ils vinrent à la ville de Soria, à Seron de Seron, et ensuite à Moanquelo, qui est le dernier endroit de la Castille, sur la frontière d'Arragon. De là ils se rendirent à Verdejo. Le roi fut reconnu, et on lui fit de belles fêtes et des réjouissances pendant deux jours. On l'apprit dans les environs, et tous les gens à pied ou à cheval accoururent pour accompagner le roi. Il se rendit, ainsi escorté, à Calatayud, où on lui fit des fêtes magnifiques.

Le roi fit partir des couriers de tous les côtés; il écrivit surtout au seigneur infant, à tous les gouverneurs de Catalogne et d'Arragon, et aux cent cinquante chevaliers qui devaient assister au combat, d'être rendus à Saragosse, dix jours

après avoir reçu ses lettres ; qu'il s'y trouverait et qu'il y tiendrait ses cortès. Cela fut annoncé dans tout l'Arragon. Il fut fait de brillantes fêtes à Jaca par le seigneur infant et par ceux qui s'y trouvaient. Une grande procession eut lieu, où se trouvèrent tous les prélats de Catalogne et d'Arragon. Ils louèrent et bénirent Dieu de la grâce qu'il leur avait faite de garantir leur roi de si grands périls, dans une action qui devait à jamais couvrir de gloire la maison d'Arragon.

Après les fêtes, chacun se retira où il voulut ; mais on devait être rendu à Saragosse.

Le seigneur infant En Alphonse, la plus grande partie des Riches-Hommes, les chevaliers, les prélats, allèrent trouver le roi à Calatayud. Jugez de la joie de la reine et des infants à Saragosse, quand ils apprirent que le roi était à Jaca ; car à Saragosse et dans tout le pays, on était fort inquiet de lui, ne sachant ce qu'il était devenu, et on ne put recouvrer la tranquillité jusqu'à son arrivée ; il ne faut pas s'étonner s'ils étaient dans l'inquiétude.

Je quitte le roi d'Arragon et vais parler de l'amiral En Roger de Luria.

CHAPITRE XCIII.

Comment l'amiral En Roger de Luria fit assiéger le château de Malte par son beau-frère En Mainfroi Lança ; et comment ledit amiral prit Lipari.

Après la victoire de l'amiral et les fêtes de Messine, il fit préparer trente galères, parce qu'il avait appris qu'on armait à Naples toutes celles qui s'y trouvaient; il voulut se tenir prêt; voilà pourquoi il fit armer ces trente galères. Il apprit bientôt que celles de Naples n'en sortiraient pas avant un mois, parce qu'il devait s'y embarquer plus de quatorze comtes ou seigneurs bannerets, ainsi que de la cavalerie, dont les chevaux venaient sur des barques et des galères. Il pensa sagement qu'il ne devait pas en attendant rester dans l'inaction. Il fit venir son beau-frère En Mainfroi Lança, et lui ordonna de monter sur les galères avec cent cavaliers, mille almogavares et cent hommes de la marine; d'aller avec lui, d'emmener leurs tentes et quatre trébuchets, de se rendre au château de Malte, et d'en faire le siége jusqu'à ce qu'ils s'en fussent rendus maîtres.

D'après ses ordres, ils montèrent sur les galères, se rendirent à Malte, en firent le siége et songèrent à mettre en jeu leurs trébuchets. Quand les trébuchets furent placés à terre, l'amiral fit

dire à ceux de la cité de Malte et de l'île, et de Gozo, d'apporter des denrées à vendre aux assiégeants; ce qu'ils firent volontiers, craignant d'être saccagés par les hommes du château. L'amiral ayant mis ordre à tout, laissa pour chef son beau-frère En Mainfroi Lança, qui était un chevalier brave et habile. Il s'éloigna, leur donna deux vaisseaux armés et deux barques armées, afin qu'en cas de besoin ils l'informassent de tout; il prit le chemin de Trapana, renforça et visita toute la contrée intérieure jusqu'à Lipari. Là, il fit débarquer son monde et fit attaquer la ville. Ceux de la ville considérant les grandes forces de l'amiral, et le danger qu'ils couraient d'être pillés, se rendirent à lui, au nom du roi d'Arragon. Il entra donc dans la ville, reçut de chacun foi et hommage; fit rafraîchir ses troupes, et envoya deux vaisseaux armés pour prendre séparément des informations. Il envoya aussi trois barques armées, montées par des hommes de Lipari, qui devaient aller prendre langue pour savoir où était la flotte de Naples. Laissons-le là, et revenons au roi d'Arragon.

CHAPITRE XCIV.

Où il est rendu compte de la manière dont les cortès furent tenues à Saragosse et à Barcelonne; et dans lequel on voit que le roi d'Arragon envoya la reine et les infants en Sicile; et comment il fit de grands présents aux cent cinquante chevaliers qui avaient été désignés pour combattre avec lui.

Le seigneur infant, les Riches-Hommes, les chevaliers, les prélats, étant rendus auprès du seigneur roi à Calatayud, ils furent très satisfaits les uns des autres. En Dominique de la Figuera, et En Bernard de Peratallada leur racontèrent en détail tout ce qui leur était arrivé. Tous regardèrent la chose comme très extraordinaire, et rendirent grâces à Dieu, qui les avait garantis d'un aussi grand danger. Le roi se rendit avec eux tous à Saragosse. La reine, les infants et tous les habitants firent de très belles fêtes. Elles durèrent quatre jours sans que personne songeât à s'occuper. Après ces fêtes, le roi ordonna que chacun fût prêt le second jour. Ce jour là, En Gilabert de Cruylles arriva de Bordeaux, apportant les actes qui avaient été dressés au milieu du champ, scellés du scel du sénéchal. Le roi en fut très satisfait, aussi-bien que tous les autres. En Gilabert raconta ce qu'avaient fait le roi de France et le roi Charles, quand ils eurent appris que le roi d'Arragon s'y était rendu;

comment ils se firent garder pendant la nuit, et comment ils étaient partis le lendemain. Le roi et tout le monde en rit d'assez bon cœur. Au jour désigné par le roi, chacun fut prêt. Il leur fit un très beau discours, et leur fit part de tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait quitté le port de Fangos ; comment il s'était rendu au lieu du combat, et comment ses adversaires avaient manqué à leur parole. Il remercia ensuite tous ceux qui devaient prendre part à la bataille, et qui s'étaient présentés de si bonne grâce. Il leur dit enfin qu'il avait résolu d'envoyer en Sicile la reine, l'infant En Jacques, et l'infant En Frédéric, et cela par deux raisons : la première était que tous les Siciliens les verraient avec plaisir et lui seraient plus fermement attachés ; la seconde, qu'il pensait que la reine en serait bien aise. Il les priait donc de le conseiller là-dessus. En outre, il avait appris que le pape avait publié une excommunication et une croisade contre lui, et que le roi de France avait promis de seconder le roi Charles ; ce qui le surprenait beaucoup, d'après les engagements qui les liaient l'un à l'autre; cela lui paraissait même impossible. Il leur demandait aussi leur avis sur cela.

Le roi cessa de parler. L'archevêque de Taragone se leva, répondit à tout ce qu'avait dit le roi, et rendit grâces à Dieu qui l'avait garanti de tels dangers. Pour ce qui regardait la reine, il approuva ce qu'avait proposé le roi, de l'envoyer en Sicile avec les deux infants, et appuya cela par de

très bonnes raisons. Quant au pape et au roi de France, il fut d'avis d'adresser au pape et aux cardinaux, des envoyés éminents et sages, et d'en faire autant pour le roi de France, afin de leur dire ce que l'on aurait arrêté dans le conseil.

Quand le prélat eut achevé de parler, des Riches-Hommes d'Arragon et de Catalogne, d'autres prélats, des chevaliers, des citoyens, des syndics des villes et autres lieux [1] se levèrent pour approuver et confirmer ce qu'avait dit l'archevêque. Ensuite, l'assemblée se sépara très satisfaite et pleine d'union et de concorde.

Le roi fit de riches présents aux cent cinquante personnes qui étaient venues à Jaca, dans l'intention d'entrer en lice. Il les défraya de toutes leurs dépenses, en chevaux, armes et frais de route, d'allée et de retour. Ainsi, chacun se retira très satisfait du roi; et ils devaient l'être, car jamais seigneur n'honora autant ses vassaux que lui, chacun selon son mérite. Lorsque En Dominique de la Figuera eut fait revenir les vingt-sept chevaux dans les écuries du roi, celui-ci les donna, ainsi que plus de deux cents autres, aux Riches-Hom-

---

1. On voit que dans ces cortès, régulièrement convoquées, tous les ordres de citoyens sont représentés. Il fut décidé dans les cortès de 1283, que les cortès générales seraient convoquées tous les ans. Le terme de la convocation fut étendu à deux ans, par une décision des cortès, rendue en 1307, sous le règne de Jacques II.

mes et chevaliers qui étaient venus de Catalogne, d'Arragon et du royaume de Valence, pour lui présenter leurs hommages, et qui n'avaient pas eu l'honneur d'être désignés pour entrer en lice. Enfin, il ne vint pas à Jaca un homme tant soit peu distingué qui n'obtînt quelque faveur du roi. Mais les dons les plus magnifiques furent pour les cent cinquante personnages désignés. Chacun se retira ensuite chez soi fort satisfait.

Le roi demeura huit jours encore à Saragosse avec la reine et les infants. Il voulut que les infants et la reine allassent à Barcelonne, « excepté, dit» il, l'infant En Alphonse, qui viendra avec nous. » Et là ils devaient s'embarquer.

D'un côté, la reine était satisfaite de ce voyage, mais de l'autre elle était fâchée de s'éloigner du roi. Il lui promit de venir la joindre le plus tôt qu'il pourrait; ce qui la consola en partie.

Le roi se rendit à Barcelonne avec le seigneur infant; ils passèrent par Lérida, et furent fêtés en tous lieux; mais les fêtes de Barcelonne furent les plus brillantes. Il se passa bien huit jours sans qu'on s'occupât d'autre chose que de danser et de s'amuser. A son arrivée à Barcelonne, le roi envoya des couriers aux chevaliers et citoyens, pour qu'ils eussent à s'y trouver quinze jours après la date de la lettre; ce qui fut exécuté selon ses désirs. Le roi de Majorque, sachant que son frère était à Barcelonne, vint l'y trouver, et ils se fêtèrent mutuellement.

Au jour fixé pour les cortès, le roi fit réunir tout le monde au palais royal de Barcelonne, et là il leur dit exactement tout ce qu'il avait dit aux cortès de Saragosse. Et tout y fut également approuvé. Le roi fit pareillement beaucoup de dons et de faveurs aux Riches-Hommes, aux chevaliers, aux citoyens et aux hommes des villes. Et tous se retirèrent contents et satisfaits.

Le roi et son conseil décidèrent d'adresser au pape, ainsi qu'au roi de France des envoyés sages et distingués. Lorsqu'ils furent désignés, on leur fournit les fonds nécessaires pour leurs besoins; on leur remit les notes et tout ce qu'ils devaient prendre avec eux. Il prirent congé du roi et partirent à la bonne heure.

CHAPITRE XCV.

Comment la reine et les infants En Jacques et En Frédéric prirent congé du roi d'Arragon; comment l'infant En Alphonse et l'infant En Pierre prirent congé de la reine; et comment le roi de Majorque et les Riches-Hommes accompagnèrent la reine jusqu'au rivage.

Le roi ayant expédié ses couriers, fit venir En Raimond Marquet et En Bérenger Mallol, et leur donna ordre de faire armer le navire de En P. Desvillar, nommé *la Bonne Aventure*, et un autre des plus grands qui fussent à Barcelonne après

celui-là ; de les faire couvrir de cuir, de mettre sur chacun d'eux cent des meilleurs guerriers qui seraient dans Barcelonne ; d'y placer de la farine, des ancres, des cabestans, de grands anneaux de fer, des châteaux mouvants, d'armer et de faire couvrir les hunes ; enfin d'y placer tout ce qui est nécessaire à l'armement d'un navire ; et d'armer de plus quatre galères, deux vaisseaux et deux barques, pour aller de conserve, parce qu'il voulait envoyer en Sicile la reine, l'infant En Jacques et l'infant En Frédéric. Il voulait aussi ajouter cent chevaliers de plus à ceux de leur maison, et enfin, outre les gens de mer, cinq cents hommes de trait bien armés et cinq cents sergents, afin que les navires fussent bien pourvus, et portassent d'utiles approvisionnements en Sicile.

En Raimond Marquet et En Bérenger Mallol suivirent exactement ses ordres ; ils augmentaient plutôt que de diminuer ; ils étaient, surtout, chargés par le roi du commandement de l'expédition.

Quand tout fut préparé, la reine et les infants arrivèrent ; on les fêta beaucoup. Le roi donna ordre qu'on s'embarquât sous la garde de Dieu. Chacun se rendit sur les vaisseaux. Tout étant disposé, la reine prit congé du roi dans ses appartements ; et on peut s'imaginer combien fut tendre cette séparation des deux meilleurs époux qui furent jamais. Après cela, les infants entrèrent dans la chambre du roi, et se jetèrent à ses pieds. Le roi les signa, les baisa cent fois et leur donna sa grâce et sa bénédic-

tion, les baisa sur la bouche et leur dit les choses les plus affectueuses, surtout à l'infant En Jacques, qui était l'aîné, puisqu'il avait sept ans de plus que son frère En Frédéric. Il était d'ailleurs plein de sens, de prudence et de sagesse. On peut répéter ce qui se dit en Catalogne : *Que l'épine, pour piquer, doit naître aiguë*. De même, il paraissait bien en son enfance qu'il serait un homme sage ; et s'il le faisait espérer alors, il l'a bien prouvé par la suite, et le démontre chaque jour; car jamais prince ne fut plus habile, mieux élevé, plus courtois, plus brave, enfin plus accompli en toutes choses. Ainsi l'est-il, et le sera-t-il long-temps, s'il plaît à Dieu, qui lui accordera, j'espère, une longue et heureuse vie.

L'infant En Jacques écouta et conserva soigneusement toutes les paroles du roi son père, aussi bien que l'infant En Frédéric, autant que le permettait son âge et son intelligence : on peut dire de lui tout ce que j'ai dit de son frère ; car ils sont l'un et l'autre bons envers Dieu, envers le monde, envers leurs peuples et envers tous leurs sujets, de sorte que l'on ne saurait en trouver de meilleurs.

Le roi leur ayant donné ses grâces et sa bénédiction, et les ayant baisés plusieurs fois à la bouche, ils lui baisèrent les pieds et les mains, et sortirent de l'appartement. Le roi resta quatre heures tout seul, sans vouloir permettre que personne fût admis auprès de lui. Ce que le roi avait fait, la reine le fit également dans un autre appartement avec l'infant En Alphonse et

l'infant En Pierre. Elle les signa, et leur donna sa bénédiction, les baisant sur la bouche à plusieurs reprises. Ils s'inclinèrent et lui baisèrent les pieds et les mains, et gravèrent dans leur mémoire toutes les bonnes choses qu'elle leur avait dites et les bons conseils qu'elle leur avait donnés. Après cela, le roi de Majorque, les comtes, barons, prélats, chevaliers et citoyens, sortirent. La reine les invita à entrer dans la cathédrale, voulant obtenir elle-même les grâces de sainte Eulalie et de saint Léger.

L'archevêque de Tarragone, avec huit évêques et autres qui se trouvaient là, firent de ferventes prières en faveur de la reine et des infants. La reine ayant terminé ses oraisons, les montures furent préparées, et on se rendit aux bords de la mer. Le roi de Majorque accompagna la reine à cheval; venaient ensuite le comte d'Ampuries, le vicomte de Rocaberti, En Raimond Folch, vicomte de Cardona, et autres gentilshommes de Catalogne et d'Arragon, au nombre de plus de cinquante, qui la suivaient à pied, ainsi que les consuls de Barcelonne, et beaucoup d'autres citoyens. Ensuite le peuple la suivait en foule, hommes, femmes, filles, enfants, versant des larmes et priant Dieu pour la reine et les infants, en le suppliant de les garantir de tous maux, et de les faire arriver sains et saufs en Sicile. Que puis-je vous dire? Il eût fallu avoir un cœur bien dur pour ne pas pleurer.

Arrivé à la mer, le roi de Majorque descendit de cheval, aida la reine à descendre, et la fit entrer, avec les deux infants, dans une belle barque d'osier bien recouverte [1], appartenant au navire. Et quand les infants se séparèrent de leur deux frères qui restaient, vous eussiez été navrés. On ne pouvait les arracher des bras les uns des autres; mais le roi de Majorque, sortant de la barque, les sépara en pleurant, et fit entrer les infants En Jacques et En Frédéric, dans la barque où était la reine. Alors le roi de Majorque s'embarqua, ainsi que le comte d'Ampuries, En Dalmau de Rocaberti et En Raimond Folch, vicomte de Cardona; on fit force de rames, et la reine, se tournant vers ses enfants, les signa, les bénit, et en fit autant au peuple et au pays. Les mariniers firent jouer les rames, et on se rendit au vaisseau principal, nommé *la Bonne Aventure*. La reine une fois loin du rivage, on fit embarquer les dames et demoiselles dans d'autres barques, avec des Riches-Hommes et des chevaliers, pour les servir et les accompagner. Grâces à Dieu, ils arrivèrent tous sur le navire, aussi bien que le roi de Majorque, avec le comte d'Ampuries, le vicomte de Rocaberti, et le vicomte de Cardona. Ensuite montèrent les dames et demoiselles qui devaient suivre la reine.

---

1. On se sert encore, dans quelques parties de l'Irlande, de ces barques d'osier, doublée de cuir.

En Raimond Marquet répartit toutes les autres personnes sur le second navire ainsi que sur les galères.

Tout le monde étant embarqué, En Raimond Marquet et En Béranger Mallol vinrent au roi de Majorque, lui baisèrent les mains, et lui dirent : « Seigneur, signez-nous, bénissez-nous, et retour-» nez au rivage ; et laissez-nous partir sous la » garde de Dieu. » Enfin le roi de Majorque prit, en pleurant, congé de la reine et des infants, les signa, et leur donna sa bénédiction, en versant un torrent de larmes. Le comte et les vicomtes firent de même.

Après avoir pris congé de nouveau, le navire étant tout prêt, et les infants dans la chambre, le capitaine fit son salut. On hissa les voiles, le navire partit, et tous les autres le suivirent. Alors, on entendit tout le long du rivage : « Bon voyage, bon voyage ! » Et les airs en retentirent.

Le roi de Majorque retourna à terre, et montant à cheval avec les Riches-Hommes et les barons ils se rendirent au palais, où ils trouvèrent le roi dans sa chambre, avec les deux infants, En Alphonse et En Pierre. Le roi ayant appris leur retour, sortit de sa chambre; les trompettes sonnèrent, et on alla se mettre à table. Chacun s'efforça de paraître gai et content, pour distraire le roi et les infants de leur douleur. Après avoir mangé, on se leva. et on passa dans l'autre salle, où on fit venir différents jongleurs pour se divertir. Que vous

dirai-je? La journée se passa ainsi. Je ne vous parlerai plus d'eux; mais de la reine, des infants et de leur flotte.

CHAPITRE XCVI.

Où on raconte le bon voyage que firent la reine et les infants; et comment toute la flotte fut conduite par la main de Dieu.

Les galères, les navires et les vaisseaux ayant fait voile, Dieu qui conduisit les trois Mages et leur envoya une étoile pour les guider, envoya aussi, par sa grâce, son étoile à la reine, à l'infant En Jacques et à l'infant En Frédéric. On peut comparer ces trois personnes aux trois rois qui allèrent adorer le Seigneur. L'un d'eux s'appelait Balthasar, l'autre Melchior, et le troisième Gaspard. Par Balthasar, l'homme le plus pieux qui naquit jamais, et aussi agréable à Dieu qu'au monde, on peut entendre la reine, qui est la plus pieuse, la plus sainte, la plus gracieuse femme qui fût jamais; l'infant En Jacques peut être comparé à Melchior, qui fut rempli de justice, de bonté et de vérité; on peut donc dire que l'infant En Jacques lui est comparable, puisqu'il possède toutes ces vertus; quant à l'infant En Frédéric, il est semblable à Gaspard, jeune, bon, sage et juste. Ainsi que Dieu voulut conduire ces trois rois, il conduisit ces trois personnes et tous ceux qui les accompagnaient;

et au lieu d'une étoile, il leur donna un vent favorable, ainsi qu'ils pouvaient le désirer, et qui ne les abandonna point, jusqu'à ce qu'ils fussent rendus sains et saufs au port de Palerme.

CHAPITRE XCVII.

Comment la reine et les infants arrivèrent au port de Palerme, et des grands honneurs qu'on leur rendit.

Lorsque les habitants apprirent que la reine et les infants étaient là, il est inutile de dire quelle fut leur joie; car tous les habitants de l'île, qui se regardaient comme perdus, se tinrent dès lors pour sauvés. Ils envoyèrent des couriers par toute la Sicile, et tous les gens de Palerme, hommes, femmes, enfants, sortirent pour se rendre à Saint-George, où ils débarquèrent. La reine, en mettant pied à terre, se signa, leva les yeux au ciel, baisa la terre en pleurant, et entra dans l'église de Saint-George, où elle pria, ainsi que les infants. Alors toute la ville de Palerme sortit, et on amena plus de cinq cents montures. On présenta à la reine un palefroi blanc, doux et très beau; on y plaça les harnais appartenant à la reine; on fit sortir des galères deux palefrois qui s'y trouvaient, avec deux autres richement enharnachés, pour les deux infants; on en sortit aussi trois mules et trois palefrois très beaux de la reine, et ensuite vingt

mules et palefrois bien enharnachés aussi, pour les dames et demoiselles qui accompagnaient la reine. On retira encore, soit des galères, soit du navire où n'avait point été la reine, au moins cinquante chevaux d'Espagne, tous beaux et bons, qui appartenaient aux chevaliers venus avec la reine et les infants. Quand tout cela fut débarqué, les barons, les chevaliers, les personnes de distinction de Palerme, les dames, demoiselles et jeunes garçons, vinrent à la reine et lui baisèrent les pieds et les mains; et tous ceux et toutes celles qui ne pouvaient arriver jusqu'à elle, baisaient la terre et s'écriaient : «Que la reine et les infants soient les très bien venus»! La joie était si éclatante, le bruit des trompettes, des cimballes, des nacaires et autres instruments, était si grand, que le ciel et la terre semblaient se confondre. La reine allait à cheval, le seigneur infant En Jacques l'accompagnait aussi à cheval; messire Aleynep, messire Jean de Calatagiro, messire Mathieu de Termens et bien d'autres Riches-Hommes l'accompagnaient à pied. Les habitants de Palerme allaient dansant et chantant devant elle, louant et glorifiant Dieu qui les leur amenait. Ensuite l'infant En Frédéric, à cheval, marchait de l'autre côté de la reine; venaient après, les dames et demoiselles qui l'avaient suivie, et les chevaliers, et toutes les personnes de leurs maisons. Il n'y avait à cheval que la reine et les deux infants, et ceux qui étaient arrivés avec eux : tous les autres allaient à pied. Ils allèrent au milieu de cette joie

au palais royal ; mais avant d'y arriver, la reine désira qu'on allât à la grande église de l'archevêché, pour rendre grâces à madame sainte Marie: et cela se fit ainsi. Arrivés à la porte de l'église, la reine voulut que personne ne descendît de cheval qu'elle, les deux infants et deux dames. Ils allèrent devant l'autel de madame sainte Marie, et là ils firent leurs prières. Ils remontèrent à cheval, et on se rendit, avec les mêmes témoignages d'allégresse au palais. On mit pied à terre, et la reine entra dans la chapelle du château, qui est d'une richesse extrême ; elle y fit sa prière avec les infants. Ils montèrent ensuite dans leurs appartements, et s'habillèrent somptueusement. Les trompettes sonnèrent, et on se mit à table. On envoya aux galères et aux navires des rafraîchissements en telle abondance, qu'ils en eurent bien pour huit jours. Enfin les fêtes durèrent plus d'une semaine, pendant laquelle on ne fit que danser et se réjouir ; il en fut de même dans toute la Sicile.

CHAPITRE XCVIII.

Comment En Raimond Marquet et En Béranger Mallol envoyèrent au roi En Pierre, pour lui faire savoir que la reine et les infants étaient arrivés heureusement à Palerme.

Quand on fut arrivé, et que la reine et les infants eurent été si bien accueillis et conduits au palais, En R. Marquet et En Béranger Mallol envoyèrent les deux vaisseaux armés en Catalogne, chacun en particulier, avec des lettres qui portaient le jour où on avait débarqué en Sicile, et la manière dont on avait été reçu, le temps qu'on avait eu, et comme quoi tout le monde se portait bien et était satisfait.

Les deux vaisseaux se rendirent sans contrariétés en Catalogne, où ils prirent terre à Barcelonne. Là ils trouvèrent le roi, qui avait dit qu'il n'en partirait pas sans avoir reçu de leurs nouvelles. Les lettres furent remises au roi. Quand il en eut pris lecture et que les gens des deux vaisseaux eurent raconté la réception qu'on leur avait faite, le roi fit faire une procession et rendit grâces à Dieu de la faveur qu'il lui avait accordée. Je cesse un instant de vous parler du seigneur roi, pour vous entretenir de la reine et des infants.

CHAPITRE XCIX.

Comment la reine résolut de tenir les cortès à Palerme ; et comment messire Jean de Procida parla dans ces cortès en faveur de la reine et des infants ; et comment on la déclara reine et maîtresse légitime.

La fête ayant duré huit jours à Palerme, et la reine, ainsi que les infants, étant bien remis des fatigues de la mer, la reine prit conseil de messire Jean de Procida [1], qui était venu avec elle, et qui était un homme des plus habiles. Elle appela aussi En Corral Llança et autres Riches-Hommes et chevaliers qui l'avaient suivie; les infants En Jacques et En Frédéric furent aussi appelés; le conseil étant réuni, la reine demanda ce qu'elle avait à faire. Messire Jean et autres lui dirent qu'ils étaient d'avis qu'elle écrivît à toutes les cités et villes de l'île d'envoyer des syndics et des chargés de pouvoirs à Palerme, dix jours après la réception des lettres, pour assister aux cortès que la reine voulait tenir, et que l'on mandât également tous les gentilshommes et chevaliers de la Sicile, et qu'alors elle leur dirait ce qu'ils devaient faire.

1. Jean de Procida, qui avait puissamment soutenu le roi d'Aragon, fut nommé chancelier du royaume de Sicile.

La reine et l'infant En Jacques approuvèrent cet avis et le suivirent. Au jour fixé, chacun fut réuni à Palerme, dans la salle accoutumée. On y dressa un siége pour la reine et les infants, ensuite pour les Riches-Hommes et chevaliers; les autres personnes s'assirent par terre, où on avait étendu des tapis.

La nuit précédente, la reine et les infants appelèrent messire Jean de Procida, et lui firent connaître ce qu'il aurait à dire. Ils le chargèrent de porter la parole pour eux, et de présenter les lettres que le roi adressait à la Sicile en général, et celles qu'il écrivait particulièrement aux Riches-Hommes de chaque endroit.

Quand tout le monde fut réuni, la reine se leva et dit : « Barons, messire Jean de Procida vous » parlera en notre place; ainsi, veuillez écouter ce » qu'il vous dira, faites compte que nous le disons » nous-mêmes ».

Elle s'assit. Messire Jean se leva; et comme c'était un homme fort instruit, il fit un très beau discours. Il leur dit entre autres choses : « Barons, » monseigneur le roi d'Arragon vous salue et vous » adresse cette lettre, afin qu'on en fasse lecture » en commun dans la Sicile. Vous verrez par » cette lecture ce qu'il vous mande ».

Alors il remit la lettre à messire Mathieu de Termens, qui la prit et la plaça sur sa tête; après quoi il baisa le cachet avec grand respect, et l'ouvrit en présence de tous; il la lut de manière à ce que chacun pût bien l'entendre.

La substance de la lettre était qu'il les saluait gracieusement; qu'il les prévenait qu'il envoyait vers eux la reine Constance, son épouse, et la leur donnait comme leur légitime maîtresse et reine; qu'il leur ordonnait de lui obéir en tout; qu'il leur envoyait en même temps les infants En Jacques et En Frédéric ses fils, et les leur recommandait; qu'après la reine et lui, ils regardassent l'infant En Jacques comme leur maître et seigneur en sa place, et en celle de la reine sa mère; que, comme il n'était pas possible à la reine d'assister tous les jours aux conseils, ils voulussent bien délibérer en sa place, et prendre les résolutions convenables, de concert avec le seigneur infant En Jacques; qu'ils n'entreprissent rien sans l'approbation de la reine ou de l'infant, et qu'ils trouveraient en lui une telle sagesse qu'ils en seraient satisfaits.

La lecture de la lettre étant terminée, messire Aleynep répondit pour tous : « Madame et reine, » soyez la bien venue; bénie soit l'heure où vous » êtes arrivée, vous et les infants; béni soit le » roi d'Arragon, qui vous a envoyée vers nous pour » notre salut. Ainsi nous prions tous Dieu, Jésus- » Christ, sa benoîte mère et ses bénoîts saints, qu'ils » accordent une longue vie au roi, à vous et à vos » infants; qu'il abrège nos jours pour allonger les » vôtres; que Dieu vous conserve pour nous et pour » tous vos peuples. Nous vous acceptons pour nous » tous et pour ceux qui ne sont point ici présents,

» de la part du seigneur roi, comme notre dame,
» reine et maîtresse, pour faire et dire tout ce
» que vous nous ordonnerez. Nous acceptons aussi
» les infants comme devant être nos seigneurs après
» le roi; nous recevons principalement le seigneur
» infant En Jacques pour chef et seigneur, au lieu
» et place du roi et de vous; et je prête le plus ferme
» serment, par Dieu et sur les saints évangiles,
» tant pour moi que pour toute la communauté de
» Sicile, de tenir et accomplir tout ce que j'ai
» avancé. Ainsi le jurent tous ceux qui sont ici pré-
» sents, pour eux-mêmes et pour les lieux qui les
» ont chargés de leur mandat [1] ».

---

1. Le parlement sicilien était déjà régulièrement composé de ses trois chambres ou bras : le bras militaire, le bras ecclésiastique et le bras domanial. *Le bras militaire* se composait des anciens *commilitones* ou grands barons et vassaux directs de la couronne; on y joignit successivement, sous les rois arragonais, tous les propriétaires qui pouvaient fonder sur leurs terres un bourg de quarante feux. Le même individu eut une ou plusieurs voix, selon qu'il possédait un ou plusieurs bourgs de quarante feux. Cette classe était héréditaire de mâle en mâle par rang de primogéniture. *Le bras ecclésiastique* comprenait tous les évêques, prélats et abbés commendataires. La suppression de l'emploi entraînait la suppression du droit de siéger dans cette chambre. *Le bras domanial* se composait de tous les fondés de pouvoirs des villes incorporées et terres domaniales. Les délégués ou syndics étaient élus par le conseil municipal de chaque bourg.

Ce parlement était annuel, et quelquefois il était con-

Il se leva, baisa la main à la reine et aux infants. Chaque syndic, Riches-Hommes, chevalier et notable citoyen imita son exemple; après quoi messire Jean Procida se leva pour parler au nom de la reine : « Barons, dit-il, la reine rend grâces » à Dieu, et vous remercie de la bonne volonté » que vous lui avez témoignée. Elle vous assure

---

voqué extraordinairement chaque année avant sa dissolution. Il choisissait quatre membres tirés de chacune de ces trois branches, pour former une espèce de tribunal représentatif du parlement, composé de douze membres, sous le titre de *députés du royaume*, de *fondés du pouvoir du parlement*. Cette députation était chargée de la répartition des impôts arrêtés en parlement général, de leur recouvrement, de leur envoi au gouvernement, de la protection des libertés nationales et du droit particulier de faire des représentations au roi, au nom du parlement, et même de s'opposer à l'exécution de toutes les ordonnances royales attentatoires aux prérogatives de la nation.

Sous Charles V, le parlement cessa d'être annuel, et ne fut plus convoqué que tous les quatre ans, mais il resta investi du droit de proposer, pour quatre ans seulement, la nature et la quotité des impôts, et d'en faire la répartition.

Ces formes constitutives furent violées pour la première fois en 1810. Une nouvelle constitution fut promulguée en 1812; les restaurations de 1814 ont entraîné le renversement des nouvelles constitutions sans que les peuples aient pu obtenir depuis d'être remis en possession de leurs droits anciens, que les souverains ont usurpés presque par toute l'Europe, au moment où la générosité des nations s'empressait à rétablir partout leurs trônes renversés. (Voyez *Documents historiques sur les derniers événements arrivés en Sicile.*)

» qu'en tout temps elle vous aimera, tant en géné-
» ral qu'en particulier, honorera, secourra de tout
» son pouvoir, ainsi que le roi et les infants, en
» tout ce qui sera bon et honnête. Elle vous prie
» et ordonne de reconnaître, dès à présent, l'infant
» En Jacques pour votre seigneur, à la place du
» roi son père et de nous-mêmes. Comme il ne nous
» est pas possible de parcourir les différents lieux
» du royaume, il le fera lui-même ainsi que doit le
» faire un seigneur, il ira à la guerre et pourvoira à
» toutes les affaires, soit civiles soit militaires. Ces
» infants sont d'une maison dans laquelle les vertus
» guerrières ont toujours été en grand honneur. Tels
» ont été tous leurs ancêtres, tels ils seront eux-
» mêmes, ainsi que leurs descendants, s'il plaît à
» Dieu. Il est bon que vous leur serviez d'appui et
» que vous ayez grand soin d'eux, surtout de l'infant
» En Jacques, qui va se livrer aux affaires civiles
» et guerrières. L'infant En Frédéric est encore si
» jeune, que nous ne voulons point qu'il soit sé-
» paré de nous, jusqu'à ce qu'il soit plus grand. »

Messire Aleynep se leva, et, au nom de tous, il répondit à la reine et aux infants que tout ce que la reine ordonnait, serait, grâces à Dieu, ponctuellemement exécuté. « De sorte, dit-il, que vous,
» madame, et le roi d'Arragon, vos infants,
» vos amis et vos sujets, vous serez tous satisfaits. »

Là-dessus, la reine les signa, et leur donna ses grâces et sa bénédiction. Chacun se leva et retourna chez soi joyeux et content. Messire Jean

leur remit les lettres adressées à chaque lieu et à chaque Riche-Homme en particulier.

CHAPITRE C.

Comment la reine et les infants se rendirent par terre à Messine, où se réunit un parlement; et comment on reçut la nouvelle de la prise du château de Malte, par le noble En Mainfroi Llança.

Ces choses étant terminées, la reine et les infants se rendirent avec leur compagnie à Messine, à petites journées. Sur tout leur passage on leur faisait les plus belles fêtes possibles. Ils allaient par terre et lentement, suivis des cinq cents arbalêtriers, des cinq cents almogavares armés, et de tous les chevaliers. Toutes ces troupes étaient avec leurs armes et formaient leur escorte. Tout le monde s'en réjouissait et les regardait avec plaisir.

Sans doute les fêtes de Palerme furent belles, mais celles de Messine les surpassèrent sans nulle comparaison. On ne s'y livra pendant quinze jours à aucun travail, et pendant ce temps-là, on reçut la nouvelle que le noble En Mainfroi Llança avait pris le château de Malte, qui s'était rendu de bon gré, ce qui augmenta les plaisirs de la fête. La reine et les infants en furent bien contents; cela devait être, puisque c'est un château royal et fort. Ce château et cette île conviennent de tout point à la Sicile et lui vont comme le diamant à l'anneau.

Les fêtes une fois terminées, la reine fit convoquer dans la ville de Messine, un parlement composé de gens de la cité et de la plaine de Millars, et de la rivière jusqu'à Taormina. Quand on fut assemblé messire Jean de Procida parla au nom de la reine et des infants, et fit un très beau discours, qui remplit chacun d'espoir et de plaisir, de sorte que tout le monde se retira satisfait de la reine et des infants.

CHAPITRE CI.

Comment le seigneur roi En Pierre, après le départ de la reine et des infants, résolut de ne point quitter Barcelonne qu'il n'eût reçu de leurs nouvelles, lesquelles lui arrivèrent bientôt.

Lorsque la reine et les infants eurent mis à la voile de Barcelonne, le roi de Majorque demeura huit jours avec le roi d'Arragon, aussi bien que tous les Riches-Hommes et barons ; après quoi le roi de Majorque prit congé du roi d'Arragon et s'en retourna à Perpignan, avec le comte d'Ampuries et En Dalmau de Rocaberti, qui sont ses voisins. Ensuite partirent tous les Riches-Hommes de Catalogne et d'Arragon; mais le roi resta à Barcelonne, parce qu'il avait résolu de ne point s'éloigner avant d'avoir reçu des nouvelles de la reine et des infants. Il le fit ainsi. Vous avez vu ci-devant qu'il reçut des nouvelles par les deux navires armés; alors il en écrivit au roi de Majorque et à tous ses Riches-Hommes et

barons, afin qu'ils fissent des processions et rendissent grâces à Dieu.

CHAPITRE CII.

De l'entrevue du roi d'Arragon avec le roi de Castille En Sanche, où le roi d'Arragon voulut connaître les intentions du roi En Sanche, qui furent de le seconder contre qui que ce fût au monde.

Ayant reçu ces bonnes nouvelles, le roi alla parcourir ses royaumes et visiter le roi de Castille son neveu, qui, sachant qu'il se trouvait en Arragon, lui fit part du dessein qu'il avait de le voir. Il y consentit; ils se rendirent à Farisa, où ils se fêtèrent mutuellement. Le roi de Castille montra surtout bien de la joie à son oncle.

Après les fêtes, le roi d'Arragon le prit en particulier et lui dit : « Mon neveu, vous avez appris, » je pense, comment l'Église a, contre toute rai- » son, rendu une sentence contre nous. Le pape » est Français, et vous pensez bien qu'étant de la » même nation que le roi Charles, il lui accordera » ses faveurs et son secours; vous pouvez vous en » convaincre, puisqu'il nous a condamnés sans » nous citer. D'un autre côté, le roi de France, » notre beau-frère, lié avec nous par de grands » engagements, a promis secours et appui au roi » Charles, son oncle, et il a bien fait voir » ce qu'il avait dans l'âme, en accompagnant con- » tre nous le roi Charles à Bordeaux, suivi de

» douze mille chevaliers armés. Nous ne pouvons » point douter que nous n'ayons la guerre et » contre l'Église et contre la France. Je désire » savoir quelles sont vos intentions. »

Le roi de Castille lui répondit : « Mon oncle, » je savais déjà tout ce que vous venez de me dire ; » c'est aussi pourquoi je vous ai demandé cette en- » trevue. Je n'ignore pas que vous avez envoyé » des messagers, et je pense qu'ils vous apporte- » ront des nouvelles de guerre. Pour moi, je vous » déclare, mon oncle, que d'après mes accords et » mes engagements avec vous, lesquels je vous con- » firme avec serment et hommage, de bouche et » des mains, je vous seconderai de ma personne et » de mes états, et je vous défendrai de tout mon » pouvoir contre qui que ce soit au monde. Quand » vos envoyés seront de retour, faites-moi con- » naître les réponses qu'ils vous apporteront : si » c'est la guerre, nous nous disposerons à la guerre. » Il me paraît que vous et nous, et le roi de Major- » que, et le roi de Portugal, nous pouvons bien » nous défendre contre eux ; nous croyons même » que si nous conduisons la guerre avec vigueur, » nous pourrons recouvrer la Navarre, et même » aller au-delà ; ainsi, mon oncle, ayez bon es- » poir et soyez joyeux et content. »

Il parlait bien ; car si ces quatre rois qu'il désignait, et qui sont du même sang, étaient bien unis, ils n'auraient à craindre aucune autre puissance sur la terre.

A ces mots, le roi d'Arragon se leva, le baisa plus de dix fois, et lui dit : « Mon neveu, je n'attendais pas moins de vous, et je suis bien satisfait; je vous sais bon gré de vos offres, et je suis certain que vous le ferez comme vous le dites. »

Après cet entretien, ils se quittèrent et prirent congé l'un de l'autre aussi affectueusement que père et fils peuvent le faire. Le roi de Castille retourna dans son royaume, et le roi d'Arragon en fit autant. Il ne voulut rien entreprendre avant d'avoir reçu les réponses du pape et du roi de France. Laissons là le roi d'Arragon, et parlons du roi de France, du roi Charles et du cardinal.

CHAPITRE CIII.

Comment le roi de France et le roi Charles décidèrent d'envoyer monseigneur En Charlot, le plus jeune fils du roi de France, et le cardinal, vers le pape, pour qu'il lui fit don du royaume d'Arragon; ce que le pape Martin, né Français, lui accorda.

Lorsque les fêtes qu'on faisait à Toulouse pour le roi de France et pour le roi Charles furent terminées, ils se réunirent avec le cardinal, monseigneur En Philippe et monseigneur En Charles, tous les deux fils du roi de France, pour voir ce qu'ils auraient à faire; ils décidèrent que le roi Charles se rendrait avec le cardinal auprès du pape,

et qu'ils amèneraient avec eux le jeune fils du roi de France, nommé En Charlot, afin que le pape fît à celui-ci le don du royaume d'Arragon et lui posât la couronne sur la tête. Ainsi fut-il fait; ce dont il sut bon gré à monseigneur En Philippe, son frère, qui était attaché au roi d'Arragon, son oncle, plus que qui ce fût au monde, après son père; mais en aucun temps monseigneur En Charles ne porta nulle amitié à la maison d'Arragon.

Le roi de France retourna à Paris, et le roi Charles alla à Rome avec ce cardinal et monseigneur En Charlot, trouver le pape. Le pape lui donna le royaume d'Arragon et lui mit la couronne sur la tête; on tint cour plénaire et on fit de grandes réjouissances. On peut citer à ce propos ce dicton de Catalogne; quand quelqu'un dit : *Je voudrais bien que ce lieu fût à nous*; l'autre répond : *il paraît qu'il ne vous coûte pas beaucoup;* et on peut bien appliquer cela au pape. En donnant le royaume d'Arragon, il paraissait qu'il ne lui coûtait pas cher, puisqu'il en faisait si bon marché; et ce fut bien la donation qui fut faite pour le plus grand malheur des chrétiens.

Quand ce royaume eut été donné, monseigneur En Charlot retourna en France avec son père et le cardinal; et à leur arrivée, le roi de France fit de grandes fêtes. Mais monseigneur En Philippe ne fut point content et dit : « Qu'est-ce, mon » frère, on prétend que vous vous êtes fait nom- » mer roi d'Arragon ? — Cela est vrai, je suis

» roi d'Arragon. — Ah! mon frère, vous êtes » roi du vent; jamais vous ne possèderez la moin- » dre portion de ce royaume. Notre oncle est roi » et seigneur de l'Arragon; il en est plus digne que » vous, et il le défendra de telle sorte, que vous » pourrez bien avoir l'héritage du vent. »

Ces deux frères eurent là-dessus une grande altercation; et la chose eût été poussée bien plus loin, si leur père ne les eût séparés. Après les fêtes, le cardinal parla au roi de France de la part du pape, pour se disposer à marcher en personne contre le roi d'Arragon, pour mettre en possession de ce royaume son fils, qui en avait été couronné roi: « Faites-nous apporter de l'argent, lui dit » le roi, et faites publier de tous côtés la croisade; » laissez-nous le soin du reste: nous assemblerons » des marins et des troupes de terre; nous ferons » construire cent cinquante galères, nous aurons soin » de tout préparer pour cette expédition, et nous » vous donnons notre parole royale que, de ce mois » d'avril en un an, nous serons sur le territoire du » roi d'Arragon avec toutes nos forces. »

Là-dessus, le cardinal et En Charlot, roi du vent, furent très assurés et satisfaits de ce qu'avait dit le roi de France. Il en fut de même du roi Charles, qui était resté auprès du pape, et qui se donnait bien de la peine pour faire venir de toutes parts de la cavalerie et autres troupes, pour se rendre à Naples et attaquer la Sicile. Laissons-le faire tous ses efforts, et parlons des envoyés que

le roi d'Arragon avait expédiés au pape et au roi de France.

CHAPITRE CIV.

Comment les envoyés du roi d'Arragon furent mal accueillis par le Père Apostolique; et de la dure réponse qu'ils eurent de lui et du roi de France.

Les messagers du roi d'Arragon, étant partis de Barcelonne, se rendirent auprès du pape. Assurément on avait déjà vu des envoyés du roi d'Arragon mieux reçus à la cour du pape que ne furent ceux-ci; toutefois ils n'y firent nulle attention, et se présentèrent au pape : « Saint-Père, di- » rent-ils, le roi d'Arragon vous salue, vous et » votre collége, et se recommande à votre grâce.»

Le pape et les cardinaux gardèrent le silence. Les envoyés, considérant qu'on ne répondait point à leur salutation, reprirent ainsi : « Saint-Père, le roi » d'Arragon nous envoie pour vous dire qu'il est » bien étonnant que Votre Sainteté ait prononcé » une sentence contre lui, et que vous ayez été si » contraire à lui et à son royaume, sans avoir fait » la moindre citation; cela est extraordinaire; » car il est prêt, si vous et les cardinaux le vou- » lez, à faire droit au roi Charles et à tout au- » tre qui aura quelque chose à réclamer de lui. » Il est prêt à confirmer cela devant cinq ou six

» rois chrétiens, qui s'engageront envers Votre » Sainteté à le forcer à faire droit au roi Charles » et à tout autre. Il vous demande donc, à vous » et aux cardinaux, d'être ouï dans sa défense, » et qu'en conséquence vous révoquiez la sentence » que vous avez portée, et qui, sauf votre honneur, » ne doit plus avoir d'effet. Si, contre toute vrai- » semblance, il ne remplissait pas sa promesse, » alors, Saint-Père, vous agiriez contre lui; mais » bien certainement il ne dévierait pas du bon » chemin, et l'Église peut s'être convaincue qu'il » ne l'a jamais fait. »

Les envoyés se turent; et le pape répondit : « Nous avons entendu ce que vous venez de dire; » et nous vous répondons que nous n'irons ni de » côté ni en arrière, sur ce que nous avons fait; » tout ce que nous avons décidé contre lui, nous » l'avons décidé avec justice et avec raison ». Et il se tut.

L'un des messagers, qui était chevalier, se leva, et dit : « Saint-Père, je suis fort étonné de la dure » réponse que vous avez faite; on voit bien que » vous êtes de la même nation que le roi Charles, » et que ses parolcs sont écoutées, approuvées et » soutenues bien différemment de celles du roi » d'Arragon, qui a donné plus d'accroissement à » l'Église, sans son aide ni secours, que tous les rois » du monde n'ont pu le faire dans l'espace de cent » ans. Et quelles conquêtes n'y aurait-il pas ajou- » tées, si vous lui cussiez accordé contre la Bar-

» barie les mêmes indulgences que vous donnez » contre lui. Il abandonna ce pays, d'après la dure » réponse que vous lui fîtes, et certes ce fut une » grande perte pour la chrétienté. Au nom de Dieu, » Saint-Père, adoucissez votre réponse. »

Le pape répliqua : « Telle est notre réponse ; » nous n'en ferons point d'autre. »

Alors tous les envoyés se levèrent et dirent : « Voici des écrits par lesquels nous pouvons con- » firmer tout ce que nous avons dit au nom du » roi d'Arragon. Acceptez donc cette affirmation. » —Nous ne l'acceptons point, répondit le pape. »

Les quatre envoyés mandèrent un notaire et di- « rent : Saint-Père, puisque telle est votre réponse, » nous faisons appel de votre sentence, au nom » du roi d'Arragon, au vrai Dieu, Notre-Seigneur, » qui est notre maître à tous, ainsi qu'au bienheu- » reux saint Pierre ; et nous sommons ce notaire » d'en dresser l'acte. »

Le notaire se leva, reçut la déclaration d'appel, et en dressa un acte authentique. « Saint-Père, » ajoutèrent les envoyés, nous vous déclarons en- » core, au nom du roi d'Arragon, puisque vous » êtes inexorable, que tout le mal qui pourra en » advenir, produit par lui ou les siens, en sa dé- » fense, doit retomber sur votre ame et sur celles » de tous ceux qui vous conseillent ainsi ; l'ame du » roi d'Arragon et de tous les siens n'en souffri- » ront pas ; car Dieu sait bien que ce roi ni ses » sujets ne sont nullement coupables. Qu'on nous

» livre une copie de cet acte ; » ce qui fut fait.

Le pape répliqua : « Nous avons sévi justement » contre votre roi, et celui qui ne le croit pas est » interdit et excommunié; car chacun sait, ou doit » savoir, que la cour du pape ne prononça jamais » que de justes sentences. Celle-ci est donc juste ; » ainsi nous ne la révoquerons jamais ; retirez- » vous. »

Les envoyés s'éloignèrent du pape, peu satisfaits, et retournèrent en Catalogne aux pieds du roi, à qui ils rendirent compte de ce qui leur avait été dit, et de ce qu'ils avaient répondu et fait. Le roi levant les yeux au ciel, s'écria : « Mon Dieu, » je me recommande à vous, moi et mes peuples, » et me soumets à votre jugement. »

Vous dirai-je que si ces envoyés rapportèrent de mauvaises réponses du pape, ceux qui avaient été auprès du roi de France n'en reçurent pas de meilleures, et protestèrent pareillement? Quand ils eurent fait au roi le rapport de leur mission, il répondit : « Dès à présent, que les choses aillent » comme elles pourront; si Dieu est pour nous, » nous n'avons rien à craindre d'eux. »

Je ne veux plus vous parler de ces messages ; j'aurais trop à faire si je voulais les détailler ; il me suffit d'en avoir dit le sommaire et la substance. Je reviens donc à l'amiral En Roger de Luria.

CHAPITRE CV.

Comment l'amiral En Roger de Luria détruisit ou prit trente-sept galères, et en battit vingt-cinq qui étaient sorties de Naples, et sur lesquelles se trouvaient huit comtes, et six autres seigneurs bannerets, pour prendre terre à Xifelo.

L'amiral En Roger de Luria s'étant rendu maître de Lipari, et ayant envoyé à la découverte les deux vaisseaux armés et les deux barques armées, ils revinrent chacun en particulier, et annoncèrent que trente-six galères étaient sorties de Naples avec un certain nombre de comtes et de barons; qu'elles conduisaient avec elles beaucoup de barques, contenant ensemble au-delà de trois cents chevaux, et qu'une nombreuse cavalerie venait par terre à la Manthea. Cette cavalerie se rendait à Xifelo, et au château de ce nom, qui tenait encore pour le roi Charles, et qui est un des forts châteaux de Sicile. Mais la cité qui se trouve au pied de la montagne ne tenant pas pour lui, ils venaient pour s'emparer de la cité et mettre des forces dans le château. Après avoir déposé la cavalerie à terre, ils devaient retourner à la Manthea, et renouveler leurs voyages jusqu'à ce qu'ils eussent tout transporté. Ainsi feront-ils, si Dieu n'y met ordre. Véritablement ils furent près de causer de grands dommages à la Sicile.

L'amiral En Roger, instruit de cela, fit donner le signal par les trompettes ; chacun se rendit à la poupe des galères ; l'amiral leur fit part du rapport qui lui avait été fait, leur fit un discours, et les exhorta à se bien conduire. Il leur dit entre autres choses : « Barons, vous savez que la reine » est arrivée en Sicile avec les infants En Jacques » et En Frédéric, ce qui, sans doute, a été fort » agréable à tous. Il faut qu'avec l'aide de Dieu, » nous nous emparions de ces galères et de ces » gens, qui viennent enflés d'orgueil. Chacun » peut s'imaginer que là où sont huit comtes et six » autres grands seigneurs, il doit se trouver de » grandes forces et d'orgueilleuses espérances. Il » faut donc aujourd'hui redoubler de courage ; » car, sur mon honneur, nous acquerrons une » grande gloire en combattant contre de telles » troupes. » Ils s'écrièrent tous : « Allons, allons! » il nous tarde tant de nous trouver devant eux, » que les jours nous semblent des années. »

La trompette sonna, et on s'embarqua. Ils allèrent à la bonne heure; ils prirent la route d'Estrangol, et de là passèrent dans la Calabre, et puis directement à la Manthea, à Ximoflet, à Sentonoxet, à Sitrar, à Caustrecuch, et à Maratia. Lorsqu'ils furent à la plage de la cité de Macanstre, ils aperçurent sur le cap de Pelanuda la flotte des comtes, et s'écrièrent tous : « Sus! sus! » Ils se formèrent en bataille avec beaucoup d'ordre, et puis ils marchèrent à l'ennemi. Les comtes

voyant arriver la flotte de l'amiral En Roger, enseignes déployées, en furent très satisfaits; mais s'ils avaient grand plaisir, les chiourmes des galères n'en avaient pas. Cependant, elles furent obligés de faire tous leurs efforts, car elles n'eussent pas osé désobéir aux ordres des comtes et des barons. Ainsi, ils s'avancèrent prêts à combattre. Jamais on n'attaqua avec tant de vigueur. Au milieu de la mêlée, vous auriez vu frapper de tous côtés, et les arbalêtriers catalans tirer tranquillement comme s'ils eussent été à un jeu. Que vous dire? Bien fort est celui qui combat avec Dieu. Dieu secondait l'amiral, les Catalans et les Latins, de sorte qu'il n'y eut pas de défense qui tînt; les Catalans se conduisirent si vaillamment, que les galères des comtes furent vaincues, et celles qui purent sortir de la mêlée se sauvèrent. Il y eut onze galères qui purent s'échapper; mais elles n'avaient pas de quoi crier *Laus Domino*, car elles étaient si maltraitées qu'elles n'eurent plus qu'à prendre la fuite. L'amiral les voyant s'éloigner mit six de ses galères à leur poursuite; elles les suivirent jusqu'au château de Pixota, mais elles prirent terre, et il se trouva là tant de cavalerie qu'on ne put en prendre aucune; mais autant valut, car la cavalerie dont les chefs étaient sur les galères, s'écria : « Ah! traîtres, comment » avez-vous fait pour abandonner de si honorables » capitaines que ceux qui se trouvaient sur les ga- » lères? » En disant cela ils les exterminèrent tous.

L'amiral, avec ses galères, redoubla d'efforts,

et tous s'écrièrent : « Arragon ! Arragon ! sus ! » sus ! » et ils fondirent sur les galères. Tous ceux qui furent trouvés sur les ponts furent immolés, excepté les comtes et les barons ; ceux qui n'avaient point péri dans le combat, se rendirent à l'amiral. Ainsi, l'amiral s'empara des vingt-cinq galères, et de tout ce qu'elles contenaient ; et les comtes, barons et autres furent pris ou tués. Il envoya ensuite vers les barques qui transportaient les chevaux, desquelles on s'empara ; il n'en échappa peut-être pas dix, qui se retirèrent au château de Pixota. L'amiral fut très satisfait de se rendre maître des vingt galères qui étaient restées, ainsi que des barques et vaisseaux, et des comtes et des barons, excepté du comte de Montfort, d'un frère de ce comte, et de deux de ses cousins germains qui, n'ayant pas voulu se rendre, furent mis en pièces. Ils firent bien en cela, car ils n'ignoraient pas que s'ils étaient faits prisonniers, ils seraient mis à mort. Mais tous les autres comtes et barons se rendirent à l'amiral.

Après ce succès, l'amiral se rendit à Messine, d'où il envoya un vaisseau armé en Catalogne au roi, et un autre en Sicile à la reine et aux infants. Vous pouvez penser quelle fut la joie en l'un et l'autre lieu. Pensez aussi combien tous les gens de la flotte du roi d'Arragon eurent de profit. Ils gagnèrent tous tellement, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, qu'on ne saurait l'exprimer. L'amiral laissa à chacun le butin qu'il avait pu faire ;

et par de telles générosités il doublait leur courage. Il imita en cela ce que le roi avait fait pour les dix galères des Sarrazins dont En Corral Llança s'était emparé, ainsi que vous l'avez précédemment vu. Il est certain que tout amiral, chef ou commandant de troupes, doit faire en sorte que tous les gens qui sont sous lui soient toujours riches et contents; s'il leur enlève le butin qu'ils peuvent faire, il leur enlève le courage, et à l'occasion cela se retrouve. Bien des chefs se sont perdus, d'autres se perdront encore, faute de largesse et de générosité, tandis que ceux qui ont ces qualités leur ont dû souvent leurs victoires et leurs honneurs.

Or, vous devinez comment ils arrivèrent à Messine tout joyeux; jamais on ne fit de fête pareille à celle qui eut lieu à leur arrivée. Les infants En Jacques et En Frédéric sortirent à cheval, et se rendirent avec beaucoup de personnes de distinction à la Fontaine-d'Or; toute la ville de Messine y accourut. L'amiral ayant aperçu les infants, monta sur une barque qui le porta à terre. Il s'approcha de l'infant En Jacques, et lui baisa la main; mais l'infant le baisa sur la bouche. Il en fut de même de l'infant En Frédéric. L'amiral dit à l'infant En Frédéric : « Seigneur, que faut-il que je fasse?
» —Allez sur vos galères, faites vos réjouissances,
» rendez vous ensuite au palais, faites vos saluta-
» tions à la reine, ensuite nous assemblerons notre
» conseil, et nous verrons, de concert avec vous,
» ce que vous aurez à faire. »

L'amiral retourna aux galères, fit célébrer des fêtes ; on tira les galères, barques et vaisseaux pris, la poupe en avant et les enseignes traînantes. Quand on fut à la douane, ils crièrent : Victoire ! et tous les Messinois répondirent à ces cris, de manière que le ciel et la terre paraissaient se confondre. Après cela, l'amiral descendit à la douane, entra au palais, salua la reine, baisa trois fois la terre devant elle, avant de s'en approcher, et puis lui baisa la main.

La reine lui fit un accueil gracieux ; il alla également rendre ses hommages à madame Bella, sa mère, qui, pleine de contentement, l'embrassa plus de dix fois. Elle le pressait si étroitement, qu'on ne pouvait l'arracher de ses bras. Enfin, la reine se leva et alla les séparer; après quoi l'amiral, avec l'approbation de la reine et de madame Bella sa mère, se rendit chez lui, où on lui fit de belles fêtes. Il fit placer les comtes et les barons au château de Matagrifon, en des lieux fermés de grilles en fer et bien gardés ; quant aux chevaux, au nombre de trois cents, il les fit remettre à l'infant En Jacques, pour qu'il en disposât. Mais au lieu de les envoyer dans ses écuries, l'infant En Jacques en donna trente à l'amiral, et distribua les autres aux comtes, barons, chevaliers et notables citoyens; il n'en garda pas un seul pour lui; il prit seulement quatre beaux palefrois, dont il fit présent à son frère l'infant En Frédéric ; ensuite il réunit son conseil au palais, où l'amiral fut appelé.

Quand on fut assemblé, la reine envoya dire à l'infant En Jacques de se rendre auprès d'elle avec son conseil; ce qu'il fit. La reine lui dit: « Mon » fils, je vous exhorte, pour l'amour de Dieu, avant » que vous preniez un parti sur les prisonniers, » à rendre la liberté à tous les individus qui » sont de la principauté, ou de la Calabre, ou de » la Pouille, ou des Abruzzes, et à les renvoyer » chacun chez eux, comme fit votre père des pri- » sonniers dont il s'empara à la Gatuna, et à la prise » des galères de Nicotena; car, vous, mon fils, ni » votre père ni moi, nous n'avons pas à craindre » qu'aucun d'eux marche volontairement contre » nous; s'ils le font, c'est qu'ils y sont forcés, n'i- » gnorant pas qu'ils sont nos sujets légitimes; et si » on pouvait lire au fond de leur cœur, on y trou- » verait sans doute les noms de l'empereur Frédé- » ric, de notre père le roi Mainfroi, de nous et de » tous les nôtres. — Madame, répondit l'infant, » ce que vous dites sera exécuté. » Et en présence de la reine, il donna ordre à l'amiral de le faire ainsi; l'amiral répondit qu'il obéirait.

Je n'ai plus rien à dire, sinon qu'on suivit l'exemple que le seigneur roi avait donné. Le bruit de la bonté et de la piété de la reine se répandit par tout le pays et par tout le monde.

La chose étant ainsi arrangée, l'infant et ses conseillers se rendirent à la salle du conseil, et il fut décidé que relativement aux comtes, barons ou chevaliers, on n'entreprendrait rien sans l'assentiment

du roi d'Arragon ; qu'on armerait de suite une galère, sur laquelle on mettrait des messagers adressés au roi en Catalogne, avec le nom de chacun d'eux, et que le roi déciderait ce qu'on devrait en faire. Ainsi fut-il décidé et exécuté : la galère fut armée et expédiée de Messine. Je ne vous parlerai pas de la galère, mais d'autres objets qui méritent bien d'être mentionnés.

CHAPITRE CVI.

Comment messire Augustin Davalla, français, alla avec vingt galères du prince Matagrifon à Agosta, laquelle il prit et ravagea ; et comment leur commandant s'enfuit à Brindes, par la grande peur qu'il eut de En Roger de Luria.

Il est certain que pendant que cette flotte des comtes était ainsi traitée à Naples, un Riche-Homme et baron français, nommé messire Augustin Davalla, pensa que s'il pouvait faire par lui-même un coup d'éclat, il se couvrirait de gloire, lui et ses gens, et qu'il serait agréable au roi Charles, en faveur de qui il était parti de France. Il se présenta au prince et lui dit : « Prince, » vous avez vingt galères construites à Brindes, » veuillez les faire armer ; et une fois prêtes, ré» pandez le bruit que vous m'envoyez en Morée » avec de la cavalerie ; mettez-y du monde de gré » ou de force ; et moi, avec trois cents cavaliers de » mon pays et de mes parents, je monterai avec une

» bonne chevalerie sur les galères; on me conduira » en Sicile à Agosta (Augusta), où se trouve un bon » port et un fort château que j'ai occupé pour votre » père. Le roi d'Arragon ne songe point à le faire » garder, et la ville a de mauvaises murailles. J'y » entrerai avec les équipages des galères; nous at- » taquerons d'un côté, tandis que le comte de » Brenda (Brienne), le comte de Montfort, et les » autres comtes qui seront venus avec nous, atta- » queront rudement d'un autre; nous sommes as- » surés par ce moyen de mettre l'île à feu et à sang, » et de renforcer tous les châteaux qui tiennent » encore pour vous; tandis que En Roger de Luria » est hors de la Sicile, nous pourrons à notre gré » faire cette expédition. »

Que vous dirai-je? Le prince, qui connaissait messire Augustin Davalla pour un bon chevalier et un homme habile, crut ce qu'il lui disait, et accéda à sa demande; et ainsi qu'il l'avait conçu il l'exécuta.

Tandis que l'amiral était à Lipari, tout fut disposé; on se rendit à Brindes; ils vinrent à la ville d'Agosta, l'attaquèrent, la prirent et la saccagèrent. Quand ils eurent pris terre, ils demandèrent où était le chef-lieu de l'île. Quelques hommes qu'ils avaient pris à Agosta dirent au commandant des galères que c'était à Brindes.

Les Français, guidés par un fol orgueil, ne s'informaient de rien, ne songeant qu'à brûler et détruire la ville; mais le commandant, qui redoutait

toujours En Roger de Luria, demanda secrètement de ses nouvelles, et ceux qu'il interrogea, lui répon-« dirent: Seigneur, il est vrai que l'amiral est venu à » Messine, il y a trois jours, et qu'on lui a raconté ce » qui s'est passé. » Alors le commandant alla trouver messire A. Davalla, et lui dit : « Si vous le voulez, » j'irai cette nuit avec les galères dans la Calabre; » je prendrai la troupe que je trouverai sur la » plage d'Estil, et que le prince vous aura envoyée ; » ainsi vous serez mieux secondé ; car je ne vous » serais ici d'aucune utilité avec les galères ; et les » Français sont tels qu'ils croient tout ce qu'on leur » dit des choses maritimes, n'y entendant rien eux-» mêmes. — Allez à la bonne aventure, lui répon-» dit messire Davalla, et revenez bientôt. » Nous n'avons point à parler de son départ.

La permission que lui donna messire Augustin ne signifiait pas grand'chose ; car ne l'eût-il pas donnée, le commandant ne serait pas moins parti pendant la nuit, sachant bien qu'ils étaient venus à la male heure. Il débarqua toutes les provisions, et tout ce qui appartenait à la cavalerie, et s'éloigna dans la nuit. N'imaginez pas qu'il fût dans l'intention de se rendre à la plage d'Estil ; mais il gagna la haute mer, prit la route du cap des Couronnes, et ne s'arrêta que quand il fut arrivé à Brindes. Là il laissa les galères devant la douane, et chacun alla où bon lui sembla ; il y en a peut-être qui fuient encore.

Laissons-les à présent qu'ils ont mis les galères

en lieu sûr, et revenons au seigneur infant En Jacques, et à l'amiral En Roger de Luria.

CHAPITRE CVII.

Comment messire Augustin Davalla fut pris, après avoir été battu par le seigneur infant En Jacques.

Dès que l'infant et l'amiral eurent appris que messire A. Davalla avait ravagé et brûlé Agosta, le seigneur infant fit sortir sa bannière avec sept cents hommes à cheval et trois mille almogavares, et bien des troupes à pied de Messine. Ils se rendirent de suite à Agosta. L'amiral fit monter tout son monde dans les galères. Il n'était pas besoin de les prier ni de les forcer; car ils s'y rendaient de bonne grâce, avec joie et satisfaction. Une fois embarqués, ils allèrent au port d'Agosta, et montèrent à la ville sans attendre l'infant. Là, on vit par les rues les plus beaux faits d'armes possibles. Que vous dirai-je? Bien souvent un trait parti des mains d'un almogavare perçait l'homme et le cheval de part en part, malgré les cuirasses ou autres armes défensives. Il n'est pas douteux que l'amiral les aurait tous mis en déroute et tués, mais la nuit survint, et on fut obligé d'abandonner le combat. A la pointe du jour, l'infant vint avec ses troupes devant le château ; les ennemis se regardèrent comme anéantis ; ils montèrent tellement à

là hâte dans le château, qu'ils ne purent y introduire des provisions de bouche pour trois jours. L'infant commanda l'attaque, et on se battit vigoureusement. Mais c'est le château le plus fort que je connaisse en plaine. A la vérité, on ne peut le regarder comme en plaine, car il est sur deux élévations, soit du côté du port, soit du côté de la mer de Grèce, et on ne pouvait assurément le prendre par la force des armes. Mais le lendemain, l'infant fit sortir deux trébuchets des galères, et les fit disposer à l'attaque. Messire A. Davalla se voyant dans cette position, sentit bien qu'il serait insensé de sa part de vouloir se défendre, ayant déjà perdu cent cavaliers et bien des gens de pied, et n'ayant plus de provisions. Il envoya donc deux chevaliers à l'infant, implorant merci pour qu'on le laissât sortir, et qu'on le transportât en Calabre, en s'engageant à ne jamais prendre les armes contre lui.

L'infant, touché de compassion, pour l'amour de Dieu et par bonté d'ame, répondit qu'il le laisserait aller, sous la condition de lui faire en tout temps tout le mal qu'il pourrait, et de n'emporter avec eux ni chevaux, ni armes, ni quoi que ce fût, excepté leurs vêtements. Messire Augustin entendant cette réponse de l'infant, demanda à ses envoyés si personne ne l'avait ainsi conseillé. Ils dirent que non, et qu'il avait répondu de lui-même. « O Dieu! s'écria messire Augustin, com-
» bien on a tort de vouloir faire du mal à une
» maison composée de si bons et de si loyaux cheva-

» liers ; je vous dis qu'il a mieux répondu que » n'aurait fait le plus grand prince. Ainsi soit fait » ce qu'il veut. »

Il accepta, en sachant bon gré à l'amiral et à tous les autres, disant qu'ils se résoudraient à mourir si le seigneur infant le jugeait convenable pour la gloire de Dieu. L'infant ordonna à l'amiral de les conduire en un lieu sûr, et qui fût au pouvoir du roi Charles. Ils s'embarquèrent, ainsi qu'il avait été dit; après quoi l'infant envoya, pour messire Augustin, dix chevaux dont il se servait lui-même, et de plus, neuf Riches-Hommes de ses parents qui étaient avec lui, et qu'il délivra sans rançon, ordonnant à l'amiral que, dès qu'ils seraient débarqués, il les lui remît de la part du seigneur infant.

Quand l'embarquement fut fait, l'infant fit venir l'amiral, et lui dit : « Amiral, prenez douze » galères bien armées, dont nous nommons com- » mandant En Bérenger de Vilaragut ; et lorsque » vous aurez mis à terre ces gens-ci, vous revien- » drez à Messine, et En Bérenger de Vilaragut » prendra la route de Brindes. S'il peut ren- » contrer les vingt galères qui ont porté ces » troupes à Agosta, qu'il les attaque ; et j'espère » qu'avec l'aide de Dieu, il me les amènera. — » Seigneur, répondit l'amiral, tout sera fait sui- » vant vos désirs. Je suis ravi de l'ordre que vous » confiez à En Bérenger de Vilaragut ; car c'est » un brave et habile chevalier. »

Là-dessus, En Bérenger fut appelé; l'infant En Jacques lui fit part de ses intentions, et lui dit de s'embarquer et de se disposer à bien faire. En Bérenger lui baisa la main, et lui rendit mille grâces. Il s'embarqua avec de bonnes troupes à pied et à cheval, prit congé de l'infant et de ceux qui étaient avec lui, et se rendit à la plage d'Estil; l'amiral déposa devant le château, messire Augustin et sa compagnie. Il lui donna, de la part de l'infant, les dix chevaux pour lui et pour les barons qui se trouvaient avec lui, et qui étaient ses parents. On leur rendit aussi leurs armes et les harnois de leurs chevaux.

Messire Augustin et ses compagnons, voyant une telle courtoisie, s'écrièrent : « Comment a donc » fait le pape et ses cardinaux, de ne pas déclarer » le roi d'Arragon, le roi du monde entier? » Ils rendirent grâces à l'amiral, et le prièrent de les recommander au seigneur infant, et de lui dire que, pénétrés de ses bontés, ils ne se montreraient plus ses ennemis tant qu'ils vivraient.

Arrivé à Naples, messire Augustin trouva le prince désespéré de ce qui était advenu à lui et aux comtes, et il redoubla la douleur de messire Augustin, en disant : « Il vaudrait bien » mieux que le roi Charles, notre père, s'ar» rangeât; car, s'il continue la guerre, tout est » perdu. »

Je vais parler de l'amiral, qui retourna à Messine. En Vilaragut se sépara de lui, avec douze

galères bien armées, deux vaisseaux armés et deux barques. Mais je cesse de parler de ce qui les concerne, pour retourner à l'infant En Jacques.

CHAPITRE CVIII.

Comment le seigneur infant En Jacques mit en état le château d'Agosta, le fortifia, et le peupla de Catalans; et comment il s'empara de Soterrera et du château de Xifelo.

Lorsque l'amiral et En Bérenger de Vilaragut eurent, avec leur monde, quitté l'infant, celui-ci fit mettre en état et fortifier le château. Il fit aussi construire un mur pour réunir de deux côtés la ville au château. La ville était longue, et conséquemment moins forte, et plus difficile à défendre; ce qui avait causé sa perte. Après avoir donné l'ordre de construire ce mur, il fit publier dans l'armée et par toute la Sicile, que tous ceux qui avaient échappé au sac d'Agosta, se tinssent pour avertis qu'ils pouvaient y revenir. Malheureusement il n'en avait survécu qu'un bien petit nombre. Ensuite, on fit crier dans l'armée et par toute la Sicile, que tout Catalan qui était bien aise de se fixer à Agosta, pouvait s'y rendre; qu'il lui serait donné, en toute possession, de très bonnes propriétés. Il en vint beaucoup, lesquels y sont encore, eux ou leurs enfants. Après cela, il alla visiter Saragosse (Syracuse), Not (Noto), et toute la vallée. Il alla ensuite à Soterrera,

dont le château tenait encore pour le roi Charles; mais il se rendit bientôt. Ainsi, il débarrassa toute la Sicile de ses ennemis. Il revint à Messine, où la reine, l'infant En Frédéric, et chacun enfin lui fit fête. Mais revenons à En Bérenger de Vilaragut.

CHAPITRE CIX.

Comment le noble En Bérenger de Vilaragut, avec ses douze galères, prit un grand nombre de navires et de vaisseaux du roi Charles, et ravagea Gallipoli, Villanova et la Pouille.

En Bérenger de Vilaragut, ayant quitté l'amiral, prit la route du cap des Colonnes. A l'aube du jour il se porta à Cotro, où il trouva trois navires et beaucoup de vaisseaux, appartenant au roi Charles, et pleins de provision de bouche, qu'il envoyait à la cavalerie, pensant qu'elle était en Sicile. Il les attaqua et s'en empara. Il les amarina ensuite et les renvoya à Messine. Il alla de là à Tarente; il y trouva aussi bon nombre de navires, qu'il expédia pour Messine; il se transporta au Cap des Langues, et prit et ravagea Gallipoli. Dans chaque lieu, il s'informait des galères qui étaient à Brindes depuis huit jours, et ne s'étaient arrêtées nulle part. Il allait toujours parcourant les côtes, pour n'être pas venu vainement. Il entrait partout où il croyait pouvoir les trouver. De Gallipoli il

vint à Otrante, bonne cité et fort agréable. Il trouva dans ce port bien des vaisseaux dont il s'empara, et qu'il fit partir pour Messine. Il se porta à Brindes, et alla jusqu'à la chaîne; et, ne pouvant pousser plus loin, il fit dire au commandant des galères, que s'il voulait sortir et se battre avec lui, il l'attendrait pendant trois jours. Il l'attendit en effet dans le port; mais aucun vaisseau n'osa venir en-deçà de la chaîne. Voyant cela, il s'éloigna, pendant la nuit, de Brindes, et alla ravager Villanova, et ensuite la Pouille et le bourg de Manapoli. Il trouvait en tous ces lieux différents navires, qu'il expédiait pour Messine. Il alla parcourir l'île de Corfou; il y prit également des barques et des vaisseaux.

Après toutes ces expéditions, où il fit un butin immense, il s'en retourna à Messine, content et satisfait, ainsi que tous ses compagnons. Assurément ils devaient l'être; car ils avaient tous fait des profits incalculables. A Messine, il fut bien reçu, comme on peut le croire, par la reine et les infants, et par l'amiral, enfin par tout le monde. On le fêta beaucoup.

Peu après, l'infant ordonna à l'amiral de faire disposer quarante galères qu'il voulait qu'on armât, ayant appris qu'à Naples il y en avait cinquante en armement. Cela fut ainsi exécuté. Je vais quitter en ce moment la reine et les infants, ainsi que l'amiral occupé à faire armer les quarantes galères, et revenir au seigneur roi d'Arragon.

CHAPITRE CX.

Comment le roi d'Arragon, ayant connu le résultat de la bataille des comtes, et ce qu'avait fait En Vilaragut, voulut mettre ordre à ses affaires, et envoya dire à l'infant ce qu'il devait faire des comtes.

Le roi d'Arragon ayant appris la nouvelle de la bataille des comtes (ainsi nommée, et qui gardera ce nom-là, à cause du nombre des comtes qui étaient sur la flotte), ainsi que ce qui avait eu lieu à Agosta, et ce qu'avait fait En Vilaragut, en éprouva une grande joie, et remercia et bénit Dieu de la grâce qu'il lui avait accordée. Il songea ensuite à régler ses affaires. Ayant appris de ses envoyés ce qui avait été fait et dit par le pape et le roi de France, il vit bien que ce n'était point un jeu que d'être ainsi attaqué chez lui par deux puissances pareilles, sans compter que, par l'effet de la croisade que le pape avait publiée, d'autres pourraient bien se joindre à eux. Il fit alors convoquer les cortès à Saragosse, où devaient se rendre les Arragonnais. Les cortès étant réunies, le roi fit un très beau discours, et leur fit part de l'heureuse bataille des comtes, où Dieu lui avait accordé la victoire. La galère qui avait apporté cette nouvelle était arrivée à Barcelonne depuis plusieurs jours, et le roi l'avait aussitôt renvoyée, et avait mandé à l'infant ce qu'il devait faire des barons, des comtes et des cheva-

liers prisonniers. Nous n'avons rien à dire de ceci ; car le roi était si sage, qu'il choisissait toujours le meilleur parti ; on fit donc ce qu'il ordonna, et non autrement. Il sut bon gré à la reine de ce qu'elle avait fait des menues gens.

Quand il eut fait part de toutes ces choses à l'assemblée, il leur raconta les événements d'Agosta, et tout ce qu'avait fait En Berenger de Vilaragut. Après leur avoir communiqué tous ces détails et dit d'autres choses relatives aux circonstances, il leur dit ce que lui avaient rapporté les hommes qu'il avait envoyés au pape et au roi de France ; comme quoi le pape avait lancé une sentence contre lui et ses alliés ; comme quoi il avait fait donation de son royaume à Charlot, son neveu, fils du roi de France ; comme quoi le roi de France faisait de grands préparatifs de terre et de mer, et avait juré qu'au mois d'avril, il serait avec toutes ses forces en Catalogne ; qu'ainsi il priait tous les nobles, les prélats, chevaliers, citoyens, gens des villes et châteaux, de l'aider de leurs conseils et de leurs secours.

Quand il eut terminé son discours, ceux qui étaient désignés pour répondre se levèrent et dirent qu'ils avaient prêté leur attention à tout ce qu'il venait de leur annoncer. Ils remercièrent Dieu de la victoire dont il l'avait favorisé, ils dirent qu'ils étaient d'un autre côté fort mécontents de la conduite du Saint-Père Apostolique et du roi de France envers lui ; qu'ils étaient bien persuadés

que Dieu le seconderait, parce qu'il était dans son droit, et que ses ennemis avaient tort; que Dieu, qui est la vérité et la justice même, le protegerait certainement, et confondrait les superbes et les orgueilleux qui s'élevaient contre lui; que quant à eux, ils étaient disposés à le soutenir et le seconder de leurs personnes et de leurs biens; qu'ils étaient prêts à périr ou à le délivrer de tous ceux qui oseraient l'attaquer; et qu'ils le priaient et conjuraient de se tenir en joie et en espérance, afin de soutenir l'espoir et le courage de tous ses sujets; de fortifier ses frontières du côté de la France; de faire construire des galères, et de préparer enfin tout ce qui était nécessaire à la défense du royaume. Ils lui conseillèrent de soigner aussi les autres frontières, en disant que quant à celles de l'Arragon, limitrophes de la Navarre et de la Gascogne, ils auraient à y pourvoir eux-mêmes, et qu'ils les défendraient de telle manière que, s'il plaisait à Dieu, le roi serait content d'eux, et que ses ennemis sauraient bientôt qu'ils avaient affaire à gens en état de leur donner bien du mal [1].

---

1. Ce fut dans les cortès de Saragosse, en 1283, que les divers ordres de l'état réunis obtinrent du roi Pierre la restitution de leurs droits antiques et la confirmation nouvelle de leur constitution, par l'acte connu sous le nom de Privilége social. Ils réussirent, dit Zurita, à reconquérir leur liberté, parce qu'ils furent tous d'accord; les Riches-Hommes et les chevaliers, les commerçants et les classes

Le roi fut ravi d'entendre les offres et les bonnes dispositions des barons de l'Arragon, des chevaliers, citoyens, et gens des villes et châteaux.

CHAPITRE CXI.

Comment le roi En Pierre marcha contre Nestatxe, gouverneur de Navarre, qui avait pénétré dans l'Arragon, avec quatre mille chevaux; et comment ledit Nestatxe se retira avec tout son monde.

Avant que le roi, ni les Riches-Hommes, ni ceux qui avaient été convoqués pour les cortès fussent partis de Saragosse, on reçut la nouvelle certaine que Nestatxe, gouverneur de Navarre pour le roi de France, était entré dans l'Arragon, à la tête de quatre mille chevaux; qu'il s'était emparé de la tour d'Ull, où commandait un nommé En Nexamen Darteda, excellent chevalier d'Arragon; ce qu'il prouva bien par la défense de ladite tour, dans laquelle il se conduisit aussi bien que tout au-

inférieures furent également ardents à réclamer leur prééminence et leur liberté. Ils étaient convaincus que l'Arragon n'était pas une puissance parce qu'il était fort, mais parce qu'il était libre; et la volonté de tous était de périr avec la liberté. Des *conservateurs* furent ensuite nommés pour assurer l'exécution des promesses royales, et rendre au *Justiça* les prérogatives dont on avait voulu dépouiller cet officier si important, en même temps que les hommes qui avaient droit à sa juridiction.

tre aurait pu le faire; et cela lui sauva la vie; car Nestatxe, satisfait de sa bravoure, défendit d'attenter à ses jours, disant qu'il serait dommage de faire périr un si brave chevalier. On le prit donc vivant malgré lui ; après quoi, Nestatxe l'envoya à Toulouse, au château Narbonnais, pour qu'on le livrât à En Toset de Xanxis, qui le gardait. Mais En Nexamen Darteda fit si bien, qu'il s'échappa et retourna en Arragon. De retour en liberté, il fit beaucoup de mal aux Français; mais je le laisse là; j'aurais trop à dire, s'il me faillait raconter les prouesses, entreprises hardies et traits de courage que firent en ces guerres et en tant d'autres, les chevaliers de Catalogne et d'Arragon; un homme n'y suffirait pas. On dit en Catalogne : L'œuvre fait l'éloge du maître; et on sait en général ce qu'ont fait les Catalans et les Arragonnais, et ce qu'ils sont ; s'ils n'étaient bons et vaillants, ils n'auraient pas exécuté tant de belles choses qu'ils ont faites et qu'ils font encore, par la grâce et avec l'aide de Dieu. Ainsi nous n'aurons à parler de personne en particulier ; mais seulement des chefs qui ont donné les ordres.

Le roi et les assistants ayant entendu ces récits, on fit l'appel, et la bannière du roi sortit de Saragosse avec les chefs, et les conseils des cités et des villes d'Arragon, qui suivirent cette bannière. Depuis que l'Arragon fut peuplé, il n'y eut jamais un aussi grand nombre de braves gens réunis. Je puis vous dire qu'ils auraient suffi pour mettre en déroute, non-seulement les troupes de Nestatxe, mais toutes



celles du roi de France, si elles s'y fussent trouvées.

Le roi marcha avec plaisir contre l'armée de Nestatxe, et il fit telle diligence qu'un jour, à une heure près, il se trouva tout près de lui, au moment où il rentrait dans la Navarre ; car il était parti, sachant que le roi n'était qu'à une lieue de lui ; de sorte que chacune des armées eut des nouvelles de l'autre. Pendant la nuit, le roi harangua son monde, leur parla comme un bon chef, et les exhorta à bien faire. Il leur dit, qu'à la pointe du jour, ils pensassent, avec la grâce de Dieu et de madame sainte Marie, à suivre ses drapeaux et à se conduire avec courage, parce qu'il voulait attaquer ses ennemis, qui avaient été assez insensés pour mettre les pieds sur son territoire. Quand le roi eut parlé, chacun lui répondit bien ; toutefois la chose tourna de manière que Nestatxe eut le temps de se retirer en Navarre avec toute sa troupe, ce dont le roi fut bien fâché. Jamais depuis qu'il fut né il n'éprouva un tel désappointement ; je ne veux pas dire, combien il lui fut désagréable (et cela devait l'être) d'apprendre que Nestatxe était rentré en Navarre sain et sauf. Le roi alla à Barcelonne, où il convoqua les cortès, afin que tous ceux de la Catalogne fussent arrivés au jour désigné.

CHAPITRE CXII.

Comment le roi d'Arragon expliqua à En Raimond Marquet, et à En Béranger Mallol, pourquoi il faisait faire si peu de galères pour s'opposer au pape, au roi de France et au roi Charles; et des réponses qui lui furent faites aux cortès de Barcelonne.

Les Riches-Hommes, les prélats, les chevaliers, les citoyens et hommes des villes furent convoqués pour se rendre aux cortès. Le roi fit venir En Raimond Marquet et En Béranger Mallol, qui étaient arrivés avec les galères sur lesquelles ils avaient accompagné la reine et les infants, et leur ordonna de faire construire de suite dix galères, pour en avoir un nombre suffisant; mais En R. Marquet et En B. Mallol lui répondirent : « Que dites-vous, sei- » gneur? vous n'ignorez pas que vos ennemis font » faire cent vingt galères, et vous n'en commandez » que dix? — Ne savez-vous pas, répliqua le » roi, que nous en avons en Sicile quatre-vingts » qui seront armées quand nous voudrons nous en » servir. — Cela est vrai, seigneur, mais nous pen- » sons que vous devriez en faire construire ici au » moins cinquante; parce qu'on ne sait point si celles » qui se trouvent en Sicile pourront être ici au » moment du besoin, et ne seront pas retenues en » Sicile par les besoins du pays. Les forces du roi

» de France, du pape, du roi Charles, et de ceux
» qui les secondent, sont si considérables, qu'elles
» nous donneraient assez d'ouvrage là-bas et ici,
» quand nous aurions cinquante galères de plus,
» soit à Valence, soit à Tortose, Tarragone et
» Barcelonne. Mais si vous ordonnez de faire cin-
» quante galères, que nous armerons en Cata-
» logne, nous espérons qu'avec la faveur de Dieu,
» et grâce à votre bonne fortune, nous viendrons
» à bout de tous vos ennemis. — Vous parlez
» bien, leur dit le roi, mais il est à propos que nos
» ennemis ignorent ce que nous avons ici; car s'ils
» y savaient cinquante galères, les leurs marche-
» raient ensemble, et nous aurions grand risque à
» courir s'ils nous attaquaient étant tous réunis;
» car leurs galères sont montées par de bonnes
» troupes, c'est-à-dire des Provençaux, des Gas-
» cons, des Génois et autres; mais quand ils sau-
» ront que nous n'en avons pas ici plus de dix, ils
» viendront en toute assurance, et ne feront nul
» cas de nos forces; ils marcheront divisés, et
» alors vous irez çà et là avec vos dix galères, et
» vous porterez vos coups à votre gré. A mesure
» qu'ils dédaigneront nos forces, nos galères re-
» viendront de Sicile, et iront attaquer la plus
» grande portion de leur flotte; et en ne faisant
» pas parade de notre pouvoir, nous viendrons à
» bout de nos ennemis. Dans la guerre, il faut que
» l'homme se recommande à Dieu, qu'ensuite,
» avec l'aide du Seigneur, il choisisse le meilleur

21.

» parti, et le plus profitable, et qu'il se laisse en-
» suite aller à l'espérance. »

En R. Marquet et En B. Mallol entendant ces paroles, dirent : « Seigneur, excusez-nous si nous » avons voulu vous conseiller, car nous ne sommes » pas capables de suivre vos traces, et nous voyons » bien que ce que vous dites est très raisonnable ; » nous allons donc ordonner la construction des » dix galères que vous désirez. — Allez, dit » le roi, et gardez-vous de révéler ce que je vous » ai confié. » — « Comptez là-dessus, dirent-ils. » Ils lui baisèrent les mains et allèrent faire exécuter les ordres du roi.

Les cortès furent convoquées, et chacun se trouva à Barcelonne au jour que le roi avait désigné. On se rendit au palais royal. Le roi répéta tout ce qu'il avait dit aux Arragonais, à Saragosse, et ajouta des choses conformes à l'occasion [1]. Après le discours du roi, l'archevêque de Tarragonne se leva et parla fort bien. Il dit, entre autres choses : « Seigneur, je vous déclare en mon nom, et en celui » de tous les prélats de notre archevêché, clercs » et religieux, que nous ne pouvons vous donner » d'avis relativement à la guerre, mais surtout re-

1. Ces cortès se tinrent au mois de janvier, nouv. st. 1284. Les Catalans firent valoir les mêmes réclamations que les Arragonnais, et obtinrent confirmation de leurs anciens priviléges et abolition de plusieurs ordonnances désastreuses pour le pays.

» lativement à la sentence que le pape a prononcée
» contre vous; veuillez donc ne pas nous demander
» de conseil; mettez-nous seulement le plus à
» l'étroit possible pour nos besoins. »

Le roi, saisissant ce que l'archevêque avait voulu dire, vit bien quel était son dévouement envers lui, ainsi que celui des autres prélats et clercs, et qu'ils lui montraient leur affection; car ce que l'archevêque avait dit était à bonne entente, et signifiait réellement que le roi pouvait disposer, pour faire la guerre, des biens que possédait l'Eglise. Mais il l'avait dit de manière à ne pouvoir être blâmé par le pape ni par qui que ce fût, de ce que tous les prélats et clercs du royaume étaient disposés à se réduire pendant la guerre au plus strict nécessaire, pour que le roi pût disposer du surplus.

Le roi répondit à l'archevêque, que d'après son discours, il le dispensait lui, ainsi que les autres prélats et clercs, de délibérer sur les objets dont il était question; qu'ils pouvaient se retirer, et qu'il traiterait de la guerre avec les commandants, les chevaliers, les citoyens et les envoyés des villes. Alors l'archevêque, les prélats et clercs sortirent du conseil et se retirèrent dans leurs terres. Le roi continua à tenir ses cortès avec les autres personnes.

Les prélats ayant quitté la salle, les Riches-Hommes, chevaliers, citoyens et envoyés des villes se levèrent, chacun selon leur ordre, et selon qu'ils devaient parler; et si jamais on fit une réponse

agréable au roi à Saragosse, tant pour les avis que pour les offres de secours, ce fut bien dans ces cortès. L'avis fut unanime; et comme ils l'avaient offert, ils l'exécutèrent, ainsi que vous le verrez par la suite.

Le roi fut très satisfait de chacun d'eux, les remercia et leur accorda des dons et des faveurs. Ainsi les cortès se séparèrent dans le plus grand accord entre le roi, ses vassaux et ses sujets; et tous, satisfaits des paroles du roi, retournèrent chez eux.

Quand les cortès se furent séparées, le roi alla à la cité de Gironne, et fit dire au roi de Majorque, son frère, qu'il désirait le voir, et le priait de se rendre à ladite cité, ou bien que, s'il le voulait, il se rendrait lui-même à Perpignan. Son frère lui répondit qu'il irait le trouver à Gironne. Il y vint en effet peu de jours après. Le roi se porta au-devant de lui jusqu'au pont d'Esterria; il est inutile de dire s'ils se traitèrent bien l'un l'autre; car ils avaient tous les deux grande envie de se voir. Ils entrèrent dans Gironne au milieu des fêtes; et ce jour-là, le roi de Majorque et sa compagnie mangèrent avec le roi d'Arragon; de même le lendemain et le troisième jour. Le quatrième jour le roi de Majorque invita le roi d'Arragon et sa compagnie. Le cinquième jour le roi d'Arragon voulut que le roi de Majorque mangeât avec lui; et après avoir entendu la messe, les deux frères entrèrent dans un appartement où ils de-

meurèrent jusqu'à l'heure de none, sans prendre de nourriture. Nul ne peut savoir ce qu'ils se dirent mutuellement, ni ce qu'ils résolurent; toutefois quelques personnes ont dit que le roi d'Arragon avait laissé à son frère la liberté de secourir le roi de France contre lui-même. Ces deux frères étaient en effet aussi sages que prudents, et ils n'ignoraient pas que, dans le cas contraire, Montpellier, le comté de Roses, le Conflans et la Cerdagne, seraient perdus; que l'habitude de la maison de France était de ne rien rendre de ce qu'elle prenait pendant la guerre, et que toutes ces terres seraient envahies. Ils voyaient bien aussi que Montpellier, Roses, le Conflans et la Cerdagne ne pouvaient être défendus, et qu'il valait mieux les conserver. Enfin ils se séparèrent sans que personne pût savoir ce qu'ils avaient dit. Seulement les personnes sensées imaginèrent ce que nous avons rapporté, et les Français eux-mêmes furent long-temps dans l'incertitude.

Après avoir pris congé l'un de l'autre, le roi d'Arragon revint à Barcelonne et celui de Majorque à Perpignan. Laissons-là les deux rois, et revenons à l'infant En Jacques et à l'amiral En Roger de Luria.

CHAPITRE CXIII.

Comment l'amiral En Roger de Luria parcourut les côtes de la Calabre, et fit des prises considérables; comment il prit le prince de Matagrifon, fils aîné du roi Charles, et rendit la liberté à l'infante, sœur de la reine d'Arragon; et de la forte contribution qu'il imposa aux habitants de Naples.

L'AMIRAL, d'après l'ordre de l'infant, fit mettre en état les quarante galères et réunit les chiourmes et les autres compagnies, composées. ainsi qu'il lui avait été prescrit, moitié de Catalans et moitié de Latins; il plaça des hommes de trait, tous Catalans, sur toutes les galères; à l'exception de six galères légères où étaient d'autres troupes; fit charger le pain nécessaire; et lorsque les galères furent bien pourvues de tout ce qui était nécessaire, l'infant fit dire à l'amiral de faire embarquer tout son monde. La trompette sonna et chacun se rendit sur la flotte avec plaisir; après quoi l'amiral alla prendre congé de la reine et des infants. La reine le signa et le bénit.

L'infant prit à part l'amiral et lui parla ainsi : « Amiral, nous sommes bien aises que vous preniez la route de Naples et que vous vous empariez, s'il est possible, de l'île d'Ischia; car si » une fois nous en sommes les maîtres, nous » détruirons facilement Naples. — Seigneur, » répondit l'amiral, signez-nous, bénissez-nous,

» et laissez-nous faire ; car nous espérons, avec la » grâce de Dieu, faire de telles choses, qu'on en » parlera à jamais. » Ayant dit cela, il baisa la main au roi et prit congé de l'infant En Frédéric et des autres personnes, et on s'embarqua.

Il y avait quarante galères, quatre vaisseaux armés et quatre barques armées. Ils dirent la bonne parole et partirent à la bonne heure.

Ils côtoyèrent la Calabre, et en débutant ils prirent l'Escalea. Ils trouvèrent au port de Saint-Nicolas d'Escalea quatre navires et beaucoup de vaisseaux qui chargeaient des bois pour les rames, mâts et antennes des galères et des vaisseaux que l'on devait amener à Naples. Après cela, il s'empara de la Manthea, de Ximoflet, de Saint-Onoxent, du Citrar et de la cité de Policastre, qu'il incendia et détruisit entièrement; il prit ensuite Castell-Abat, et mit en état toutes ces places. Croyez que ceux de Calabre, sachant que le combat de Bordeaux n'avait pas eu lieu, se rendaient sans beaucoup se défendre; car ils aimaient tous de cœur et d'ame le roi d'Arragon, et haïssaient les Français à la mort. Ils le donnèrent bien à entendre quand l'infant passa en Calabre ; et depuis longtemps ils ne désiraient rien tant que ce voyage.

L'amiral s'étant rendu maître de tous ces lieux, alla à Naples trouver le prince, qui n'en fut pas fort satisfait. Il fit cette route prenant à tout moment des informations. Rendu devant Naples, il ordonna qu'on se rangeât en bataille par échelons ;

il se prépara et se disposa, et s'approcha du môle à deux portées de trait. Il pouvait s'avancer encore, car il n'y trouvait pas d'opposition, mais il le fit ainsi avec raison, afin de les engager à monter sur leurs galères, pour le combattre avec toutes celles qu'ils avaient.

Ceux de Naples voyant arriver les galères de l'amiral, crièrent et se sauvèrent; toutes les cloches de Naples faisaient un tel vacarme, que le ciel et la terre semblaient se confondre. Le prince se rendit au môle avec la cavalerie, fit sonner la trompette, et publier que chacun s'embarquât sur les galères, sous peine de la vie. Mais on criait vainement ; nul ne voulait s'y rendre. Alors le prince, transporté de colère, monta le premier sur les galères. Les comtes, les barons, les chevaliers, les citoyens, et tous les autres, voyant le prince agir si bravement, furent honteux de leur lâcheté, et se portèrent aux galères, appareillés et armés. Que vous dirai-je? On arma trente-huit galères et beaucoup de vaisseaux et de barques, et on vogua vers l'amiral. Celui-ci fit semblant de prendre la fuite, afin de les attirer au-dehors, de telle sorte qu'une seule galère ne put lui échapper; enfin, lorsqu'il les vit en pleine mer, il fit volte-face; ce que voyant ceux-ci, ils n'eurent plus la même ardeur à la poursuite, et arrêtèrent leurs rameurs.

L'amiral en fit autant; il fit attacher l'une à l'autre chaque galère, et se mit en ordre de bataille; le prince fit de même; après quoi ils s'attaquèrent

galère contre galère, et il se livra la plus terrible bataille qui eût jamais lieu sur mer, car on ne pouvait pas même lui comparer la bataille des comtes, ni celle de Malte. Que dire? Elle dura depuis la troisième heure jusqu'au soir. Mais qui peut résister à la volonté et à la puissance de Dieu? Il était, et il est encore favorable au roi d'Arragon et à ses peuples, aussi le roi Charles et le prince ne pouvaient rien contre lui; et Dieu, le Dieu de vérité, donna la victoire à l'amiral et aux siens, qui s'écrièrent : « Arragon et Sicile! sus! sus! » Dans leur ardeur, ils submergèrent bien trente galères; mais ils ne pouvaient s'emparer de celles du prince, ni de celles qui l'entouraient, tant il s'y trouvait d'hommes éminents, qui préféraient mourir plutôt que de voir prendre le prince. Vains efforts! ils furent enfin vaincus, et la plus grande partie des comtes, barons et Riches-Hommes y furent tués.

La galère du prince resta seule, et on ne pouvait s'en rendre maître. Alors l'amiral s'écria : « Cou» rage! » et chacun s'empressa de se jeter sur la galère du prince; l'amiral y parut lui-même l'épée à la main.

Qnand ils furent vers le milieu de la galère, il se livra un combat où il fut porté de part et d'autre les coups les plus terribles et les plus merveilleux. Enfin, tous ceux qui étaient sur le pont de la galère périrent. L'amiral vint en présence du prince, qui se défendait mieux que roi, fils de roi, ou che-

valier, si bien que nul ne pouvait résister à ses coups. Il était en une telle fureur, qu'il eût préféré la mort à la vie. Des chevaliers de l'amiral s'approchant avec des lances, voulaient l'en frapper; mais l'amiral s'écria : « Barons, arrêtez, c'est le » prince! j'aime mieux le prendre vif que de le » voir mourir. »

Le prince entendant cela, et voyant que la défense était vaine, se rendit à l'amiral. Tous furent ainsi pris ou tués.

Après la bataille gagnée, l'amiral dit au prince: « Si vous voulez conserver la vie, vous avez deux » choses à faire à présent; mais si vous ne voulez y » consentir, soyez bien certain que la mort du roi » Conrad sera vengée à l'instant. — Qu'exigez-» vous de moi, dit le prince? Si je le puis, je le ferai » volontiers. — C'est que vous fassiez venir de suite » la fille du roi Mainfroi, sœur de la reine d'Arra-» gon, que vous avez en votre pouvoir au château » de l'Hou [1], avec les dames et demoiselles de sa » suite. En même temps, faites que le château et » la ville d'Ischia se rendent. »

Le prince dit qu'il le ferait. Il envoya aussitôt un de ses chevaliers à terre, sur un vaisseau armé, qui ramena madame l'infante, sœur de la reine,

---

1. C'est le château de l'Œuf, Castello dell' Uovo, Muntaner a écrit le mot *uovo* à-peu-près comme il l'entendait prononcer, sans le traduire.

avec quatre demoiselles et deux dames veuves. L'amiral les reçut et accueillit avec grand plaisir. Il mit le genou en terre et baisa la main de l'infante. Après cela il se rendit à Ischia avec toutes ses galères; ils trouvèrent la ville dans la désolation, parce que la plus grande partie de ses habitants avaient péri ou été faits prisonniers dans la bataille.

Le prince donna ordre de remettre à l'amiral la ville et le château; ce que les habitants firent aussitôt sans se faire prier, dans l'espoir de recouvrer ceux de leurs amis qui avaient été pris sur les galères. L'amiral reçut le château et la ville, et y laissa quatre galères bien armées, deux vaisseaux et deux cents hommes. Il donna la liberté sans rançon, à tous les gens d'Ischia, qui avaient été faits prisonniers, et leur distribua les vêtements des autres; ce qui fit grand plaisir à la ville d'Ischia. Il donna ensuite l'ordre à celui qu'il avait laissé pour commander aux quatre galères et aux deux vaisseaux, de ne laisser entrer ou sortir de Naples qui que ce fût, sans une permission de sa part; tous ceux qui entreraient devaient déclarer et payer tant par navire, vaisseau ou marchandise; à la sortie, on devait payer un florin d'or par tonneau de vin, deux florins par tonneau d'huile; et tous les autres objets étaient soumis ainsi à une taxe fixe. On arrangea les choses de manière que le commandant d'Ischia avait son facteur à Naples, qui recevait les droits de tous les objets ci-dessus désignés. Ils ne pouvaient sortir qu'avec la permission

du commandant, faute de quoi ils étaient arrêtés et perdaient leur vaisseau, navire et marchandise.

Ce fut le plus grand honneur qu'un roi pût s'attribuer sur un autre roi, que celui que prit ici le seigneur roi d'Arragon sur le roi Charles. Et le roi Charles fut contraint de le souffrir sur les habitants de Naples, qui eussent été perdus s'ils n'avaient pu vendre et expédier leurs denrées.

Après ces réglements, l'amiral alla à Procida et à l'île de Caprée, et s'empara de toutes ces îles, qui lui firent hommage comme les gens d'Ischie. Il rendit à chaque endroit les prisonniers qu'il avait faits; ensuite il envoya un vaisseau armé au roi d'Arragon en Catalogne, et un autre en Sicile, pour annoncer ces heureuses nouvelles. Dieu nous donne la même joie qu'on en ressentit en ces lieux-là!

Le roi d'Arragon, toute la Catalogne, l'Arragon, le royaume de Valence, la reine, les infants, et toute la Sicile, en eurent un plaisir extrême. Mais la douleur du roi Charles, qui apprit ces événements à Rome, au moment où il était auprès du pape, fut très grande [1], ainsi que celle de leurs partisans, tandis que le parti des Gibelins en fut grandement satisfait.

Les deux vaisseaux qu'avait expédiés l'amiral s'étant éloignés, ce même Maître qui avait donné la

---

1. Pendant son voyage à Rome, Charles avait laissé le prince de Salerne son fils, comme vicaire général. On a vu comment il avait été fait prisonnier par Roger de Luria.

victoire à l'amiral lui accorda un temps si favorable, qu'en peu de jours il fut rendu à Messine. Lorsqu'il fut à la Tourrette, les fêtes commencèrent et furent des plus brillantes. L'infant, toute la cavalerie et tout le peuple de Messine se rendirent à la Fontaine-d'Or. L'amiral traîna avec ses galères, les galères qu'il avait prises, poupe en avant et bannières traînantes. Arrivé à la Fontaine-d'Or, l'amiral aperçut l'infant, se mit dans une barque armée, et vint à terre. Les infants le voyant venir s'approchèrent de lui; l'amiral s'avança, leur baisa la main, et chacun d'eux s'inclina et le baisa à la bouche. L'amiral demanda à l'infant ce qu'il jugeait à propos de faire du prince. « Songez, lui répondit le » prince, à retourner sur vos galères et à faire vos » fêtes. Nous serons rendus au palais avant vous » pour y recevoir l'infante notre tante; et notre » conseil, où vous serez admis, décidera du sort du » prince et des autres personnes. »

L'amiral revint aux galères, et fit sa joyeuse entrée à Messine. On arriva jusqu'au palais, criant sans cesse : *Vivat!* La ville répondait à ces cris, qui réjouissaient fort les partisans de la maison d'Arragon, et faisaient beaucoup de peine aux autres. Après cela, l'amiral fit mettre les échelles en terre à la douane du port; la reine sortit avec les infants et se rendit sur les galères, et ils embrassèrent leur tante avec bien du plaisir. Ils passèrent avec elle sur les échelles; l'amiral en avait fait placer quatre deçà et delà, garnies de barres de bois, de ma-

nière que l'infante et les deux infants marchant de front avec elle, sortirent par l'échelle. Arrivée au bas de l'échelle, la reine sa sœur et elle s'embrassèrent si étroitement, en pleurant, qu'on ne pouvait les séparer. C'était une grande pitié ; car depuis qu'elles ne s'étaient vues elles avaient perdu le roi Mainfroi, la reine leur mère, le roi Conrad et le roi Eudes leurs oncles, et bien d'autres honorés parents et parentes. Enfin l'amiral et les infants les separérent ; elles montèrent en se tenant par la main au palais, où on fit de grandes réjouissances. On leur servit à manger avec pompe et abondance.

Avant le repas, l'infant demanda à l'amiral de mettre le prince au château de Matagrifon, et de faire garder les comtes et les barons chez les chevaliers, et les autres personnes dans les prisons ordinaires. Ce qui fut exécuté d'après les ordres de l'infant, dans l'espace de deux jours.

Après les fêtes, le seigneur infant fit dire à tous les Riches-Hommes de Sicile, aux chevaliers, aux citoyens et gens des villes et autres lieux, d'envoyer des syndics chargés de pleins pouvoirs. On devait être réuni à Messine deux mois après la date des lettres ; il fixa un long terme, parce qu'il fallait ce temps pour envoyer ses messages au roi d'Arragon et recevoir ses ordres sur ce qu'on devait faire du prince et des autres prisonniers de marque. Quant aux hommes du commun, la reine les avait fait renvoyer chacun chez eux, ainsi qu'elle avait ordonné pour les autres.

L'infant et l'amiral firent disposer une galère, et envoyèrent au roi d'Arragon deux chevaliers, pour lui annoncer que le prince avait été fait prisonnier et renfermé à Matagrifon sous bonne garde, et le prier de dire en réponse ce qu'il voulait qu'on fît de lui, aussi-bien que des comtes et barons. Ils lui envoyèrent par écrit le nom de chacun d'eux. La galère partit et alla trouver à Barcelonne le roi, qui avait été déjà instruit de la victoire par le vaisseau que l'amiral lui avait expédié. En conséquence, il s'était rendu à Barcelonne, pensant bien qu'il lui arriverait d'autres messages de Sicile.

A leur arrivée à Barcelonne, ils saluèrent, et il se réunit une si grande quantité de monde sur la place, tous parlant à la fois, que c'était un tumulte effroyable. Les envoyés mirent pied à terre ; ils allèrent trouver le roi au palais, lui baisèrent les pieds et les mains, lui remirent les lettres dont ils étaient porteurs, et lui firent part de leur message. Le roi les reçut honorablement, et on fit rafraîchir la galère. Ce jour même, il expédia les affaires, si bien qu'ils partirent le lendemain, et furent en peu de jours à Messine, où ils trouvèrent la reine, les infants et l'amiral, et remirent les lettres que le roi leur adressait. Ce qu'elles contenaient ne peut se dire ; mais ce qui s'ensuivit relativement au prince, et aux autres personnes, prouva assez que tout ce que fit l'infant à leur égard, avait été ordonné par le roi ; car il montra une telle sagesse envers le prince, qu'on pouvait bien en con-

clure que le seigneur roi était doué d'une grande sagesse.

CHAPITRE CXIV.

Comment les cortès furent convoquées à Messine et le prince condamné à mort; et comment l'infant En Jacques, après avoir fait publier la sentence de mort par toute la Sicile, fut touché de pitié et ne voulut point la faire mettre à exécution.

Les Cortès se trouvèrent réunies au jour indiqué. L'infant fit convoquer le conseil général, afin que tout le monde fût rendu devant le palais de Messine. Tous ceux de la cité généralement, ainsi que tous les autres, et les Riches-Hommes, les chevaliers et syndics de tous les lieux de Sicile, et tous les sages hommes une fois réunis, l'infant, qui était un des plus sages princes du monde en faits et en paroles, et est et sera tel tant qu'il vivra, se leva et dit : « Nous » vous avons convoqués, parce que le prince, fils » aîné du roi Charles, est, ainsi que vous le savez, » en notre pouvoir, et renfermé au château de Matagrifon. Vous n'ignorez pas que le roi Charles, son » père, s'empara de l'héritage du bon roi Mainfroi, » notre aïeul, et votre seigneur légitime, et que le » roi Mainfroi périt dans le combat, et avec lui le roi » Eudes (Eutius) son frère. Vous avez su aussi que » le roi Conrad, notre oncle, vint de l'Allemagne » dans l'intention de venger leur mort et cette

» usurpation; mais, selon la volonté de Dieu, il fut
» lui-même vaincu, lui et son armée, par ledit roi
» Charles, et il tomba vivant entre ses mains. Vous
» savez enfin que, par la plus grande cruauté qui
» fut jamais exercée par un roi, ou fils de roi, sur
» un roi aussi estimable que le roi Conrad, issu
» de la plus noble famille, il eut la tête tranchée
» à Naples. D'après cette grande cruauté, vous pou-
» vez concevoir quelle punition Dieu lui infligera
» et quelle vengeance il en tirera. Vous êtes ceux
» qui avez le plus souffert de toutes ces choses; car,
» par la mort de ces princes, vous avez comme perdu
» parents et amis; et comme il plaît à Dieu que ce
» soit vous qui en tiriez vengeance, il a mis en votre
» pouvoir la chose la plus chère que le roi Charles
» puisse avoir au monde; jugez-le, et prononcez
» telle sentence qui vous paraîtra juste. »

Là-dessus, messire Aleynep, désigné pour répondre au nom de tous à ce que proposerait l'infant, se leva et dit : « Seigneur, nous avons écouté at-
» tentivement ce que vous venez de nous dire; et
» c'est la pure vérité. Nous rendons grâces à Dieu
» et à notre seigneur le roi d'Arragon, de ce qu'il
» a bien voulu nous envoyer un aussi sage seigneur
» que vous l'êtes, pour nous gouverner à sa place.
» Et puisqu'il vous plaît que ce soit nous qui exer-
» cions la vengeance que doit subir le roi Charles,
» pour les morts qu'il a causées, et pour le mal
» qu'il nous a fait, je dis, pour moi, que le prince
» doit subir la mort que son père a fait subir au

» roi Conrad ; et si ce que j'ai dit est approuvé par » les barons, chevaliers, syndics, qu'ils se lèvent » et le confirment, et qu'on l'écrive ; et que l'avis » des syndics soit donné tant pour eux-mêmes que » pour les lieux qu'il représentent. Si quelqu'un » veut dire autrement, qu'il se lève ; car ce que j'ai » dit, je le confirme en mon nom et au nom de tous » les miens. »

Alors il cessa de parler; mais, avant que personne se levât, tout le peuple de Messine s'éleva et s'écria: « Il a bien dit ! il a bien dit ! Qu'il ait la tête cou- » pée ; nous confirmons l'avis de messire Aleynep. » L'amiral, qui savait d'avance comment cela irait, se leva, et dit : « Barons, ainsi que messire Aleynep » l'a proposé, que chacun se lève pour soi, Riches- » Hommes, chevaliers et syndics ; et une fois la » sentence approuvée, qu'on l'écrive. »

Il appela deux notaires des plus âgés de Messine, et deux juges, afin que les juges dictassent la sentence, et que les notaires l'écrivissent pour en conserver la mémoire : la chose eut lieu ainsi. L'amiral la fit lire en présence de tous. Quand lecture en eut été faite, et que chacun l'eut approuvée, tant pour soi que pour les lieux qu'il représentait, l'amiral demanda à toute l'assemblée, en général, si elle approuvait ladite sentence. Tous répondirent : « C'est ce que nous vou- » lons, et nous le confirmons pour toute l'île de » Sicile. » Alors on se retira, et chacun s'en alla, bien persuadé que justice serait faite le lendemain.

Mais après que la sentence eut été prononcée et confirmée, l'infant voulut user de miséricorde, car il répugnait à rendre le mal pour le mal. Il se rappela ce que dit l'évangile, que Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion; et lui ne voulut point la mort du prince, mais il désira que par lui pût renaître la paix et la concorde; sachant bien surtout qu'il n'avait participé en rien à la faute de son père, le roi Charles. Il avait au contraire ouï dire, et c'était la vérité, que la mort du roi Conrad lui avait causé bien de la peine. Il se rappelait aussi qu'il était proche parent du roi son père, et que puisqu'il l'était de son père, il l'était de lui-même.

CHAPITRE CXV.

Comment l'infant En Jacques envoya le prince, fils aîné du roi Charles, au roi d'Arragon son père en Catalogne.

Le lendemain, l'infant manda l'amiral, et lui dit : « Amiral, faites préparer le plus grand navire des Catalans, parmi ceux qui se trouvent ici; » joignez y quatre galères et deux vaisseaux armés, et nous enverrons le prince au seigneur » roi d'Arragon, notre père, à Barcelonne.— Seigneur, dit l'amiral, c'est bien; la chose sera » ainsi. »

Dès que le vaisseau, les galères et le navire

furent armés, on y plaça le prince, sous bonne et sûre garde. On partit de Messine, et le vent fut favorable; de sorte qu'on arriva en peu de jours à Barcelonne, où se trouvait le roi. Celui-ci ordonna que le prince fût renfermé au château neuf de Barcelonne, avec bonne garde.

Je laisse le prince en bon lieu et en sûreté, et reviens à l'infant En Jacques et à l'amiral.

CHAPITRE CXVI.

Comment l'infant En Jacques passa en Calabre, et en fit la conquête ainsi que de la principauté, jusqu'à Castell-Abat, et autres villes et lieux.

Le prince étant embarqué, l'infant ordonna à l'amiral de disposer et armer quarante galères, attendu qu'il voulait passer en Calabre, et y conduire la guerre, comme si son père y était en personne. L'amiral fut satisfait de voir dans le seigneur infant En Jacques, de si bonnes intentions et tant de courage et de hardiesse. Il n'eut garde de l'en détourner; il l'approuva au contraire, et lui répondit : « Seigneur, c'est bien dit; faites préparer » votre cavalerie et votre infanterie, et regardez » les galères comme prêtes. »

L'infant fit appeler aussitôt toutes les troupes de Catalans et d'Arragonais qui se trouvaient en

Sicile, excepté ceux qui avaient quelques emplois, ou qui gardaient les châteaux. En peu de jours il furent réunis à Messine, et le prince passa en Calabre avec mille chevaux armés, et cent enharnachés à la manière génoise. Il y avait un grand nombre d'almogavares et d'autres troupes. Des quarantes galères que l'amiral fit armer, vingt étaient ouvertes en poupe, et pouvaient contenir quatre cents cavaliers, et un grand nombre d'almogavares. Ainsi, grâces à Dieu, l'infant En Jacques allant par terre, et l'amiral par mer, pouvaient s'emparer des cités, villes, châteaux et autres lieux. Enfin, si je voulais vous raconter le tout en détail, assurément, ainsi que je l'ai déjà dit, le papier me manquerait; car il se fit de si beaux faits d'armes, tant à pied qu'à cheval, qu'aucune histoire n'offrît jamais actes de chevalerie pareils à ceux que firent les troupes de l'infant et celles de l'amiral. Plus de cent individus, parmi les Riches-Hommes et les chevaliers catalans et arragonnais, qui se trouvaient là, pourraient fournir, chacun par leurs prouesses et leurs grandes actions, la matière d'un roman plus merveilleux que celui de Jaufre (Godefroi); et même, au lieu de cent, je pourrais bien dire mille. L'infanterie ne se distingua pas moins. Mais parlons de l'amiral, dont toutes les actions furent merveilleuses. Il se serait regardé comme indigne de vivre, si une troupe de chevaliers eût exécuté un beau fait d'armes, et qu'il ne se fût pas trouvé à leur tête.

Que vous dirai-je de plus? Tels furent le courage et l'audace de l'infant En Jacques, que, depuis le moment où il passa en Calabre, jusqu'à celui de son retour en Sicile, il fit la conquête de la Calabre entière, à l'exception du château d'Estil, placé sur une haute montagne auprès de la mer. Il avait pris en outre la partie de la principauté qui est entre Castell-Abat, à trente milles de Salerne et Illa, comme vous l'avez déjà vu, et de plus, Procida et Caprée; à quoi il faut ajouter, du côté du levant, la cité de Tarente, toute la principauté, tout le cap des Langues [1], la cité d'Otrante et Lecce, à vingt-quatre mille de Brindes.

Si on vous racontait toutes les belles actions qui eurent lieu à Otrante, par le noble En Béranger d'Entença, beau-frère de l'amiral, ainsi que par d'autres, vous entendriez les aventures les plus merveilleuses. Ils parcoururent toute la Pouille, l'île de Corse, le despotat de Larca [2], et La Velona (Avlona) et l'Esclavonie. Et comme on mettait à contribution tous les navires qui entraient ou sortaient de Naples, ce qui avait lieu au moyen des galères du roi d'Arragon pla-

---

1. Aujourd'hui cap de la Linguetta, à l'extrémité de l'Acrocéraune, et à l'entrée du golfe d'Avlone.

2. Arta. Je crois retrouver ici le *royaume d'Archa*, que je n'avais pu reconnaître dans un des précédents chapitres.

cées à l'île d'Ischia, de même on faisait payer un droit en faveur du seigneur roi et de l'infant, à tout vaisseau ou navire entrant par le golfe de Venise, dans la cité d'Otrante, excepté ceux qui entraient à Venise ou en sortaient, parce que la cité et la république de Venise étaient en paix avec le roi d'Arragon.

Qu'on ne s'étonne pas si je ne parle ici qu'en abrégé de ces conquêtes admirables; il s'est déjà écrit des ouvrages où on raconte en détail la manière dont on s'emparait de toutes ces places, et cela me mènerait trop loin.

Ayant terminé la conquête de la Calabre et autres lieux, le seigneur infant confia chacune des places à ses Riches-Hommes, à ses chevaliers, à des citoyens distingués, à des adelils, à des almogavares et à des chefs de compagnies. Il mit toutes les frontières en bon état; il revint ensuite en Sicile, où la reine et l'infante sa tante, l'infant En Frédéric et tous les habitants le revirent avec d'autant plus de plaisir, qu'il avait mis la Sicile à l'abri de tous les désastres de la guerre. Tous ceux qui habitaient les frontières de la Calabre, de la principauté et de la Pouille, continuaient la guerre, faisaient de grands profits et venaient dépenser leur argent à Messine.

CHAPITRE CXVII.

Comment l'amiral En Roger de Luria alla à l'île de Gerbes, dans la Romanie, à Xiu, à Curfo, à Xifelonia, et comment les Sarrazins de Gerbes voulurent se rendre au roi d'Arragon, et y furent autorisés par le roi de Tunis

Après que l'infant fut de retour à Messine, l'amiral se rendit, avec l'autorisation du prince, en Barbarie, en une île nommée Gerbes, appartenant au roi de Tunis; il la ravagea et emmena deux mille captifs, Sarrazins ou Sarrazines, en Sicile, et les fit passer à Majorque et en Catalogne. Il fit un tel butin, que les frais d'armement et d'expédition des galères furent largement compensés. Il fit ensuite un voyage dans la Romanie, parcourut l'île de Maseli (Metelin), Milo, Estelimens (Lemnos) et les Formanes (Thermia) et Tine, et Andria et les Micoles (Miconi). Il se rendit à l'île de Xiu (Chio), où se fait le mastic. Il prit la cité de Malvoisie, et revint en Sicile avec un gain si considérable, qu'il y avait de quoi satisfaire cinq armées. Il alla aussi contre l'île de Curfo (Corfou), et brûla et ravagea tous les environs du château. Il parcourut la Xifelonie (Céphalonie) et le duché[1]. Enfin, tous ceux qui le suivirent s'enrichirent tellement qu'ils n'admettaient aux tables de leurs jeux.

1. Probablement le duché de Naxos. Il existe à la bibliothèque des manuscrits du roi une carte catalane manuscrite sur bois.



que ceux qui se présentaient avec des pièces d'or. Si toutefois ils n'avaient que des espèces d'argent, on ne les recevait qu'autant qu'ils apportaient au moins mille marcs.

Peu de temps après, l'amiral revin à l'île de Gerbes (Zerbi) et enleva encore bien plus de gens qu'il n'avait fait la première fois. Les habitants de cette île se rendirent auprès du roi de Tunis et lui dirent : « Vous voyez, seigneur, que vous ne pou-» vez nous défendre contre le roi d'Arragon, puis-» que, au lieu de nous secourir, vous nous avez » laissé maltraiter par l'amiral de ce roi, qui nous » a enlevé frères, parents, femmes, fils et filles. » Nous vous conjurons donc de nous dégager de » votre autorité, afin que nous puissions nous sou-» mettre à ce prince et vivre en paix. Vous ferez » ainsi notre bonheur; sans quoi, seigneur, vous » pouvez être bien assuré que l'île sera bientôt » déserte ».

---

de la fin du 14e siècle. J'ai cherché à y retrouver les lieux indiqués ici et à les reconnaître à peu près par leur position; mais malheureusement le frottement des deux planches a effacé tout cette partie. Je me propose de publier incessamment un mémoire sur cette carte, dont je fais lithografier un *fac-simile*. A l'exception des tables de Peutinger, cette mappe-monde catalane est, avec la carte de Marin Sanuto, insérée par Bongars dans ses *Gesta Dei per Francos,* le planiglobe du musée Borgia (Heeren, t. 16, des Mémoires de Gottingue) et la carte d'André Bianco, insérée dans les commentaires *dell' arte nautica de' Veneziani di Formaleone*, le plus ancien monument géographique connu du moyen âge.

Le roi de Tunis consentit à ce qu'ils demandaient. Alors ils expédièrent des messagers au roi d'Arragon, et se soumirent à lui par l'entremise de l'amiral. Celui-ci fit élever un beau château qui fut, est, et sera consacré à la gloire des chrétiens, mieux qu'aucun autre château du monde.

Gerbes est une île qui se trouve au milieu de la Barbarie, puisqu'elle est à égale distance de Ceuta et d'Alexandrie. C'est une île si singulière et si voisine du continent, que cent mille hommes à cheval, et autant à pied, pourraient passer sans avoir de l'eau jusqu'aux sangles des chevaux, si ce passage n'était fortifié et défendu par des chrétiens. Il est donc important pour celui qui commande à Gerbes, d'avoir quatre yeux et quatre oreilles et une excellente tête, et cela par plusieurs raisons. Premièrement, parce que le plus prompt secours des chrétiens qui puisse lui parvenir, est de Messine, distante de Gerbes de cent milles, et que Gerbes a des voisins, comme Gelimbre, Margam, Jacob Bénatia, Bonbarquet, les Debeps, et autres barons Alarbs (Arabes), tous puissants en troupes à cheval; et si le commandant abandonnait ses yeux au sommeil, il pourrait avoir bientôt des gens qui l'éveilleraient à son dam.

Lorsque l'amiral eut mis fin à toutes ces expéditions, il s'occupa de la réparation de toutes ses galères; car il avait appris que le roi de France en faisait construire un grand nombre. Mais je le laisse là pour vous entretenir du roi de France, du roi Charles et de leurs adhérents.

CHAPITRE CXVIII.

Comment le roi Charles eut recours au pape et au roi de France, et passa à Naples avec deux mille cavaliers; comment ledit roi mourut, et comment le gouvernement du royaume passa aux mains des fils du prince qui se trouvait alors prisonnier à Barcelonne.

Le roi Charles ayant appris la fâcheuse nouvelle de la captivité du prince et de la bataille des comtes, le fait d'armes d'Agosta (Augusta) et les autres pertes qu'il avait essuyées et qu'il essuyait tous les jours, eut recours au pape et ensuite au roi de France, et fit tous ses efforts pour marcher contre le roi d'Arragon. Il vint à Naples, craignant beaucoup que cette ville ne se révoltât. Le comte d'Artois et autres comtes, barons et chevaliers, au nombre de deux mille, l'accompagnèrent. Ils arrivèrent à Naples si mal à propos pour eux, qu'il ne retourna pas en France deux cents chevaliers de ces deux mille : tous les autres périrent dans la guerre de la Calabre, ou à Tarente. Il périt en un seul jour à Otrante, plus de trois cents chevaliers; un pareil nombre à Tarente, et plus de cinq cents dans la plaine de Saint-Martin. Que puis-je vous dire? Ils ne se rencontraient jamais avec des Catalans et des Arragonnais, que ceux-ci ne les battissent et ne les exterminassent. C'était bien l'œuvre de Dieu, qui abaissait leur orgueil et exhaltait l'humilité du roi

d'Arragon, de ses enfants et de ses peuples. Vous pouvez en avoir été convaincu, en voyant les prisonniers auxquels ils avaient rendu la liberté pour la gloire de Dieu, tandis que le roi Charles ne fit jamais relâcher aucun de ceux qui étaient tombés en son pouvoir. Au contraire, ceux qu'il prenait avaient les poings coupés et les yeux crevés. L'amiral et les gens du roi d'Arragon avaient long-temps supporté ces énormités sans les commettre eux-mêmes; mais, considérant enfin le détriment qui résultait pour eux de cette conduite, l'amiral se décida à user de représailles, en faisant couper les poings et crever les yeux aux prisonniers qui lui tombaient entre les mains. Les ennemis voyant cela, changèrent de conduite, non pour l'amour ou la crainte de Dieu; mais par crainte de l'amiral. Il en est ainsi de bien des gens, dont on tire meilleur parti en leur faisant du mal plutôt que du bien. Il vaudrait mieux que chacun se corrigeât soi-même de sa méchanceté, par amour ou crainte de Dieu, que d'attendre les effets de sa colère, comme fit celui-ci.

Enfin, le roi Charles recevait tous les jours de si tristes nouvelles, qu'on disait que jamais aucun seigneur, après avoir eu tant de prospérités, n'avait, sur la fin de sa vie, éprouvé tant de malheurs. Cela prouve que nous devons tâcher de nous mettre à l'abri de la colère de Dieu; car quel est le pouvoir qui peut lui résister? Que vous dirai-je? Étant tombé dans une telle série de maux, il plut à Dieu de le retirer de ce monde, et il mou-

rut [1]. On peut dire de lui que le jour de sa mort mourut le meilleur chevalier, après le roi d'Arragon et le roi de Majorque [2]. Je n'excepte que ces deux-là. Aussi son pays fut dans un grand embarras, par la raison surtout que le prince qui devait le gouverner après lui, se trouvait prisonnier à Barcelonne. Toutefois le prince avait plusieurs enfants[3]: entre autres il avait trois garçons assez grands, savoir: monseigneur En Louis, qui fut, par la suite, frère mineur, puis évêque de Toulouse, et mourut évêque; il est à présent canonisé par le Saint-Père apostolique, et sa fête est chomée dans tous les pays chrétiens. Il avait un autre fils, qui s'appelait et s'appelle encore duc de Tarente.

Ces trois fils, conjointement avec le comte d'Artois et les autres hauts barons de leur sang, gou-

---

1. Charles d'Anjou mourut à Foggio, le 7 janvier 1285, nouv. stile.

2. Charles eut de Béatrix, comtesse de Provence, sa première femme, trois fils : Charles, qui lui succéda; Philippe, prince d'Artois, mort en 1277 (voyez la chronique de Morée), et Robert, mort en 1266; et trois filles, Blanche, femme de Robert de Béthune, comte de Flandres; Beatrix, mariée à Philippe de Courtenai; et Isabelle, femme de Ladislas-le-Cumain, roi de Hongrie. Il n'eut pas d'enfants de sa seconde femme, Marguerite, comtesse de Tonnerre.

3. Charles II, dit le Boiteux, fils de Charles d'Anjou, eut de son épouse Marie, fille d'Étienne V, roi de Hongrie, mort le 25 mars 1323, neuf fils et cinq filles; les fils sont: Charles Martel, roi de Hongrie; Louis, évêque de Toulouse; Robert, roi après son père; Philippe, prince de Tarente,

vernerent son pays [1], jusqu'à ce que le prince fut rendu à la liberté; ce qui arriva peu après [2], ainsi que vous l'apprendrez; mais je cesse de vous parler du roi Charles et de ses petits-enfants, et vais vous parler du roi de France.

CHAPITRE CXIX.

Comment le roi de France envoya le légat du pape, et le sénéchal de Toulouse au roi de Majorque, pour demander le passage sur son territoire; et comment il se disposa à pénétrer avec toutes ses forces en Catalogne, et par terre et par mer.

Les galères que le roi de France avait ordonnées étant terminées, les provisions ayant été commandées à Toulouse, à Quaqueses (Carcassonne), à Baldères (Béziers), à Narbonne, et aux ports de Marseille et d'Aiguemortes, il envoya le cardinal

empereur titulaire de Constantinople; Raymond Béranger, comte de Provence; Jean, mort jeune; Tristan, prince de Salerne, mort jeune; Jean, prince de Morée, tige des ducs de Duras: Pierre, duc de Gravina. Les cinq filles sont: Marguerite, femme de Charles de Valois; Blanche, femme de Jacques II, roi d'Arragon; Éléonore, femme de Ferdinand, roi de Sicile; Marie, femme de Sanche, roi de Majorque; et Béatrix, mariée à Azzo VIII, marquis d'Est et de Ferrare, et ensuite à Bertrand de Baux.

1. Son royaume fut administré pendant sa captivité par Robert II, comte d'Artois, en qualité de régent, d'accord avec le cardinal de Sainte-Sabine, nommé légat par le pape Martin IV.

2. Au mois de novembre 1288.

légat et le sénéchal de Toulouse à Montpellier, pour qu'ils s'entendissent avec le roi de Majorque, relativement au passage des troupes sur son territoire. Le roi de Majorque se rendit à Montpellier. Le cardinal lui parla beaucoup et lui fit de grandes offres de la part du Saint-Père, et le sénéchal en fit autant pour le roi de France. Leurs discours auraient produit peu d'effet, sans la convention de les laisser passer à Gironne, faite entre les rois d'Arragon et de Majorque, par deux fortes raisons. La première, que le roi de Majorque ne pouvait nullement empêcher d'entrer en Roussillon, et que si l'on y pénétrait de vive force, Montpellier, le Roussillon, le Conflans et la Cerdagne, étaient perdus pour lui. La seconde raison était, que s'ils n'entraient point par là, ils passeraient par la Navarre et la Gascogne bien plus aisément que par le Roussillon; car à la vérité il était assez difficile de pénétrer en Catalogne par le Roussillon. Voilà les raisons qui décidèrent le roi de Majorque à faire ce que désiraient le pape et le roi de France. Le cardinal et le sénéchal retournèrent fort satisfaits vers le roi de France, croyant avoir partie gagnée. Ils en firent part au roi de France et ensuite à Charles, roi du vent, et l'écrivirent au pape, qui en fut content. Le roi de France fit payer la solde de six mois aux Riches-Hommes, aux chevaliers, aux hommes des compagnies, et aux marins et autres; car l'argent ne leur manquait pas, le pape fournissant. pour faire la guerre au roi d'Arragon, les trésors

qu'il avait amassés pour aller attaquer les infidèles d'outre-mer. Vous verrez aussi comment ces trésors fructifieront.

Le pape ayant donné ses ordres au roi de France, l'oriflamme sortit de Paris au printemps. Dix-huit mille chevaux armés et un nombre infini d'hommes de pied se réunirent à Toulouse par l'ordre du roi de France. Il venait par mer cent cinquante grosses galères et plus de cent cinquante navires chargés de provisions de bouche, et des barques et vaisseaux sans nombre. Je puis vous dire que les forces du roi de France étaient si grandes, que le pouvoir de Dieu y était méconnu ; on ne respectait plus que le pouvoir du roi de France. Les uns se disaient :« Le roi » de France est si puissant, qu'il aura bientôt con- » quis toute la terre du roi d'Arragon ». Et ils méconnaissaient ainsi la puissance de Dieu, et ne voyaient que la puissance du roi de France. Mais quand, en parlant du roi d'Arragon, ils disaient: «Que » deviendra le roi d'Arragon et son royaume ? » les autres leur répondaient :« Dieu est tout puissant, et » saura bien le défendre lui et son droit. » Ainsi ceux-ci imploraient l'assistance de Dieu, tandis que les autres ne la considéraient nullement. Voilà pourquoi vous verrez comment Dieu usera de son pouvoir, qui est au-dessus de tous les autres pouvoirs. Il a pitié de ceux qui le craignent et rabaisse les orgueilleux et ceux qui le méconnaissent.

Cessons de nous entretenir du roi de France et de ses grandes armées, qui occupent Toulouse et toute la contrée, et parlons du roi d'Arragon.

CHAPITRE CXX.

Comment le roi En Pierre envoya des messagers à son neveu le roi En Sanche de Castille, pour le requérir de l'aider de sa chevalerie; et comment ses troupes se réunirent au col de Panicas, pour s'opposer à ce que le roi de France pénétrât en Catalogne.

Le roi d'Arragon ayant appris que le roi de France était sorti de Paris, avec l'oriflamme, et qu'il s'approchait avec de grandes forces de terre et de mer, envoya aussitôt ses messagers à son neveu, le roi En Sanche de Castille, pour lui dire que le roi de France venait à lui, suivi de grandes forces, et qu'en conséquence de leurs accords, il le requérait de lui envoyer le secours de ses chevaliers, et de lui faire savoir s'il remplirait son désir, attendu qu'il livrerait bataille au roi de France.

A la réception de ce message, le roi de Castille répondit aux envoyés qu'ils pouvaient s'en retourner, et qu'il s'arrangerait pour fournir de tels secours à son oncle, qu'il en serait satisfait. Sa réponse fut bonne, mais les faits furent nuls, puisqu'il ne lui envoya pas un chevalier ni un piéton. De sorte que le roi d'Arragon fut entièrement trompé par lui, ainsi qu'il l'avait été par son beau-frère le roi de France; et au moment où il eut besoin de ses amis terrestres, il se trouva désappointé; mais, en bon et sage chevalier, il leva les

yeux au ciel et dit : « Vrai Dieu, je mets sous votre
» protection et mon âme et mon corps, et mes peu-
» ples et mes états. Puisque tous ceux qui devaient
» me secourir m'ont abandonné, daignez, Seigneur,
» me secourir vous-même; soyez mon défenseur et
» celui de mes peuples. Signez-les, bénissez-les ! »

Tout exalté et animé de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il donna l'ordre de se préparer au combat, voulant que tous ceux qui étaient prêts prissent les armes; car il désirait se mettre en marche. Ce même jour il vint armé à la cité de Barcelonne, où on fit de grandes fêtes, et des réjouissances en l'honneur et à la gloire de Dieu. Il encouragea si bien toutes ses troupes, qu'elles voulaient aller de suite contre les ennemis; un jour leur paraissait une année.

Les fêtes étant terminées, le roi envoya des messagers aux Arragonnais, pour leur dire de garder si bien la Navarre, qu'on ne pût passer par la Gascogne, pour venir lui causer des dommages dans ses royaumes. Il envoya en même temps des lettres à tous les Riches-Hommes, chevaliers, citoyens, et gens des villes, pour qu'ils eussent à se rendre tout armés au col de Panicas, où il se proposait d'empêcher le roi de France d'entrer en ses états. Sur cet ordre, tout le monde fut rendu au jour et au lieu désignés. Là, le roi et l'infant En Alphonse dressèrent leur tentes, avec une grande partie de la chevalerie de Catalogne.

Quand ils furent tous réunis, le seigneur roi voulut que le comte d'Ampuries et ses troupes gar-

dassent le col de Banyulls (Bagnols), et le col de la Maçana. Le comte d'Ampuries plaça les compagnies de Castallon au col de Banyulls, et les autres au col de la Maçana ; et le comte avec ses chevaliers alla visiter les uns et les autres, à plus d'une demi-lieue. Chacun de ces passages était si fort, qu'on n'avait pas à craindre que personne y passât. Il mit le vicomte de Rocaberti à la garde du Pertus. Le roi, avec le reste des troupes, demeura au col de Panicas. Des marchands et autres gens avaient ordre d'apporter à vendre en chaque lieu, tout ce dont on pouvait avoir besoin. Tous les passages furent bien gardés et fortifiés. Je laisse là le roi d'Arragon et son armée, et reviens au roi de France et au roi de Majorque.

CHAPITRE CXXI.

Comment le roi de France essaya de forcer le passage de Panicas; comment lui et son armée eurent beaucoup à souffrir ; et de la grande cruauté qu'ils exercèrent contre les clercs et les habitants d'Elne, dans la fureur qu'ils éprouvèrent à cause de ce qui leur était arrivé.

Quand le roi de France eut réuni tout son monde, et pourvu à tout ce dont on pouvait avoir besoin, et que sa flotte eut été préparée (c'était au mois d'avril de l'année douze cent quatre-vingt-cinq), il se rendit en Roussillon. A son entrée en Roussillon, le roi de Majorque vint au-devant de lui ; le roi de France lui fit grand accueil, et le roi de Majorque le lui rendit à lui et à ses fils, qui étaient ses neveux,

lesquels marchaient avec leur père. L'un était monseigneur En Philippe, son fils aîné, qui était bien fâché et bien désolé de tout ce que faisait son père ; et l'autre, monseigneur En Charles, roi du vent, qui en était au contraire très satisfait, parce qu'il espérait être roi d'Arragon. Ils se rendirent ensemble à Perpignan, et toute l'armée du roi de France campa de Perpignan à Velo, si bien que les troupes du roi d'Arragon couraient tous les jours au milieu de leurs tentes, en tuaient et prenaient un grand nombre, et leur causaient beaucoup de dommages. Que vous dirai-je ? Le roi de France resta en cet état pendant quinze jours, ne sachant quel parti prendre. Un jour enfin, il se présenta au col de Panicas, et voulut tenter le passage : mais lorsqu'il fut à Velo, et qu'il eut examiné le lieu par lequel il lui fallait passer, et qu'il eut vu toute la montagne couverte des tentes de l'armée du roi d'Arragon, il maudit celui qui lui avait conseillé de franchir ce passage. Toutefois, il voulut un jour l'essayer, et jamais on ne tenta une pareille folie ; car tout à coup plus de cinquante mille hommes, almogavares ou autres troupes, fondirent sur son avant-garde, de telle sorte qu'on les voyait rouler, hommes et chevaux, du haut de la montagne en bas. Ils perdirent bien ce jour là mille cavaliers et une quantité prodigieuse de piétons. Le roi de France, voyant que ses troupes revenaient en déroute, et qu'il ne pouvait les secourir, s'écria : « Qu'est-ce, » grand Dieu ! suis-je trahi ? » Alors monseigneur

En Philippe se tournant vers son frère En Charles : « Beau frère, lui dit-il, voyez les habitants de votre » royaume, comme ils vous accueillent honora- » blement! »

Charles, accablé de tristesse, ne répondit point; mais le roi leur père, qui avait entendu le propos, répondit avec colère : « Taisez-vous, sire Philippe, » car ils font une chose dont ils auront à se repen- » tir.—Ah ! sire, sire, s'écria monseigneur En Phi- » lippe, j'ai plus à cœur votre honneur ou votre » honte et votre dommage que ne l'ont le pape et les » cardinaux qui vous ont tant excité, vous et mon » frère, qu'ils ont fait roi du vent; car, dans leurs » déduits, et au milieu des plaisirs, ils se soucient » bien peu des dangers et des maux auxquels ils » vous ont exposé. »

Le roi de France ne répliqua rien, sentant bien que son fils disait la vérité; mais il était trop tard pour s'en dédire. Enfin, toute l'armée fut obligée de rétrograder vers Elne, pour être plus proche de la rivière. Le roi de Majorque voyant que le roi de France allait à Elne, fit dire aux habitants de le recevoir processionnellement. Alors l'évêque et tous les ecclésiastiques sortirent pour le recevoir; mais au lieu de s'humilier devant la croix, ils étaient si furieux de ce qui leur était arrivé, qu'ils fondirent sur ces pauvres gens, et taillèrent en pièces, clercs, laïques, femmes et enfants. Jugez à présent quelle était leur dévotion et leur foi aux indulgences, et si Dieu pouvait souffrir et laisser impunie une si horrible cruauté.

Lorsqu'on eut appris ceci en Catalogne, chacun sentit redoubler son courage, et ils résolurent de périr tous, avant qu'un seul d'entre eux se rendît à de tels gens.

Ils restèrent autres quinze jours après, sans savoir à quoi se résoudre. La flotte était à Collioure. Je vous dirai que le roi de France résolut de s'en retourner; mais que Dieu ne voulut pas permettre qu'il s'en tirât à si bon marché, et il leur donna au contraire les moyens de passer, afin qu'ils allassent périr au gré de leurs ennemis.

CHAPITRE CXXII.

Comment quatre moines fournirent au roi de France le moyen de pénétrer en Catalogne; et comment, en quatre jours, ils construisirent une telle route, que les charrettes y passaient toutes chargées.

Quatre moines, qui étaient de Toulouse, et qui se trouvaient dans un monastère, près d'Argeles, vinrent au roi de France. L'un d'eux était l'abbé du lieu. Ils étaient là, parce que ce monastère est suffragant du monastère de la Grasse, qui se trouve à Narbonne, et il y vient toujours un abbé de ce pays. On voit, d'après ceci, que les rois d'Espagne agiraient avec sagesse, s'ils ne souffraient sur leurs terres aucun prélat qui n'en fût natif.

Or, cet abbé dit au roi de France : « Seigneur, » je suis, ainsi que ces moines, né en votre royaume,

» et votre sujet. Nous verrions avec grand déplaisir que vous fussiez contraint de vous retirer honteusement; et si vous le désirez, seigneur, nous vous indiquerons un passage. A la vérité, il est d'un accès difficile, mais, par la même raison, on le néglige, et personne ne se trouve là pour s'opposer à vous. Il suffirait d'y avoir cinquante hommes; et vous, seigneur, qui avez beaucoup de gens avec des hoyaux, des houes, des pieux, des haches, envoyez un chef avec mille cavaliers et beaucoup de gens de pied, qui s'avanceront avec lesdits instruments, et traceront un chemin : ils peuvent être précédés d'un millier de piétons, afin que si les travailleurs étaient aperçus, on eût affaire d'abord à ces hommes armés, et ceux qui travailleraient ne seraient point obligés de se déranger. Ainsi, seigneur, vous pourrez passer avec toutes vos troupes; car si une fois vous y placez mille de vos soldats, personne au monde ne pourra vous empêcher de pénétrer, vous et votre chevalerie. »

Le roi de France lui répondit : « Abbé, comment savez-vous cela ? — Seigneur, dit-il, parce que nos gens et nos moines vont tous les jours en ce lieu-là pour avoir du bois et de la chaux; et comme bien souvent ils doivent aller à la comté, les gens de pied passent par là, et ce sentier s'appelle *le col de la Maçana.* Si vous le demandez au comte de Foix, qui connaît le pays, et à En Raymond Roger, vous saurez que

» c'est là que se trouve ce passage. — Nous ne » le demanderons à personne, répliqua le roi de » France, nous nous fions à vous; et cette nuit » même nous ferons ce que nous avons à faire. »

Aussitôt, il fit appeler le comte d'Armenart (Armagnac), qui avait sous ses ordres une bonne troupe à pied et à cheval. Il fit venir aussi le sénéchal de Toulouse, et lui ordonna d'être prêt à minuit avec mille chevaux armés et deux mille fantassins du Languedoc; de s'adjoindre tout ce qu'il y avait de travailleurs dans l'armée, avec des houes, des hoyaux, des pieux et des haches, et d'aller faire ce que leur diraient les moines; ce qui fut exécuté.

A minuit, le comte d'Armenart, le sénéchal et tout leur monde suivirent les frères et commencèrent à faire le chemin. Arrivés à la montagne, les deux frères précédaient les gens de pied à la première montée, tandis que l'abbé et l'autre frère, avec les personnes du monastère qui connaissaient parfaitement bien cette montagne, dirigeaient ceux qui travaillaient à la route. Que dirai-je? A la pointe du jour les deux mille piétons eurent atteint le haut du col, et ne furent aperçus par ceux qui en faisaient la garde, que quand ils furent devant eux. Comme ils avaient fait mauvaise garde, ils furent taillés en morceaux; car de cinquante qu'ils étaient, il n'en échappa que cinq, qui, ayant pris la fuite, se rendirent au col de Banyulls, auprès des braves gens de

Castallon. Ceux qui composaient cette troupe, apprenant cela, coururent aux armes; le hasard voulut que le comte d'Ampuries fût allé à Castallon pour mettre en état les lieux et les châteaux qu'il avait à garder; et la plus grande partie de la chevalerie et autres bons soldats de Castallon l'avaient suivi.

Ceux qui surveillaient le col de Banyulls marchèrent alors vers le col de Maçana; ils aperçurent bientôt un grand nombre de gens qui étaient arrivés au haut; et jugeant qu'ils ne pouvaient plus rien y faire, ils rétrogradèrent vers le col de Banyulls et au-delà de Tornavels, où il n'y avait personne, et ils s'en retournèrent chacun chez eux.

Ils envoyèrent au roi d'Arragon, au col de Panicas, pour lui faire savoir que les Français avaient franchi le col de Maçana. Le roi ne pouvait le croire. Il envoya mille almogavares en ce lieu-là; mais ils virent un grand nombre de personnes qui occupaient le passage. « Il ne faut pas, dirent-ils, » que nous nous retirions sans en avoir de nouvelles. » Laissons-les là pendant la nuit; et à l'aube du » jour, nous les attaquerons; nous les malmène- » nerons; et nous en prendrons seulement trois ou » quatre vivants, afin qu'ils puissent raconter au » roi d'Arragon comment la chose s'est passée. »

Ils furent tous du même avis, et pendant le reste de la journée et la nuit suivante, ils se tinrent cachés.

Je reviens, en attendant, à l'armée du roi de

France, qui fit ce qu'avaient proposé les moines. Lorsque la cavalerie fut arrivée en haut, on fit prévenir avec grande satisfaction le roi de France, qu'on s'était rendu maître du passage; que la route était si bien faite, que les charrettes pouvaient y passer, et qu'il s'y rendit lui-même avec toute l'armée.

Le roi de France en fut ravi; il fit déployer l'oriflamme, et donna ordre à l'armée de monter au passage. Voyez ce qu'est la puissance; dans l'espace de quatre jours, la route fut telle, que les charrettes pouvaient la parcourir avec tous leurs chargements.

Le lendemain, à la pointe du jour, les almogavares les attaquèrent. Le bruit en retentit jusqu'à l'armée du roi de France, si bien que l'on crut que le roi d'Arragon y était arrivé. Vous eussiez vu alors cavaliers et piétons se débander, se croyant tous perdus; et sans doute ils l'eussent été, s'il fût arrivé seulement trois mille almogavares.

Les deux mille hommes de Languedoc tinrent bon assez long-temps, et s'emparèrent d'un côteau où ils se défendirent jusqu'à ce qu'il fût jour, ne voulant point abandonner le passage. Quand le jour eut paru, ils s'aperçurent que ceux qui les avaient attaqués étaient peu nombreux, et alors il se fit des prodiges; et les lances et les traits des almogavares jouèrent bien leur rôle. Enfin, les almogavares voyant les troupes considérables qui

étaient là, et celles qui arrivaient à chaque instant, et qu'il s'y trouvait plus de mille chevaux armés, se replièrent sur une crête de la montagne, emmenant avec eux plus de dix personnes de rang. Ils avaient tué de leurs mains ou précipité du haut de la montagne plus de trois mille hommes de pied ou de cheval. Ils s'acheminèrent vers le roi d'Arragon, lui racontèrent ce qu'ils avaient fait, et les prisonniers confirmèrent tout ce qui s'était passé.

Le roi d'Arragon fit publier dans toute l'armée de plier les tentes et de retourner chacun chez soi. Tout le monde obéit. Le roi, le seigneur infant En Alphonse, le comte de Pallars, le vicomte de Cardona, le vicomte de Rocaberti, et autres Riches-Hommes et chevaliers de Catalogne, se rendirent à Péralade : là ils apprirent par un homme venu du monastère de Saint Quirch, qui est au plateau au-dessus de la montagne, que le roi de France s'y trouvait avec toute sa chevalerie. Il y demeura pendant huit jours, ne voulant point faire un pas que toute sa chevalerie, son infanterie et tout le bagage ne fussent réunis, et que sa flotte ne fût rendue au port de Roses, le meilleur et le plus grand port de la Catalogne, et qui peut contenir un nombre infini de navires. Il faisait cela afin que les provisions ne pussent lui manquer.

CHAPITRE CXXIII.

Comment le roi de France vint avec toutes ses forces sur Péralade, dont il forma le siége; et des actes de valeur du seigneur infant En Alphonse.

Toute l'armée étant passée, et s'étant réunie à Saint-Quirch, elle marcha en ordre de bataille, comme si elle avait eu à combattre sur l'heure. Ils allèrent ainsi armés et disposés directement à Péralade et campèrent de Gariguela à la Garigua, de la Garigua à Valguarnera, et de Valguarnera à Puyamilot. Ils se trouvèrent donc tous sur ce beau plateau qui est après Péralade; et jamais on ne vit mieux l'armée du roi de France qu'on ne la voyait de Péralade. Aussi, lorsque le roi d'Arragon les eut tous considérés, il leva les yeux au ciel, et s'écria: «Seigneur Dieu, que vois-je devant » moi?» Il ne pensait pas que l'on pût en un jour réunir autant de monde. Il aperçut en même temps la flotte qui entrait au golfe de Roses, et qui était infiniment nombreuse; et il ajouta : «O mon Dieu, » n'abandonnez jamais ni moi ni mes peuples! »

Si le roi d'Arragon fut étonné de ce spectacle, tous ceux qui le virent ne le furent pas moins. Le roi de France lui-même en fut frappé, quand il vit toutes ses troupes ainsi disposées; car dans cette plaine il n'y a pas un seul arbre; ce sont tous des

champs labourés. Péralade est placée de telle manière que la partie labourée est du côté qui tient à une moitié de la ville, et de l'autre côté sont les ruisseaux qui passent près du faubourg qui est considérable. Il n'est point étonnant que cette réunion de troupes fût grande, puisque il y avait plus de vingt mille chevaux armés, à la solde du roi de France ou de l'Église; et plus de deux cent mille hommes de pied; à quoi il faut ajouter grand nombre de gens à pied et à cheval qui étaient accourus pour gagner des indulgences; car il y avait des indulgences plénières. Voilà ce qui rendait cette réunion innombrable.

Lorsqu'ils furent placés, que leurs tentes furent dressées, et qu'ils eurent pris la ville de Roses, ils mirent leurs vivres dans les maisons. Le roi d'Arragon dit à l'infant En Alphonse de prendre cinq cents cavaliers et une compagnie à pied, et de fondre sur l'armée ennemie. L'infant En Alphonse, enchanté de cet ordre, appela le comte de Pallars, le comte d'Urgel, le vicomte de Cardona, En Guillaume d'Anglesola, et le vicomte de Rocaberti, et leur dit de se disposer au combat, car il voulait, au jour naissant, attaquer l'armée; ils en furent très satisfaits.

Le roi fit venir le comte d'Ampuries, qui s'était rendu auprès de lui, quand il avait appris que les Français étaient passés; il appela aussi d'autres Riches-Hommes, et leur dit: « Barons, préparons-» nous à monter à cheval, et rendons nous aux » barrières, afin que si nos guerriers ont besoin de

» secours, nous puissions leur en donner. — Sei-
» gneur, dirent-ils tous, cela suffit. »

Dès l'aube du jour, le seigneur infant sortit avec la cavalerie qui avait été disposée, et fondit sur un coin de l'armée, au moment où le jour paraissait. Chaque jour un corps de mille chevaux faisait la garde de l'armée. Dès que l'attaque fut commencée, vous eussiez vu les tentes abattues, et les hommes de pied qui avaient suivi nos cavaliers, tuer, briser et mettre le feu aux baraques. Le tumulte fut grand; les mille cavaliers du guet accoururent, et on fit des merveilles; si bien qu'en peu d'heures les gens du seigneur infant eurent fait périr plus de six cents hommes, des milles cavaliers qui formaient le guet de l'armée; et il n'en eût pas échappé un seul, si le comte de Foix, le comte d'Estarach, le sénéchal de Mirepoix, En Jordan de l'Isle, En Roger de Cominge, et toute la chevalerie du Languedoc, ne fussent accourus en ordre de bataille. Ne pensez pas qu'ils arrivent comme les nôtres, au premier appel, sans que l'un attende l'autre; mais ils marchent à un pas réglé, et réunis. Ils vinrent ainsi en ordre de bataille vers la bannière du seigneur infant. Celui-ci, plein d'une ardeur chevaleresque, voulut aller les attaquer; mais le comte de Pallars s'y opposa. Que vous dirai-je? Voyant qu'on ne pouvait le retenir, et qu'il voulait aller les combattre, le comte de Pallars prit le frein du cheval de l'infant, et dit: « Seigneur, que voulez-vous faire? Vous ne nous

» nous ferez pas cette trahison. » Et aussitôt il le fit retourner et ils rejoignirent la compagnie.

Pendant ce temps, le roi était sorti de Péralade avec l'autre partie de la chevalerie, pour recevoir l'infant; ils rentrèrent en bon ordre dans les barrières, et le dernier qui rentra avec la bannière, fut En Dalmau de Rocaberti, seigneur de Péralade, et avec lui En Raimond Folch, vicomte de Cardona, aussi avec sa bannière; tous deux avaient été chargés de fermer la marche ; et avec la grâce de Dieu, ils rentrèrent sains et saufs et satisfaits à Péralade, après n'avoir perdu que trois cavaliers et pas plus de quinze hommes, tandis qu'ils avaient tué plus de huit cents cavaliers et un nombre infini de gens de pied. Ils étaient tellement obstinés à la bataille, que toute la journée on vit près des barrières des joûtes de chevalerie et d'infanterie, tant et si vives qu'il y avait raison d'en être émerveillé.

Pendant cinq jours, on ne perdit pas un seul de ceux qui sortaient et rentraient de Péralade ; tandis que, si un Français ou tout autre de l'armée du roi de France entrait pour son malheur dans le faubourg, il était sûr d'être pris ou tué. C'est le lieu le plus fort possible. Nul ne pourrait y pénétrer qu'il n'y pérît, si les gens de Péralade le voulaient; car nul n'en connaît bien le chemin que ceux qui sont nés et élevés dans la ville.

Je veux vous conter une chose merveilleuse, et qui toutefois est aussi digne de créance que si vous l'eussiez vue de vos propres yeux.

CHAPITRE CXXIV.

Comment une femme de Péralade, vêtue en homme, portant une lance, une épée et un écu, prit un chevalier français bien armé.

Il y avait à Péralade une femme que j'ai vue et connue, nommée Na Marcadera, parce qu'elle avait un magasin de marchandises; elle était grande et belle femme, et très éveillée. Un jour que l'armée française était devant la ville, elle en sortit pour aller cueillir des choux dans son jardin; elle se revêtit d'un habit d'homme, prit une lance, ceignit l'épée, saisit un écu, et se rendit dans son jardin; elle entendit des clochettes et un bruit extraordinaire, laissa là ses choux et alla voir ce que c'était; elle aperçut dans le sentier qui séparait son jardin de celui du voisin, un chevalier français, dont le cheval avait le poitrail garni de clochettes et de grelots, et qui allait çà et là, sans savoir où se retirer. Elle s'avance et lui porte un coup de lance dans le côté jusques à la cuisse; il fut si violent qu'il traversa la cuisse et la selle, et blessa le cheval; l'animal se sentant blessé, régimba tellement en avant et en arrière, qu'il eût renversé son cavalier, si celui-ci n'eût été attaché avec une chaîne sur son cheval. Que vous dirai-je? Elle mit l'épée à la main et porta un second coup qui blessa le cheval à la tête, et qui l'étourdit. Que vous dirai-

je encore? Elle saisit le cheval par la bride, et s'écria : « Rends-toi, chevalier, ou tu es mort. » Le chevalier se croyant perdu, jeta son épée et se rendit; elle ramassa l'épée, retira la lance qui était dans la cuisse, et amena le chevalier à Péralade ; ce qui causa une grande satisfaction au roi et à l'infant; ils lui firent raconter plusieurs fois les détails de cette aventure. Que dire? Le chevalier et les armes furent à elle. Le chevalier se racheta au prix de deux cents florins d'or; ce qui fut aussi une bonne somme pour elle. Jugez si la colère de Dieu était sur les Français !

CHAPITRE CXXV.

Comment le seigneur roi, l'infant En Alphonse, les Riches-Hommes et les barons sortirent de Péralade pour secourir le royaume; et de la grande méchanceté que les almogavares firent à Péralade, en la ravageant et la brûlant.

Après ces six jours, tous les comtes, les Riches-Hommes et barons, dirent au roi qu'il n'était pas à propos qu'il restât là, non plus que l'infant; qu'ils devaient au contraire aller diriger les affaires du royaume; que le comte d'Ampuries et le vicomte de Rocaberti iraient renforcer leurs châteaux, qui pourraient donner bien du mal aux ennemis; que En Raimond Folch, vicomte de Cardona, pourrait aller fortifier et défendre la cité de Sona, et qu'il suffisait de laisser à Péralade deux chefs avec leurs

compagnies. Cela fut ainsi décidé, et le roi voulut que le comte de Pallars et En Guillaume d'Anglesola restassent à Péralade, ainsi que En A. de Cortsavi et En Dalmau de Castellnou, qui était alors fort jeune, et restait toujours près du roi. On peut dire qu'il y avait là quatre des meilleurs chevaliers du monde. Ensuite, on voulut que En A. de Cortsavi et En Dalmau de Castellnou allassent renforcer leurs châteaux, parce qu'il y avait assez des deux autres pour commander à Péralade.

Dès le matin, et de grand jour, le comte d'Ampuries se rendit dans sa comté, et fit mettre en état les châteaux et autres places. Le vicomte de Cardona alla à Gironne, où il s'enferma, et fit éloigner de la ville les femmes et les enfants. Il prit en sa compagnie des chevaliers pleins d'honneur, qui lui étaient attachés de cœur, et des hommes de la cité; et il mit sur un bon pied la cité de Gironne et la terre de Gironelle.

Le vicomte de Rocaberti alla également prendre soin de ses châteaux, ainsi que le comte de Castellnou, En Gesbert, le noble En Dalmau de Castellnou, et A. de Cortsavi. Les choses étant ainsi arrangées, ils prirent en pleurant congé du roi, qui se disposa à partir le lendemain.

Il convoqua un conseil général à Péralade, où il prononça un très beau discours, les exhortant et encourageant à se bien défendre, et il prit congé de tous, annonçant qu'il se mettrait en marche le lendemain avec l'infant. Tous commencèrent à pleurer

et à lui baiser les mains, ainsi qu'à l'infant. Les prud'hommes de Péralade lui dirent : « Ne craignez rien, seigneur, cette place est forte et pourvue de vivres et d'hommes; et s'il plaît à Dieu, nous tiendrons le roi de France si bien embarrassé ici, qu'il n'ira pas plus loin; et s'il le fait, nous lui intercepterons les voies et les provisions. » Le roi les remercia beaucoup.

Je vous dirai que les almogavares qui étaient auprès du roi étaient au nombre de cinq mille; le roi avait ordonné d'en laisser mille à Péralade. Mais ceux qui étaient désignés pour rester en furent bien fâchés : ils regrettaient le butin que leurs camarades pourraient faire sur les Français pendant leurs courses nocturnes, et ils résolurent de faire changer la chose. Vous entendrez la grande méchanceté qu'ils firent lorsque le roi fut sorti de la ville, et qu'il pouvait être avec l'infant à Villabertran, ou à Figuères. Ils mirent le feu à cent endroits de la ville, et crièrent : « Sauve! sauve! » Les bonnes gens de la ville, qui dormaient en leurs lits, entendirent l'alerte et virent la cité en flammes; chacun courut, l'un à son fils, l'autre à sa fille; le mari vola au secours de sa femme et de ses enfants, tandis que les almogavares ravageaient et pillaient. Que vous dirai-je? La ville fut tellement embrasée qu'il n'y resta que les murailles et deux auberges, que les flammes épargnèrent. Ce fut bien dommage qu'une ville comme Péralade, qui était si ancienne, et qui, depuis Charlemagne et Roland, n'a-

vait point subi le joug des Sarrazins, fût ainsi détruite. Il est vrai que Charlemagne fonda le monastère de Saint-Quirch, et le donna à Péralade, quoiqu'il soit sur un autre territoire que celui de Péralade, c'est-à-dire dans la comté d'Ampuries. Tandis que le feu était à la ville, tous les habitants en sortirent, à l'exception d'une bonne dame, nommée Na Palomera, qui alla à l'autel de Sainte-Marie, dans laquelle elle avait grande confiance, et voulut mourir là; elle fit bien, et ce fut un bonheur pour elle.

Pendant cette nuit, le roi de France et son armée, voyant ce grand incendie, furent étrangement surpris et restèrent à cheval. Quand le jour fut arrivé, ils virent la ville en flammes et abandonnée; ils y entrèrent et éteignirent le feu comme ils purent. Les braves gens regrettaient de voir une si belle ville consumée par les flammes. Il y en avait d'autres qui, au lieu d'éteindre le feu, le ranimaient, tant ils étaient méchants. On vint à l'église de Sainte-Marie, où on trouva cette bonne femme, qui embrassait l'image de la vierge; et les Picards, la plus mauvaise race de l'armée, la mirent en pièces devant l'autel. Ils amenèrent ensuite leurs chevaux et les attachèrent à l'autel, et commirent des sacriléges dont Dieu sut bien les récompenser, comme vous l'apprendrez par la suite de cet ouvrage.

A la nouvelle de la destruction de Péralade, le roi, l'infant et tous les autres furent très affligés;

mais les circonstances étaient telles qu'on ne pouvait rien faire. En tout temps, quel que soit le roi d'Arragon, il est donc tenu de faire beaucoup en faveur de la ville de Péralade en général, et de ses anciens habitants en particulier. Le seigneur de Péralade, qui était au service du roi d'Arragon, perdit tout ce qu'il possédait; et moi et tant d'autres, nous y avons perdu presque tout notre avoir. Nous n'y avons plus mis les pieds, et nous avons couru le monde, au milieu de grands travaux et de grands dangers, afin de pourvoir à nos besoins; et la plus grande partie a péri dans les guerres de la maison d'Arragon.

CHAPITRE CXXVI.

Comment le comte de Castellon, suivi de vingt braves, alla demander au roi ce qu'il devait faire de Castellon; et comment le roi leur permit de se rendre au roi de France, et les dégagea de leurs serments.

Le roi d'Arragon étant parti de Péralade et de Villa-Bertran, prit par la Salanca le chemin de Castellon, où il trouva le comte, qui ne savait que faire depuis qu'il avait appris l'incendie de Péralade. Les gens de Castellon étaient bien persuadés qu'après la perte de Péralade, ils ne pourraient résister aux forces du roi de France, ce qu'ils auraient fait si cette ville avait existé; car ils espéraient même que ces deux places auraient donné du travail et du souci audit roi.

Les prud'hommes de Castellon, ayant donc appris ce désastre causé par les almogavares, allèrent trouver le comte, et lui parlèrent ainsi : « Dites, » seigneur, dites au roi d'Arragon, qu'il sache que » s'il veut entrer dans notre ville avec ses cheva- » liers, il le peut; mais que nous ne souffrirons » pas qu'un seul almogavare y mette le pied; nous » aurions trop à craindre qu'ils ne fissent chez nous » ce qu'ils ont fait à Péralade; et nous vous prions » de nous dire la conduite que nous devons tenir. » Si vous le voulez, nous sommes prêts à abandon- » donner Castellon; et nous vous suivrons avec nos » femmes et nos enfants, après avoir mis le feu à » la ville. Car nous aimons mieux l'incendier nous » mêmes et emporter ce que nous pourrons, que si » les almogavares venaient nous saccager comme » ils ont fait des bons habitants de Péralade, qui, » à mesure qu'ils fuyaient, emportant avec eux ce » qu'ils pouvaient d'argent ou d'effets, étaient pil- » lés par les almogavares; ainsi notre résolution » ne doit déplaire ni à vous, ni au roi. »

Le comte leur répondit : « Prud'hommes, j'irai » vers le roi avec vingt d'entre vous, qui parleront » au nom de la ville, et nous verrons alors quelles » seront ses intentions et ses droits. — Cela suffit, » répliquèrent-ils. »

Le comte monta à cheval, et s'en alla avec vingt personnes des plus distinguées de Castellon; ils trouvèrent le roi tout près de là : le comte et les prud'hommes le prirent en particulier; on appela

l'infant En Alphonse et quelques gentilshommes qui s'y trouvaient. Alors les prud'hommes répétèrent devant eux tout ce qu'ils avaient dit au comte.

Après qu'on les eut écoutés, le comte dit au roi: « Seigneur, vous avez entendu ce que ces personnes viennent de dire. Je vous ferai part de la » réponse que je leur avais déjà faite en votre ab- » sence; c'est que je veux que l'on exécute tout ce » que vous ordonnerez d'eux et de la comté; et si » vous l'exigez, j'y mettrai le feu moi-même; car » tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne me » détacherai point de vous. —Nous avons entendu, » répondit le roi, tout ce que vous et les prud'- » hommes de Castellon nous avez exposé, et je vous » déclare, à vous comme à eux, que la destruction » de Péralade nous a causé la plus grande douleur, » et que nous aurions donné dix fois ce que valait » Péralade, pour qu'elle n'eût pas été détruite. » Mais nous nous trouvons dans une telle position, » que nous ne pouvons point sévir contre ceux qui » ont agi ainsi; et nous reconnaissons que nous et » nos successeurs, nous sommes tenus de rendre » au seigneur de Péralade et à toute la commune » ce qu'ils ont perdu. Nous n'ignorons point qu'ils » n'avaient pas mérité d'essuyer un tel désastre, » puisque cette guerre a lieu pour soutenir nos » droits et ceux de nos enfants, et non pour rien qui » touche ces pauvres gens; nous nous regardons » devant Dieu et devant les hommes comme obli-

» gés à restitution. Et si le ciel nous fait la grâce » de sortir de cette guerre avec honneur, nous ne » manquerons pas, nous et les nôtres, de nous acquitter envers eux. D'après cela, comment pourrions nous désirer que Castellon fût détruit. On » peut bien croire que pour rien au monde nous » ne voudrions que cela eût lieu. »

Il convint de plus que si Péralade eût subsisté, Castellon aurait pu tenir; que ces deux villes, pleines de braves gens, bien fortifiées et défendues par de bons châteaux et de bonnes troupes, auraient pu résister et auraient causé bien du mal aux ennemis; mais que puisque ce malheur était arrivé à Péralade, Castellon ne pouvait s'opposer aux forces du roi de France. «Ainsi, dit-il, je consens et ordonne » que vous permettiez aux prud'hommes de Castel» lon, de se rendre au roi de France. Je vous re» lève de tout ce que vous me deviez, afin que vous » fassiez de même envers eux pour tout ce à quoi » ils étaient obligés envers vous. »

Le comte se tournant alors vers les prud'hommes, leur ordonna les mêmes choses que le roi lui avait ordonnées. Si jamais l'on vit de la douleur et des larmes, ce fut alors : cela n'est point étonnant; car la séparation était cruelle.

Ensuite le roi avec le comte, l'infant et tous les autres, se rendirent à Gironne. Ceux de Castellon firent réunir le conseil général et lui rendirent compte de ce qu'ils avaient fait. Avant de sortir du conseil, ils désignèrent l'abbé de Roses et celui

de Saint-Pierre, et les envoyèrent vers le cardinal, à l'armée du roi de France, priant le cardinal d'être leur intermédiaire près du roi de France. Il répondit qu'il le serait volontiers; que le roi de France et lui faisaient plus douce farine qu'ils n'avaient coutume de faire; que depuis trois mois ils payaient la solde à leurs troupes, et que cependant ils n'avaient rien pris en aucun lieu de gré ou de force. Ils étaient hors d'eux-mêmes de joie, s'imaginant que dès qu'ils auraient franchi les frontières, tous les pays environnants se rendraient à eux; mais ils éprouvèrent le contraire, car plus les gens les connaissaient et moins ils les estimaient. Jamais si grand nombre de troupes n'arriva dans ce royaume, si ce n'est en Catalogne, en Arragon et au royaume de Valence, abondamment fournies de pardons, d'indulgences et d'interdit, sans le soumettre. Aussi furent-ils trompés dans leur espérance, ne croyant point avoir affaire à des hommes si valeureux.

Le cardinal fut donc l'intermédiaire entre les prud'hommes de Castellon et le roi de France, qui les reçut sous sa protection et sa sauvegarde, sous la condition de n'être tenus que comme ils l'étaient du comte. Il fut en outre convenu que toutes les portes de leur ville seraient fermées, excepté deux; et que nul individu de l'armée n'y serait reçu, s'il n'était porteur d'un permis. On leur donna enfin dix gardes pour les placer aux portes et sur les murailles, en signe

de sauvegarde. Le roi de France leur accorda par grâce, que si le hasard voulait qu'il ne se rendît pas maître du royaume d'Arragon, dès le moment qu'il serait hors du col de Panicas, ils ne lui devaient plus rien. Les abbés revinrent à Castellon avec ce traité.

CHAPITRE CXXVII.

Comment le roi de France mit le siège devant Gironne; et de la grande méchanceté et cruauté que l'amiral du roi de France exerça à Saint-Féliu.

Ceci étant terminé, le roi de France alla mettre le siége devant Gironne. Les galères vinrent à Saint-Féliu; mais les navires et les provisions se trouvaient à Roses, qui ne pouvait pas tenir, puisque Castellon était rendu. L'amiral du roi de France, arrivant à Saint-Féliu, trouva que tous les habitants avaient pris la fuite dans les montagnes. Il fit publier que tous les gens qui étaient de Saint-Féliu n'avaient qu'à venir, et qu'il leur ferait l'aumône. Alors tous les malheureux, vieux, pauvres, femmes ou enfants, s'y rendirent en grand nombre. Quand il vit qu'il n'en arrivait plus, il fit placer ceux-ci dans des maisons; après quoi il y mit le feu, et ils furent tous brûlés. Voilà quelle fut sa charité. Pensez si la fumée de cet holocauste s'éleva vers le ciel. Je ne vous raconterai point les détails de cette action; elle est trop cruelle et trop douloureuse.

Béni soit Dieu, qui souffre quelque temps le mal, mais dont la vengeance arrive à la fin !

Je laisse le roi de France, assiégeant Gironne, et reviens au roi d'Arragon.

CHAPITRE CXXVIII.

Comment le roi En Pierre mit Besaldo en état, ainsi que les châteaux des environs de Gironne, au moyen de qui ses troupes causaient de grands dommages à l'armée du roi de France; et de la valeur de En Guillaume Galceran de Cartalla.

Quand le roi d'Arragon eut fait mettre en état la ville de Gironne et établi l'ordre, il y plaça pour commandant et pour chef, En Raimond Folch, vicomte de Cardona, et il laissa auprès de lui de braves chevaliers et d'honorables citoyens. Voyant que le roi de France avait fait établir son camp et préparé le siége, il partit et se porta à Besuldo, fit mettre la ville en état de défense, de même que les châteaux qui avoisinaient Gironne; de telle manière qu'ils donnaient souvent de mauvaises matinées à l'armée, au moyen des hommes que le roi d'Arragon avait placés là et en d'autres lieux fortifiés; et ils enlevaient ou détruisaient maints beaux convois qui allaient de Roses à Gironne. Nos troupes, soit de cavalerie, soit d'almogavares, gagnaient beaucoup sur les Français, et les attaquaient si fièrement, que j'aurais beaucoup à faire

si je ne me contentais même de vous en donner le sommaire, ainsi que j'ai fait ci-devant de la Calabre. Je vous assure qu'ils les serraient de si près que les Français ne pouvaient s'éloigner de leur armée pour aller fourrager ou faire du bois, sans être suivis d'un grand nombre de leurs cavaliers; et ceux qui étaient dedans faisaient des sorties et leur causaient beaucoup de mal. Il n'y avait pas de jour qu'ils ne les interrompissent dans leurs repas; et ils ne leur permettaient pas de goûter un bon sommeil; de sorte, que le dormir et le manger ne leur profitaient point. La colère de Dieu tomba si évidemment sur eux, qu'ils eurent tant de maladies, que ce fut la plus terrible contagion dont le ciel ait jamais attaqué une troupe.

Le roi d'Arragon avait mis en si bon état Besuldo et les autres places à l'entour de Gironne, et avait si bien posté toute l'almogavarerie et les autres compagnies sur les frontières (et ne pensez pas qu'ils fussent peu nombreux, car il s'y trouvait bien cinquante mille almogavares et autres troupes, et encore cinq cents cavaliers, sans y comprendre cinq cents hommes à cheval des gens de Gironne), que les frontières étaient bien garnies, et que jamais armée ne fut plus étroitement resserrée que ne l'était celle du roi de France. Jamais troupe ne fit de plus grands profits que ceux que le roi d'Arragon laissa faire sur les Français. Ceux qui étaient assiégés firent des choses merveilleuses contre l'armée du roi de France.

Le roi d'Arragon ayant mis en bon ordre tous ces objets, laissa pour chefs l'infant En Alphonse, le comte d'Ampuries, le vicomte de Rocaberti, le vicomte de Castellnou, En A. de Cortsavi, En Guillaume d'Anglesola, et En Galceran de Cartalla, seigneur d'Ostales et de Pontons, qui était l'un des meilleurs chevaliers d'Espagne ; ce qu'il prouva en plus d'une occasion, en Calabre et en Sicile, où, avec l'aide de Dieu, bien des victoires furent dues à ses sages conseils et par ses bonnes dispositions. On pourrait bien, sur les prouesses de ce gentilhomme. Guillaume de Galceran, faire un ouvrage aussi étonnant que celui qu'on a écrit sur Lancelot du Lac. Et jugez s'il était aimé de Dieu; il le fit alcayt de Barbarie, où il se distingua par ses hauts faits. Ensuite, il vint avec le seigneur roi à Alcoyll et en Sicile. Et là, ainsi que vous l'avez déjà vu, il se battit bien en toutes occasions. Le roi d'Arragon, satisfait de sa vaillance, le fit comte de Catansar. Dieu enfin le favorisa tellement, qu'il porta les armes dans les combats jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et qu'il vint mourir chez lui à Ostales, au sein de sa famille, dans la même maison et dans la chambre où il était né.

CHAPITRE CXXIX.

Comment En Raimond Marquet et En Béranger Mallol, avec l'approbation du roi d'Arragon, entreprirent, avec onze galères et deux vaisseaux; de s'emparer de vingt-cinq galères du roi de France qui se trouvaient à Roses; et comment le roi envoya à Naples vers l'amiral.

Le roi d'Arragon voyant que ses frontières étaient en bon état et garnies de bonnes troupes, qui donneraient assez d'occupation aux ennemis, partit pour Barcelonne. Il fit venir En Raymond Marquet, Béranger Mallol, et leur dit : « Prud'hommes, » qu'avez-vous fait? — Seigneur, répondirent-ils, » vous trouverez douze galères armées, et quatre vais- » seaux armés; savoir : les dix nouvelles galères que » vous avez commandées, et deux vieilles galères qui » étaient ici, et que nous avons fait radouber. — C'est » bien répliqua le roi. Qu'entendez-vous faire avec » ces galères. — Seigneur, dit En Raymond Marquet, » nous allons vous le dire : nous avons eu et nous » avons encore nos espions à Roses et à Cadaquès, » deux places qu'occupent en ce moment les Fran- » çais. Nous en avons aussi à Saint-Féliu, et nous » avons appris par eux que le roi de France a » ordonné de faire cent soixante galères; et il » a voulu qu'il en restât auprès de lui, à Saint- » Féliu, soixante bien armées. Cinquante galères » vont et viennent avec son vice-amiral, de » Saint-Féliu à Roses, avec des vivres qu'elles font

» charger sur de nombreuses barques et sur des » vaisseaux qui vont avec elles de Roses à Saint-» Féliu, et retournent avec elles. D'un autre côté, » ils en ont envoyé vingt-cinq à Narbonne, à Ai-» guemortes et à Marseille, pour faire venir des » provisions, les vaisseaux et navires n'osant pas ap-» procher. Les vingt-cinq qui restent demeurent au » port de Roses, bien armées et bien appareillées, » pour garder le port. Celui qui les commande est un » bon chef, nommé En G. de Lodovia (Lodève). Tel » est l'ordre dans lequel se trouvent les galères, d'a-» près les intentions de l'amiral du roi de France. » Nous avons pensé, si vous le trouviez bon, que nous » pouvons mettre en mer avec ces douze galères » et les quatre vaisseaux; et quand nous serons au » Cap-de-Creus, nous resterons en mer; en-» suite nous pourrons, pendant la nuit, aborder » à Cadaquès. J'ai ordonné à un nommé Gras, le » meilleur homme de Cadaquès de faire tenir » toutes les nuits, jusqu'à la pointe du jour, au » port de Ligat, deux de ses neveux qui ont été » élevés avec moi. Là, ils me feront parvenir leurs » avis; car je lui ai dit d'avoir quatre hommes » qui ne feraient autre chose qu'aller à Roses et » revenir à Cadaquès, pour lui rendre compte » de tout ce qui s'y fait. Nous avons appris que les » cinquantes galères étaient parties de Saint-Féliu » depuis quatre jours, pour se rendre à Roses, et » que dans cinq jours elles en seraient expédiées. » Étant ainsi instruits de ces choses, nous voulons

» entrer dans le golfe de Roses, et à l'aube du » jour, nous fondrons sur les vingt-cinq galères; et » une fois à la pointe du port, nous espérons » qu'avec l'aide de Dieu et de votre bonne fortune, » nous pourrons nous en emparer, ou nous y pé» rirons tous. Oui, seigneur, nous y allons de si » bon cœur, que nous y serons mis en pièces » tous, ou que nous nous en rendrons maîtres. La » miséricorde de Dieu est si grande, le bon droit » que vous soutenez, ainsi que nous, est si évi» dent, que nous espérons que Dieu ne nous aban» donnera pas, mais qu'il abattra et confondra l'or» gueil et la méchanceté de cette race perverse. Ain» si, seigneur, permettez et ordonnez que nous par» tions, afin que nous puissions sortir demain d'ici. »

Le roi fut satisfait de la bonne volonté de ces deux prud'hommes. Il reconnut le doigt de Dieu, jugeant bien que sans cela des hommes ne pouvaient concevoir de si nobles projets. Il leur répondit d'un air affectueux et gai : « Prud'hom» mes, nous sommes bien contents de vous, de » votre raison et de votre courage; nous voulons » que ce que vous avez proposé soit exécuté. Ayez » toujours confiance en Dieu, et il vous couvrira » de gloire, tant pour cette belle action que pour » celles que vous ferez encore. Non, il n'est rien » de comparable au pouvoir de Dieu. Mais je suis » fâché de vous dire que nous vous priverons d'une » galère et de deux vaisseaux, que nous sommes » bien aises d'envoyer en Sicile, à la reine et à l'in-

» fant En Jacques et à l'amiral, pour leur appren-
» dre qu'elle est notre situation. Nous leur dirons
» d'envoyer aussitôt l'amiral vers nous avec les cin-
» quante ou les soixante galères armées; et vous,
» de votre côté, vous lui indiquerez, de notre or-
» dre et par vos avis, la route qu'il aura à tenir,
» comment il doit gouverner et ne point s'arrêter.
» Instruisez-le des dispositions faites par le roi de
» France; puisque ce dernier divise ses forces,
» nous en viendrons à bout, Dieu aidant. Si une
» fois nous sommes maîtres de la mer, ils auront
» bientôt perdu la terre et le courage. Vous pou-
» vez voir à présent, prud'hommes, si ce que nous
» vous avons dit est arrivé; que les gens du roi de
» France, sachant que nous n'avons pas beaucoup
» de galères, diviseraient les leurs bien autrement
» que si nous en avions cinquante; avec l'aide et
» le secours de Dieu, notre projet réussira sans
» doute. Nous voulons que la galère aille par le
» milieu du golfe, sans s'approcher de la Bar-
» barie ni de la Sardaigne, tandis que l'un de ces
» vaisseaux armés ira par la Barbarie et l'autre
» par la Sardaigne, chacun d'eux portant des
» lettres pareilles, ils recevront infailliblement
» nos ordres. Faites ensorte que demain au soir ils
» soient expédiés et partis. Nous dirons à notre
» chancelier de faire des ordres pareils, et vous
» les transmettrez; nous ferons faire aussi les let-
» tres que nous voulons envoyer à la reine, à l'in-
» fant et à l'amiral; nous leur dirons qu'ils aient

» foi en vos lettres comme aux nôtres et que l'amiral » fasse ce que vous l'engagerez à faire pour son » voyage, sans y rien changer. — Seigneur, di- » rent-ils, nous ne sommes point fâchés du dé- » part de la galère et des deux vaisseaux dont vous » nous privez, car nous voyons la sagesse de votre » dessein, et nous espérons que Dieu nous accor- » dera la grâce de faire, sans cette galère et ces » deux navires, autant que si nous les avions ».

Le roi fit venir le chancelier, et lui ordonna de préparer les lettres, et d'ordonner que l'on fît tout ce que En Raymond Marquet et En Béranger Mallol diraient de faire; que l'amiral vînt incontinent avec cinquante ou soixante galères et qu'il n'y mît aucun retard, sous peine d'encourir la disgrâce du roi.

Le même jour, toutes les lettres furent écrites, closes et scellées.

De leur côté, En Raymond Marquet et En Béranger Mallol, écrivirent à l'amiral de la part du roi, et, d'après leur conseil, de se rendre à Cabrera; que de là il envoyât un vaisseau à Barcelonne, qui ne parlât pas de lui, mais que l'envoyé allât à la maison de En Raymond Marquet, où il trouverait ledit En Marquet et En Béranger Mallol, qui lui feraient savoir ce qu'il avait à exécuter, et le chemin qu'il aurait à tenir. S'ils ne se trouvaient point à Barcelonne, ils y trouveraient, tout comme s'ils étaient présents, les indications nécessaires qu'ils auraient eu soin d'y laisser.

Ainsi firent-ils. Les deux vaisseaux et la galère se séparèrent et prirent congé du roi et de

leurs amis. Chacun songea à suivre la route qui lui était tracée ; et ils partirent avec la grâce de Dieu.

CHAPITRE CXXX.

Comment En Raimond Marquet et En Béranger Mallol prirent congé du roi d'Arragon pour aller s'emparer des vingt-cinq galères du roi de France, qui étaient à Roses ; et comment ils les battirent et prirent toutes.

Ils partirent ; mais personne ne savait quelle était leur destination. La chose n'était connue que du roi, de En Raymond Marquet, de En Béranger Mallol, du chancelier et de son secrétaire. En Raymond Marquet et En Béranger Mallol s'embarquèrent sur les onze galères qui restaient et sur les deux vaisseaux. Assurément, jamais galères ne furent mieux pourvues d'hommes de mer, sans chevalerie, que ne furent ces onze galères. Ils prirent congé du roi, qui les signa, les bénit et les recommanda à Dieu. Ils s'éloignèrent au moyen des rames et naviguèrent de sorte, qu'ils paraissaient prendre la route de Sicile ; mais lorsqu'ils furent à une distance telle qu'on ne pouvait plus les apercevoir de la Catalogne, et le garbin ayant soufflé, ils déployèrent les voiles et s'acheminèrent vers le Cap-de-Creus. Que vous dire? Par le trajet qu'ils firent ce jour, cette nuit, et le lendemain, ils se trouvèrent dans la mer du Cap-de-Creus, à vingt-cinq milles en mer au-dessus du cap.

Quand le soleil fut couché, ils arrivèrent à voiles près du rivage, et prirent la route de Cadaquès ;

le vent leur étant propice, ils arrivèrent près des deux îles voisines de Cadaquès[1]. Alors En Raymond Marquet fit placer, avec un des vaisseaux armés, à la pointe du port Ligat, deux cousins germains d'En Gras, qui étaient avec lui; ceux-ci étaient déjà d'accord avec En Gras, qu'à un signal convenu, ils arriveraient avec ses deux neveux. En Gras pouvait faire cela, parce qu'il était seigneur et commandant de Cadaquès, pour le comte d'Ampuries; il le tenait pour le roi de France, mais il exécutait en ceci les ordres du comte d'Ampuries, car celui qui est chef et commandant d'une ville ou d'un château, peut, de nuit et de jour, faire ce qui lui plaît. Ainsi, ses deux neveux, joints à ses deux parents, arrivés avec En Raymond Marquet, pouvaient faire secrètement leurs affaires, sans que nul s'en doutât. Ces deux cousins d'En Gras s'étant rendus à Cadaquès, et ayant fait leur signal, les deux neveux d'En Gras sortirent avec eux et allèrent trouver En Raymond Marquet et En Béranger Mallol; et ainsi, Dieu voulant favoriser les desseins du roi d'Arragon et rabaisser l'orgueil des Français, ils arrivèrent si à propos, qu'il ne fallait pas un instant de plus ni de moins. En voyant ces deux cousins, En Raymond Marquet leur dit : « Barons, » soyez les bien venus. Que dites-vous de nos ennemis? — Seigneur, soyez bien certain que vous » ne pouviez arriver plus à propos. Hier matin, » cinquante galères sont parties de Roses avec grand

1. Les îles Masina et Fredosa.

» nombre de barques et de vaisseaux, et avec l'o-
» rage ils ont mis en mer; ils ont changé de route
» et navigué tout le jour; nous les avons observés
» jusqu'à ce qu'ils eussent passé le cap d'Aygua-
» Freda. » En Raymond Marquet leur demanda ce qu'ils disaient de Roses : « Seignenr, répondit l'un des
» neveux d'En Gras, j'allai hier à Roses, et après
» le depart des cinquante galères il n'en est resté
» que vingt-cinq, qui sont très bien armées, et mon-
» tées par de bons chevaliers et hommes de mer, et de
» bonnes troupes. Elles gardent le port. Le com-
» mandant est un noble homme de Provence, nommé
» G. de Lodovia (Lodève) ». En Raymond Marquet et En Béranger Mallol demandèrent où elles se tenaient pendant la nuit. « Seigneur, quand elles
» ont au soleil couchant fait leur salut, elles se
» placent à la pointe hors du port, et se tiennent
» éloignées les unes des autres, jusqu'au lever du
» soleil; elles observent cet ordre chaque jour.
» J'ai couché plus de dix nuits sur les galères, où j'ai
» des amis, et j'ai vu que l'on faisait toujours de
» même. — Prud'hommes, que nous conseil-
» lez-vous de faire? — Puisque vous êtes décidés
» à aller les combattre, nous vous prions de nous
» prendre avec vous. Si vous exécutez ce dessein,
» ils sont à vous; Dieu vous secondera. — Barons,
» reprirent En Raymond Marquet et En Béranger
» Mallol, c'est assez que ces deux cousins soient
» avec nous; il ne serait point à propos que vous
» quittassiez votre oncle En Gras; et soyez bien
» assurés que si Dieu nous favorise, vous aurez

» une récompense bien au-dessus de tout ce que » vous pourriez acquérir étant avec nous. Allez » donc à la bonne aventure ; nous serons là dès » le matin avec l'aide de Dieu ; saluez votre » oncle de notre part. — Seigneur, dirent-ils, » nous aurions bien désiré aller avec vous. — Il » n'en sera rien, répliquèrent En R. Marquet et » En Béranger Mallol ; ce n'est pas dans les ba- » tailles que naissent les hommes, et nous ne vou- » drions pas que le prud'homme En Gras pût ap- » prendre qu'il vous fût arrivé rien de fâcheux ».

Ils les recommandèrent à Dieu, et ces jeunes gens racontèrent à leur oncle ce qui s'était passé. Il s'écria : « Seigneur Dieu, qui êtes toute vérité » et justice, secondez-les, donnez leur la victoire, » et préservez-les de tout mal » ! Quand il eut ainsi parlé, les deux neveux prirent avec eux vingt hommes des compagnies, et allant tout le long du rivage, ils se placèrent de manière à être témoins de la bataille.

A l'aube du jour, les galères se mirent à voguer, et se dirigèrent vers les vingt-huit galères ennemies. Deux vaisseaux de garde auprès de la flotte de En Guillaume de Lodovia (Lodève) les aperçurent, comptèrent le nombre des galères, allèrent trouver l'amiral et lui dirent : « Seigneur, allons, faites ar- « mer vos gens ; voici onze galères et deux vais- » seaux : il n'est pas douteux que ce ne soient » celles de En Raymond Marquet et de En Béranger » Mallol, qui sont parties de Barcelonne et dont » vous avez appris le départ » ?

En G. de Lodovia (Lodève) fit sonner les trompettes et les nacaires et armer tout son monde, et quand le jour parut, les galères se virent les unes les autres. En G. de Lodovia fit lever les ancres, et marcha contre les onze galères, afin qu'elles ne s'approchassent pas de la terre. Il s'avança donc avec les quinze galères liées ensemble; les dix autres venaient en poupe, afin de les tenir au milieu d'elles, et qu'il ne pût s'en échapper une seule. C'était assurément bien ordonné. En R. Marquet et En B. Mallol firent lier les leurs avec de longs freins; ils firent également attacher toutes les rames ensembles, afin que les ennemis ne pussent point approcher au milieu de leurs galères, jusqu'au moment où ils voudraient abaisser les rames et en venir aux mains. On fit ainsi. Je dirai ici ce que j'ai éprouvé par expérience dans plusieurs batailles : c'est qu'on remporte beaucoup de victoires navales en ayant, sur le pont, une ligne d'arbalêtriers et en faisant attacher les rames des galères pour l'abordage. Tout amiral ou commandant de galères catalan, fera donc sagement de ne pas, placer sur ses galères un troisième rang de rameurs, mais de leur substituer des arbalêtriers. Ainsi disposés, ceux-ci se reposent et tiennent leurs balistes et leurs traits en bon état et tout garnis; car les arbalêtriers catalans savent, au besoin, fabriquer une baliste; chacun d'eux sait la préparer, et faire un dard, une flèche, une corde, un cable, attacher la baliste, et faire enfin tout ce qui concerne les arbalêtriers; car en Catalogne on n'en reçoit aucun avant qu'il ne

sache faire, d'une pièce à l'autre, tout ce qui tient à cet art. Aussi chacun d'eux porte dans une caisse tous ses outils, comme ferait un constructeur de balistes. Ailleurs cela n'a pas lieu; mais les Catalans l'apprennent à la mamelle, et les gens des autres pays ne le font point. Voilà pourquoi les Catalans sont les plus habiles arbalêtriers du monde. Les amiraux et commandants des flottes catalanes doivent donc se faire un devoir de ne pas laisser perdre cette adresse singulière qu'on ne trouve point chez d'autres, et d'avoir soin de la mettre en œuvre.

Il n'est pas nécessaire que les arbalêtriers placés sur le troisième rang des rameurs, rament régulièrement à leur tour, car on courrait risque de leur faire perdre ainsi leur habileté à construire les balistes.

La disposition de ces arbalêtriers en troisième ligne a encore un autre avantage : quand ils voient sur le banc de devant un rameur fatigué, ou ayant faim ou soif, ils s'empressent de prendre quelques instants la rame par plaisir jusqu'à ce que l'autre soit reposé ou rafraîchi. Ainsi, en se conservant eux-mêmes, frais et dispos ils contribuent à faire reposer la chiourme.

Je ne dis pas que dans une flotte, il ne soit très bon qu'il y ait dix galères sur cent où se trouve un troisième rang de rameurs, afin de pouvoir poursuivre les galères ennemis quand elles prennent la fuite; il suffit donc qu'il y en ait vingt-deux au plus[1].

1. Le texte de cet important passage, qui nous explique

En R. Marquet et En B. Mallol avaient déjà éprouvé cela, et firent bien manœuvrer les galères des Catalans. Ainsi les galères étant proue à proue, et les dix autres étant poupe à poupe, ne pouvaient s'approcher de côté à cause des rames, qui étaient unies par des cables; et sur les proues et sur les poupes vous eussiez vu voler les lances et les traits partis des mains des Catalans, qui perçaient tout ce qu'ils atteignaient; les arbalêtriers jouaient en même temps si bien de l'arc, que tous les traits portaient coup. Ceux qui montaient les galères de En Guillaume de Lodovia (Lodève) étaient l'épée ou la dague à la main, sans pouvoir rien faire; et comme nul d'entre eux n'avait ni lance ni dard, ils ne pouvaient se défendre ni de la pointe ni du tranchant.

La bataille se maintint ainsi jusqu'à ce que En R. Marquet et En B. Mallol eurent vu que les ponts des ennemis étaient encombrés par le grand nombre de ceux que les arbalêtriers avaient grièvement blessés, et que ceux qui étaient employés à la défense des ponts étaient des hommes sans vigueur et

---

une partie de la tactique militaire de ces intrépides et habiles navigateurs catalans, offrait de grandes et assez nombreuses difficultés. Le savant M. Antoine Puigblanch, ancien membre des Cortès, aujourd'hui réfugié à Londres, où en attendant de meilleurs temps, il prépare un ouvrage approfondi sur l'origine de la langue castillane comparée au Catalan et autres idiômes modernes, a eu la complaisance de m'aider de ses lumières. L'interprétation qu'il a bien voulu me donner des mots catalans *ballesters en tabla* et *tercerols*, que j'ai rendu français par *ligne d'arbalétriers*, et *troisième rang de rameurs* me paraît aussi claire que satisfaisante.

plus propres à être livrés aux médecins qu'à combattre. Ils firent alors sonner les trompettes de leur galère : c'était un signal convenu; et dès que ces trompettes sonneraient, on devait faire force de rames, et investir les ennemis. Cela fut ainsi exécuté.

Dès que les galères furent mêlées, on vit de grands coups d'épées, de dagues et de massues; les arbalêtriers quittèrent leurs arbalêtres, et fondirent sur leurs ennemis. Que vous dire? Dès ce moment, la bataille fut terrible et sanglante; mais enfin les Catalans, secourus par le bras de Dieu, demeurèrent vainqueurs et ils s'emparèrent de toutes les galères; il périt des troupes de En G. Lodovia environ quatre mille hommes; et les Catalans n'en perdirent au plus que trois cents.

Après cette victoire, et après avoir fait prisonnier En G. de Lodovia (Lodève) et un petit nombre de chevaliers, qui n'avaient point été tués, mais tous grièvement blessés, ils emmenèrent les galères et vinrent à un promontoire près de Cadaquès; là ils mirent pied à terre, et la troupe se rafraîchit, se réjouissant beaucoup du grand butin qu'elle avait fait. Les deux neveux d'En Gras, avec leurs vingt compagnons, vinrent les trouver; En R. Marquet et En B. Mallol envoyèrent à En Gras mille florins d'or, et en donnèrent autant à ses neveux. Les vingt sergents, ignorant ce qui s'était déjà passé, demandèrent une sauve-garde pour s'approcher, comme avec gens qu'ils n'avaient jamais connus. On le fit ainsi, afin qu'aucun de ces vingt individus ne pût dans la suite être accusé par personne. Leurs deux

cousins qui se trouvaient sur les galères, firent de grands bénéfices; mais outre cela, En R. Marquet et En B. Mallol leur donnèrent à chacun deux cents florins d'or et bien d'autres choses. Ainsi, les neveux d'En Gras retournèrent à Cadaquès bien satisfaits, remirent à leur oncle les mille florins, et lui rendirent compte de tout ce qui s'était passé. Ce digne homme s'en réjouit beaucoup ; mais se garda bien de laisser éclater sa joie.

CHAPITRE CXXXI.

Comment lorsque les gens d'En R. Marquet eurent reconnu leurs prises et se furent raffraichis, ils résolurent de s'embarquer ; et comment les cinquante galères de l'amiral du roi de France, ayant eu connaissance de la perte des galères, poursuivirent En R. Marquet sans pouvoir l'atteindre.

Les troupes étant raffraîchies, et les galères ayant reconnu leurs prisonniers et leur butin, la trompette sonna et on s'embarqua. Il est certain que, tandis que le combat de Roses avait lieu, deux barques armées allèrent prévenir les cinquante galères de ce qui se passait. Elles les trouvèrent au-delà du cap d'Aygua-freda, à une rade nommée la Tamarin, qui est une échelle de Palafuigell, et elles leur firent part de ces nouvelles. Aussitôt les cinquante galères reprirent le chemin de Roses. Lorsqu'elles eurent passé le cap d'Ayguafre da, elles aperçurent en mer les galères ennemies qui traînaient après elles les vingt-cinq galères, et leur ouvraient la marche

En R. Marquet était un excellent marin ; il avait bien compris que les gens de Roses enverraient des barques vers les cinquante galères et les feraient rétrograder ; voilà pourquoi, pendant la nuit, il mit en mer avec le vent de terre, aussi rapidement qu'il put aller, afin que si les cinquante galères revenaient sur lui, quand le vent changerait, il pût prendre le dessus du vent, ce qui arriva.

Lorsque les cinquante galères l'eurent aperçu, ainsi que je l'ai dit, elles firent force de rames, car elles étaient bien montées. En R. Marquet et En B. Mallol les virent, et comprirent bien que, s'ils amenaient toutes les vingt-cinq galères, ils ne pourraient pas s'échapper. On mit toutes voiles au vent; vingt-deux galères et deux vaisseaux firent voile, laissèrent les autres, et conservèrent le dessus du vent tant qu'elles purent. Les cinquante galères étaient témoins de cette manœuvre; mais le vent ayant fraîchi, elles pensèrent bien qu'elles ne pourraient jamais les atteindre, puisqu'elles étaient elles-même sous le vent. Les Français se retirèrent donc à Roses très mécontents; ils y trouvèrent des navires et des vaisseaux fort maltraités. Si les autres onze galères des Catalans eussent été là, toute la flotte pouvait être livrée aux flammes et consumée. Ils renforcèrent la place, y laissèrent vingt-cinq galères ; les autres vingt-cinq allèrent à Saint-Féliu avec les barques et les vaisseaux qu'ils avaient laissés à Tamarin.

CHAPITRE CXXXII.

Comment le roi de France et ses gens furent bien mécontents quand ils apprirent qu'ils avaient perdu vingt-cinq galères ; et comment le roi se courrouça contre le cardinal de ce qu'il avait ourdi et préparé cette guerre.

Le roi de France et le cardinal, ayant appris ces nouvelles, se tinrent pour morts. « Quels sont ces » démons, dit le cardinal, qui nous causent tant de » désastres ? — Cardinal, répondit le roi, ce sont » les gens les plus loyaux envers leur seigneur ; » vous leur couperiez la tête avant de les faire con- » sentir que le roi d'Arragon, leur maître, perdît » son royaume, et vous verrez et par terre et par mer » un grand nombre de ces coups d'éclat ; et je vous » dis que vous et nous avons fait une folle entreprise. » C'est vous qui êtes en partie la cause de tout ceci ; » car c'est vous qui avez ourdi et préparé cette » guerre, de concert avec notre oncle le roi Charles. » Leur bravoure et leurs hauts faits l'ont fait mou- » rir de désespoir. Dieu veuille nous préserver du » même sort ! »

Le cardinal voyant bien que le roi lui disait vrai, ne sut que répondre, et ils gardèrent le silence l'un et l'autre.

Pensez quelle fut la crainte de l'amiral du roi de France, quand il apprit ces tristes nouvelles. Il voulut, comme les cinquante galères allaient de Saint-Féliu à Roses, y aller lui-même

et amener quatre-vingt-cinq galères; il décida qu'il en resterait cependant vingt-cinq à Roses, et cela eut lieu ainsi par la suite. L'amiral En Roger de Luria devait donc avoir à combattre avec un nombre plus grand que le roi d'Arragon, En R. Marquet et En B. Mallol ne le pensaient. Je laisse encore là l'amiral du roi de France, pour parler de En R. Marquet et de En B. Mallol, et de leurs bonnes manœuvres par mer.

CHAPITRE CXXXIII.

Comment En R. Marquet se rendit à Barcelonne avec vingt-deux galères; comment, lorsqu'elles furent reconnues par les habitants, la joie fut grande; et comment elles furent mises en bon état, et tous les hommes payés pour quatre mois.

En R. Marquet et En B. Mallol, voyant que les galères avaient cessé de les poursuivre, firent force de voiles, changèrent de route et prirent celle de Barcelonne. Ils voguèrent ce jour là et la nuit suivante, et le lendemain ils furent en vue de Barcelonne. Lorsque les gens de la ville les aperçurent, ils craignirent que les onze galères ne fussent perdues. Ils en étaient tous persuadés; mais le roi qui a le cœur aussi ferme que qui que ce soit, monta à cheval, et alla sur le rivage de la mer, suivi d'une nombreuse cavalerie. Il les observa et compta vingt-deux grosses voiles et deux vaisseaux. « Barons, dit-il, bon » courage, réjouissez-vous; ce sont nos galères

» qui en amènent onze autres. Voyez leurs deux » vaisseaux qui s'approchent. »

Chacun regarda, compta et fut convaincu. Pendant ce temps, les deux vaisseaux prirent terre; ils allèrent vers le roi, qu'ils reconnurent au rivage, et lui firent part de la bonne nouvelle; et le roi leur fit distribuer de bonnes récompenses.

Lorsque les galères furent près de terre, elles abattirent les voiles et amarèrent toutes en même temps, traînant après elles les galères prises, les pavillons traînants. Barcelonne fit de belles fêtes. En R. Marquet et En B. Mallol allèrent au roi et lui baisèrent les pieds. Le roi s'inclina, les embrassa et les reçut de la manière la plus aimable. Ils lui dirent alors : « Seigneur, donnez-nous vos » ordres. — Je veux, dit le roi, que vous laissiez à » chacun ce qu'il a gagné, sans en rien distraire; » que les galères et les prisonniers soient à nous, » et le reste à vous. Faites-en le partage, et faites- » y participer, comme vous le jugerez convenable, » tous les braves gens qui ont été avec vous. »

Ils lui baisèrent encore les pieds, revinrent aux galères, et annoncèrent à leur monde ce que le roi faisait en leur faveur. Tous s'écrièrent : « *Vive le roi !* » et sautèrent sur le rivage avec tout ce qu'ils avaient gagné. En R. Marquet et En B. Mallol retournèrent auprès du roi, et lui dirent : « Seigneur, si vous l'approuvez, nous » ferons tirer les vingt-deux galères à terre, pour » qu'elles soient radoubées; car toutes en ont

» besoin. — Soit, dit le roi; mais faites-y placer
» notre étendard, et faites payer tous vos gens
» pour quatre mois; et dès que les galères seront
» réparées, songez à l'armement, afin de pou-
» voir vous mesurer avec l'amiral, s'il arrive. —
» Seigneur, répondirent-ils, cela sera fait, soyez-
» en sûr, avant l'arrivée de l'amiral; et avec la
» grâce de Dieu, nous les confondrons tous avec
» ces vingt-deux galères. — Dieu le veuille! re-
» prit le roi. »

Les galères furent tirées à terre et réparées; et chacun reçut sa solde de quatre mois. Après avoir mis ordre à tout, le roi sortit de Barcelonne, et retourna où était l'infant En Alphonse, les chefs, les chevaliers, et tous ceux qu'il avait laissés à la garde des frontières; et, suivi d'un petit nombre d'hommes, tant à pied qu'à cheval, il alla des uns aux autres, pour voir ce qui se passait.

CHAPITRE CXXXIV.

Comment, le jour de Notre-Dame d'août, le roi d'Arragon, à la tête de deux cents almogavares, se battit contre quatre cents chevaliers Français, qui étaient en embuscade avec le comte de Nevers; et comment il les vainquit et tua ledit comte.

Le jour de Notre-Dame d'août, que le roi allait vers Besuldo, il rencontra, à la pointe du jour, quatre cents chevaliers français, qui étaient en embuscade; parce qu'un convoi de vivres, allait de Roses à l'armée; et comme d'ordinaire des détachements de cavalerie ou d'infanterie venaient par là les attaquer, on avait placé pendant la nuit ces cavaliers afin de pouvoir les châtier.

Le roi allait, disant qu'il voyait avec plaisir que tous les gens de ses frontières étaient riches, au moyen des courses à cheval qu'ils faisaient contre les Français, dont ils tuaient beaucoup, et sur lesquels ils faisaient force butin, ce qui rendait ces habitants joyeux et satisfaits. Comme il allait ainsi devisant, Dieu, qui fait bien tout ce qu'il fait, et qui ne voulait pas que le roi fût pris ou tué, fit que les almogavares qui étaient avec lui allassent par les sentiers des montagnes, donnant la chasse à deux ou trois lièvres. En voyant partir ces lièvres, les almogavares poussèrent de grands cris. Le seigneur roi, et ceux qui étaient avec lui, au nombre de soixante hommes à cheval, prirent les

armes, pensant qu'on avait découvert de la cavalerie. En même temps, les Français se croyant découverts, sortirent de leur embuscade. Le roi les vit, et s'écria : « Barons, courage, rejoignons nos hom-
» mes de pied ; car voici une nombreuse cavalerie,
» qui est là pour nous attaquer. Que chacun fasse
» son devoir ; nous ferons aujourd'hui une chose
» dont on parlera à jamais, avec l'aide de Notre-
» Seigneur Jésus-Christ. » Alors ils lui dirent :
« Permettez, seigneur, que nous montions, vous
» et nous sur cette montagne, afin de mettre votre
» personne en sûreté. Nous ne craignons point
» pour nous, mais pour vous ; et quand vous serez
» là, nous verrons ce que nous aurons à faire. —
» Dieu me garde, dit-il, de changer de chemin à
» cause de ces gens. »

Alors les almogavares qui étaient les plus voisins du roi se serrèrent près de lui; ils ne se trouvaient pas plus d'une centaine à l'attaque. Ils coupèrent leurs lances par le milieu ; le roi fondit le premier sur les ennemis, et le premier qu'il frappa de sa lance fut si bien atteint au milieu de son écu, qu'il n'eut pas besoin de médecin. Il met la main à l'épée, et frappe de çà et de là, se faisant si bien jour, que nul n'osait l'attendre en face, le reconnaissant à ses coups. Tous ceux qui étaient avec lui se comportèrent si bien, qu'il eût été impossible de mieux faire en combattant à cheval. Il faut vous dire que les almogavares se mêlaient parmi eux avec les demi-lances. Bientôt tous les

chevaux ennemis furent hors de combat. Ils ne s'armèrent de leurs demi-lances qu'après avoir eu leurs dards émoussés; car il n'y en avait pas un qui n'eût d'abord tué, de son dard, un cavalier ou un cheval; et après cela, ils faisaient merveilles avec leurs demi-lances. Le roi était à droite, à gauche, il était partout; il joua tellement de son épée, qu'elle vola en éclats. Il saisit alors sa massue, qu'il faisait jouer mieux que nul autre au monde. Il s'avança vers le comte de Nevers, qui commandait cette troupe, et l'atteignit sur la tête d'un tel coup de massue, qu'il le jeta par terre. Il se retourna aussitôt vers un massier qui ne le quittait pas, et qu'on nommait En G. Escriva de Xativa, lequel était monté sur un cheval armé à la génoise, et lui dit: « Mets pied à terre, et tue-le. » Celui-ci descendit de cheval et le tua. Quand il l'eut tué, il vit briller, malheureusement pour lui, une épée fort riche que portait le comte; il la détacha; mais, tandis qu'il la saisissait, un cavalier du comte, voyant que celui-ci avait tué son maître, lui asséna un coup si violent, au milieu des épaules, qu'il l'étendit mort sur la place. Le roi s'apercevant que le cavalier venait de tuer En Guillermo Escriva, le frappa avec une telle vigueur sur son casque de fer, que la cervelle lui jaillit par les oreilles, et qu'il périt à l'instant. Auprès du corps du comte, il se porta de terribles coups. Le roi voyant son monde occupé, courut sur les ennemis, et manœuvra si vaillamment,

qu'il tua de sa main et en peu d'instants, plus de quinze cavaliers; car lorsqu'il pouvait en atteindre quelqu'un, il ne lui fallait pas un second coup.

Au milieu de la mêlée, un cavalier français, irrité du mal que leur faisait le roi, va sur lui, et d'un coup d'épée coupe les rênes de son cheval, croyant ainsi faire périr le roi. Nul cavalier ne devrait aller au combat sans avoir une double paire de rênes, les unes en cuir, les autres en chaînes de fer, celles-ci couvertes de cuir. Que vous dire? Le roi allait çà et là, emporté par son cheval, sans pouvoir le diriger. Quatre almogavares qui se tenaient auprès du roi s'approchèrent et nouèrent les rênes du cheval. Le roi observa soigneusement le cavalier qui lui avait coupé les rênes; il le suivit, et le récompensa si bien du service qu'il lui avait rendu, qu'il n'eut pas la peine de couper d'autres rênes; car il le laissa sans vie auprès de son maître. Quand le roi fut de retour au milieu des combattants, les Riches-Hommes et les chevaliers qui étaient avec lui firent de tels faits d'armes, qu'on n'en vit jamais d'aussi merveilleux. Enfin, un jeune chevalier de Trepana, nommé Palmer Abat, que le roi, pendant son séjour en Sicile, avait admis dans sa maison, et qui n'avait jamais assisté à un seul combat, fit en cette occasion tout ce qu'aurait pu faire Roland, de son vivant.

Ces choses arrivaient ainsi, à cause du grand amour qu'on portait au roi, et à cause des belles

actions qu'il faisait lui-même ; car il ne se comportait pas comme un homme, mais vraiment comme un Dieu. Galaor, Tristan, Lancelot, ni autres chevaliers de la Table-Ronde, tous réunis à la tête d'une troupe aussi peu nombreuse que celle du roi d'Arragon, n'auraient point exécuté ce que le roi fit avec ses gens contre ces quatre cents chevaliers, qui étaient la fleur de l'armée du roi de France. Que pourrais-je ajouter? Les Français voulurent se replier vers une colline ; mais le roi fondit sur celui qui portait la bannière du comte, et lui porta un si rude coup de massue sur le casque, qu'il l'étendit roide mort.

Les almogavares allèrent mettre en pièces la bannière ennemie.

Les Français voyant leur drapeau renversé, se réunirent en peloton. Mais le roi et les siens fondirent sur eux. Les Français s'étaient placés sur une hauteur, et s'étaient si étroitement serrés, que le roi, ni aucun des siens, ne pouvait pénétrer. Le combat dura jusqu'à la nuit noire. Il ne restait pas plus de quatre-vingts cavaliers français. « Barons, dit le roi, il est nuit, et nous pourrions » nous blesser les uns les autres, en voulant les » frapper ; ainsi, replions-nous. »

Lorsqu'ils se furent repliés sur une autre hauteur, ils virent venir environ cinq cents chevaliers français, avec leurs bannières. Voulez-vous savoir qui ils étaient? C'étaient trois comtes, parents du comte de Nevers, qui craignaient pour

leur cousin, allé en embuscade, et qui ne l'ayant pas vu de retour à midi, heure à laquelle il devait être rendu à l'armée, étaient allés à sa recherche, avec la permission du roi. Ils aperçurent leurs cavaliers sur une hauteur, et le roi d'Arragon sur une autre; ils marchèrent vers leurs gens, qui vinrent au-devant d'eux. Ils apprirent leur infortune, et se rendirent là où le comte avait eté tué, avec six de ses parents. Ils enlevèrent leurs corps en poussant de grands cris, et pleurant amèrement, et marchèrent toute la nuit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'armée.

Quand ils furent de retour, les cris et les pleurs redoublèrent; c'était une confusion épouvantable. En Raymond Folch, vicomte de Cardona, qui se trouvait dans Gironne, mit dix hommes en campagne, pour s'informer de ce qui se passait. Ils s'emparèrent de deux hommes de l'armée, qu'ils emmenèrent dans la ville. En Raymond Folch demanda à ces deux hommes ce que signifiaient ces cris et ces pleurs. Ceux-ci lui racontèrent ce qui s'était passé. Aussitôt En Raymond Folch ordonna de faire de grandes illuminations dans toute la ville de Gironne.

Je les laisse là, et je vais retrouver le roi d'Arragon, qui disait: « Barons, passons ici la nuit, et » nous décamperons au jour. Nous reconnaîtrons » quel nombre de chevaliers nous avons perdus; » car il serait honteux à nous d'abandonner ainsi » le champ de bataille. — Seigneur, lui répon-

» dirent-ils, que dites-vous là? n'avez-vous pas » assez fait? Aurions-nous, par hasard, autre chose » à exécuter. »

Le roi répliqua qu'il lèverait le camp, sans qu'on pût le faire revenir sur ce qu'il avait dit.

Lorsque le jour parut, les autres almogavares qui parcouraient les montagnes, rejoignirent le roi, ainsi que cinq cents hommes à cheval. Le roi alla vers le camp, enseignes déployées, suivi seulement de ceux qui avaient pris part au combat, ne permettant à nul autre d'y descendre. Ceux donc qui avaient combattu, enlevèrent le camp, où ils trouvèrent de si précieux harnois, qu'ils en devinrent tous riches. Le roi fit reconnaître les siens, et vit qu'il avait perdu douze cavaliers et En G. Escriva, qui périt à cause de la belle épée qui lui avait fait envie.

Je remarque que chacun doit, tant que la bataille dure, n'avoir au cœur que le désir de la victoire, sans envier ni or ni argent, ni rien de ce qui s'offre à lui; il ne doit avoir en vue que l'ennemi; s'il désire sa portion, il aura assez de butin quand on prendra le camp, et le profit qu'il peut faire dans l'intervalle lui sera bien inutile s'il périt dans la mêlée. Persuadez-vous bien de la vérité de mes paroles; et si vous le faites, Dieu saura vous rendre maîtres du camp.

Le roi trouva aussi qu'il avait péri vingt-cinq hommes de pied. Jugez des hauts faits d'armes d'une troupe aussi peu considérable, contre un si

grand nombre de cavaliers, puisque il fut tué plus de trois cents Français. Tous ceux qui assistèrent à cette bataille jugèrent que le roi en avait bien fait tomber sous ses coups plus de soixante. Ils enlevèrent du champ de bataille les harnois et l'argent; mais pour les chevaux, on ne put en mettre à profit un seul; car tous avaient reçu sept à huit coups de lance.

Le roi s'en alla à Besuldo; il trouva sur cette frontière tous les habitants devenus riches, comme sur les autres frontières. Après que le roi eut fait la reconnaissance des lieux d'alentour, il se rendit à Hostalrich, où était l'infant En Alphonse. Mais je reviens à la reine, à l'infant En Jacques, à l'amiral, et enfin à la galère et aux deux vaisseaux que le roi leur adressa de Barcelonne.

CHAPITRE CXXXV.

Comment la galère et les deux vaisseaux que le roi envoya à la reine, à l'infant, et à l'amiral En Raimond de Luria, se réunirent à Messine; comment ledit amiral en repartit avec les soixante-six galères; et comment à Las Formignas il battit la flotte du roi de France et prit cinquante-quatre galères.

La galère et les deux vaisseaux expédiés en Sicile par le roi d'Arragon étant partis de Barcelonne, chacun d'eux prit la route qui lui avait été désignée; ils se rendirent à Messine, où ils trouvèrent la reine, l'infant et l'amiral, et leur remi-

rent les lettres du roi et celles de En Raymond Marquet et En Béranger Mallol. Aussitôt l'infant donna ordre à l'amiral de faire armer, sans retard, toutes les galères qui avaient été mises en état. L'amiral fit sonner la trompette et publier que chaque individu vînt toucher la paye de quatre mois : chacun la reçut avec plaisir. Croiriez-vous qu'en quinze jours, soixante-six galères qui se trouvaient radoubées furent armées; il ne voulut pas en attendre d'autres. Il fit embarquer tout son monde, qui partit gaîment. Il prit congé de la reine et des infants.

Quand il eut été décidé qu'il devait partir, il ne fut permis, pendant ces quinze jours, à aucun navire de sortir de la Sicile pour aller vers le ponant, et cela afin qu'on ne pût savoir ses projets au dehors. Il marcha vers Cabrera, et eut bon vent, de sorte qu'il y fut bientôt rendu; et de là il envoya au roi, à Barcelonne, un des navires qu'il en avait reçus. Le navire trouva là En Raymond Marquet et En Béranger Mallol, qui, par le même vaisseau, lui répondirent d'aller à Ayguafreda; qu'il trouverait dans ces parages quatre-vingt galères à Roses; qu'il se hâtât avant qu'on pût avoir de ses nouvelles; qu'ils étaient bien assurés, d'après les avis de leurs espions, qu'il les y trouverait, et qu'eux mêmes seraient bientôt auprès de lui avec toutes les galères réparées à Barcelonne.

En Raymond Marquet et En Béranger Mallol armèrent seize galères qu'on avait mises en état. Le

vaisseau trouva l'amiral en mer. Celui-ci ayant pris connaissance de la lettre de En Raymond Marquet et de En Béranger Mallol, se rendit à Ayguafreda; et à la nuit, il prit terre à Las Formignas. Il se reposa pendant cette nuit; il voulut que chaque galère tînt prêts trois fanaux, l'un à la proue, l'autre au milieu, et un troisième à la poupe, afin que si les galères du roi de France venaient la nuit, tous les fanaux fussent aussitôt allumés, pour pouvoir reconnaître le nombre desdites galères; et que d'un autre côté les ennemis crussent que chaque fanal était attaché à une galère différente. Cette précaution fit son succès; car la chose arriva comme il l'avait prévu. A l'approche du jour, la flotte du roi de France passa avec un fanal devant. L'amiral, l'apercevant, fit armer son monde. En attendant, il envoya deux vaisseaux à la découverte. Ils revinrent bientôt, et lui dirent que toute la flotte du roi de France était là. L'amiral la suivit et se plaça entre elle et la terre. Quand ils furent tout près, les fanaux furent allumés à la fois, et l'on attaqua. Alors on vit jouer les lances, les dards et les balistes. Que puis-je enfin vous dire? Avant le jour, l'amiral En Roger de Luria eut pris cinquante-quatre galères. Quinze, qui étaient aux Pisans, se jetèrent à la côte, et seize, appartenant aux Génois, qui, tout épouvantés, prirent la fuite de conserve et sans rien attendre, gagnèrent la haute mer et retournèrent dans leur pays. Au grand jour, l'amiral reconnut les galères; il vit qu'elles s'étaient

échouées sur le rivage, et qu'elles appartenaient aux Pisans. Alors les galiotes de l'amiral en enlevèrent tout ce qu'elles y trouvèrent, et y mirent ensuite le feu.

CHAPITRE CXXXVI.

Comment En Raymond Marquet et En Béranger Mallol se trouvèrent le jour de la bataille avec l'amiral, qui leur livra toutes les galères dont il s'était emparé; comment ledit amiral prit vingt-cinq galères du roi de France, qui se trouvaient à Roses, et comment il attaqua et prit Roses.

Après cela, l'amiral prit la route de Roses. Le jour où la bataille fut livrée, En Raymond Marquet et En Béranger Mallol se réunirent à l'amiral. Celui-ci leur confia toutes les galères qu'il avait prises, leur dit de passer par Palma et Saint-Féliu, d'y prendre tout ce qu'ils y trouveraient de navires, et d'emmener le tout à Barcelonne, avec les galères, et de se hâter, car pour lui il irait à Roses, pour s'emparer de tous les navires qui y seraient, de toutes les provisions de bouche qui avaient été mises à terre, et des vingt-cinq galères; qu'enfin il ne partirait de Roses qu'après s'en être rendu le maître.

En Raymond Marquet et En Béranger Mallol, exécutèrent les ordres de l'amiral. Ils allèrent à Palma et à Saint-Féliu; ils prirent tout ce qui s'y trouvait de navires; ils débarquèrent, et à Saint-

Féliu, ils brûlèrent toutes les provisions qu'on y avait déposées. Ceux que le roi de France avait mis en cette ville prirent la fuite. En Raymond Marquet et En Béranger Mallol expédièrent dix hommes, par différents côtés, au roi d'Arragon, pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Ils avaient ordre d'aller ensuite à Barcelonne et dans toute la contrée; ce qu'ils firent; après quoi ils dirent : « Nous attendrons ici l'amiral, quoiqu'il » nous ait dit d'aller à Barcelonne; il vaut mieux » que nous y entrions avec lui, et qu'il jouisse de » la gloire qu'il mérite. »

Ils firent ainsi, et donnèrent par là un grand témoignage de leur honnêteté. En Raymond Marquet et En Béranger Mallol ayant quitté l'amiral, celui-ci prit le chemin de Roses; les habitants crurent que c'était leur flotte; et les vingt galères se mirent en mouvement et allèrent au-devant, en poussant de grands cris de joie.

L'amiral fit arborer le pavillon français, afin de mieux les attirer en mer, et afin que les hommes ne pussent pas se retirer à terre. Lorsqu'ils furent près les uns des autres, l'amiral fit abattre ce pavillon et hisser celui du roi d'Arragon. A cette vue, les ennemis voulurent prendre la fuite; mais l'amiral En Roger de Luria fondit sur eux. Que puis-je vous dire? L'amiral prit vaisseaux et gens. Ensuite il entra au port de Roses, où il trouva bien cent cinquante bâtiments, vaisseaux ou navires, dont il s'empara. Il débarqua sur le rivage,

où étaient cinq cents cavaliers français et un grand nombre d'équipages qui s'y étaient rendus pour transporter les provisions. Il les attaqua et les défit. Il y périt plus de deux cents de ces cavaliers; le reste s'enfuit à Gironne, avec tous les gens qui purent les suivre. Là, ils trouvèrent le roi de France, qui avait déjà reçu de mauvaises nouvelles, et ceux-ci lui en apportèrent de pires.

L'amiral attaqua la ville de Roses, la prit et la mit en bon état, à cause des grands approvisionnements qui s'y trouvaient. Il prit la route de Barcelonne, et trouva à Saint-Féliu En Raymond Marquet et En Béranger Mallol, qui lui dirent comment ils l'avaient attendu ; il fut très satisfait, et il envoya tous les navires, galères, vaisseaux et barques à Barcelonne, voyant bien qu'il était maître de la mer et qu'il n'avait absolument rien à craindre.

CHAPITRE CXXXVII.

Comment l'amiral ainsi que En R. Marquet et En B. Mallol retournèrent à Roses ; et de la grande joie qu'éprouvèrent les gens de Castellon, mais qu'ils n'osèrent point faire paraître, par la raison que les deux infants du roi de Majorque se trouvaient alors à Paris.

Aussitôt l'amiral avec En Raymond Marquet et En Béranger Mallol retournèrent à Roses avec toutes les galères armées, pensant bien que le roi de France ne pourrait continuer le siége, et qu'il

serait à propos qu'il se rendît avec tous les gens de mer au col de Panicas, pour avoir part au butin et aux prisonniers. Ainsi qu'il le pensa il l'exécuta; il alla à Roses et de là sur les hauteurs de Castellon.

Ne me demandez point si les gens de Castellon et de toute la contrée furent satisfaits; car la joie était au comble à Péralade et à Rosello; mais les habitants n'osaient la faire paraître, parce que le roi de France avait alors à Paris deux fils du roi de Majorque; savoir, l'infant En Jacques, qui était l'aîné, et l'infant En Sanche, qui venait après lui. Voilà pourquoi le roi de Majorque et ses sujets n'osaient se livrer à la joie qu'ils ressentaient, en voyant l'honneur que Dieu accordait au roi d'Arragon.

Je ne vous parlerai point en ce moment de l'amiral, qui se disposait à se rendre au col de Panicas, par où il savait que le roi de France devait se retirer avec ses troupes, et je vais revenir au roi d'Arragon. Il est certain, toutefois, qu'il envoya en Sicile un vaisseau armé pour faire savoir tout ce qui lui était arrivé, ainsi que la situation où se trouvaient le roi d'Arragon et le roi de France.

CHAPITRE CXXXVIII.

Comment le roi d'Arragon alla au col de Panicas pour détruire les Français; comment le roi de France, malade, abandonna le siége de Gironne, et pria, avant de mourir, l'infant En Philippe de retourner en France; et comment le roi d'Arragon lui accorda la faveur de le laisser passer en toute sûreté.

Le roi ayant appris cette nouvelle, se rendit au col de Panicas avec toutes les troupes qu'il avait aux frontières, tant à pied qu'à cheval, afin que le roi de France, ni aucun des siens ne pût s'échapper. Le roi de France instruit de ce qui s'était passé, se trouvant dans une mauvaise situation et malade, vint à la plaine de Péralade, où il rallia toute son armée. Il y trouva à peine trois mille chevaux armés, et bien peu de troupes à pied; car il en avait péri une grande quantité par les combats ou les maladies; il se regarda donc comme perdu. Quant au cardinal, ne me demandez pas s'il eût bien voulu absoudre de toute peine et de tout péché le roi d'Arragon, pourvu qu'il le laissât sortir sain et sauf de son royaume. Que puis-je vous dire? Le roi de France fut si affligé, que se trouvant malade, son mal empira; il fit venir ses fils, et dit à monseigneur Philippe! « Vous avez toujours été plus » sage que nous. Si nous vous eussions cru, nous » ne serions pas au moment de mourir, car notre » trépas aura lieu avant la fin de la nuit; et tant

» de braves gens qui sont morts ou qui périront en-
» core n'eussent pas été victimes de nos fautes.
» Nous vous signons et bénissons, et nous vous
» conjurons, surtout, de ne point souffrir qu'il
» soit fait le moindre mal aux gens de Castellon
» et autres lieux qui se sont rendus à nous. Nous
» vous engageons, au contraire, à les dégager de
» tout ce à quoi ils s'étaient soumis envers nous,
» afin qu'ils puissent retourner à leur seigneur,
» comme ils étaient auparavant. Nous vous don-
» nons aussi le conseil d'envoyer des messagers
» particuliers à votre oncle le roi d'Arragon, pour
» le prier de vous laisser retirer, vous et votre
» frère, ainsi que mon corps mort; car je suis bien
» assuré que, s'il le voulait, pas un seul d'entre vous
» ne pourrait sortir d'ici, sans être pris ou tué.
» Nous savons que le roi d'Arragon vous veut
» du bien; il n'ignore pas quels sont vos sentiments
» de bienveillance envers lui, et il ne se refu-
» sera point à votre demande; ainsi, mon cœur et le
» vôtre seront satisfaits. Enfin, mon cher fils, je
» vous prie de me faire un présent. — Que ce que
» vous désirez soit fait, mon père, demandez seule-
» ment, et j'obéis.—C'est bien, mon fils, béni soyez-
» vous, et de Dieu et de moi! Savez-vous ce que je
» désire? C'est que vous ne veuilliez aucun mal à
» votre frère, qui est ici, pour avoir voulu s'em-
» parer du royaume de votre oncle. Vous n'igno-
» rez pas que ce n'a point été sa faute, mais bien
» la nôtre et celle du roi Charles votre oncle. Je

» vous conjure, au contraire, de l'aimer et de » l'honorer comme un bon frère ; car vous n'êtes » que deux frères nés d'une mère issue d'une des » plus illustres maisons royales qui soit au monde, » et dans laquelle sont les chevaliers les plus excel- » lents ; vous devez donc l'aimer bien tendrement. » Je vous prie aussi de faire tous vos efforts pour » que la maison d'Arragon reste en paix avec celle » de France et avec le roi Charles, et qu'enfin le » prince, votre cousin, soit rendu à la liberté ; je » suis persuadé que si vous y donnez vos soins, la » paix aura lieu. »

Ayant ainsi parlé, il fit approcher ses deux enfants, les embrassa et les fit embrasser l'un l'autre ; ensuite, levant les yeux au ciel, il demanda le corps de Jésus-Christ et le reçut avec grande dévotion, aussi bien que l'extrême-onction. Après avoir eu tous les sacrements que doit recevoir un bon chrétien, il croisa les mains sur sa poitrine et dit : » Seignenr, » mon Dieu, je vous recommande mon âme ».

Il passa ainsi, doucement et en bonne fin, l'an douze cent quatre-vingt-cinq, à la fin du mois de septembre. Si vous désirez savoir où il mourut, je vous dirai que ce fût en une maison de Simon Villanova, chevalier, qui est située au pied de Pujamilot, près de Villanova, à moins de demi-lieue de Péralade [1].

---

1. Il y a ici erreur à la fois dans la date et dans la désignation du lieu. Philippe-le-Hardi tomba en effet dangereusement malade à Villeneuve dans le Lampourdau, sur

Le roi Philippe exigea que l'on cachât la mort de son père. Il envoya un message secret au roi d'Arragon, son oncle, qui se trouvait alors au col de Panicas. Il lui fit part de la mort de son père, et le pria instamment de le laisser passer, lui et ses gens; car il pensait qu'il valait mieux pour lui, roi d'Arragon, que lui, Philippe, fût roi de France que tout autre.

Sur cet avis, le roi d'Arragon pensa qu'il devait prévenir son frère le roi de Majorque, qui était à Suelo, à deux lieues de l'armée et du lieu où il se trouvait lui-même. Il l'engagea à aller au-devant du roi Philippe de France son neveu, avec sa cavalerie et les troupes du Roussillon, pour le recevoir à la Cluse, afin d'empêcher que lui ni son monde ne fussent exterminés par les almogavares et les hommes de mer, qui étaient au col de Panicas avec l'amiral En Roger de Luria; et qu'une fois au-delà du Pertus et du col, il empêchât de son mieux qu'on ne s'approchât de l'oriflamme; que, de son côté, il ferait dire à son neveu, le roi de France, qu'il ne s'éloignât pas de l'oriflamme, lui ni son frère il le priait enfin de faire tout ce qui dépendrait de lui pour empêcher ou diminuer le mal qu'on pourrait leur faire.

Les ordres du roi d'Arragon furent ponctuellement exécutés. Il en fit part au roi de France.

---

la fin de septembre 1285, et ce fut alors qu'il envoya une ambassade au roi d'Arragon ; mais il ne mourut que le 5 octobre de la même année, à Perpignan.

Quand le roi Philippe apprit que le roi d'Arragon lui donnait une sorte de sauf-conduit, à lui, à son frère, et à ceux de ses gens qui seraient auprès de lui, et que l'ordre était donné au roi de Majorque de se trouver à la Cluse, avec sa cavalerie, il voulut savoir ce qu'il avait à faire; il fit venir son frère et le cardinal, et leur dit : « J'ai reçu réponse du roi d'Arragon, » notre oncle. Il m'accorde toute sûreté, ainsi qu'à » tous ceux qui seront auprès de moi avec l'ori- » flamme ; mais il assure qu'il ne peut faire de même » pour le reste de l'armée, parce que ses troupes sont » si nombreuses, que personne au monde ne pour- » rait les contenir. Je vois avec peine qu'une grande » partie des hommes qui restent est dans le cas de » périr. — Seigneur, dit le cardinal, puisqu'on » vous permet de vous retirer, et que votre per- » sonne et celle de votre frère sont plus précieuses » que celles de tous les autres ensemble, retirons- » nous promptement, et tous ceux qui périront » ici, iront droit en paradis. »

CHAPITRE CXXXIX.

Comment le roi Philippe de France et son frère, et le corps de leur père, sortirent de Catalogne avec le cardinal et l'oriflamme; et du mal que leur causèrent les almogavares en tuant leurs gens et brisant leurs coffres.

Monseigneur En Philippe appela ses barons et forma une avant-garde avec cinq cents chevaux, commandés par le comte de Foix. Il marcha ensuite avec l'oriflamme, son frère, le corps de leur père, le cardinal, et mille chevaux armés. Ensuite venaient les équipages, les gens qui les conduisaient et des hommes de pied. L'arrière-garde était formée par la cavalerie qui n'avait point été détruite, et qui était d'environ quinze cents chevaux armés. Ils partirent ainsi de Pujamilot, et voulurent se rendre le jour même à la Jonquière.

Ce même jour, l'amiral et tous les gens de mer étaient au col de Panicas. Dieu sait quelle nuit eurent les Français. Pas un seul ne s'endormit ni ne quitta ses armes, et on n'entendit que des cris et des pleurs; car les almogavares et les gens de mer secouaient les matelas, tuant les hommes et brisant les coffres avec un fracas pareil à celui que pourraient faire dans une forêt mille personnes occupées à couper du bois.

Pour le cardinal, je puis vous assurer que dès qu'il fut parti de Péralade, il ne fit plus dire de prières; car jusqu'à Perpignan, il craignait à tout

moment d'être égorgé. Ainsi se passa cette nuit.

Le lendemain, le roi d'Arragon fit publier que chacun eût à suivre sa bannière, et qu'il était défendu, sous peine de la vie, à qui que ce fût, de combattre avant que sa bannière ne fût au combat, et que les nacaires et les trompettes eussent donné le signal. Ainsi chacun se rangea sous les bannières du roi d'Arragon.

Lorsque le roi de France eut disposé son corps d'armée, son avant-garde passa par le Pertus. Le roi d'Arragon ne troubla point son passage; mais ses troupes criaient : « Fondons sur eux, frappons! » Le roi les retint et les empêcha de rien faire. Vint ensuite l'oriflamme et le roi de France, neveu du roi d'Arragon, et son frère, et le corps de leur père, ainsi que cela avait été ordonné. Ils se préparaient à passer par le Pertus. Les soldats du roi d'Arragon crièrent encore plus fort : « Seigneur, » c'est une honte ; Seigneur, frappons! » Mais le roi d'Arragon tint ferme, jusqu'à ce que le roi de France et ceux qui étaient autour de l'oriflamme, fussent passés.

Lorsque les équipages et leurs conducteurs eurent commencé à défiler, le roi ne put plus contenir ses troupes ; un cri se fit entendre dans toute l'armée : « Frappons, frappons! » Aussitôt tous les soldats fondirent sur le convoi. Vous auriez vu alors des coffres brisés, des tentes déchirées, les étoffes d'or et d'argent enlevées, ainsi que les espèces et la vaisselle ; enfin, ils s'emparèrent de tant

de richesses que tous ceux qui se trouvaient là furent dans l'opulence. Que vous dirai-je ? Tous les gens qui accompagnaient le bagage et tous les cavaliers de l'arrière-garde furent tués, et tous les effets enlevés. Dès la première attaque, les cris furent si forts, qu'on les entendait à quatre lieues à la ronde.

Le cardinal, qui les entendit, dit au roi : « Qu'est » cela, seigneur? nous sommes perdus. — Soyez » bien certain, répondit le roi, que mon oncle le » roi d'Arragon n'aura pu contenir ses troupes; il a » sans doute eu assez de peine à protéger notre re- » traite. Vous avez pu entendre, lors du passage de » notre avant-garde, comment on lui criait : Frap- » pons, seigneur ! et vous avez même vu comment » il les arrêtait avec une demi-lance qu'il avait à la » main; et lorsque nous passions, ils s'écriaient : C'est » une honte! Frappons! frappons! Et il s'efforçait de » les arrêter. Enfin, lorsque nous avons eu franchi » le passage, et qu'ils ont vu les équipages, et voulu » s'emparer des effets, il n'a plus été le maître de » les retenir. Soyez bien certain que de tous ceux » qui sont restés en arrière, il n'en échappera pas » un seul; songeons donc à nous retirer. »

Enfin, ils passèrent le Pertus, et sur une colline au-dessus d'une rivière, ils aperçurent le roi de Majorque, avec sa cavalerie et une nombreuse infanterie du Roussillon, du Conflans et de la Cerdagne, qui avait déployé la bannière royale. Le cardinal, en le voyant, s'approcha du roi de France,

et lui dit : « Ah! Seigneur? qu'allons-nous devenir,
» voilà le roi d'Arragon qui nous a prévenus. »

Le roi de France, instruit de ce qui avait été convenu entre les rois d'Arragon et de Majorque, lui répondit : « Ne craignez rien, c'est le roi de Ma-» jorque qui vient nous accompagner. » Cette réponse fit grand plaisir au cardinal; toutesfois il n'était pas encore bien rassuré. Que vous dire? Le roi de France et le roi de Majorque s'avancèrent l'un vers l'autre, s'embrassèrent et se baisèrent. Ensuite le roi de Majorque embrassa et baisa monseigneur En Charles et puis le cardinal. Celui-ci lui dit : « Ah! Seigneur, que sera-ce de nous? Devons » nous périr ici? » Le roi de Majorque, le voyant ainsi tout effrayé et demi mort, ne put s'empêcher de sourire, et lui répondit : « Croyez, sur notre tête, » que vous êtes en toute sûreté. » Alors il se rassura et n'éprouva jamais pareille joie. Ils s'acheminèrent. Les gémissements étaient tels dans les montagnes, et les cris des gens du roi d'Arragon étaient si terribles, que les monts semblaient s'écrouler. Que vous dirai-je? Tant qu'ils pouvaient trotter ils trottaient. Enfin ils passèrent la Cluse; mais ils ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils furent parvenus au Boulou. Le roi de France et toute sa compagnie y passèrent la nuit; mais le cardinal fit route pour Perpignan, sans attendre l'arrière-garde, que les gens du roi d'Arragon avaient envoyée en paradis.

Le lendemain, le roi de France et son frère, et

le corps de leur père, allèrent à Perpignan avec le roi de Majorque, qui ne les quitta point. Là il pourvut à tous leurs besoins. Chacun d'eux fit chanter des messes pour le roi de France, et faisait faire tous les jours des processions pour le corps, que l'on absolvait nuit et jour. Pendant qu'ils furent sur les terres du roi de Majorque, il fit brûler mille cierges de cire. Enfin, il fit tant d'honneurs au corps du roi de France, à ses fils, à tous ceux de leur suite, et au cardinal, que la maison de France, ainsi que Rome, doivent en conserver au roi d'Arragon une éternelle reconnaissance.

Après avoir passé huit jours à Perpignan, et s'être reposés, ils se mirent en route. Le roi de Majorque les accompagna jusqu'au-delà de ses frontières, et fit pourvoir à tous leurs besoins. Après quoi il retourna à Perpignan. Les Français s'en allèrent en si piteux état, que sur chaque cent hommes, il n'y en eut pas dix qui ne périssent de maladie. Le cardinal avait été si épouvanté, et la peur se prolongea tellement dans son âme, qu'il en mourut peu de jours après; il se rendit en paradis, auprès de ceux qu'il y avait envoyés avec ses indulgences. Je puis vous dire, enfin, qu'ils s'en retournèrent d'une telle façon, que tant que le monde durera, la France et ses habitants n'entendront point parler de la Catalogne sans se rappeler ces terribles moments. Mais je les laisse là et reviens au roi d'Arragon.

CHAPITRE CXL.

Comment le roi d'Arragon revint à Péralade, rétablit tout le pays, et fit beaucoup de dons et de grâces; comment il donna ordre à l'amiral de rendre Roses au comte d'Ampuries avec toutes les provisions de bouche et le vin qui s'y trouvaient; et comment il alla à Barcelonne, où il se fit de grandes fêtes.

Quand l'oriflamme fut passée, ainsi que nous l'avons dit, et que les troupes du roi d'Arragon eurent pris ou tué tout ce qui restait d'hommes du roi de France, et eurent acquis des richesses immenses, le roi d'Arragon revint à Péralade, qu'il fit rétablir et restaurer. Il y rappela tous les habitants, leur fit des dons nombreux, et leur accorda de grandes faveurs. Il alla ensuite à Gironne, et l'amiral se rendit à Roses. Le roi donna ordre à l'amiral de rendre Roses au comte d'Ampuries, avec toutes les provisions de bouche, et tout le vin qui s'y trouvaient, ce qui était très considérable, et d'aller ensuite à Barcelonne. Après avoir mis tout en ordre à Gironne, il se rendit à Barcelonne, et ordonna à chacun de retourner chez soi. Ils s'en allèrent tous dans leurs contrées, joyeux et riches. Le roi, avec le seigneur infant, prirent la route de Barcelonne, ainsi que tous les gentilshommes, à l'exception de ceux qui étaient à la garde des montagnes et des ports. Et

Dieu voulut que le jour même où le roi fit son entrée à Barcelonne, l'amiral y arrivât avec toutes les galères, ainsi que En R. Marquet et En B. Mallol. Jamais il n'y eut fête aussi belle que celle qui eut lieu en cette ville.

Le dimanche suivant, le roi tira le premier trois traits dans chaque rue; le seigneur infant en fit de même. D'autres portaient les armes; enfin tout le monde se livrait à la joie; mais la joie était consacrée tous les matins à Dieu, par des processions qui avaient lieu chaque jour dans la cité, pour louer et glorifier Dieu de la grâce qu'il leur avait faite. Toute la matinée était employée à louer et bénir Dieu; et après le dîner, ils se livraient à divers plaisirs. La fête dura huit jours.

CHAPITRE CXLI.

Comment le roi d'Arragon envoya l'infant En Alphonse à Majorque avec de grandes forces de cavalerie et d'almogavares, pour s'emparer de la cité, attendu que le Saint-Père méditait de rendre le roi de France maître de l'île de Majorque, laquelle le roi En Pierre voulait garder.

Quand les fêtes furent terminées, le roi fit venir l'infant En Alphonse et l'amiral, et leur dit : « Infant, notre intention est que vous partiez aussitôt » avec cinq cents cavaliers; l'amiral ira avec vous, » et vous assiégerez Majorque. Les choses seront » disposées de manière qu'en peu de jours vous

» serez maître de la cité et de l'île, et même d'Y-
» viça. Ne tardez point, et que cela soit de suite
» exécuté. »

L'infant lui répondit : « Ce que vous ordonnez
» sera fait. Je vais me préparer; désignez ceux
» qui doivent me suivre. »

L'amiral, qui était un chevalier prudent et sage, dit au roi : « Pardonnez-moi, seigneur, si j'ose
» faire une demande. — Parlez, dit le roi. — Dai-
» gnez dire à votre amiral la raison qui vous en-
» gage à nous faire partir pour Majorque. — C'est
» bien ; et je veux que vous et l'infant en soyez
» instruits. Nous avons appris par les lettres de
» quelques amis que nous avons à Gênes, à Ve-
» nise et à Pise que le pape a résolu de mettre, de
» gré ou de force, le roi de France en possession
» de l'île de Majorque, et d'en priver mon frère.
» Il prétend obliger mon frère à la céder, par la
» raison qu'il a les deux plus âgés de ses fils à
» Paris ; il veut que le roi de France menace de
» couper la tête à ces enfants, s'il ne livre cette
» île de bon gré, et qu'il lui enlève en même
» temps, Montpellier, le Roussillon, le Con-
» flans et la Cerdagne ; je ne vois pas trop qui
» pourrait s'opposer à ses desseins. Il est donc né-
» cessaire que nous mettions notre frère à l'abri de
» ce danger, aussi bien que nous et notre royaume;
» car, au moyen de Majorque, on pourrait pren-
» dre la Catalogne, à l'aide des communes qui en
» ont grande envie, qui s'y joindraient volontiers,

» et qui seconderaient de leur argent le pape et le » roi de France. Nous avons fait part de ceci à notre » frère le roi de Majorque. Il est persuadé de la » même chose; voilà pourquoi il a ordonné aux per» sonnes éminentes de la cité de feindre d'être for» cées; mais de retenir immédiatement après le pays » pour l'infant. De cette manière, vous serez bientôt » maître de la cité, notre frère sera hors de péril, » et nous hors de soupçon. Si jamais les forces du » roi de France et des communes s'y introdui» saient, le roi de Majorque pourrait y renoncer. Il » vaut autant pour notre frère que nous l'occu» pions que lui-même ; car dès que nous aurons la » paix et qu'il sera réuni à ses enfants, nous la » lui rendrons. — Seigneur, répondit l'amiral, » vous avez sagement pensé, et pour vous, et » pour le roi de Majorque. Je vous avouerai que » ce que je craignais en cette guerre, c'était de » voir l'île de Majorque contre nous. — Eh bien, » dit le roi à l'amiral, allez à Salou avec les ga» lères, et faites-y disposer les vaisseaux néces» saires au transport de tous les objets dont vous » aurez besoin ; que l'infant se rende à Tarragone, » et nous lui enverrons les Riches-Hommes et les » cavaliers qui lui formeront une bonne escorte, » et qui seront au nombre de cinq cents. Nous » voulons que En Corral Lança, qui est sage et » bien parlant, vous accompagne. Vous lui direz » d'entrer dans la cité, de s'aboucher avec les » prud'hommes, et avec En Esbert de Mediona, qui

» est un homme expérimenté. Que l'on fasse en » sorte que leurs gens ne soient nullement attaqués, » ni insultés par les nôtres; car il est convenu que, » peu de jours après votre arrivée, la cité vous » sera remise, et l'île suivra son exemple. Il faut » seulement ne pas faire semblant d'être d'intel- » ligence; mais qu'ils paraissent avoir été forcés, » afin que les Français ne puissent avoir le moindre » soupçon contre notre frère le roi de Majorque; » car sa personne nous est aussi chère que la nôtre; » et celle de ses fils autant que celle des nôtres. » Voilà pourquoi nous avons, lui et nous, besoin » de mettre beaucoup de prudence dans nos dé- » marches, vu les gens à qui nous avons affaire. » Dieu nous seconde de sa grâce! et plût au Ciel » qu'ils eussent envers notre frère autant de bonne » foi qu'il en a à leur égard, et qu'il en » aura, car nous sommes bien assurés que nous » ne trouverons jamais en lui, que vérité et » loyauté. Nous sommes nés du même père et de » la même mère; et nous devons avoir les mêmes » amis et les mêmes ennemis. Quelque ennemi » que l'on ait, il ne faut jamais violer sa foi. Allez » donc à la bonne heure. »

L'amiral prit congé du roi, alla s'embarquer, et prit la route de Salou avec toutes les galères, ainsi que En R. Marquet en En B. Mallol, avec les leurs. Au bout de quatre jours, l'infant prit congé du roi son père, qui lui donna sa bénédiction, et se rendit à Tarragone. Le roi lui envoya

de la cavalerie, et deux mille almogavares. Cela fut ainsi arrangé, afin qu'il parût qu'ils pouvaient s'emparer, par force, de la cité et de l'île. Si on s'y était rendu avec peu de troupes, il eût été manifeste que le roi de Majorque y consentait volontiers; ce qui eût été bien dangereux, ainsi que nous l'avons déjà observé. Je cesse de vous entretenir de l'infant et de l'amiral prêts à s'embarquer, et reviens au roi d'Arragon.

CHAPITRE CXLII.

Comment, après avoir pris connaissance de la lettre du roi d'Arragon, le roi de Majorque envoya, par une barque armée, des lettres secrettes au noble En Pons Saguardia, son lieutenant à Majorque; et comment le seignenr roi En Pierre vint à Xativa pour prendre ses neveux et faire don Alphonse roi de Castille.

Après leur départ, le roi d'Arragon écrivit lui-même une lettre au roi de Majorque. Ce que nous avons dit précédemment peut faire comprendre ce qu'il lui marqua. Quand le roi de Majorque en eut pris lecture, il expédia à Majorque une barque armée, portant des lettres écrites de sa main, pour le noble En Pons Saguardia, qui était là son lieutenant. Il en adressa d'autres à des hommes éminents de Majorque, toujours sous le sceau du secret. Il les instruisit de tout ceci, comme on peut bien le croire.

Après avoir reçu réponse du roi de Majorque, le roi d'Arragon partit bien satisfait pour Salou, pour aider le seignenr infant. Son intention était d'aller au royaume de Valence, pour prendre à Xativa, don Alphonse et don Ferdinand de Castille, ses neveux, et faire roi de Castille don Alphonse, afin de se venger de son neveu En Sanche de Castille, qui lui avait failli au besoin, et ne lui avait rien tenu de ce qu'il avait promis. Il voulait s'en venger, de manière à donner un grand exemple au monde.

CHAPITRE CXLIII.

Comment le seigneur roi En Pierre d'Arragon, partant de Barcelonne pour se rendre à Xativa, commença par être malade d'un refroidissement; et comment étant à Villefranche de Panades, il eut la fièvre, fit son testament, et reçut le précieux corps de Jésus-Christ.

A son départ de Barcelonne, il se leva de bonne heure et prit un grand froid; ce qui fut suivi d'un tremblement de fièvre. Il se trouva très incommodé dans la route, et fut forcé de s'arrêter à Saint-Clément. On envoya de suite à Barcelonne, à maître A. de Villanova, et autres. On lui fit prendre l'eau dès le matin : tous d'un commun accord assurèrent que ce n'était qu'un refroidissement; que d'ailleurs ce n'était rien. Le même jour il monta à cheval, et alla à Villefranche de Panades. Là le

mal fut plus violent, et la fièvre fut très forte. Quand elle se fut calmée, il fit venir son secrétaire particulier, et fit même son testament dans toutes les formes. Le lendemain, il l'examina de nouveau, de même que le surlendemain. L'ayant enfin réglé à sa volonté, il le fit publier, et reçut pour témoins des prélats, des Riches-Hommes, des chevaliers, des citoyens notables et des hommes des villes. Après quoi il se confessa à plusieurs reprises à l'évêque, à l'abbé de Sainte-Croix, aux frères prêcheurs, aux frères mineurs, et soulagea bien sa conscience. Il reçut plusieurs fois son Sauveur, avec grande dévotion, en présence de chacun de ceux qui pouvaient être contenus dans la chambre, et avec d'abondantes larmes qui s'échappaient de ses yeux. Tous les assistants pleuraient aussi. Après cela, le mal s'aggravait toujours. La nouvelle s'en répandit de tous côtés, et parvint à l'infant En Alphonse, qui s'était déjà embarqué. En l'apprenant, il pensa qu'il devait se rendre auprès de son père.

En le voyant, le roi lui dit : « Infant, qui vous » a conseillé de venir ici ? Êtes-vous un médecin » propre à me traiter dans ma maladie ? Vous » savez bien que non ; et que votre présence n'est » point nécessaire ici. Si Dieu veut que nous » mourions à cette heure, vous ne pouvez nous être » d'aucune utilité ; car nous avons fait et publié » notre testament. Songez donc à vous en retour» ner ; embarquez-vous à la bonne heure. Votre

» retour sera une bonne œuvre envers Dieu, et un » acte utile à votre gouvernement, et à celui de » votre oncle le roi de Majorque; le moindre re- » tard pourrait être très préjudiciable. »

Alors l'infant lui baisa les pieds et les mains; le roi le baisa sur la bouche, lui donna sa bénédiction, et le signa plus de dix fois. L'infant s'en alla, et s'embarqua à Salou, avec la grâce de Dieu.

CHAPITRE CXLIV.

Comment l'infant En Alphonse passa dans l'île de Majorque, comment il assiégea la cité, et peu de jours après entra en pourparlers avec les prud'hommes.

A PEINE se fut-il embarqué, que le vent de terre souffla, et tous mirent à la voile. Ils furent bientôt arrivés dans l'île de Majorque, et prirent terre à la Poraça. Ils débarquèrent les chevaux; et l'infant, avec la cavalerie et les almogavares, alla camper aux Tours Lavaneras. L'amiral s'y rendit aussi avec toutes les galères.

Dès que tout le monde fut débarqué, le roi fit publier une défense de faire, sous peine de punition corporelle, aucun dégât ni dommage dans les terres cultivées, ni à quoi que ce fût. Peu de jours après, on entra en pourparlers, de sorte que En Corral Lança vint plusieurs fois dans la ville pour le seigneur roi d'Arragon, et s'entretint avec

le lieutenant et les prud'hommes. Il allait de la cité au seigneur infant et rentrait ensuite dans la cité. Je les laisse là dans leurs conférences, et reviens au roi d'Arragon.

CHAPITRE CXLV.

Comment le roi En Pierre d'Arragon fit publier une seconde fois son testament devant l'archevêque de Taragonne et huit évêques; et comment il laissa l'infant En Alphonse légataire universel du royaume d'Arragon, de la Catalogne et du royaume de Valence; et l'infant En Jacques roi de Sicile.

Le lendemain du jour où l'infant quitta son père, le roi voulut que son testament fût publié une seconde fois en présence de l'archevêque de Taragonne, qui se trouvait auprès de lui, ainsi que de huit évêques, tous sujets du roi d'Arragon, et des abbés, des prieurs, des écclésiastiques et des Riches-Hommes, des chevaliers, des citoyens et des hommes des villes. Lorsque tout le monde fut présent devant le roi, le testament fut lu à haute voix, de manière que chacun l'entendit. Il laissa pour exécuteurs testamentaires l'archevêque de Taragonne, l'évêque de Barcelonne, l'abbé de Sainte-Croix, des Riches-Hommes et des chevaliers, tous bons, sages et discrets, et bons chrétiens, afin que tout fût exécuté ponctuellement ou réparé par eux.

Il voulut que son corps fût enterré au monastère de Sainte-Croix, excellent monastère de moines,

situé à six lieues dudit Villefranche. Il laissa l'infant En Alphonse légataire universel du royaume d'Arragon, de la Catalogne, et du royaume de Valence. Il lui laissa aussi tous les droits que la couronne d'Arragon, le comté de Barcelonne et le royaume de Valence pouvaient avoir dans toutes les parties du monde. D'un autre côté, il ordonnait à l'infant En Alphonse, de reconnaître sa mère comme reine, tant qu'elle vivrait; de suivre toujours ses volontés; de l'aimer et l'honorer comme la mère la meilleure et la plus sainte qui fût au monde. Il lui prescrivait aussi de donner ses conseils à son jeune frère l'infant En Pierre, et de le diriger et entretenir ainsi qu'il convenait au fils d'un roi. Il lui recommandait encore sa sœur Yolande, à laquelle il devait donner pour époux un roi qui fût d'une haute origine. Il laissa le royaume de Sicile et tout ce qui pouvait lui appartenir dans toutes les parties du monde, au seigneur infant En Jacques, qui venait après l'infant En Alphonse pour la naissance, avec la clause que si l'infant En Alphonse mourait sans enfants de légitime mariage, l'Arragon, la Catalogne, le royaume de Valence, et tous leurs droits reviendraient à l'infant En Jacques, tels qu'il les laissait à l'infant En Alphonse. Si l'infant En Jacques mourait avant l'infant En Alphonse, le royaume de Sicile devrait être transmis à l'infant En Frederic. Il recommandait à l'infant En Jacques de maintenir ce dernier dans l'état qui convient à un fils de roi. Il voulait de plus que la reine fût, tant qu'elle vivrait,

dame, maîtresse et reine ; et qu'il l'aimât et l'honorât comme il l'avait ordonné à l'infant En Alphonse. De même pour l'infante madame Yolande, leur sœur, à laquelle il etait tenu de donner pour mari un roi de haut lignage.

Le testament contenait bien d'autres clauses qu'il est inutile de rappeler puisqu'elles n'ont point de rapport à mon sujet.

Ce testament ayant été lu et publié, le roi demanda à tous les assistants, comme à des loyaux vassaux, s'il leur paraissait être bon. Ils répondirent unanimement qu'il avait agi avec sagesse et maturité, et que cela ne pouvait être autrement, puisqu'il était le seigneur le plus prudent et le plus expérimenté qui fût en toutes choses. Tout étant ainsi réglé, le roi fut bien plus tranquille, et on pensa même que son état était devenu meilleur. Mais le lendemain le mal empira ; c'était la veille de la Saint-Martin ; ce jour et la nuit suivante, il souffrit beaucoup. Le lendemain [1], jour de Saint-Martin, bon et digne chevalier de Dieu, le Seigneur appela dans son royaume le roi En Pierre d'Arragon, le meilleur, le plus sage chevalier qui fût sur terre, et le plus affable envers tout le monde. Il était plein de grâces en sa personne, au-dessus de qui que ce fût.

Il laissa quatre fils les plus sages et les plus ha-

1. 10 novembre 1285.

biles du monde, soit dans les armes, soit dans toute autre chose, et les plus courtois et les mieux élevés. Il laissa aussi deux filles, dont l'une était reine de Portugal, l'autre n'était point mariée. Pendant sa vie, il sut se venger de ceux qui avaient fait tort à lui ou à ses enfants. Il triompha de tous ses ennemis. Il fit croître et multiplier la foi catholique. Il vainquit et tua un grand nombre de méchants Sarrazins. Je puis dire enfin qu'on ne trouvera dans aucune légende, que Dieu ait accordé tant de grâces et tant de faveurs à aucun autre roi. A sa mort, ses fils se trouvaient en âge de régner, de sorte que la maison d'Arragon ne fut jamais vacante un jour, et suivit sans interruption ce qu'il avait commencé. Dieu voyant que la présence de ce roi n'était point indispensable, puisqu'il avait d'aussi excellents enfants, voulut qu'il allât de compagnie ce jour-là avec le bienheureux saint Martin, et la mort s'approcha de lui. Le roi voyant arriver sa fin, prit congé de tous, et leur recommanda la reine et les infants, puis il les signa et les bénit.

CHAPITRE CXLVI.

Comment le roi En Pierre d'Arragon quitta cette vie, et fut enterré au monastère de Sainte-Croix; et comment les exécuteurs testamentaires envoyèrent une galère à Majorque au roi En Alphonse d'Arragon, et en Sicile au roi En Jacques de Sicile.

Ensuite, il se fit remettre une croix qui était devant lui; il la prit en ses mains en pleurant bien dévotement, et fit une bonne prière. Il leva les yeux au ciel, se signa trois fois, embrassa la croix, se croisa les bras sur elle et dit : « Seigneur, notre » père, vrai Dieu Jésus-Christ, je remets mon » âme en vos mains; daignez, par la sainte passion » que vous avez bien voulu souffrir, recevoir mon » âme en paradis, avec le bienheureux saint » Martin, dont tous les chrétiens célèbrent la fête, » et avec tous les autres bienheureux saints. »

Ces paroles achevées, il leva les yeux au ciel, et son âme se sépara de son corps, l'an douze cent quatre-vingt-cinq, jour de Saint-Martin, et elle alla en paradis, comme une étoile au milieu des saints et des anges. Dieu, par sa grâce voulut que ce fût ainsi. Nous ne devons point douter qu'il ne soit avec saint Martin et avec tous les saints du paradis; car jamais chrétien ne fit une plus belle fin, ni avec plus de contrition.

Quand il fut mort, on ouït des cris et des pleurs tels qu'on n'en avait jamais entendu de pareils.

Pendant ce temps de douleur, ceux des exécuteurs testamentaires qui se trouvaient là avaient déjà fait armer une galère à Barcelonne, voyant que le roi était bien mal. Dès qu'il eut trépassé, ils remirent à un chevalier bon et sage, deux copies authentiques du testament, et lui ordonnèrent d'aller s'embarquer de suite à Barcelonne, dans la galère qu'il y trouverait toute préparée, de se rendre à Majorque, où il trouverait le roi En Alphonse d'Arragon. Lorsqu'il serait là, nul ne devait mettre pied à terre que lui seul; il ne devait laisser personne s'approcher de la galère, mais aller parler seul avec le roi l'amiral, leur annoncer la mort du roi d'Arragon, et leur remettre une des deux copies du testament. Après avoir rempli cette commission, il devait aller en Sicile, sans que nul l'y devançât, faire part de la mort du roi à la reine, au roi En Jacques de Sicile, et à l'infant En Frédéric, et remettre au roi En Jacques, l'autre copie du testament.

Le chevalier répondit qu'il était prêt à exécuter ces ordres. Il alla à Barcelonne, trouva la galère, s'embarqua, fit jouer les rames et partit.

Je laisse pour le moment cette galère, et reviens au roi d'Arragon. La douleur fut grande, ainsi que je l'ai dit, et se répandit de tous côtés avec cette nouvelle. Le lendemain, il se trouva là plus de mille personnes, et plus de cinq mille habitants de Taragonne ou du camp de Panadès. L'affluence fut si grande, que la foule ne pouvait pas être contenue dans Villefranche, ni à deux lieues à l'entour.

Le lendemain, on porta le corps avec un grand convoi, au monastère de Sainte-Croix. L'office fut célébré avec beaucoup de pompe, parce qu'il avait reçu l'absolution et avait observé les commandements de la sainte Église. Il y eut des prédications et on fit une solennité digne d'un tel prince. Depuis le lieu de sa mort jusqu'à celui de sa sépulture, on voyait plus de dix mille personnes avec de gros cierges à la main. Après la cérémonie, chacun retourna chez soi en pleurant et poussant des cris de douleur. Dieu veuille avoir son âme! Amen. Il est mort, celui qui eût été un autre Alexandre s'il eût vécu encore dix ans. Je ne parle plus de lui, et reviens à l'envoyé, qui va sur sa galère à Majorque et en Sicile.

CHAPITRE CXLVII.

Comment on apprit à Majorque et en Sicile la mort du roi En Pierre; et de la douleur et des gémissements des habitants de Messine.

La galère partit de Barcelonne, et arriva en peu de jours à Majorque, où elle trouva le roi d'Arragon En Alphonse, aux Tours Lavaneras. L'envoyé fit exactement tout ce que lui avaient prescrit les exécuteurs testamentaires du père du roi. Il se revêtit de ses plus beaux habits lors de son débarquement. En ceci, il se conduisit avec sagesse. Aussi dit-on: «Envoie un homme sage et ne dis point

« ce qu'il doit faire. » C'est ainsi que tout seigneur, toute cité ou ville doivent avoir grand soin, quand ils chargent quelqu'un d'un message, d'envoyer la personne la plus sage possible; car bon messager fait honneur à son maître, soit seigneur, soit commune, et va toujours à bonne fin.

Après avoir parlé au roi et à l'amiral, il se rembarqua et prit le chemin de la Sicile, où il fut arrivé en peu de temps. Il trouva la reine, le roi En Jacques de Sicile, et l'infant En Frédéric à Messine. Il leur communiqua la nouvelle et fit tout ce dont il avait été chargé. La mort du roi ayant été connue et publiée à Messine, la douleur fut générale, et la Sicile et la Calabre pleurèrent amèrement pendant plus de huit jours.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME DES CHRONIQUES, ET DU PREMIER DE R. MUNTANER.





TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Page.

Page.

Page.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





